UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01851077 6

Edward Brown

Nov 29, 1927

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ÉTUDES

SUR

L'ANGLETERRE

AU XIXe SIÈCLE

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX.

ÉTUDES DE LITTÉRATURE COMPARÉE, par M. Philarète Chasles, professeur au Collége de France. 12 vol. in-18, jésus, à 3 fr. 50 cent.

En vente :

ÉTUDES SUR L'ANTIQUITÉ, précédées d'un Essai sur les phases de l'histoire littéraire et sur les influences intellectuelles des races 1 vol.

ÉTUDES SUR LE MOYEN AGE et sur les premiers temps du christianisme. 1 vol.

ÉTUDES SUR LE XVIe SIÈCLE EN FRANCE, précédées d'une histoire de la littérature et de la langue françaises de 1570 à 1610, ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol.

ÉTUDES SUR L'ESPAGNE et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie. 1 vol.

ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION D'ANGLETERRE au XVIIe siècle. — I. Olivier Cromwell, sa vie privée et sa correspondance particulière, précédées d'un examen historique des biographes et historiens d'Olivier Cromwell. 1 vol.

ÉTUDES SUR LE XVIIIe SIÈCLE EN ANGLETERRE. — I. Hommes d'État et Orateurs politiques. 1 vol.

ÉTUDES SUR LE XVIIIe SIÈCLE EN ANGLETERRE. — II. Excentriques et Humoristes anglais 1 vol

ÉTUDES SUR LES HOMMES ET LES MŒURS au XIXe siècle. — Portraits contemporains. — Scènes de voyages. — Souvenirs personnels. 1 vol.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

ÉTUDES

SUR

LA LITTÉRATURE ET LES MŒURS

DE

L'ANGLETERRE

AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

Génie de la langue anglaise
Voyageurs anglais
Sir Walter Scott — Lord Byron
Les deux Tombeaux
(John Keats et Percy Bisshe Shelley)
Les Historiens anglais
L'Inde anglaise
De la littérature anglaise
depuis Walter Scott

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

Ce volume d'Essais sur l'Angleterre actuelle est la suite naturelle des Études que j'ai consacrées aux orateurs et aux poètes, puis aux humoristes anglais (1) du XVIIIe siècle.

Ici je me suis attaché particulièrement à reconnaître les origines et les sources de la grande fécondité qui a renouvelé, entre 1800 et 1830, la littérature anglaise. Cet élan septentrional, provoqué par le triomphe des Schiller et des Goethe en Allemagne, coïncidait avec le développement simultané de toutes les races du Nord et de leur puissance.

(1) Le XVIIIe SIÈCLE EN ANGLETERRE, deux volumes.

Au XVIe siècle l'Arioste et Cervantes avaient régné; au XVIIe Racine, Bossuet et Pascal; comment est-il arrivé que, depuis la fin du XVIIIe, Goethe et Schiller d'abord, puis lord Byron et Walter Scott aient donné le ton à la Littérature du Midi? Le sceptre des idées passait donc au Nord. C'est ce vaste et nouveau mouvement que j'ai voulu analyser.

Dans un Essai préliminaire sur le GÉNIE DE LA LANGUE ANGLAISE, j'en ai signalé le caractère essentiellement teutonique, et la profonde analogie avec les idiomes du Nord. Cette recherche Philologique, nécessaire à la compréhension de la littérature anglaise des derniers temps, sert de préparation aux Études qui suivent.

La formation des Républiques Anglo-Américaines au XVIIIe siècle et la création de l'Empire Anglo-Hindoustanique au XIXe, sont les deux symptômes de la force acquise par la race Anglo-Saxonne. J'ai réservé, pour un volume à

part (1), l'étude du premier de ces phénomènes, qui contient l'avenir même du monde civilisé. Dans celui-ci je place tous les détails que j'ai pu recueillir sur l'accroissement bizarre et les destinées futures de L'INDE ANGLAISE.

Il ne suffisait pas, pour reproduire la marche intellectuelle de l'Angleterre au XIXe siècle, de montrer sous leur vraie lumière les deux grandes figures de WALTER SCOTT et de LORD BYRON, et de les éclairer, comme j'ai essayé de le faire, par l'analyse de leurs œuvres et de leur âme, par le détail de leur vie et l'étude de leur influence sur l'Europe; — il fallait expliquer surtout la nouvelle situation des peuples méridionaux, acceptant le protectorat intellectuel des races du Nord. Comment avait eu lieu cette révolution?

Vers la fin du XVIIIe siècle, les deux sociétés

(1) ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE ET LES MŒURS des Anglo-Américains au XIXe siècle.

française et anglaise avaient commencé à se mêler; Bolingbroke chez madame de Tencin, Voltaire chez lord Chesterfield avaient ébauché cette double initiation. De là notre Étude, entièrement nouvelle, sur les VOYAGEURS ANGLAIS EN FRANCE pendant le XVIIIe siècle. Ces influences inaperçues dont les gens des salons répandent la contagion magnétique, sans s'en douter, ont surtout fixé mon attention.

Au milieu d'eux le jacobite HUME, plus français qu'anglais, chef de l'École sceptique, se détachant par ses œuvres de cette galerie d'hommes du monde, voulait être traité à part; je l'ai opposé à THOMAS BABINGTON MACAULAY, le plus brillant et le plus célèbre des historiens anglais vivants; et j'ai cherché dans leurs histoires comparées, la double influence de l'opinion whig et de l'esprit jacobite.

Enfin après m'être occupé longtemps des deux maîtres modernes de la Poésie et du Ro-

man; — descendant le courant devenu moins rapide de la LITTÉRATURE BRITANNIQUE DEPUIS WALTER SCOTT, j'en ai signalé les phénomènes les plus notables; — je me suis arrêté surtout devant le Néo-Catholicisme d'Oxford, symptôme d'une transformation importante et inattendue, dont nos enfants verront sans doute les effets.

PHILARÈTE CHASLES.

Institut, 1er août 1850.

TABLE DES MATIÈRES.

DU GÉNIE DE LA LANGUE ANGLAISE ET DE SES ORIGINES.

Pages.

§ Ier. Influence des langues septentrionales sur la civilisation moderne. — Difficultés que ces langues offrent aux peuples Néo-Latins. 3

§ II. Variations de la langue anglaise. — Son génie. — Ses deux claviers teutonique et latin. 6

§ III. Des dictionnaires anglais. — Pourquoi un dictionnaire parfait est impossible. — Procédé de composition des langues néo-gothiques. 14

LES VOYAGEURS ANGLAIS DANS LES SALONS DE PARIS AU XVIIIe SIÈCLE.

§ Ier. George Selwyn à Paris. — Sa physionomie. — Ses goûts. 33

§ II. Premiers rapports sociaux de l'Angleterre avec la France. — Bolingbroke à Paris. 36

§ III. Fusion incomplète des deux peuples. — Rôle d'Addison. — Rôle de lady Hervey. — Les bannis de la société anglaise. 47

§ IV. Wilkes et Atterbury. — Groupe échevelé. — Les orgies. — Sterne et Crébillon fils. — La duchesse de Kingston en France. 53
§ V. Caractère de George Selwyn. — Samuel Johnson à Paris. 59
§ VI. Georges Swinburne à Paris. 67
§ VII. L'Europe en 1780. — Les cours de l'Europe. — Affaissement de vieilles races. 74

ÉTUDES SUR WALTER SCOTT ET LORD BYRON.

VIE PRIVÉE DE WALTER SCOTT ET SON INFLUENCE.

§ Ier. Accroissement de la société et des races septentrionales au XVIIIe siècle. — Influence de l'Allemagne sur l'Angleterre. — Walter Scott. — Sa vie. 83
§ II. Jugements sur Walter Scott. — Un pêcheur d'écrevisses sur le Loch Lomond. — Vie privée de Walter Scott. — Son influence. — Son école. 93
§ III. Antagonisme de Byron et de Scott. — Les deux écoles. — Leur caractère. — Leur influence. 97
§ IV. Vie de Napoléon par Walter Scott. — Ouvrages de second ordre. — Les hommes de génie en hostilité contre leur temps. — Style de Walter Scott. 101
§ V. Détails biographiques. — Développement du génie de Walter Scott. — Ses Mémoires personnels. — Extraits. . . 108
§ VI. Vie morale de Walter Scott. — Sa lutte contre la fortune. — Distribution et emploi de son temps. 118

VIE ET INFLUENCE DE LORD BYRON SUR SON ÉPOQUE.

§ Ier. Naissance de lord Byron. — Développement de son gé-

nie. 139
§ II. Mémoires de lord Byron. — Détails personnels. — Influence de lord Byron sur son époque. 147
§ III. Bonaparte, Rossini et Byron. 154
§ IV. Les femmes. 156

JOHN KEATS ET PERCY BYSSHE SHELLEY.

LES DEUX TOMBEAUX.

(John Keats et Percy Bysshe Shelley.)

§ Ier. Le cimetière Protestant à Rome. — Keats et Shelley. — Vie de Keats. — Sa jeunesse. — Société de Hazlitt et de Leigh Hunt. — Premiers poèmes. 175
§ II. Vieillesse prématurée de Keats. — Cruauté et fatuité de lord Byron. — Dépérissement de Keats. 187
§ III. Premier et dernier amour de Keats. — Sa mort. 202
§ IV. Percy Bisshe Shelley. — Amours et rêves de sa jeunesse. — Son mariage et son exil. — Sa mort. 215

DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE ET DE QUELQUES HISTORIENS ANGLAIS.

§ Ier. David Hume et Franklin. — Engouement Parisien. — Causes de cet engouement. 233
§ II. Comment Hume a composé son histoire. — Il réhabilite la monarchie et Charles Ier. — Burnet, de Foë, Guillaume III. 240
§ III. Nationalité écossaise. — Jeunesse de Hume. — Dévelop-

pement de son caractère. — Son séjour en Touraine et en Anjou. — Son histoire d'Angleterre. 245
§ IV. M. Sismonde-Sismondi. — En quoi Hume lui ressemble. — Hume écrit son histoire en haine de l'Angleterre. — Sa mort. 255
§ V. Un historien whig. — M. Macaulay. — Whigs et Tories. 268
§ VI. La France et l'Angleterre. — Pratique et Théorie. — Établissements de 1688 et de 1830. 279
§. VII. Macaulay historien. — Influence des Revues et de la discussion parlementaire sur son style. 294
§ VIII. Histoire anecdotique. — Les Lindsays, histoire d'une famille noble d'Écosse. 304

NAISSANCE, DÉVELOPPEMENT, AVENIR DE L'EMPIRE ANGLO-HINDOUSTANIQUE.

§ Ier. Envahissement occidental. — L'Inde devenue anglaise. 321
§. II. Robert Clive. — Warren-Hastings. — Cornwallis, Hastings et Wellesley. 326
§ III. Administration et mœurs de l'Inde anglaise 336
§ IV. Formation et développement de l'Empire Anglo-Hindoustanique. 349
§ V. Religion Panthéiste. — Développement gigantesque et adoration des forces de la nature. 354
§ VI. Situation respective des Anglo-Hindous et des indigènes. — Journaux hindous. 366
§ VII. Vertus particulières des Hindous. — Le Dhournâ. . . 372
§ VIII. Mœurs des Jung-Wallahs. — Fusion des races. — Avenir de l'Inde. — Les Eurésiennes. 378

DU MOUVEMENT DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE DEPUIS WALTER SCOTT.

§ Ier. Les époques littéraires. — Les générations des esprits. — Génération de Walter Scott et de Byron. 393
§ II. Robert Wilson, polygraphe. — De l'originalité et du lieu-commun. 397
§ III. Miss Burney (madame d'Arblay). 401
§ IV. Les spécialités s'emparent de la littérature anglaise. — Protestantisme analytique. — Robert Southey. 404
§ V. Successeurs de Walter Scott. — Les Femmes-poètes. — Miss Landon. — Mistriss Gore. 410
§ VI. Essai de restauration dramatique. — École sentimentale. — École métaphysique. — École archaïque. — Shéridan Knowles. — Robert Browning. — Henri Horne. — Leigh Hunt. — Édouard Lytton Bulwer. 418
§ VII. Carlyle. — Symptômes de réaction catholique. — Alfred Tennyson. — Robert Milnes. 445

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DU GÉNIE

DE LA

LANGUE ANGLAISE ET DE SES ORIGINES.

DU GÉNIE DE LA LANGUE ANGLAISE

ET DE SES ORIGINES.

§ Ier.

Influence des langues septentrionales sur la civilisation moderne. — Difficultés que ces langues offrent aux peuples Néo-Latins.

Si le passé appartient à la Grèce, à l'Italie et à l'Espagne, il semble que l'avenir soit réservé aux races septentrionales. Parmi les hommes distingués de notre époque, il en est peu qui ne se soient occupés très-attentivement des littératures du Nord. M. de Châteaubriand, M. Guizot, Goëthe, Walter Scott, madame de Staël, Benjamin Constant, M. de Barante, tout en acceptant avec vénération l'héritage des trésors légués par l'antiquité païenne et méridionale, ont étudié, aimé et compris l'inspiration septentrionale. Les idées qui agitent et poussent le monde au moment même où nous écrivons émanent plutôt des régions septentrionales que de l'Espagne et de l'Italie.

Je ne vois dans les républiques païennes rien qui ressemble à notre liberté moderne ; cette liberté n'est pas celle des patriciens romains avec leurs dieux et leurs esclaves ; mais l'autre liberté dont Tacite a vu le germe dans le *Wittenagemot* des Saxons. C'est le jury choisi parmi les bons citoyens ; l'équivalence des droits ; l'égalité humaine qui n'a rien de romain, qui a détruit Rome, et qui est

chrétienne; la fraternelle charité, née du christianisme, et qui n'a point de rapport avec le paganisme des empereurs ou celui des consuls; — c'est l'industrie enfin, produit du droit égal que tous les hommes apportent à travailler et à jouir. La liberté française a été compromise lorsque, tout latins, imbus des souvenirs de notre berceau, parlant une langue latine, nous avons essayé d'une liberté romaine. C'était la comprendre d'une manière contraire à son essence moderne; et nous aurions sans doute couru des dangers moins grands, si nous l'avions organisée à la française en abandonnant les souvenirs de Brutus et de Pompée, faisant tout de suite une belle part à l'industrie, et admettant les citoyens à la liberté de discussion.

Il est évident que la seconde éducation, celle qui s'empare de l'adolescence, celle qui remplit les premières années actives de l'homme, serait incomplète aujourd'hui sans l'étude des langues septentrionales. Nous sommes forcés de suivre ce mouvement général et invincible du monde qui penche vers le Nord : mouvement défavorable peut-être aux arts proprement dits, utile à l'indépendance et au progrès de l'esprit.

L'étude de l'anglais est plus facile et plus répandue que celle de l'allemand. Les œuvres de la littérature anglaise nous conviennent aussi davantage par l'utilité pratique, l'abondance des documents positifs, l'esprit d'affaires qui y respire et la réalité applicable qui les distingue. L'anglais est plus concis, plus net, plus simple, moins effrayant dans sa syntaxe et ses composés. Cependant une saine logique et une bonne direction des études exigeraient que l'on commençât par apprendre l'allemand, qui est à peu près à l'anglais ce que le grec est au latin. On descend bien plus aisément de l'allemand à l'anglais que l'on ne remonte de

l'anglais à l'allemand. Cette dernière langue, si riche et si vaste, susceptible de modifications diverses, donne la clef de tous les dialectes du Nord, la langue slave exceptée qui forme à elle seule un monde à part. A cette même souche allemande se rapportent le dialecte frison actuel qui n'est guère que l'anglo-saxon, le scandinave, le bas-allemand, le haut-allemand, le danois, le hollandais, le suédois, le dialecte suisse et enfin l'anglais. Tout cela ne constitue qu'un seul idiome, et cet idiome unique, chargé (il faut bien le dire) de mille variétés, est en hostilité décidée avec les idiomes latins et néo-latins.

De cette hostilité naît une difficulté très-grande : le conflit entre les formes de syntaxe latine et le système de philologie germanique, entre les deux dictionnaires et les deux génies, pourrait embarrasser les études classiques sans initier l'élève aux nouveautés septentrionales. Il pourrait résulter de cet effort et de ce mélange un désordre stérile et quelque chose de semblable à un pédantisme superficiel. Peut-être serait-il bon d'attendre, pour inculquer à la jeunesse le savoir allemand et anglais, que les études romaines fussent terminées, ou du moins très-avancées. Alors s'ouvrirait une féconde carrière d'études nouvelles, consacrées au génie teutonique, à l'allemand d'abord, à l'anglais ensuite, à la syntaxe spéciale, au caractère particulier de ces deux langues et de leurs annexes (1). Les professions supérieures, les éducations dirigées vers la politique, le haut négoce, la philosophie, l'enseignement, l'art médical, ont besoin aujourd'hui de ce complément : la familiarité intime avec l'anglais et l'allemand, je l'ai dit plus haut, est indispensable aux progrès nouveaux des peuples du Midi. Ce progrès

(1) V. nos *Études sur les Hommes et les Mœurs au* XIXe *siècle;* Des réformes dans l'éducation, p. 392.

ne doit pas commencer trop tôt, il doit se rattacher aux origines françaises, qui sont purement latines, et ne pas s'y mêler indiscrètement.

Rien ne nous a été plus nuisible dans les derniers temps que l'imitation grotesque des habitudes du Nord; la prolongation d'une telle parodie suffirait pour compromettre l'avenir de toute une littérature. Il est très-dangereux d'admirer des choses burlesques et de les copier.

Depuis longtemps on prend pour des beautés, dans Shakspeare, mille fautes accessoires condamnées par les critiques du pays. Beaucoup de personnes en France sont encore persuadées que le docteur Young est un grand poète, et qu'il a existé un certain barde sublime nommé Ossian (1). La solidité des premières études classiques, et l'ébauche forte des secondes études septentrionales, obvieraient à cette confusion étourdie, à ce défaut de proportion et de prévoyance dont le résultat est de ne laisser comprendre ni Virgile, ni Byron, ni Goëthe, ni Eschyle, et de forcer la jeunesse à recueillir, à la surface de toutes les grammaires et de tous les lexiques, je ne sais quelle ignorance polyglotte.

§ II.

Variations de la langue anglaise. — Son génie. — Ses deux claviers teutonique et latin.

Une langue est un peuple; c'est le verbe d'une race. Il n'y a pas d'événement politique, de mode, de fantaisie, de

(1) V. les Études sur « le XVIIIe siècle en Angleterre, » t. II.

passion populaire qui ne laisse trace dans la langue; tout compte, tout s'imprime et se grave. En vain garde-t-on à vue un idiome; il est débordé de toutes parts et poussé vers l'avenir par le flot qui l'emporte. Vous avez à la fois, dans une langue telle que la nôtre, des vestiges de latinisme impérial, de servitude bizantine, de féodalité germaine, de chevalerie chrétienne, de monarchie semi-espagnole, d'imitation italienne, anglaise et allemande. Notez bien que l'importation allemande date tout au plus chez nous du XIXe siècle; l'emprunt espagnol remonte au dix-septième; l'emprunt anglais au dix-huitième, et l'emprunt italien au seizième. Comme notre fond est latin, la fusion des emprunts opérés au Nord avec le trésor primitif de notre langue, n'a jamais pu être complète. *Colonel* et *escadron*, mots italiens, se trouvent aujourd'hui bien plus français que *club* qui est anglais et *transcendental* qui est allemand; l'une et l'autre de ces dernières expressions portent la saveur du terroir; on les reconnaît à l'instant, celle-ci pour éminemment anglaise, l'autre pour germanique; associées à notre idiome, elles n'y sont pas entrées; elles y adhèrent plutôt qu'elles n'y ont pénétré.

Entre deux langues de souche différente, entre le teutonisme et le latinisme l'assimilation n'est jamais parfaitement sympathique. Remarquons aussi que les langues *néo-latines*, filles plus ou moins légitimes du latin, montrent plus de fierté, se renferment plus sévèrement dans leurs limites, craignent davantage les mésalliances, sont enfin plus exclusives et plus dédaigneuses que les filles de la race teutonique; les premières descendent d'une orgueilleuse famille, depuis longtemps civilisée, habituée à s'imposer non à recevoir la loi. Quand nous rencontrons dans Cassiodore ou dans Sidoine Apollinaire des tournures demi-barbares, des

indications de tendance germanique, nous sommes révoltés ; il nous semble que cette belle langue de Cicéron se détruit en s'avilissant; au contraire, une tournure latine chez Luther, un mot emprunté aux Romains par Goëthe ou par Schiller, ne nous blessent pas, tant est grand le respect des modernes pour la vénérable antiquité. Entre idiomes frères, se rapportant à la même race, ces emprunts sont sans conséquence. On a vu plus d'un écrivain français du temps de Louis XIII affecter l'imitation de la grande phrase espagnole et se draper majestueusement dans ce large manteau; d'autres, sous Henri II, avaient été purement italiens. Il y a aujourd'hui en Angleterre un écrivain de grand renom, dont l'anglais est du pur allemand pour la syntaxe et même pour la formation des mots; il ne se fait pas scrupule d'écrire et d'imprimer *cloud-mindedness* et *thorough-goingness*, barbarismes allemands dont l'invention ne serait pas supportable dans les langues du Midi. Il se nomme Carlyle.

Ceci nous conduit à une observation singulière, relative à la langue anglaise et qui en explique le caractère particulier. Elle est de toutes les langues teutoniques non la plus libre d'inversion et de marche (mérite qui appartient à l'allemand), mais la plus indépendante quant à ses alliances et à ses emprunts. Elle a le penchant commercial, ainsi que le peuple qui l'a créée : elle fait crédit et elle emprunte ; elle prend de toutes mains et s'enrichit de son mieux. Ses vaisseaux lui apportent des mots chinois de Canton, et elle les prend. Les forêts de l'Amérique Septentrionale lui ont livré plusieurs marchandises de ce genre : elle a saisi le *squatter*, le *wigwam*, et la *squaw*. Riche d'assimilation, pauvre de syntaxe, elle ne ressemble pas mal à ce vaste édifice de la Constitution anglaise, où l'on trouve tous les moyens de liberté, où l'on trouverait, pour peu que l'on en prît la

peine, tous les instruments du pouvoir. Il y a dans cette opulence, peut-être un peu factice, de la langue anglaise quelque chose d'aussi merveilleux que le luxe et la civilisation britanniques. Ce fond anglo-saxon qui étonne d'abord par sa stérilité a su absorber et attirer des ressources infinies. L'écrivain de mérite et de bon sens qui se sert bien de l'idiome anglais est possesseur de deux nuances pour une idée, de la nuance romaine ou normande, et de la nuance teutone ou anglaise. Milton et Shakspeare ont fait un très-bel usage de cette double langue, ils ont joué d'un orgue à deux claviers dont les idiomes méridionaux n'auront jamais le secret.

Les Anglais ont les mots *liberty* et *freedom*, l'un anglais, l'autre latin. La *liberté*, l'état du *liber homo* chez les Latins, c'est la *libertà* des Italiens, la *libertad* des Espagnols; ces divers mots qui n'en sont qu'un, expriment une situation exceptionnelle, l'affranchissement plutôt que l'indépendance, la supériorité du maître qui vit sans contrainte parmi les esclaves. Dépassez la limite des langues méridionales, la limite latine; entrez dans le domaine des langues tudesques. Pour ce mot elles n'ont plus d'équivalent réel. Le *freedom* des peuples teutons, ce droit commun à tous, cette indépendance sauvage protégée par la déesse Freya, exprime un ordre d'idées toutes différentes, un mode de civilisation qui admet pour le supérieur et l'inférieur la même spontanéité d'action. Le *dominus* ne correspond pas au *sir*, sire; la *frau* germanique est toute autre chose que la *femina* romaine. *Mulier*, *moglie*, occupe un rang inférieur à *weib*, *wife*. Il y a même des séries d'idées populaires pour les races du Nord, exprimées par des termes très-connus chez elles et incompréhensibles au midi. : *Home*, *hearth*, *danegelt*, *prize-money*, etc. On pourrait pousser ce parallèle

beaucoup plus loin. La manière de formuler la pensée diffère autant que l'expression ; les deux syntaxes sont ennemies. L'une est synthétique, l'autre analytique.

Dans le fait, il n'y a depuis mille années que deux langues en Europe; la langue latine, variée par les nations du Midi; la langue tudesque , variée par les nations du Nord.

Le procédé de la pensée chez les plus remarquables des écrivains septentrionaux, chez Goëthe et Shakspeare par exemple, sera toujours un mystère pour l'intelligence méridionale; à cette première et intime difficulté se joint celle de l'expression ; rarement le mot d'origine tudesque équivaut réellement au mot d'origine romaine qu'il paraît reproduire. Aussi le talent ne suffit-il pas pour traduire Shakspeare ou Herder en français ou en italien. Il faut commencer par devenir homme du Nord, et chercher le moyen le plus efficace, le plus énergique de faire pénétrer la pensée septentrionale dans les idiomes du Midi. Schlegel a donné un *fac-simile* complet de Shakspeare; sa traduction de Caldéron, quoi qu'en disent les Allemands, et quelque flexible que soit d'ailleurs la langue germanique, ne reflète pas le mouvement rapide, la longue et gracieuse cantilène de ce rhythme léger qui paraît fendre l'air d'un mouvement égal et vif, comme un oiseau qui plane sans remuer les ailes; la plaisanterie du *gracioso* devient un peu lourde; les fleurs et les rubis semés dans le discours des amoureux paraissent un luxe déplacé.

Cependant Schlegel était doué du talent le plus souple et le plus intelligent. Qu'est-ce donc lorsqu'un écrivain médiocre s'attaque à un homme de génie ? Dans le *Shakspeare* de Letourneur, par exemple, il ne reste plus ni esprit, ni poésie, ni éloquence, pas même de bon sens. Les idées sont incohérentes, le tissu en est illogique ; les images sont gros-

sières, l'entassement qui les accumule est le comble du mauvais goût. Toutes les nuances intermédiaires ayant échappé au traducteur français, le clair-obscur et les demi-teintes s'étant évanouies sous son pinceau, il n'est resté qu'une esquisse lourde, tachée çà et là de couleurs mates et tranchantes. Plus un écrivain est profond, plus les idées de transitions et les nuances intermédiaires se multiplient dans ses œuvres; voyez Tacite. J'affirme que la France, l'Italie et l'Espagne qui ont lu Shakspeare ainsi traduit, ne connaissent pas deux pages de Shakspeare.

Le latin, le normand proprement dit, le français moderne et tous les autres langages occupent une place importante sans doute, mais accessoire, dans la formation de la langue anglaise. Sur les trente-huit ou quarante mille mots qui forment la richesse primitive de la langue, vingt-trois mille ou cinq huitièmes appartiennent à l'anglo-saxon; trois huitièmes seulement appartiennent à l'étranger; mais ces trois huitièmes se sont mêlés intimement au langage britannique. Les nations du Midi, de leur côté, empruntant fort peu de chose au Nord, se sont enrichies par des emprunts mutuels opérés entre elles; la somme de leurs emprunts faits à l'Allemagne ou à l'Angleterre ne dépasse pas un centième.

Sharon Turner et Mackintosh ont calculé le nombre proportionnel des mots saxons et des mots étrangers qui se trouvent dans des passages empruntés à la Bible, à Shakspeare, à Milton, à Cowley, Thomson, Addison, Spenser, Locke, Pope, Young, Swift, Robertson, Hume, Gibbon, Johnson. Voici cette proportion telle que ces deux écrivains nous l'ont donnée :

La bible anglaise. . . .	sur 130	mots,	125	mots saxons.
Shakspeare.	sur 81	—	68	
Milton.	sur 90	—	74	
Cowley.	sur 66	—	56	
Thomson.	sur 78	—	64	
Addison..	sur 79	—	64	
Spencer..	sur 72	—	58	
Locke..	sur 94	—	74	
Pope.	sur 84	—	56	
Young.	sur 96	—	75	

Une objection se présente d'abord : « Si la langue anglaise est saxonne pour les cinq huitièmes de sa formation, comment pouvez-vous vanter la facilité et la richesse de ses alliances ? » Précisément comme on vanterait le commerce et la richesse de la Grande-Bretagne, en admettant le peu d'étendue de son territoire insulaire. Remarquons d'abord que cette richesse est en partie flottante et mobile. On se servait, sous le règne de Shakspeare, de mots italiens qu'on n'emploie plus ; l'Angleterre a déjà quitté plus de mille mots français qu'elle avait adoptés au dix-huitième siècle. Ces mots flottants ne sont pas indispensables ; ils servent de draperie et ne modifient pas le fond anglo-saxon. Le calcul que nous venons de transcrire a encore un autre côté trompeur. Les mots qui se reproduisent uniformément dans toutes les phrases, tels que les prépositions, les articles, les conjonctions, les termes usuels et primitifs, sont tous d'origine saxonne. Autour de ce petit nombre de points uniformes et fondamentaux souvent reproduits, viennent se grouper les acquisitions étrangères. On se fera donc une idée juste de la formation de l'idiome, en se représentant une charpente primitive, vigoureuse, mais peu élevée, autour de laquelle voltigent de mille façons éclatantes des ornements,

les uns adhérents, les autres moins nécessaires. L'idée exprimée en anglais ressort-elle d'une civilisation avancée, soyez sûr que son origine est française, italienne, ou même orientale. Au contraire tout mot primitif, nécessaire à l'homme, dès l'origine des sociétés, a sa racine dans le dictionnaire teutonique. Comme je l'ai dit, une partie de ces nouvelles acquisitions est flottante ; d'autres sont devenues intimement anglaises, par la nécessité que la société a sentie d'exprimer certaines idées métaphysiques d'une manière permanente et précise. C'est une pauvreté qui s'est faite riche.

Les grandes relations de parenté et de famille, les sentiments de l'âme, les sensations communes à tous les hommes, les rapports sociaux, les proverbes populaires, les métaphores ironiques ou burlesques, sans aucune exception, s'expriment dans la langue anglaise par des mots saxons. On ne peut aimer, souffrir, sentir, se passionner, s'indigner, admirer qu'en anglo-saxon. C'est une des raisons pour lesquelles Shakspeare échappe à presque toutes les intelligences dont la muse grecque et latine a fait l'éducation première.

Une fois les idées fortes et primitives exprimées par l'anglo-saxon, et la base du langage ainsi posée, un travail savant est venu enrichir cet idiome populaire en lui communiquant les teintes métaphysiques et les mots généralisateurs qui lui manquaient. L'anglo-saxon avait exprimé les divers mouvements du corps humain ; ensuite le mot latin *movement* vint exprimer l'idée générale de ces actions différentes. Au-dessus des termes *buzzing*, *humming*, *hissing*, *speaking*, *crying*, *rattling*, *squeaking*, se plaça le terme métaphysique qui les contenait tous, le mot latin *sound*, son, *sonus* ; et ainsi pour tous les termes qui expriment une

généralisation métaphysique; *crime*, *member*, *organ*, *animal*. Cette première invasion du langage romain, bien antérieure à Guillaume-le-Normand, fut féconde et bienfaisante. D'autres résultats moins favorables suivirent la conquête française, qui fit pénétrer dans l'idiome d'Alfred et de Cœdmon une infusion de latin bâtard. Les inflexions s'effacèrent, les inversions poétiques se perdirent, les adjectifs se dépouillèrent de leurs désinences; il arriva au vieux langage ce qui arrrive toujours aux langues sacrifiées et conquises. Plusieurs beautés inhérentes aux idiomes teutoniques disparurent à la fois. Les mots composés devinrent beaucoup moins nombreux qu'en allemand; la phrase marcha plus simplement, mais avec une simplicité plus nue; on eut peur d'associer des mots sans terminaison, sans inflexion, souvent nés de deux races, toujours durs à prononcer.

La langue anglaise naquit; c'était une langue allemande mutilée.

---

§ III.

Des dictionnaires anglais. — Pourquoi un dictionnaire parfait est impossible. — Procédé de composition des langues néo-gothiques.

Un dictionnaire change toujours, parce qu'un idiome ne cesse pas de changer. L'immobilité du langage serait l'immobilité de l'histoire.

C'est même une question de savoir si dans chaque période de sa vie toute nation ne possède pas les éléments réguliers de l'éloquence et de la poésie; si le style de Mon-

taigne n'est pas aussi français que le style de d'Aguesseau ; si la phrase de Villehardouin ne vaut pas celle de Commines et celle de Mézeray ; s'il n'y a pas autant de ressources dans une langue, à peine épanouie pour s'effeuiller comme le provençal, que dans une langue consacrée par dix siècles de vie et de labeur. Je ne vois aucune raison pour que le grec moderne ne produise pas quelque jour une œuvre de génie, ou pour que le langage ignoré d'une tribu de la Nouvelle-Zélande ne nous donne pas un magnifique poème homérique. L'italien, dégénérescence évidente du latin, est un très-bel instrument de poésie et de pensée. Les autres langues du Midi, que possèdent-elles en propre? Les articles et la marche directe de la phrase, voilà tout ; le reste est latin. Conserver une langue comme l'on conserve les fruits et les fleurs dans l'esprit de vin et dans un herbier ; prétendre fixer ce qui fuit, immobiliser le souffle, et contenir un langage dans les bornes d'un lexique, c'est simplement une folie. Ébauchée par le cardinal de Richelieu, cette tentative est du nombre des essais graves en apparence, impossibles dans le fait.

Duclos, Voltaire et Montesquieu, tout en consacrant par leur autorité et leur nom la formation du Dictionnaire français, introduisaient dans le style écrit des mots et des formes émanés du style parlé, fruits du temps, nécessités nouvelles.

Rien n'est plus difficile à faire qu'un bon dictionnaire de quelque idiome que ce soit, mais surtout des langues septentrionales. Faut-il y admettre le langage de tous les siècles? Comment se borner? Quelles limites s'imposer? Les aphérèses, les élisions, les dérivatifs, les mots composés doivent-ils prendre place dans le Lexique? En français, donnerons-nous droit de bourgeoisie au mot *coint*,

par exemple, au mot *bougette*, qui sont du XIIIe siècle, ou au mot *socialisme*, qui est d'hier ? Où commencent les archaïsmes permis ? Où finissent les archaïsmes perdus ? Quand un vocable néologique prend-il ses lettres de naturalisation ? Et comment les obtient-il ? Comment distinguer ces termes passagers qui naissent avec la mode et que la mode emporte, des expressions qui éclosent d'un état de mœurs stable, et qui s'implantent dans l'idiome, de manière à ne pouvoir être déracinées ? Au nombre des premiers est ce mot dont personne ne se sert plus, *modérantisme* ; parmi les seconds je trouve *confortable*, mot anglais né d'un vieux mot français, et dont il sera longtemps difficile de se passer.

Les langues dont la source est gothique offrent une autre difficulté spéciale et presque insurmontable. Elles admettent comme principe fondamental un procédé de composition que les langues néo-latines ignorent, et qui n'est pas sans rapport avec l'organisme admirable de la langue grecque ; ce procédé leur donne avec abondance les ressources d'éloquence et d'énergie les plus populaires et les plus puissantes. Une fois la racine posée, les Allemands en font jaillir à l'infini, comme les Grecs, les rameaux et les feuillages. Il y a de ces « mots patriarches, » si l'on peut le dire, qui s'entourent d'une population tout entière de mots issus de leurs entrailles, qui voient des générations innombrables d'expressions s'enchaîner, se ranger et se perpétuer dans une perspective presque sans bornes. Chaque vocable produit un petit dictionnaire qui lui appartient. Je ne veux citer ici, afin de n'être pas trop pédant, s'il est possible, qu'un seul exemple, le mot *setzen* (en allemand), *to set* (en anglais). Le français dit bien *entreposer*, *reposer*, *supposer ;* notre mot *poser* produit une

trentaine de dérivatifs, verbes, substantifs ou adjectifs; c'est là tout. Quand nous avons épuisé un certain nombre de prépositions et d'abverbes, nous sommes obligés de nous arrêter; nous ne pouvons dire ni *avec-poser*, ni *sous-poser*, ni *contre-poser*, encore moins nous servir des substantifs pour créer des mots semblables à *Roi-déposer*, ou *argent-trans-poser*, ou *tableau-super-poser;* ce serait barbare. Cette liberté ou cette licence, réglée chez les Allemands, légitime et organisée, est presque infinie pour eux. Le mot *wiederaus-amtsetzung*, qui veut dire le *réappointement d'un fonctionnaire*, n'est pas autre chose que *de nouveau-sur-employé-placement.* Quel dictionnaire suffirait à toutes les compositions, décompositions et recompositions des racines allemandes? Aucun ; il faudrait un dictionnaire pour chaque mot.

La langue anglaise n'a perdu qu'à moitié cette faculté prolifique. Elle dit fort bien *up-setting*, *over-setting*, et même, par une triple composition, *boat-over-setting.* Elle emploie *wonder-working* (miracle-faisant), *sea-faring* (mer-voyageant), *lady-killing* (dame-tuant), et cent autres. Ce sont des débris et des témoignages de son origine teutonique, ce ne sont pas, à proprement parler, des mots isolés, des mots anglais; chacune de ces expressions porte en elle deux mots distincts qui agissent l'un sur l'autre selon l'ancienne loi gothique. Cette loi s'est conservée intacte dans les plus anciens dialectes; en hollandais et dans le dialecte de Brême on dit *triste-cœur-état*, pour *mélancolie* (1).

L'embarras des mots composés est donc un grand obstacle pour qui entreprend un dictionnaire anglais. Quant au lexicographe allemand, obligé de s'arrêter court devant

(1) V. le 1er volume de ces *Études.* « Des langues teutoniques et néo-latines. »

une fécondité puissante à la fois et régulière, il supprime d'un coup dérivés et composés; il s'en tient aux mots féconds et principaux, et il a raison. L'auteur d'un dictionnaire anglais ne sait trop où se prendre, placé qu'il est entre les composés d'usage habituel, qui sont populaires, et ceux que l'on peut créer demain, dont on ne s'est pas avisé encore, dont on ne s'avisera peut-être pas, — car ils ont des remplaçants normands et latins.

C'est la grande singularité, le caractère propre de la langue anglaise.

Nous parlions tout-à-l'heure du mot anglais de souche teutonne, *to set* (poser). A côté de ce mot gothique se trouve le mot latin *ponere;* l'Anglais se sert tour à tour de et de l'autre, selon son humeur.

Un Anglais qui sait bien sa langue possède deux claviers; il peut dire *to oppose*, qui est latin, opposer; et *to set against*, qui est gothique et exprime autrement la même chose. Il peut dans une seule phrase « juxta-poser », et souvent avec grand effet, les nuances romaine et scandinave; — *I suppose* (latin), *I set aside* (gothique). De là pour la langue anglaise la nécessité d'un bon ouvrage, qui lui manque, sur les origines de mots. Ni Samuel Johnson, ni Horne Tooke, ni même le spirituel et savant Edgerton Brydges, ce Charles Nodier de l'Angleterre, ne sont satisfaisants. On a sur cette matière quelques belles pages de Walter Savage Landor, excellent écrivain auquel on rend enfin justice, le premier prosateur de l'Angleterne moderne. Malheureusement il n'a donné que des aperçus. Rien n'est plus confus que le chapitre de Disraëli père sur les origines de la langue anglaise. Une histoire de ces origines et même un Traité de ces étymologies restent à faire.

De tels ouvrages ne pouvaient être entrepris avant l'épo-

que où nous sommes. Les fondations de l'idiome anglais moderne n'étaient pas même déblayées; les études anglo-saxonnes ne datent que du XVIIIe siècle ; c'est tout récemment qu'un ingénieux et laborieux jeune homme, M. Wright, a écrit et publié une histoire de la littérature anglo-saxonne, sur le modèle de nos Bénédictins. Les principes élémentaires de la formation du langage britannique sont à peine reconnus; l'énonciation même de quelques faits relatifs à cette formation semblerait neuve et paradoxale. On a cru que la langue anglaise était d'une extrême simplicité; quant à la syntaxe, oui; quant à l'emploi des vocables, elle est complexe plus que toute autre. Vous pouvez écrire en anglais un livre latin, — ou français, — ou allemand; — tant le caratère de ce langage est essentiellement composite. Voici une phrase anglo-latine : — *The elements of the operation assume a new aspect and form; they coalesce and unite with rapidity;* » ici tous les vocables sont latins : *elementa*, *opus*, *assumere*, *novus*, *aspectus*, *forma*, *coalescere*, *unitas*, *rapiditas*. Voici une phrase anglo-française : « *The author's manuscripts have perished, and the cause of that event is a total indifference to their contents and ignorance of their value* »; il n'y a là que des mots français, employés non dans le sens latin, mais dans le sens français : *auteur*, *manuscrit*, *périr*, *cause*, *événement*, *total*, *indifférence*, *contenu*, *ignorance*, *valeur*; il est bon de remarquer que *ignorantia valoris* ne serait pas latin, ni *tota indifferentia*; c'est du français tout pur. Veut-on de l'anglo-allemand? « *Kings are the slaves of their thrones; they dare not follow their own hearts;* » ici au contraire tout est gothique, à tel point que l'on n'a qu'à traduire mot à mot : « *Kœnige sind nur sklaven ihrer thrones; dem eignen herzen durfen sie nicht folgen;* ce

sont tout bonnement deux vers de Schiller ; « folgen » est *follow ;* « king » c'est *kœnig ;* « herzen » c'est *hearts,* — et ainsi de suite.

Comment ces trois vocabulaires, réunis en un, se sont-ils superposés ? Quel rôle joue chacun d'eux, quel emploi ont ces mots si étrangement fondus dans le même ensemble ? C'est ce que personne n'a dit encore. Il y a telle phrase du médecin Thomas Brown, contemporain de Guy-Patin, qui n'est plus intelligible pour les Anglais d'aujourd'hui, tant elle est latine : « *Those umbratile* (umbratiles) *politicians* (politicoi) *who ratiocinate* (ratiocinari) *clancularly* (clanculum) ; » — on croit entendre le *Janotus à Bragmardo* de notre ami Pantagruel, « qui *déambule* par le *dilucule.* » Mainte phrase de Chaucer est tellement normande et saxonne, que personne aujourd'hui ne s'en rend compte sans dictionnaire.

Le premier travail d'un historien de la langue anglaise consisterait donc à trier les mots, à séparer les racines germaniques encore aujourd'hui fécondes des emprunts normands et latins. Souvent il est malaisé de retrouver exactement l'origine latine pure, ou normande, ou française, ou saxonne, ou même danoise, d'un mot anglais ; quelquefois ce mot est frappé de deux empreintes, comme *hardyhood,* qui est un mot mi-parti de normand et de vieux gothique, comme ces pages d'autrefois dont une manche était verte et l'autre rouge.

En France, la langue est analytique ; notre esprit l'est aussi. Nous savons très-bien quelle route ont suivie tous nos vocables depuis Charlemagne ; *attendrir* vient de *tener, intenerare,* c'est fort évident. L'Allemand remonte sans peine de nuance en nuance et de transition en transition, sans secousse et sans saccade, jusqu'à l'époque des Minne-

singer, et de là jusqu'aux Eddas scandinaves. Le paysan islandais a moins de peine encore ; le langage de sa cabane est celui que Snorro Sturleson employait. L'idiome anglais est bien autrement pénible à débrouiller. La civilisation anglaise, battue de tant de flots, comme les rochers de l'île qu'habitent nos voisins, s'est à la fois enrichie d'alluvions si nombreuses et usée par tant d'efforts et de vagues successives, que les additions partielles sont singulièrement difficiles à constater ; le premier stratum se reconnaît à peine.

L'ordre et l'analyse logique qui règnent dans la langue française, la plus philosophique de toutes les langues, celle dont la généalogie et les phases sont les mieux connues, ne peut donc se comparer à cette turbulence de l'idiome anglais, mêlé de synthèse germanique, d'analyse française et de débris normands ; et l'on ne peut s'empêcher à ce propos de remarquer que le principe de l'ordre, l'élément de la discipline si bien constitué par les Romains, a prospéré chez les nations latines qui ont emprunté et modifié dans les temps modernes non-seulement l'idiome latin, mais une partie des souvenirs politiques de la vieille Rome. De là notre amour de l'unité, de l'ordre et de la discipline ; de là le pouvoir et l'ascendant du peuple français et de la langue française, dont le génie est avant tout analytique et lumineux. Le développement du principe de la liberté sauvage s'est au contraire fait au Nord ; il s'y retrouve dans la littérature comme dans la vie.

Voilà pourquoi une Académie, destinée à constater la marche et à fixer les caprices de l'idiome national, institution qui a fructifié en France et qui se trouve d'accord avec le génie analytique et ordonné d'une race toujours prête à soumettre sa vivacité à la discipline, n'a jamais été

possible en Angleterre, bien que William Temple, Daniel de Foë, Swift et plusieurs autres esprits très-distingués l'aient désirée et aient même essayé de la fonder.

Le génie synthétique et composite de la langue allemande, adopté dans des proportions restreintes par la langue anglaise, est tout-à-fait contraire au génie analytique des langues néo-latines. En allemand et quelquefois en anglais, un seul mot produit des milliers de mots. Choisissons *smoke*, le *schmauch* des Allemands, vocable dont l'histoire est curieuse. Il donne *smoke-consuming*, *smoke-disperser*, *smoke-dried*, composés qui se forment naturellement comme le pluriel se forme du singulier. *Smoke-apparatus* (fumée-appareil), *smoke-repeller* (fumée-repousseur), *smoke-ventilator* (fumée-ventilateur), *smoke-devourer*, *smoke-engine*, *smoke-propeller*, *smoke-wheel*, *smoke-tube*, viendraient ensuite; nous conseillons à tous les auteurs de dictionnaires de faire main basse dorénavant sur ces inutiles composés. J'ai dit que cette racine *smoke*, *schmauch*, avait de curieuses annales. Je me contenterai d'en indiquer une particularité bizarre; tous les mots qui commencent en allemand par *schm*, et en anglais par *sm* (en supprimant l'*h*), expriment laideur, tristesse, petitesse, mauvaise odeur et douleur. C'est en anglais, *smutty*, *smoke*, *smarting*, *smash*, *smother*, *smite*, *smear* (barbouillé, fumée, douleur, écrasement, étouffement, coup, etc.). Il n'y a que le mot *smile* (sourire) qui se détache des autres; encore la racine allemande à laquelle il appartient (*schmeicheln*) a-t-elle un sens fatigué, énervé et douceâtre. En allemand, *schmelze*, c'est douleur, *schmarre*, balafre, etc. J'observerai, en passant, que le mot français *maraud* n'est pas autre chose que l'allemand *schmarotzer* (écornifleur, drôle), lequel appartient à le même race que *bouquin*

(de *buchlein*), *lansquenet* (de *lands-knecht*) et *rosse* (de *ross*); *gant* est un mot allemand. *Wantos cœpit*, dit Gauthier d'Aquitaine : « il prit ses gants. »

Un dictionnaire ne doit point admettre les composés *hat-trade* (chapellerie), *printing-office* (imprimerie), *medecine-chest* (boîte de chirurgien ou de médecin), et mille autres de cette espèce. En recevant *hat-trade*, on s'oblige à recevoir tous les *trades*, c'est-à-dire tous les genres de commerce; en plaçant *printing-office* au nombre des mots du dictionnaire, on se trouve forcé de donner place à tous les bureaux ou *offices*. Ce ne sont pas là des mots, c'est la syntaxe de la langue; ce sont des vestiges du germanisme primitif; et ce qui le prouve, c'est que tous les grands écrivains ont usé librement de cette fertilité composite; je ne parle pas de Carlyle aujourd'hui, de Hazlitt il y a vingt ans; ils en ont abusé. Lord Brougham a fait *artist-like;* il a eu raison; c'est l'analogue de *man-like*, *woman-like*, *king-like;* tous les substantifs pourraient se joindre à *like*. Byron, prenant *less* (le *los* allemand) pour appendice, a créé *stir-less* (sans mouvement), qui est un très-mauvais terme, mal composé et barbare, parce qu'il unit deux mots qui n'agissent pas régulièrement l'un sur l'autre. Faudra-t-il consacrer un volume à tous les composés de *less*, mot privatif qui s'ajoute à tous les substantifs représentant des objets? *Penny-less*, *money-less*, *star-less* sont au nombre de ces composés qui peuvent prendre *less*, et qui ne sont pas moins de trois ou quatre mille.

On ne doit pas présenter *pen-craft* et *crown-less* comme des mots simples, ce sont encore des fruits de cette composition synthétique des mots — loi générale et puissante qui, dominant les langues teutoniques, les rapproche à certains égards des idiomes de l'antiquité et les détache absolument

des langues néo-latines dont le caractère propre est l'analyse. *Pen-craft*, employé par Sterne, se compose du saxon *crœft* (métier) et du mot *pen* (plume); « le métier de la plume. » *King-craft, priest-craft*, *ship-craft*, mots que les écrivains modernes, quand il veulent sembler archaïques, emploient très-volontiers, à cause du sens légèrement ironique et dédaigneux dont ce mot gothique *crœft* s'est coloré, sont du même ordre. *Crown-less* est un mot assez mal fait, quoique Byron se le soit permis; ce grand homme d'esprit n'avait pas l'oreille fort musicale. *Pity-less*, *king-less*, *sun-less*, *moon-less* valent mieux; demain on en créera deux cents autres qui auront pour queue ce même *less* (le *los* allemand).

Certains composés ont pris un nouveau sens, comme *night-mare* (jument nocturne) qui veut dire « cauchemar, » et *god-send* (envoi de Dieu) qui signifie *aubaine*. Là il y a nouveauté de mot, puisqu'il y a métamorphose.

Tous ceux qui ont pratiqué la langue anglaise savent qu'une des principales jouissances qu'elle réserve à ceux qui s'en servent bien est dans cette création même, née de de la combinaison des racines ; je ne pense pas qu'un seul ouvrage nouveau soit exempt de quelque rapprochement des racines anciennes, non pas inattendu, mais encore inemployé, ou rarement employé. Ce n'est pas du néologisme, c'est la loi du langage; les écrivains servent le génie de l'idiome anglais, quand ils en favorisent la mobilité, la liberté, la fécondité. Sur le modèle de *heart-rending* (déchirant le cœur), on fera *heart-burning*, *heart-cajoling heart-consuming*, *heart-biting*, mots qui seront de plus ou moins bon goût, ceci est une autre affaire, mais qu'il ne faut pas admettre dans un lexique, alors même qu'un écrivain remarquable les a créés pour son usage personnel.

J'ouvre les premières Revues ou plutôt les dernières qui m'arrivent de Londres, et j'y trouve dès l'abord *new-fangled* (nouveau-créé) *life-prodigy* (vie-prodige), *self-assertion* (soi-même assertion), *child-initiation* (enfant-initiation), compositions fort naturelles, d'accord avec le génie anglais et germanique, mais que je ne placerai jamais, comme des expressions spéciales, dans un dictionnaire anglais. *Dram-philosophy* et *femme de chambre-pathos*, que je rencontre un peu plus bas dans la même Revue, sont de la même espèce, des associations de mots combinés d'après des lois d'analogie ancienne, non des mots nouveaux. Excepté la langue allemande, tout autre idiome européen aurait employé, au lieu de ces paroles, *vie de prodiges; nécessité de se faire valoir; initiation d'un enfant; philosophie de buveur;* et *emphase de femme de chambre.* En feuilletant deux ou trois pages encore, je rencontre dans la même brochure des composés plus étranges; *poet-musician-director-ship*, un mot de trois ou plutôt de quatre morceaux, qui n'a pas le moindre sens dans une autre langue; *poète-musicien-directeur-position*, ce qui veut dire dans cet idiome assez bizarre et que je ne justifie pas: — *l'état d'un directeur musicien qui est poète.* Le caractère de notre bel et analytique idiome, la marque spéciale de la langue française, *la lucidité*, nous force à rendre en une ligne cette seule expression d'un idiome ennemi qui a pour caractère spécial l'énergie, et, si l'on peut le dire, *l'intensité.* Quant à la langue allemande, elle échappe à tous nos efforts, et je défie les plus habiles de traduire certaines pages de Schelling, surtout de Hegel.

Un bon dictionnaire anglais doit donc bannir les mots composés; il doit également se défaire des termes techni-

ques qui appartiennent à toutes les langues européennes. Le nombre de ces mots augmente avec les années ; ils se multiplient avec les progrès de l'industrie ; quelques-uns se perdent et vont se confondre avec les trésors archéologiques de la science arriérée ; d'autres, en bien plus grand nombre, naissent des modifications nouvelles des arts et des combinaisons inattendues, amenées par les découvertes et les modifications de la chimie ou de la physique. L'espérance d'embrasser dans un seul dictionnaire toutes les nuances des mots techniques est parfaitement illusoire, comme le prouvera un exemple très-simple. On admet dans les lexiques le mot *seal* « phoque, veau marin, » et on a raison ; mais depuis quelques années la pêche des phoques étant devenue lucrative a fait éclore une expression inconnue auparavant, le mot *sealer*, pêcheur de phoques, employé par la plupart des récents voyageurs qui visitent les régions où ces animaux abondent. Les lexicographes qui admettent *cartilagineous* et *ammoniacal* (mots techniques qui ne sont pas plus français qu'allemands), ont cependant oublié le mot *sealer*, mot purement anglais.

L'admission des termes shakspeariens offre également un danger considérable. Shakspeare n'a pas écrit tout ce qu'on lui attribue ; il est reconnu aujourd'hui que le contemporain d'Élisabeth a travaillé à beaucoup de drames auxquels on le croit étranger ; tandis que ceux qui portent son nom ne sont pas tous de lui. Comme on a retrouvé le dossier de ce procès sous la forme des vieux drames antérieurs à Shakspeare, il n'est plus possible de discuter là-dessus. Admettra-t-on comme shakspeariens les exécrables barbarismes dont ses prédécesseurs ou même ses ignorants éditeurs ont orné son style ? Tout le dictionnaire des archaïsmes de Chaucer et de Layamon entrera-t-il dans le

nouveau lexique? Est-il bien sûr que *pittikins* veuille dire *ciel?* et n'est-ce pas plutôt un mauvais juron de l'époque qui ne doit se trouver que dans les *index* spéciaux placés à la fin des œuvres de Shakspeare?

Je ne peux pas admettre davantage les mots étrangers, comme *lawine* (avalanche), que Byron a pris tout simplement aux Allemands, et les mots d'argot comme *cantanckerous*, qui ne signifie absolument rien, et que Schridan invente dans un moment de gaîté, comme on a inventé de nos jours *chocnosophe* et d'autres plaisanteries. Quant à *blunt*, « émoussé » (argent en mot *d'argot*), c'est tout simplement l'allemand *bley*, plomb; je ne vois pas de quel droit l'argot entrerait dans un vrai dictionnaire de l'idiome britannique.

Il n'y a dans aucune langue d'Europe d'ouvrage qui donne une idée nette, précise et complète du développement et des acquisitions de chacun des idiomes européens. Sans doute les frères Grimm, et Kaltschmidt dans son dictionnaire, ont beaucoup fait pour l'élucidation et l'analyse des origines germaniques; chez nous tout récemment notre savant ami, M. Ampère, le savant M. Génin, écrivain très-incisif et d'un esprit très-délié, ont fait de notre langue l'objet d'études profondes. Mais, à l'exception d'un détestable ouvrage en deux volumes, par un nommé Henry, je cherche en vain les annales scientifiques de notre idiome.

Je crois aussi que l'on part d'un point faux quand il est question de l'histoire des langues; on les suppose ou fixées invariablement par certains écrivains, ou susceptibles de tous les néologismes possibles. Ce sont, je l'ai dit plus haut, deux erreurs.

Voici le problème en peu de mots. Les langues sont-

elles livrées à une éternelle mobilité ? Ou doit-on les considérer comme immobilisées par les usages d'une certaine époque? N'y a-t-il de langue française que celle de Pascal, — ou doit-on porter à la fois en ligne de compte le patois de notre révolution tel qu'on le parlait dans les clubs; — le style maniéré et castillan du cardinal de Richelieu; — la forme allemande et embarrassée de certains écrivains du XIXe siècle,— enfin le langage « français italianisé » que notre vieil ami Henri Estienne dédaignait à si juste titre et repoussait avec tant de force? Où est la vraie langue française? — Se concentre-t-elle, ou non, chez les écrivains du grand siècle, ceux qui travaillèrent leurs chefs-d'œuvre entre 1660 et 1710, tels que Bossuet, Racine, Boileau et Pascal?

J'ai dit que je croyais voir là deux erreurs: certes, la langue française telle que Montaigne, Rabelais et Calvin l'ont écrite, est un bon et admirable idiome, précis chez Calvin, énergiquement pittoresque chez Montaigne, d'une fécondité puissante chez Rabelais. Notre idiome alors était parvenu à un certain degré de maturité qui correspondant exactement à celui de la société française, en servait les besoins et en reproduisait les forces comme les faiblesses, l'effort dans l'élégance et la confusion dans l'abondance. Traversez un siècle : une langue nouvelle est créée ; elle a perdu la fougue et n'a plus sa liberté; discipline, majesté, vigueur, une certaine clarté guerrière et magistrale la rendent propre à exprimer le génie français dans sa nuance la plus noble et la plus grave, non la plus indépendante. L'un de ces idiomes détruit-il l'autre? Non. Faut-il considérer Michel Montaigne comme non avenu? Non. Il n'est jamais permis à un peuple de briser son histoire et de mutiler ses souvenirs. Renierez-vous ensuite l'idiome

de Voltaire et celui de Montesquieu, différents de celui du grand siècle, et cependant si souples et si français? En remontant plus haut, voici Froissart et Joinville, qui parlent une langue complète, flexible, large, abondante, claire; — ensuite Villehardouin, dont la simplicité est expressive. Il suffit de placer une phrase de Pascal auprès d'une phrase de Montaigne, d'une autre de Joinville, d'une quatrième de Villehardouin, et enfin d'une phrase de Montesquieu, pour saisir à l'instant les différences tranchées de ces cinq modes d'expression française. Ce sont des syntaxes diverses et des mots qui diffèrent également; ce sont de très-bons langages et d'amirables styles.

Une langue n'est donc jamais chose immobile et morte; elle se produit au fur et à mesure des idées et des coutumes.

Mais il y a des époques meilleures ou pires. On ne peut instituer la mobilité pour règle, prendre le néant pour base, retomber dans la théorie des patois et livrer le langage au souffle de tous les vents; à ce compte, le français du Père Duchesne en 1793, et celui du ligueur Rose en 1580, seraient d'excellent français; ce que nous n'admettons pas.

En résumé, les grandes époques organiques renouvellent toujours l'idiome national, et le transforment pour créer une langue spéciale.

Une langue vaut ce que vaut l'époque qui l'a créée ou refondue.

LES VOYAGEURS ANGLAIS

DANS

LES SALONS DE PARIS

AU XVIIIe SIÈCLE.

LES VOYAGEURS ANGLAIS

DANS

LES SALONS DE PARIS

AU XVIIIe SIÈCLE.

§ Ier.

George Selwyn à Paris. — Sa physionomie. — Ses goûts.

Selwyn ne prenait aucune part aux affaires littéraires et politiques. Ce n'était même pas un homme de valeur ; il avait de l'esprit et surtout la repartie facile, un beau gilet de velours, une simplicité d'excellent goût dans sa parure, un fond d'ennui qui l'empêchait de montrer des prétentions et de blesser les autres, un besoin de sensations qui l'envoyait tour à tour à la table de jeu et à Tyburn pour y voir pendre. Sa débauche n'avait rien d'effréné, son jeu rien de violent ; ses amours comptaient à peine. Rien de sérieux et d'important ne traverse sa correspondance ; « lady Hervey a un équipage, tel mari divorce, tel autre devrait divorcer ; il y a du scandale chez White autour de la table de jeu. » — Selwyn et ses amis ne pensent pas à autre chose. Walpole, le héros de leur monde, s'élève un peu plus haut et se fait collecteur et amateur de curiosités ; aussi se moque-t-on de lui dans son cercle. Ami de madame Du Deffand, il introduit auprès de la vieille femme qui s'ennuie ce

grand personnage au sourire fatigué, dont le corps plie comme un saule, et dont l'œil terne et à demi-fermé semble inattentif à tout ce qui se passe : c'est Selwyn.

Sa pose est nonchalante, son air froid, sa tenue remarquable par une négligence de bon ton, et son costume sans faste ; la simplicité en est *nice*, comme disent les Anglais, comme nous disions autrefois,—un des excellents mots que nous avons perdus. Eh bien ! cet homme qui sait écouter (grand art), qui sourit à peine, qui laisse tomber languissamment une épigramme de ses lèvres pâles, et joue un jeu d'enfer sans paraître ému le moins du monde, c'est l'homme d'esprit et l'homme à la mode de 1750 ; on applaudit son silence ; — quand il a dit *il fait chaud*, on le trouve profond.

Tout-à-l'heure il aura perdu cent guinées au pharaon, et, prenant son ami Fox par le bras, tous deux s'en iront gaiement à la chambre, lui pour dormir sur les bancs des ministres, Fox pour hurler contre ces ministres. Il passera ensuite dans les couloirs de la chambre haute où il trouvera l'Écossais lord March, son bon ami, ce petit homme aux cheveux grisonnants, que vous voyez se dandiner là-bas, et qui le conduira chez une de ses pensionnaires, car il en a beaucoup ; la Zamperini, la Tondino, la Rena, — italiennes ; — miss Helena et miss Barbara, anglaises, et dix-neuf autres. — Les Italiennes l'emportaient dans son cœur ; il appréciait surtout les Vénitiennes, et parmi ces dernières la Zamperini, un petit minois, un diable difficile à déchiffrer, fossettes souriantes, aux yeux fendus en amandes et étincelants de malice, je ne sais quoi du singe et de l'oiseau ; le caprice écrit sur tous les traits, la peau plus que brune, la dent plus que blanche, beaucoup de la bohémienne ; Reynolds a fait d'elle un charmant por-

trait. George Selwyn s'en va souper là ; c'est un si bon garçon, et si peu à craindre pour les ménages !

Notre homme avait aussi des mélanges dans son caractère et dans ses habitudes. Il était frivole comme le vent, léger comme la paille, amoureux de toute chose nouvelle, incapable de sérieux en rien, et surtout dans dans le mal ; vaniteux, aimable, sans passion, un bijou de salon. Il restait froid en disant de jolies choses, et ses épigrammes plaisaient davantage ; — ce qu'il aimait par-dessus un bon mot, c'était une exécution à mort,—et plus que l'exécution, la tête coupée ; il payait cette curiosité fort cher. Un enfant rose et frais le charmait aussi ; — un bel enfant et un pendu ! On n'est pas plus blasé que cela.

Comme son atmosphère était le salon, qu'il ne connaissait ni les rues ni les forêts, que la chambre des communes l'ennuyait, que la table de jeu le fatiguait, et que d'ailleurs cette vie factice et brûlante a ses tristes retours, il adorait deux choses naïves ; — l'enfance au berceau et le condamné sur l'échafaud ; — dans l'enfance la naïveté de la vie qui éclot, et dans l'échafaud la naïveté de la mort.

Qu'un tel homme soit historique, voilà ce qui surprend. Il l'est comme ami de Walpole ; ses lettres expliquent bien la double société d'Angleterre et de France, les salons de Madame Du Deffand et de lady Hervey. On n'a qu'à se retourner : à droite la France, à gauche l'Angleterre ; deux pays nouveaux l'un pour l'autre et qui se touchent.

---

§ II.

Premiers rapports sociaux de l'Angleterre avec la France. — Bolingbroke à Paris.

J'ai demandé souvent compte aux historiens littéraires comme aux historiens politiques, de l'habitude qu'ils ont prise d'examiner seulement une fraction de l'Europe, un point isolé de l'ensemble. S'il n'est comparé avec ce qui l'entoure, ce point isolé n'a aucune valeur. Les histoires du XVIe siècle en France seront toutes incomplètes tant qu'on n'aura pas renoué les liens qui attachent intimement l'Allemagne et l'Italie de cette époque à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne. Assurément, c'est charmant à voir, le XVIIIe siècle de Voltaire ! Quelle gaieté et quelle tristesse ! comme tout s'agite et se précipite ! Mais l'Angleterre de Bolingbroke et de Chatham renferme et cache le ressort de ces agitations. L'Angleterre du XVIIIe siècle, magnifique étude, est tellement complexe, qu'on doit pour la comprendre analyser la France de bien près, dans ses mœurs plus que dans ses livres, et les comparer ensuite l'une à l'autre.

La tâche n'est pas aisée, tant les deux nations se ressemblent peu, tout en paraissant se mêler.

Pendant que notre régence nous berce sur le penchant de la révolution, le fond de la société anglaise est dramatique et même tragique. Chez la bourgeoisie, commerçante et whig ; chez l'aristocratie, ambitieuse et tory ; chez le peuple, âpre, calviniste et haineux, partout intérêt vif, vengeances, repentirs, craintes et espérances.

Les *profligates* eux-mêmes, le duc de Wharton, par exemple, ont un caractère romanesque ; Wharton est emphatique dans le vice, comme Young son ami l'est en poésie.

Pas de faculté qui ne se développe hardiment, de goût qui ne trouve ses sympathies et son groupe, d'ambition qui ne déploye ses ailes et ne prenne l'essor. Dans ce château près de Newbury, les rideaux baissés, vingt bougies allumées à midi, le débauché Wilkes célèbre ses orgies et donne au suzerain du lieu l'accolade de l'athéisme. A Londres, aux environs de Westminster, les bourgeoises accourent chez un saint, le *Sinner Saved*, qui demeure sous les combles, arrache de leurs yeux tant de larmes, verse dans leurs âmes tant de discours et dans leurs esprits tant de lumières, que la veuve du lord-maire finit par l'épouser. Selwyn joue, Sheridan boit, Richardson endoctrine les dévotes, Fielding étudie les voleurs, Burke pérore éloquemment devant les banquettes, Horace Walpole fait la chasse aux vieux portraits, Gray pleure, Foote rit, Sterne rêve, Goldsmith baye aux corneilles, Clive met un quart de l'Hindoustan dans la poche de l'Angleterre ; l'Amérique Septentrionale se détache, et Franklin se promène au bord de la Tamise en se moquant des Anglais. De 1710 à 1790, la Grande-Bretagne est tout cela, et cette histoire aux mille faces n'a pas été écrite, même par les nationaux.

La France cependant se laissait aller mollement au cours fatal des choses humaines. Elle venait d'imposer la loi à toute l'Europe ; la vieillesse solennelle et lugubrement majestueuse de Louis XIV se prolongeait, l'influence française s'affaiblissait. Triste époque où Campistron décalquait Racine, où le grand homme, était Fontenelle, où la stupidité dévote du duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne, déshonorait son aïeul et son trône ; *ce petit-fils de Louis XIV*, comme

le dit si bien un diplomate, *entrait, sceptre en main, dans la poche de la des Ursins.* — Turcaret inaugurait par la satire du vol universel un siècle que Figaro allait enterrer en flagellant la bassesse chez les grands et la rapacité chez les petits. Siècle magnifique pourtant, fertile en génie et en voluptés, plein de grâces et de splendeurs, intéressant surtout par sa catastrophe inévitable.

Il faut bien le dire, puisque telle est la vérité, la société qui se désorganisait en France, s'organisait en Angleterre. Paris applaudissait à la triste gaieté d'un chef-d'œuvre, *Turcaret*; Londres faisait Addison ministre pour avoir écrit ce grave et doux sermon périodique intitulé le *Spectateur.* L'Angleterre atteignait l'apogée de son mode social; la France monarchique mal gérée faisait trois fois de suite banqueroute. L'Angleterre admirablement administrée créait la caisse d'amortissement, les banques et les caisses d'épargne; la France, comme un prodigue déjà ruiné, avait recours aux prêts usuraires. L'Angleterre, bourgeoise économe, était prévoyante même dans son luxe; la monarchie qui mourait chez nous cédait le Canada, perdait ses possessions hindoustaniques et vivait d'emprunt. Le gouvernement des chambres grandissait chez nos voisins; l'ombre même de nos parlements s'évanouissait. En voilà bien assez pour expliquer notre révolution.

Il est inutile d'appuyer sur l'antithèse des deux sociétés anglaise et française à cette époque, l'une toute d'ambition et de vie pratique, l'autre toute de volupté et de théorie. Quant à soutenir avec le docteur Schlosser de Heidelberg (1) que la France et l'Angleterre se confondirent au XVIIIe siècle par les mœurs comme par les idées, cela

(1) *Geschichte des XVIII th. Jarhunderts*, 2e theil., 3 abth. Leipzig, 1843.

est impossible, et nous le reconnaîtrons bientôt. Jamais l'Angleterre ne fut française ; jamais, au plus fort de notre anglomanie, nous avons abdiqué notre caractère. La liaison des deux peuples, composée d'antipathie et d'entraînement, fut d'autant plus piquante, que l'étonnement se mêlait au désir et que l'on cherchait à se comprendre sans y réussir toujours. Cette attraction et cette répulsion, ce mouvement double et irrésistible, comment s'opéra-t-il? Que produisit-il ? D'où venaient les courants électriques ? Quels en ont été les moteurs et les résultats ? C'est ce que nous essayerons d'étudier.

Les deux sociétés se rencontrent, s'éclairent, s'étonnent, et cherchent à se pénétrer l'une l'autre. Elles différaient essentiellement. Il n'y avait pas de salons en Angleterre, mais des clubs, des bals, des théâtres, des châteaux, un sénat, et dans le fond la vie domestique. Si nous possédions, nous, le salon de madame de Tencin, les coteries de madame Geoffrin, de madame Du Deffand, de madame de Lespinasse et du baron d'Holbach, toute vie publique nous manquait. Avant d'imiter les Anglais, il nous fallait donc comprendre une organisation sociale si contraire à nos habitudes, si nouvelle pour nous. Sous Mazarin, la France connaissait bien peu l'Angleterre, puisque le poète Saint-Amant, voyageant dans cette région ignorée, signalait *Fairfax* (milord Ferreface), comme protecteur des Iles-Britanniques. La fille de notre Henri IV, la jeune Henriette, n'avait exercé aucune influence sur les sujets de son mari, et son mari lui-même, qui chassa les femmes de chambre françaises et les chapelains catholiques de sa femme éplorée, n'avait pas été vis-à-vis d'elle l'esclave timide et faible que l'on a prétendu. Après le règne de Cromwell, lorsque Charles II habita le Louvre et reçut l'hospitalité française, les rapports des deux nations ne de-

vinrent pas plus intimes. On se moquait à Paris de ce roi « qui n'avait pas un fagot, dit Clarendon dans une de ses lettres, pour chauffer les grandes cheminées du palais, et qui n'osait plus sortir parce qu'il n'avait pas payé le cordonnier, le tailleur et le boulanger, lesquels devenaient importuns (*clamorous*). » Charles rapporta, il est vrai, de son exil un goût vif pour notre civilisation et nos mœurs, et plus tard mademoiselle de Querouailles lui fut adressée par Louis XIV, afin de le maintenir dans ses intentions sympathiques. Vers 1662 Saint-Évremont vint s'établir à Londres, du côté de Blackfriars, pour jouer au quinola avec Hortense Mancini devenue vieille, et toujours coquette. Depuis ce temps, les grandes dames de Londres se mirent à imiter de leur mieux les airs magnifiques et les vivacités hardies de madame de Montespan. Whitehall essaya gauchement la prétentieuse copie de nos mœurs ; la grâce, qui est l'exquis de la convenance et qui ne se passe jamais de sobriété, échappait à ces rudes imitateurs des Lauzun et des La Feuillade. Quant au peuple, qui se tenait à l'écart, il se renfermait dans sa haine et dans sa Bible.

Une anecdote contemporaine m'a semblé caractéristique ; elle met en regard des mœurs et des habitudes de la cour, l'élément vital qui doit régner un jour sur la société anglaise. Charles II, en bonne fortune à son ordinaire, se promenait sur les dunes de Brighton par une belle matinée d'été, en compagnie de cette jeune et jolie marchande d'oranges, Nelly Gwynn, la seule de ses sultanes qui l'ait aimé sincèrement. Au détour d'un sentier, dans le creux d'un vallon formé par les sables mobiles, était couché un jeune enfant du peuple, berger de quinze ans, bronzé par le soleil, à peine vêtu, et qui lisait attentivement une vieille Bible in-folio ; levant les yeux vers le roi et vers sa suite, l'enfant puritain les reporta aussitôt sur

le volume et continua de lire, — sans faire attention au roi qui passait.

Quiconque voulait plaire imitait la galanterie de Versailles et l'outrait jusqu'à la briser ; le théâtre abondait en traductions du français, misérables parodies de la grâce copiée par la licence. Le *Bourgeois gentilhomme* imité par Ravenscroft, *Amphitryon*, par Dryden, donnent la nausée. On ose à peine redire ce qui se faisait alors à la cour de Charles II. La peinture de ces mœurs, telle que la plume fine de Hamilton l'a donnée, est singulièrement adoucie. La haute société vivait en général dans deux ménages, l'un légitime et oublié, l'autre illégitime et mobile : on connaissait cette fraction de la société contemporaine sous le beau nom de *keeping part*, qui ne peut guère se traduire. Le peuple croyait de bonne foi que c'étaient là les mœurs de la France, et les puritains détestaient autant que les courtisans admiraient un roi placé entre deux maîtresses qui n'avaient plus de beauté, l'une qui le trompait, l'autre qui le vendait.

Le fond populaire et puritain de la société anglaise résistait avec une âpreté décisive à cette inoculation maladroite de l'imitation française. La France, malgré l'aimable ambassadeur Mathieu Prior, ne goûtait pas davantage le peu qu'elle entrevoyait de l'Angleterre. En définitive, on se dénigrait, on se méprisait et l'on s'ignorait.

Tels étaient les rapports des deux peuples.

Au moment du triomphe calviniste en Angleterre, en 1688 seulement, la première infusion et le premier mélange du goût anglais se laissent pressentir en France, avec la cour de Saint-Germain, le triste Jacques II, ses fidèles Irlandais et Hamilton. C'est là le vrai point de jonction des deux sociétés rivales. Bolingbroke apparaît ensuite.

Un jour, dans le salon de madame de Tencin, qui aspirait à la succession de Ninon de Lenclos et que Dubois daignait alors protéger de son amour, on vit briller au milieu des gens de plaisir et d'esprit qui le remplissaient un Anglais extraordinaire. Beau, de faciles manières, vrai grand seigneur, leste dans ses discours, plus hardi dans sa galanterie que les jeunes ducs de la régence, plus profane que ce *méchant Nocé* (1), racontant bien, parlant philosophie mieux que Gassendi et impiété mieux que Chaulieu, doué de la faculté de séduire, de dominer et d'entraîner, il fut bientôt le maître de ce brillant mauvais lieu, que des aventures sanglantes rendirent célèbre plus tard, et qui se trouve placé d'une si singulière façon au seuil même de la régence. C'était en 1715. Le duc d'Orléans, après avoir démonté la vieille cour pièce à pièce et détruit d'avance le pouvoir des bâtards, faisait casser par le parlement le testament de Louis XIV le lendemain même de la mort du grand roi; le président Voisin, qui avait écrit ce testament sous la dictée du monarque, aidait à l'effacer; tout respect pour la monarchie et l'hérédité tombait à la fois, et une scène digne de Gilblas se jouait sur le grand théâtre de la politique. Telle était la société ardente et frivole sur laquelle régna cet Anglais devenu l'amant de madame de Tencin après tant d'autres et avant tant d'autres, homme bien autrement énergique et impétueux que tout ce qui l'environnait; — Bolingbroke.

Il s'était échappé de Londres, sachant que les whigs l'abhorraient, que le rigorisme calviniste exécrait ses débauches, que George II qui venait de monter sur le trône ne ménagerait pas le premier ministre des tories, et qu'il y allait

(1) V. les *Mémoires de Charlotte de Bavière.*

de sa tête. Un soir donc, on l'avait vu à l'Opéra, plus brillant que jamais, et il avait demandé pour le lendemain, selon l'usage des grands seigneurs, une représentation à sa convenance ; le rideau baissé, il était parti pour la France, « avec une grande perruque sans poudre, » et sous la livrée d'un valet de chambre français ; arrachant ainsi aux calvinistes la proie dont ils étaient avides, leur vengeance contre l'homme du pouvoir, contre l'écrivain blasphémateur, le voluptueux et l'homme à la mode.

On a trop vanté le style de Bolingbroke, style pâteux et facile, emphatique et inégal, assez semblable à la prose indécise de Mirabeau fils, style qui réclame l'influence personnelle, qui veut être parlé, non écrit. Dans ses livres et sa conversation, ce qui plaisait à cette époque d'ennui moral et de reconstruction ardemment pressentie, c'était une raison hautaine appelant à son tribunal toutes les traditions et les autorités. Aussi effrayait-il profondément les hommes de l'église anglicane. Les puritains qui l'avaient élevé, et auxquels il appartenait par sa naissance, lui avaient appris l'audace du jugement personnel et l'isolement orgueilleux de la raison. L'arme une fois trempée, il l'avait tournée contre ses instituteurs.

Par ses ancêtres et sa jeunesse, il tenait à la race des partisans de Cromwell ; ses passions et ses vices avaient trouvé en eux des ennemis et des accusateurs, et il les avait haïs comme il savait haïr : il était devenu tory. Ce caractère singulier que toute discipline révoltait pour lui-même, et qui voulait fonder ou assurer l'autorité sur tous, charma autant qu'il effraya les salons français. Voltaire, à vingt ans, rencontrant chez l'abbé de Chaulieu un exilé qui détruisait la Bible, qui haranguait comme Périclès, raillait ses ennemis, se moquait des formules et enlevait aux

seigneurs leurs plus belles maîtresses, fut émerveillé; le jeune fils du notaire crut voir Alcibiade sortir du tombeau.

Ce devaient être de charmants soupers que ceux auxquels assistaient Voltaire à vingt ans, le vieux Chaulieu, Bolingbroke exilé, et le comte Hamilton, le plus délicat des esprits. Ces échanges de pensée ne laissent pas plus de trace dans les livres, que la puissance électrique n'en laisse à travers l'espace; mais là, dès l'année 1720, un XVIIIe siècle se trouvait préparé. Le désir de la vie politique et l'impiété de haut goût y pénétraient avec Bolingbroke. La révélation croulait ; le règne des capacités politiques se substituait en théorie aux pouvoirs hiérarchiques.

Bientôt fatigué du tourbillon frivole qui emportait vers le plaisir les courtisans de la régence, Bolingbroke épousa madame de Villette, et vint habiter auprès d'Orléans *la Source*, domaine charmant où le Loiret commence son cours. A la Source, auprès de cette petite rivière couverte de joncs, et dont Boucher aurait volontiers fait le portrait, le jeune Voltaire vint écouter les leçons de l'Alcibiade exilé et du libre penseur; il y passa plusieurs mois. Esprit infiniment plus vif et plus alerte que Bolingbroke, Voltaire reçut de l'homme du monde et de l'homme politique l'impulsion générale de sa vie intellectuelle et de son influence future. Bolingbroke et Voltaire, l'homme mûr et l'adolescent, l'homme d'État et l'homme de lettres y trouvaient leur compte ; Voltaire puisait largement à cette nouvelle source qui jaillissait d'une région hardie, inconnue, féconde, et qui allait abreuver tout un siècle. Bolingbroke de son côté savait ce que vaut pour ses amis et ses ennemis un homme d'esprit qui tient la plume.

De retour à Londres en 1725, ce même Bolingbroke, qui avait des nerfs d'acier, qui écrivait mal, qui parlait

bien, se retrouve encore au milieu des gens de lettres. Il appelle à lui et s'attache pour toujours la spirituelle et gracieuse coterie des Gay, des Swift, des Arbuthnot, groupés autour de la belle duchesse de Queensberry. Puis il attire au milieu d'eux son jeune ami Voltaire qui, mécontent de la cour de France, et séduit par la parole et la conversation de Bolingbroke, se rend à Londres et y arrive au moment où les *Voyages de Gulliver*, expression de la misanthropie la plus âcre, viennent de paraître. Notez que la chute de Bolingbroke, tory libéral, avait entraîné celle de Swift, son partisan, et que l'homme de plume n'avait pas résisté au désastre que l'homme du monde supportait sans blémir.

Le premier anneau, bien faible encore, de l'alliance intellectuelle anglo-française, est donc l'aimable Hamilton en France ; ensuite Bolingbroke pénètre dans la société de madame de Tencin, et fait l'éducation morale de Voltaire. A ces relations succèdent celles de Destouches, l'auteur comique chargé d'affaires de l'abbé Dubois près de la cour d'Angleterre ; Destouches n'a fait selon moi qu'une bonne comédie, et ne l'a point écrite ; c'est le jour où il a prié le chef de l'église anglicane de demander au pape la barrette de cardinal pour Dubois le roué.

Le régent s'était montré favorable à l'inoculation anglaise. Il aimait le Nord, et il était du Nord par sa mère. Tout ce qui s'oppose à lui est du Midi : c'est Cellamare, l'Espagne, Rome, Alberoni. Il se laisse séduire par le financier Law, Écossais, qui eut le tort de venir mal à propos, et de ne pas examiner d'assez près les éléments sur lesquels il voulait agir. Le régent, cet homme aimable, que la vue des plaies de la France jeta dans les voluptés, et qui eut le coup d'œil si net et si ferme en politique, compre-

nait que le rôle actif du Midi était terminé; fils d'Allemande, il penchait vers l'Allemagne et l'Angleterre. Si les mauvaises mœurs qu'il afficha furent un scandale sans doute, sa politique sauva la France pendant quelque temps.

La pâle influence de Destouches devait céder la place à la vive et forte action de deux hommes que les doctrines anglaises ont pénétrés : Voltaire, ami de Bolingbroke et son élève; Montesquieu, ami de lord Chesterfield, et membre de la Société royale de Londres. Au moment où nous en sommes de ce résumé historique des influences mutuelles, ce n'est plus l'Angleterre des Stuarts qui copie burlesquement la France de Louis XIV; c'est la France énervée de Louis XV s'inoculant la sève politique du vieux pays saxon. Bientôt le mouvement se précipite; de tous côtés les anneaux se lient, les rapports s'établissent. On admire à Paris la belle Marie Hervey, à demi-française; Sterne le sentimental écrit à Crébillon fils le libertin; le salon de madame Du Deffand s'ouvre aux amis de Walpole; Wilkes qui apparaît chez madame Geoffrin, effraie de sa vivacité hardie et de son langage impudent, ce monde brillant et doux; madame de Boufflers ne veut pas quitter Londres sans voir la curiosité du pays, le dictionnaire vivant, le moraliste in-folio, Samuel Johnson. On se dispute à Paris le fameux Garrick, descendant des Garrigues de Provence, et qui apprend à Préville comment il faut être gris sur la scène. Hume se laisse adorer par les belles dames; Gibbon vient admirer Voltaire; il ne manque plus à cette grande mêlée que l'arrivée de Franklin, le départ et les combats de M. de Lafayette, pour achever ce que le docteur Schlosser appelle inexactement la fusion des deux races.

---

§ III.

Fusion incomplète des deux peuples. — Rôle d'Addison. — Rôle de lady Hervey. — Les bannis de la société anglaise.

Cette fusion était-elle profonde, était-elle réelle? Non. Vivante dans les désirs et les esprits, elle ne réussissait pas à s'établir dans les faits.

Sous la reine Anne, la société anglaise, même la plus haute, n'avait pas encore deviné, tant s'en faut, l'exquis et le gracieux du monde français. Les hommes les plus distingués vivaient dans les clubs. Addison dictait encore à ses compatriotes en 1730 les règles de cette civilité puérile qui rappelle l'ukase de Catherine de Russie : « On ôtera son chapeau. » Marie Wortley Montagu, femme d'ambassadeur, se faisait remarquer par le peu de soin de son costume, et osait publier une ballade licencieuse contre une de ses amies, lady Murray, femme fort estimée, à laquelle un laquais avait fait outrage, « bien que, dit le malin Walpole, elle fût protégée contre de telles offenses par un bastion de rides plus nombreuses que l'on n'en vit jamais autour d'une figure humaine. » Il restait quelque chose de farouche dans le vice, d'effréné dans l'élégance, de violent dans le bon ton, de féroce dans l'austérité, de fanatique dans la religion.

Addison, né au moment où ces teintes contraires pouvaient s'adoucir et se fondre au profit de la sociabilité, dut sa gloire à l'à-propos de son talent. Il éteignit la débauche chez les gens de cour, et leur en fit honte; il apprivoisa la rude piété des gens de roture, et leur persuada

d'être aimables. Telle fut sa mission. Aussi cette douce sévérité d'Addison fut-elle accueillie d'un sourire universel et d'une reconnaissance générale. Grâce à l'onction d'un style naturel sans faiblesse et grave sans emphase, cet heureux esprit devint l'instituteur de son temps; la censure bourgeoise des mœurs publiques prit rang dans les habitudes.

Quant à la France de 1730, elle est bien loin encore de cette admiration pour la vertu bourgeoise, que Diderot lui communiquera plus tard; ce qu'elle admire, c'est lord Stormond, le jeune Anglais magnifique, et qui a le don de plaire. Les salons s'ouvrent d'eux-mêmes à Stormond comme à Bolingbroke. Puis se montre une femme du grand monde, Lady Hervey, importante dans cette histoire du magnétisme réciproque des deux pays.

La mode l'avait adoptée, et ce double attrait charmant, le ton du monde et la bonne humeur, la plaçaient au rang de idoles. Elle ne se gâta pas au milieu de l'adoration générale et ne devint ni pédante comme la spirituelle lady Montagu, ni écervelée comme la duchesse de Kingston, ni folle d'amour comme la pauvre miss Howe, dont vous pouvez lire dans les journaux du temps la pathétique histoire; reine d'une saison, qui mourut le cœur brisé, et ne put abriter son repentir et son amour dans la cellule de mademoiselle de La Vallière. Gay, Pope, Voltaire, lord Chesterfield furent les admirateurs constants de lady Hervey, qui eut bientôt occasion de connaître la France, et de s'y plaire. Elle était, dit Chesterfield, « l'essence de tout ce qui est aimable, » et, malgré les hommages nombreux dont on l'environnait quand elle n'était encore que Marie Lepel, demoiselle d'honneur de la princesse de Galles, elle trouvait cette so-

ciété anglaise, demi-puritaine et demi-débauchée, trop bruyante dans ses goûts, trop violente dans ses plaisirs.

La dynastie des Nassau avait un peu corrigé la débauche des courtisans de Charles II, mais la grossièreté était restée. « Je me rendis en bateau à Hampton-Court, dit Pope dans une de ses lettres si vives et si nettes, n'ayant pour escorte que ma seule vertu qui ne réussit point à me cacher à tous les yeux; le prince de Galles, suivi de ses demoiselles d'honneur, m'aperçut au retour de la chasse. La belle vie ! Déjeuner avec du jambon de Westphalie; monter un cheval de louage, et lui faire sauter ravins et haies; revenir à midi avec la fièvre et, ce qui est plus triste, le front marqué d'un sillon pourpre imprimé par un chapeau trop étroit; voilà l'élégante journée de nos demoiselles d'honneur; elles deviendront, j'espère, de bonnes femmes de chasseurs, prolifiques créatrices d'une multitude de marmots gras et roses. A peine a-t-on essuyé la transpiration dont on est couvert, on attend une bonne heure chez la princesse, dans un grand appartement froid, et l'on s'habille en prenant un rhume; puis « à dîner, comme dit Shakspeare, avec ou sans appétit, » et jusqu'à minuit, bâiller, rêver ou travailler. J'aimerais mieux un ermitage dans les bois, avec un pigeonnier par derrière et une montagne en perspective; Miss Lepel (lady Hervey) en est convenue avec moi; et ce qui prouve son ennui profond, c'est que nous nous sommes promenés trois ou quatre heures ensemble, au clair de la lune, sans rencontrer personne, si ce n'est sa majesté qui donnait audience au grand chambellan sous le mur du jardin. »

La demoiselle d'honneur mariée vint en France, y resta quelque temps et se laissa bientôt prendre au charme de nos mœurs riantes. « Lady Hervey, dit lord Chesterfield à

son fils, va passer tout l'hiver à Paris où vous êtes; je m'en réjouis pour vous. Elle n'a pas quitté les cours, et personne n'est plus gracieuse sans frivolité. Elle sait infiniment et ne le dit à personne; c'est le ton de la parfaitement bonne compagnie, les manières les plus engageantes, et le je ne sais quoi qui plaît. » Là-dessus, en véritable homme du monde, il invite son fils à se ménager l'ombre protectrice des ailes de lady Hervey; cette dernière, à ce qu'il paraît, accepta l'hommage et rien de plus. Une fois à Paris, mêlée aux Boufflers, aux Créqui, aux Montmorency, elle quitta le moins possible cette douce société, si veloutée et si piquante. « C'était une demi-française, dit lady Bute dans ses souvenirs. » On finit par la regarder à Londres avec une sorte d'envie. « Je la crois naturalisée française, dit lady Chesterfield; elle n'est plus des nôtres. » Enfin Walpole, Français par la finesse de l'esprit, Anglais par l'originalité des goûts, se plaint, dans une de ses lettres, « de ce qu'elle raffole, dit-il, de tout ce qui est français. » Elle revint à Londres à soixante-huit ans, le plus tard qu'elle put, pour y mourir en incrédule et « pour y mourir avec grâce, » dit encore Walpole. Au milieu d'affreuses tortures qui ne lui laissaient pas un moment de répit, elle écrivait à son fils, le duc de Bristol : « Je sens ma fin approcher; mais je ne souffre pas : une vieille femme peut-elle rien désirer de plus? » Walpole ajoute : « Ses dernières paroles furent convenables comme sa vie entière; la convenance c'est la grâce, et tout le monde peut se donner cette séduction-là quand toutes les autres ont disparu. »

Ainsi s'opérait la double séduction de l'Angleterre par la France, et de notre société par les mœurs anglaises. Nous étions captivés par le côté sérieux de nos voisins; ils cé-

daient à l'attrait de la finesse et du plaisir. Les idées hardies de Bolingbroke, l'incrédulité épicurienne de lady Hervey que le sceptique Conyers Middleton avait élevée, descendaient à la fois dans les salons et dans le peuple, chez nos bourgeois et nos gens de lettres, assez bien préparés par Ninon de Lenclos et la société du Temple. Nous n'exercions pas d'influence sur les masses puritaines, sur les bourgeois commerçants, sur les hommes d'État de Londres; la contagion française ne pénétrait pas plus loin que la zone de Walpole, de Mary Hervey et de George Selwyn.

L'échange n'était pas égal. En face d'une organisation politique très-forte, de finances prospères, d'un esprit national très-âpre, notre monarchie s'affaissait dans la banqueroute, et notre énervement se mêlait d'ardentes aspirations vers un avenir meilleur. Locke, Toland, Bolingbroke, Conyers Middleton, Chubb, renforçaient les doctrines de Gassendi et les doutes voilés de Fontenelle. Bayle y mêlait son érudition et son indifférence aiguisée. Enfin le bouillonnement orageux de la société anglaise rejetait sans cesse sur nous ses exilés politiques, ses transfuges athées ou ses ennuyés sceptiques.

Nous avons vu Bolingbroke, Stormond, surtout la belle lady Hervey, introduire par leur présence et leur action vivante l'esprit anglais dans la société française. Il était évident que cette dernière était seule entamée. Marie Hervey elle-même revenait mourir à Londres. Walpole s'obstinait à défendre Shakspeare contre Voltaire, pendant que Diderot et Grimm, même Suard et Marmontel, sans compter les enfants perdus Mercier et Letourneur, abandonnaient les anciens dieux, critiquaient Boileau, vantaient démesurément Richardson, osaient admettre *Othello* et *Hamlet*

parmi les chefs-d'œuvre et ouvraient au grand William notre panthéon littéraire.

Il résulta de cette situation quelque chose de bizarre. L'impiété donnant la main à la dévotion, le puritanisme à l'athéisme, Bolingbroke et Addison, Fielding et Richardson, Sterne et Goldsmith, ce que l'on peut imaginer de plus hostile et de plus contradictoire, pénétrèrent à la fois en France. L'élégant et populaire Addison toujours moral, Sterne parfois cynique, et qui n'en plaisait que davantage aux grands seigneurs, furent admirés par nous au même titre, comme Anglais. Ouvrant Crébillon fils d'une main, de l'autre on feuilleta Richardson. Ce contraste se retrouve chez Diderot, qui décrit avec une verve si chaude les voluptés d'Otahiti, et vante la chasteté bourgeoise dans son *Père de Famille*. Le dernier terme de cette incroyable antithèse, c'est Louvet, héros de la révolution, auteur du roman le plus licencieux de son temps.

L'Angleterre se moquait de nous, comme nous avions raillé sous Louis XIV nos imitateurs exagérés. La France ressemblait à madame Du Deffand vis-à-vis de Walpole et adorait un ingrat. Walpole et l'Angleterre auraient eu honte de se laisser prendre à la bonne grâce et aux caresses de notre antique monarchie ; — quant à nous, rien ne décourageait notre engouement ; nous imprimions à Paris un long journal anglais que personne ne comprenait, et que l'on faisait semblant de lire ; chaque Anglais, célèbre ou obscur, trouvait son piédestal à Paris.

---

§ IV.

Wilkes et Atterbury. — Groupe échevelé. — Les orgies. — Sterne et Crébillon fils. — La duchesse de Kingston en France.

L'évêque Atterbury, jacobite exilé dont l'éloquence égalait celle de Chatham, et dont le jugement n'égalait pas l'éloquence, vint aussi mourir en France, où, selon Selwyn, il voyait beaucoup les parlementaires. Après lui vient Wilkes, cette parodie de Bolingbroke, qui se fit lord-maire quand il fut las de tourmenter la cour. Wilkes était un satyre horriblement laid, en revanche fort libertin, qui disait sans cesse que pour atteindre le cœur des femmes et l'emporter près d'elles sur le plus beau des hommes, il ne demandait qu'un jour d'avance. Hardi, violent, hâbleur, vénal, mauvais écrivain, grand charlatan, c'est le sommet éclatant du vice anglais à cette époque, du vice politique et du vice moral.

Quel est ce vieux manoir éclairé de mille bougies, et que l'on voit étinceler sous l'ombre épaisse des chênes anglais? Pourquoi ces cris de joie et d'ivresse, interrompus par les pédales de l'orgue et les chants de l'église catholique? Si vous payez le concierge qui est ivre (ici tout le monde est ivre), il vous introduira dans l'intérieur du château, domaine de lord Dashwood. C'est ce Lord que vous apercevez là-bas, au pied de l'autel, vêtu en prêtre qui officie, et parodiant indignement le sacrifice de la messe. Le premier assistant est Wilkes, l'autre est le poète Savage, ami de Samuel Johnson et fils illégitime de la comtesse de Macclesfield.

Pas d'obscénités, d'horreurs, d'infamies, que ce *club des franciscains* (l'association se nommait ainsi et portait le costume des moines) ne se permît sous les voûtes féodales qui devaient s'ébranler et frémir d'horreur. Là se réunissaient sous la robe blanche et dans la vieille chapelle les *freethinkers*, « libertins, » comme ils se nommaient, à quelque fraction politique qu'ils appartinssent. Les mêmes rites s'y répétaient tous les mois et offraient le calque exact des cérémonies du vieux culte. Aucune femme n'y était admise. Une œuvre immonde de Wilkes fut imprimée par les franciscains dans le château de lord Dashwood. Voilà, vous l'avouerez, une société énergique, et qui va jusqu'au bout des choses.

Ce groupe échevelé et extravagant des Wilkes, des Wharton, des duchesses de Kingston, et des lady Montagu, se tenait un peu dans l'ombre ; il n'eut pas d'expression littéraire véritable; on ne le voit se refléter complétement dans aucun livre. Le grand-chambellan ne l'eût pas souffert ; le jury était prêt à sévir ; la bourgeoisie rauque et entêtée eût fait brûler le livre et pendre l'auteur. Sterne seul osa et sut reproduire quelques éclairs de ces témérités capricieuses; il fut obligé d'y mêler bien des larmes et des mystères, bien de l'analyse sentimentale et de l'érudition moqueuse. Il fit passer le tout à la faveur du style le plus prismatique qui puisse s'imaginer. Aussi vécut-il avec les grands et les belles dames, qui tous raffolaient de lui et voulaient l'avoir à dîner. Tel est le secret de sa gloire vivante; par ce côté il touche à Crébillon fils, métaphysicien des boudoirs, analyste des caprices, né dans une société bien différente de celle de Sterne. Sterne, — le pauvre Yorick, — singulier produit des choses bigarrées de l'Angleterre, prêtre métaphysique, cynique et calviniste,

bouffon et larmoyant, sensuel et indifférent; — a une valeur sérieuse, parce qu'il est artiste de style au milieu de sa fantaisie; comme toutes les âmes qui se creusent avec égoïsme et tous les esprits déchirés, il est profondément triste dans sa joie.

Quelquefois un rejaillissement de ce cynisme étouffé, qui s'abritait dans le château de lord Dashwood, atteignait le plus grand monde et touchait à la royauté même. Lord Cobham pariait (j'en demande pardon au lecteur) qu'il cracherait, en plein salon, dans le chapeau de son ami lord Hervey, et le faisait; Taaffe et le fils de lady Montagu venaient à Paris, crochetaient le secrétaire d'un juif et le volaient, ce qui les conduisait droit au Grand-Châtelet : leur seule qualité d'Anglais les sauva. Le Vauxhall, le Ranelagh, créations anglaises de l'époque, les bals par souscription, qui réunissaient toutes les nuances de la fortune, du pouvoir, des titres et de la beauté, recevaient la vive empreinte de cette bizarrerie comprimée par le puritanisme des classes inférieures. La France, mollement sceptique, doucement élégante, trop voluptueuse pour être effrénée, n'avait rien de pareil, et la réception même de madame Du Barry à la cour, qui causa tant de scandale, se passait bien plus paisiblement que la curieuse fête qui mit en émoi la haute société de Londres en 1749. Écoutons une jeune femme du temps nous en donner la description :

— « Je suis honteuse d'avoir tardé si longtemps à vous écrire; les affaires et les plaisirs sont tombés sur moi comme des torrents. J'ai passé plusieurs jours à me préparer au bal masqué par souscription, où je devais paraître dans le costume de reine-mère, en satin blanc, avec des crevés de belle dentelle neuve, fichu, manchettes, collier de perles, boucles d'oreille, perles et diamants dans

les cheveux, — coiffée à la Van-Dyck. Mistriss Trevor et les deux ladies Stanhope s'étaient occupées de me parer, tellement qu'une fois dans ma vie j'étais bien habillée. Miss Charlotte Fane était vêtue comme la femme de Rubens et extrêmement bien ; nous sommes entrées ensemble. Miss Chudleigh était déshabillée avec beaucoup de soin. Elle était en Iphigénie, prêtre au sacrifice, mais tellement nue, que le sacrificateur pouvait inspecter à son aise les entrailles de la victime (*might easily inspect the entrails of the victim*). Les demoiselles d'honneur, qui ne sont pas les plus rigides des demoiselles, en furent si offensées qu'elles ne voulurent pas lui parler. Mistriss Pitt (1) se montra belle comme si elle fût tombée du ciel vêtue en chanoinesse. Les unes semblaient jolies, les autres riches. Tous les diamants de Londres s'étaient donné rendez-vous. Je pris la brune mistriss Chandler pour une nuit semée d'étoiles. La duchesse de Portland n'avait pas de diamants..... J'imagine aussi que vous aurez entendu parler du nouveau livre de lord Bolingbroke ; il est assez court pour nous permettre, à nous autres oisifs et oisives, de le lire ou de le parcourir. »

Bolingbroke et son livre apparaissent ici avec bien de l'effet.

Selwyn et Walpole, gens à la mode ne manquèrent pas de se rendre à cette fête dont ils complètent le tableau. « Le roi portait, dit Walpole, un habit de gentilhomme anglais de la vieille roche : il le portait fort bien ; un des masques qui fit semblant de se tromper et de le croire un valet, lui donna sa tasse à garder pendant qu'on buvait le thé ; sa majesté prit bien la chose et la tasse et fut charmée de l'aventure. Le duc de Cumberland, vêtu de la même

(1) Femme de George Pitt, plus tard lord Rivers.

manière, était énorme et colossal. On a remarqué la duchesse de Richmond, en costume de femme du lord-maire du temps de Jacques Ier, et lord Delawarr en concierge du palais d'Élisabeth ; — admirables fac-simile. Mistriss Pitt, sous un voile rouge était d'une éclatante beauté. Quant à miss Chudleigh en Iphigénie, elle représentait bien plutôt Andromède nue, attendant le vainqueur. »

Les suites de ce bal par souscription sont des plus piquantes. Selwyn qui s'en amuse fait ressortir cet extraordinaire mélange de pruderie, d'audace et d'originalité, si étranger à la France de Louis XV et de madame de Pompadour. La princesse de Galles, Allemande sentimentale, trouvant le déshabillé d'Iphigénie trop succinct, détacha le long voile de malines dont elle était parée, et se dirigeant vers miss Chudleigh, le jeta, en présence de tous, sur les épaules d'Andromède. Comme cette princesse passait pour accorder au solennel lord Bute une préférence secrète, miss Chudleigh ne se déconcerta pas, mais arrangeant le voile dont les plis retombaient autour d'elle, et saluant la princesse : — « Altesse royale, lui dit-elle, chacun a son BUT (Bute), vous le savez bien. » — Le mot était insolent et singulier. Quant au roi, qui avait tenu complaisamment les tasses de ses sujets, et qui avait alors soixante-sept ans sonnés, il vit d'un œil plus indulgent cette beauté sans voiles. « Au bal suivant, dit Selwyn avec sa malice négligente, notre monarque eut pour agréable de se regarder comme amoureux d'Iphigénie ; à telles enseignes qu'il acheta pour la belle, dans une des boutiques (le bal était une foire), une montre qui lui coûta 35 guinées ; — de vraies guinées, qu'il tira en espèces sonnantes, de sa propre bourse (chose prodigieuse !), et qui ne figurent pas sur sa liste civile. » — « Le lendemain, dit aussi Walpole, Orondate est monté à

cheval comme il a pu, et a rendu à miss Chudleigh ses devoirs vacillants. »

Dans cette année même, Richardson écrivait ses romans puritains qui se vendaient à dix mille exemplaires, les philosophes français fondaient l'Encyclopédie, le congrès américain s'assemblait, et la comtesse Du Barry était reçue à la cour de France. — « *A mad world, my masters !* (dit le vieux dramaturge). Le monde est fou, mes maîtres ! »

Ce fut cette même Iphigénie peu vêtue, devenue duchesse de Kingston, qui sous le nom de miss Chudleigh, vint à son tour mourir en France, où elle avait acheté Sainte-Assise. Ces excentricités, ne pouvant plus demeurer à Londres, trop marquées et trop vives pour qu'on les y souffrît, accouraient chez nous et y amortissaient l'âpreté de leurs frasques dans la grâce ironique de nos mœurs. Le duc de Wharton habitait Rouen, le laid Wilkes prêchait le magnétisme amoureux dans les salons de madame de Mirepoix, l'originale lady Montagu escortait son fils, la bizarre duchesse de Kingston se fixait à Sainte-Assise. Plus tard arrivaient l'informe Gibbon, le flegmatique Hume, le taciturne Hales, mortels extraordinaires qui ont dû singulièrement désennuyer et divertir nos pères.

Que dire de cet aventurier anglais, qui s'en allait avec une sultane de Londres à la Jamaïque et de la Jamaïque à Paris, et qui, ruiné par le voyage et sa compagne, n'ayant plus de culottes, entrait un matin chez Grétry, ne le trouvait pas, détachait d'un porte-manteau le vêtement nécessaire, puis partait pour dîner en ville ? Le soir, comme Grétry avait reconnu l'objet volé qui parait Hales (c'était son nom), — « N'est-ce pas là ma culotte ? lui demanda-t-il. — Oui ; je n'en avais pas. » Hales alla souper avec Grétry, s'amusa de Panard, amusa Voisenon, demanda l'aumône à

tout le monde, se laissa transformer en *Dhèle*, au lieu de *Hales*, mot qui sonne à peu près de la même façon, et écrivit *le Jugement de Midas*. D'Hèle avait quitté la Jamaïque pour venir à Paris écrire des opéras-comiques.

De 1740 à 1780, l'Angleterre jacobite et puritaine, aristocratique et bourgeoise, déchirée par ces éléments énergiques, livrée à des mouvements dont la France ne pouvait se faire aucune idée, ne cessait pas de jeter sur nous ses débris éclatants, quelquefois sa fange enflammée.

---

§ V.

Caractère de George Selwyn. — Samuel Johnson à Paris.

Quand on ne veut reconnaître que dans les livres l'histoire des choses, même celle des littératures, on se trompe beaucoup. Toutes les idées et toutes les influences ne s'écrivent et ne s'impriment pas; les plus importantes sont celles dont personne ne signale la transmission ignorée. Au XVe siècle, pendant ce premier XVIIIe siècle, la même chose était advenue. La foule des Italiens savants et des Grecs fugitifs, qui couvrit l'Allemagne et les régions du Nord (1), prépara la réforme et sema des germes de feu que l'on n'aperçut qu'au moment où éclata l'incendie. En de tels cas, on se regarde, on se toise, on s'étonne, on se fait de mutuels emprunts, sans s'aimer pas davantage et sans se transformer. La France ne pouvait improviser ni un Chat-

(1) V. notre volume sur LE XVIe SIÈCLE EN FRANCE, et le volume sur L'ITALIE ET L'ANGLETERRE à la même époque.

ham, ni un Wilkes; de même, la vie politique de l'Angleterre, tumulte réglé, combat en champ-clos, n'aurait jamais toléré Crébillon fils. C'est donc une idée tout-à-fait fausse que cette prétendue fusion des deux pays, qui ne se touchèrent que par leurs surfaces, et souvent se repoussèrent quand ils semblaient se mêler.

Les plus utiles chroniqueurs de ce mouvement bizarre, composé de haine et de désir, étaient précisément ceux qui flottaient à la surface des deux sociétés, sans lest et sans poids, comme Selwyn, allant de l'une à l'autre, convenant à toutes deux, n'aimant rien, s'amusant ou cherchant à s'amuser de tout, et servant de conducteurs aux impressions, non pas les plus profondes, mais les plus vives. Debout devant la cheminée de madame Du Deffand, le grand et pâle Selwyn, avec sa lèvre abaissée et son sourire *incurieux* plutôt que moqueur (il avait du Benjamin Constant), était aussi bien placé qu'à la table de jeu de White, où le même sourire innocent ne le quittait pas. A Paris il apporte des confitures anglaises; à Londres il lui plaît un jour de se faire déposer en chaise à porteur au beau milieu d'un salon, sans que personne se formalise de cette facétie. Il ne met point dans ses goûts frivoles la gravité de son ami Walpole; il ne touche ni au pédantisme des vieux meubles, ni à la fatuité du dédain. La vie est une glace sur laquelle il glisse; pour se donner une émotion, il joue, embrasse un enfant — et va voir pendre. Si l'on veut absolument le classer, c'est au groupe des joueurs qu'il appartient; Selwyn n'a que cette passion qui dévore toutes les autres.

Parlez-moi de Walpole, si vous voulez tirer de ce groupe raffiné un représentant littéraire. Quelle grâce, quel talent de raconter! quelle vive et douce finesse! Il reste en dehors

de la société et veut jouir de sa fortune et de ses goûts. Il fait un peu de politique et se montre à la chambre, juste ce qu'il faut pour ne pas se laisser décaster. Il aime la nature comme on se plaît à voir un ballet, les tableaux comme on s'amuse d'un jeu nouveau, le gothique comme une curiosité. Cette multitude de petits goûts lui font une vie occupée, et il trouve moyen d'accumuler toutes les futilités et de se moquer de toutes les gravités.

A l'autre extrémité du même état social, l'esprit puritain se déploye dans Richardson, s'empare du peuple, domine les masses malgré la résistance de Fielding, et s'étend jusqu'en France, où Diderot qui vient d'écrire *les Bijoux indiscrets* patrone et glorifie la sévérité de Paméla. La sagesse bourgeoise un peu humanisée conquiert son organe vigoureux dans la personne et les écrits de Samuel Johnson, moins dévot et moins sentimental que Richardson, — intelligence mâle et sincère, dont le portrait détaillé se trouve dans l'ouvrage de Boswell.

A la tête des livres charmants et niais il faut placer celui de Boswell, très-bien édité par M. Croker. Bon écouteur, charmant rapporteur ce Boswell! Il dit tout sur son héros et sur lui-même. Il montre Samuel en pied, debout, assis, couché, renversé, de côté, dans toutes les attitudes, sous toutes les faces, dans son complet, comme la daguerréotypie reproduit les hommes, avec leurs taches, leurs rides, leurs verrues; — c'est un approfondissement merveilleux de toutes les laideurs.

Samuel Johnson est le centre du groupe anglais des demi-puritains littéraires, représentant le calvinisme adouci et insinué dans la vie privée. Il aime Baxter et les puritains. Il aurait volontiers pris parti par les Stuarts, mais il s'arrête devant l'impossible. L'excès de sa raison condamne la

fantaisie ; c'est l'ordre sans la liberté, la gravité sans l'élan. Sa phrase est carrée et massive ; son bon sens n'est pas vulgaire, mais monumental. Ses compatriotes l'appelent l'*éléphant*, et n'ont pas tort : sagacité, activité, régularité, se trouvent à la fois chez le colosse. L'exagération de sa raison mâle et solennelle a subi le même malheur et la même décadence qui ont frappé les légères intelligences et les esprits sans profondeur ; on ne le lit guère plus ; ses travaux philologiques ont seuls conservé du prix.

Jonhson soutint fortement et jusqu'au bout la vieille moralité anglaise, dont il est la personnification et le dernier symbole. Je ne sache rien de plus étranger ou de plus contraire que lui au caprice de Byron, à la sentimentalité de Wordsworth, à la divagation de Sterne. D'ailleurs estimable, même admirable en mille choses et surtout par le courage moral et l'énergie opposée aux obstacles, Samuel Johnson a son héroïsme. La misère ne lui enlève rien de sa dignité ; au service des libraires, il n'est ni bas ni arrogant. Pensionné de l'État, il ne flatte et n'injurie personne. Les qualités intellectuelles dont il possède le germe, il les développe sans relâche ; elles acquièrent une maturité féconde. Les qualités qui lui manquent, il n'essaye point de les enter sur sa nature.

A Paris où il vient passer huit jours, cet éléphant semble égaré dans un bosquet de rosiers nains. Il ne comprend nullement les Parisiens qui ne le comprennent pas davantage. Ceux qui tout à l'heure ont admiré Hume le sceptique et Wilkes le tribun ne savent que dire et que penser à l'aspect de ce gros homme qui parle latin, qui n'a ni jabot ni épée, et qui se roule plutôt qu'il ne marche dans son habit brun, ses culottes couleur tabac et sous son vieux chapeau. Madame Du Deffand lui montre sa bibliothèque :

il en tire *le Prince Titi* et *Acajou*, et se prend à rire d'un de ces énormes rires qui n'appartiennent qu'à lui, comme un géant auquel on offrirait pour son dîner deux œufs d'oiseau-mouche; madame Du Deffand, avec une dignité offensée, dit à sa camériste de refermer bien vite l'armoire d'acajou.

Rien n'était moins français que ce solide tory, qui visitait la France, prête, en 1775, à détruite sa monarchie; celle-ci ne fit pas la moindre attention à Johnson. Le bruit de Paris l'ennuyait; il aimait mieux les Hébrides et leurs solitudes hérissées de glaces; non qu'il fût poète; mais sa raison grave devinait et redoutait les crises voisines; il avait le coup d'œil pesant et profond. « A côté de Paris, dit-il, sur les grandes routes, aucun mouvement; » il aperçoit la stagnation du commerce. « Pas de classe moyenne à Paris, dit-il encore. Notre heureuse bourgeoisie anglaise manque à la France; »—rien de plus vrai. Il revient souvent à cette idée qui suffirait pour annoncer la révolution française, si tant de causes ne l'annonçaient; à diverses reprises, il s'en effraie à juste titre.

Ce même Johnson, l'anglican tory, est presque un catholique. La révolte protestante et luthérienne du XVIe siècle fut bien plus une affaire de haine nationale et de joug brisé, qu'une affaire de croyance. Écoutez le représentant de l'église anglicane au XVIIIe siècle, ce Samuel Johnson. Puséyte avant l'heure, catholique par le dogme, il hait le pape comme Anglais. Sa race se révolte, mais sa raison consent. Il excuse la confession, admet le purgatoire, ne blâme pas le culte des saints, et ne regarde pas les indulgences comme ridicules. Que blâme-t-il donc? L'autorité papale seulement, le joug du Midi odieux aux gens du Nord, Rome,

souveraine, leur vieille mère et leur institutrice, maintenant exécrée.

Après avoir lu Selwyn, Boswell, Walpole, Garrick, madame Piozzi, surtout Walpole et Boswell, si l'on veut classer tous ces groupes différents, selon le degré de sévérité puritaine qui les distingue, et selon le degré de leur adhérence au génie populaire ;—Johnson et son groupe, avec miss Thrale, miss Burney et Boswell, ne viendront que les troisièmes. Avant eux marchent d'abord les saints proprement dits, les prophètes, Huntington, Henley, la plupart charlatans, et prêchant dans les carrefours ; la queue de Cromwell. En seconde ligne se montrent Richardson et ses dévotes, armés de *Paméla*, de *Grandisson*, et d'une montagne de sermons calvinistes. La nuance s'adoucit avec Samuel Johnson, qui donne la main d'une part aux mondains, à Garrick, à Reynolds, à Burke, d'une autre aux fanatiques et aux sévères, Richardson et Huntington. Goldsmith le charmant moraliste se rattache à ce groupe curieux dont il est le jouet, parce qu'il est naïf dans ses prétentions au beau monde. Le degré d'estime et de vénération de Johnson pour Goldsmith l'ingénu est touchant et honorable.

Remontez encore ; vous trouvez les ombres, les esprits languissants, qui ne sont rien que des plumes trempées d'encre ; Mallet, Cumberland, Hawkesworth ; passons vite, leur moralité est terne, et leur bon goût sans saveur. Arrivons jusqu'à Horace Walpole ; c'est là que commence la sphère polie et élégante ; là Bentley le commentateur, Gray le poète, les charmantes Gunnings, Horace Mann se donnent rendez-vous ; au fond de la perspective, la France se laisse apercevoir, avec madame Du Deffand. Si vous voulez vous éloigner davantage de la région puritaine et populaire,

au-dessus même de Walpole, vous trouvez son ami George Selwyn, l'homme comme il faut par excellence, parce qu'il ne fait rien, tandis que Walpole fait une multitude de riens. Ce monde spécial de Selwyn vous mène à lord March et à son sérail, essaim d'Italiennes et d'actrices aimables; il nous rapproche des Wilkes et des duchesses de Kingston, forcés de s'expatrier, tant ils choquent profondément le sentiment national. Ce sont eux précisément que la France connaît; — Wilkes, Bolingbroke, l'évêque conspirateur Atterbury, Wharton l'extravagant et Montagu le fou.

La France lit *Paméla* et s'abreuve d'Young. Elle ne sait pas qu'Young fait de l'or avec ses pleurs, qu'il partage les orgies de Marie Wortley Montagu et de Wharton, et que c'est le plus vénal des mendiants lugubres; elle ne sait pas que Richardson réunit en lui-même beaucoup du Tartufe et un peu de l'Avare. La France généreuse et dupe admire tout ce qui lui vient de l'Angleterre.

L'influence des Bolingbroke, des Hamilton, des lady Hervey, des Stormond, des Atterbury se perpétue ainsi. Comptez les personnes importantes avec lesquelles ces exilés ou ces voyageurs se trouvèrent chez nous en contact; les joyeux soupers, les amours tristes ou heureuses, les alliances d'esprits, les échanges d'idées, les conversations que personne n'a recueillies, les impressions reçues et rendues, les sympathies et les haines nées de ce croisement des intelligences. Voici Wharton à Rouen, Bolingbroke à Orléans et à Paris, Hamilton à Saint-Germain, lady Hervey chez la duchesse de Montmorency, Atterbury chez le président Hénault. Hales, qui se fait appeler D'Hèle, soupe avec Préville, Collé et l'abbé de Lattaignant. Chacun de ces hommes vivant, agissant, parlant dans son groupe, n'a-

t-il pas sur ce qui l'entoure plus de prise, de valeur et d'action que l'ouvrage le mieux écrit ?

On ne se rappelle plus ces hommes que leur activité même a jetés hors de chez eux comme la lave sort du volcan, et qui ne sont plus que cendre. Ils agirent très-vivement sur notre pays. Êtres remuants et sympathiques, ils vécurent parmi nous, et notre société amollie et ingénieuse leur fut livrée. Après eux seulement parurent Hume, qui s'étendait dans son grand fauteuil, bâillant et croisant ses mains sur son abdomen en attendant que les marquises adorassent sa laideur ; Gibbon, dont la caricature amusait la sévérité de madame Necker; le froid Robertson correspondant avec M. Suard ; Sterne, dont le passage fut inaperçu malgré ses efforts, et bien qu'il s'agenouillât en pleurant devant le Henri IV du Pont-Neuf.

Les gens du monde avaient ouvert la tranchée et frayé la route ; les premiers, ils avaient semé leurs doutes et leurs idées. Je voudrais, si ce don était accordé à l'homme, si la mort et le passé n'avaient pas d'impénétrables voiles, étudier le mouvement de la vie dans sa réalité même ; car je suis persuadé que les hommes sont bien plus importants que les livres.

Le livre le plus beau n'est qu'un fragment incomplet de la pensée humaine, un reflet égaré de l'homme qui l'a conçu, — et comme le débris d'un débris.

§ VI.

Georges Swinburne à Paris.

Quelques jours avant la mort de Louis XV, arrivait à Paris un jeune Anglais de bonne race, accompagné de sa jeune femme, tous deux jouissant d'une médiocre fortune, et qui venaient de contracter un mariage d'amour. Un bon ton exquis, un goût parfait, un vif penchant pour les arts, la simplicité élégante des manières, distinguaient le jeune couple, sans le faire ressortir avec bruit aux yeux de ce beau monde parisien, épris des originalités et des nouveautés. On donna peu d'attention à Swinburne et à sa femme; tous les yeux étaient tournés depuis trente ans vers Wilkes, vers Atterbury, vers la duchesse de Kingston et ces mille extravagants que l'Angleterre nous envoyait par nuées. Swinburne cependant trouva en France mieux que de l'admiration : des amitiés tendres et vives, dans la magistrature, chez la noblesse, et parmi les meilleurs. Chez les Boufflers, les Mirepoix et les Noailles, chez les Dupaty et les Trudaine, on l'accueillit avec une sympathie vive qui devint quelquefois un attachement durable. Quand la révolution eut dispersé ces familles de robe ou d'épée, Swinburne, qui avait voyagé avec sa femme à travers toutes les cours d'Europe, revint en France, chargé de négocier le cartel d'échange des prisonniers français et anglais ; on n'avait pas trouvé de conciliateur aussi utile que ce charmant caractère et ce doux esprit.

Le plus aimable homme du monde, sans pouvoir jamais être homme politique, Swinburne avait le goût des arts,

des voyages et de la vie élégante. Antiquaire sans pédantisme, gentilhomme sans frivolité, il visita l'Italie et l'Espagne, dont il donna la description détaillée dans un ouvrage excellent qui fait encore autorité. Sa jeune femme, qui l'accompagnait, partageait tous ses travaux; elle savait plusieurs langues, anciennes et modernes, écrivait d'un style aussi pur que son mari, mettait ses observations en commun avec celles de Henri Swinburne, et revoyait les notes qu'il avait écrites; — si bien que l'œuvre du voyageur est, à vrai dire, l'œuvre du jeune ménage.

Les lettres particulières de Henri ont été publiées par un éditeur ignorant qui écrit la *Soirée* pour « la Source » (domaine de Bolingbroke, auprès d'Orléans), prend madame de La Val ière sous Louis XVI pour la repentante maîtresse de Louis XIV, et fait souper en 1789 Swinburne avec cette pauvre duchesse, devenue carmélite, morte en 1710.

Notre France ainsi déguisée est encore intéressante; on y retrouve tous nos vieux noms parlementaires et cette cour si spirituelle et si charmante, dont les gais fantômes dansent autour de nous, évoqués par Swinburne. Honnête cœur, plume facile et bienveillante, il traverse doucement un monde enflammé; au milieu des théories et des passions du XVIIIe siècle, c'est un chant idyllique, qui traverse un ciel orageux. Il ne prétend ni à l'éloquence ni à l'énergie, et n'a pas de style à proprement parler; c'est un charme que cette absence, dans un temps où les « stylistes, » comme on dit en Allemagne, nous ont saturés de phrases, gorgés de métaphores et inondés de beau langage. Il n'a pas de système non plus, les grands systèmes nous fatiguent autant que les grands styles. Nous voulons maintenant posséder et accumuler beaucoup de faits pour les classer et les comparer ensuite, sauf à les

transformer un jour en philosophie, et Swinburne est excellent pour cette œuvre préparatoire, tant il est franc, net et limpide. On ne peut pas toujours avoir du génie, et il est bon de se détendre un peu.

Le récit de Swinburne, panorama mobile, passe, repasse et fuit; c'est délicieux de laisser-aller et de facilité. Est-il rien de meilleur que la description de Rewbell à son grand lever, en 1796, au petit Luxembourg ?... Une foule curieuse, trois pelés et six tondus (*tag-rag and bobtail*) ! J'entrai avec Lynch (1), qui donnait le bras à madame d'Aremberg, et moi à madame de Brancas. Personne ne prit garde à nous. Nous traversâmes de vastes salles remplies de militaires de toutes armes, et nous arrivâmes à l'ancien salon de Monsieur, qui était partagé en deux par une barre de bois. Deux sentinelles admettaient dans le sanctuaire où se tenait Rewbell les personnes qui avaient des pétitions, laissant en dehors de la barre les simples spectateurs comme moi. Un secrétaire déguenillé et revêtu d'une vieille redingote sale était assis près de Rewbell dont le costume éblouissant contrastait fort avec la tenue du subalterne. Une épée romaine se balançait à une chaîne d'or sur sa culotte de satin blanc, qui retenue par une ceinture bleue s'accordait avec son justaucorps blanc. Un manteau écarlate à l'espagnole doublé de satin blanc brochait sur le tout; les cheveux étaient frisés et bouclés avec recherche, et les souliers blancs ornés de rosettes bleues. Dans cet équipage peu républicain, et qui n'a ni la simplicité du *paludamentum*, ni la largeur et la majesté de la toge, le directeur se tenait debout entre deux soldats armés de baïonnettes, ayant derrière lui quatre

(1) Depuis maire de Bordeaux.

crispins en manteaux courts, avec des bonnets rouges à plumes; il recevait les pétitions, et faisait la plus étrange figure du monde. Il y avait quelques ministres assis autour du feu. Ce singulier spectacle de marionnettes est sans le plus léger rapport avec les affaires; mais le peuple s'en amuse gratis, et il se trouve fort heureux de ce que son chef daigne recevoir en main propre ses réclamations et ses pétitions. A une heure, le grand personnage fit sa révérence et rentra. »

Toute l'époque du directoire, sur laquelle nous avons tant de renseignements exagérés et peu de données vraies, est peinte par Swinburne avec la même simplicité de couleurs qui laisse apercevoir à nu cette confusion étrange de la république mourante. Un certain dîner chez le banquier Pérignon réunit Isnard, « qui buvait sec et parlait haut; » Cambacérès, « un homme noir, silencieux, un vrai juge anglais; » Portalis, « un jurisconsulte sans affectation, » et vingt-neuf personnes de tous les bords et de tous les étages. Un peu plus tard, il rencontre chez Perregaux Beaumarchais, « vieux, tout-à-fait sourd, et toujours brillant; » Rœderer, le spirituel et sévère historien, enfin Talleyrand, « qui veut absolument être placé. » Talleyrand revient d'Amérique« et trottine, comme un *diable boiteux*, remuant ciel et terre pour que le directoire veuille bien de lui (1). » Mille petits traits de ce genre en disent plus que vingt dissertations. Chez madame Charles de Damas Swinburne rencontre madame d'Houdetot, « vieille, toujours gaie et charmante. » Ces personnages passent rapidement, si bien marqués qu'on les aime et qu'on les reconnaît, si fugitifs qu'ils soient.

(1) Tome II, p. 195 — *A diable boiteux*, moving heaven and earth, etc.

Un certain jour le directoire se rend à Notre-Dame « en grande procession pour remercier Dieu de la mort de Louis XVI ; » ce qui, par parenthèse, est une des facéties les moins logiques que l'histoire moderne ait ensevelies dans ses pages. « Il y avait, dit Swinburne, beaucoup de trompettes et de troupes, et très-peu de curiosité. Le peuple regardait, sans s'émouvoir aucunement, passer les voitures fort simples qui renfermaient son gouvernement en costume espagnol. » La procession castillane et romaine une fois installée sous les arceaux de la cathédrale royale et gothique, « tout-à-coup Rewbell se trouva couvert de poussière et de débris que des malintentionnés, logés dans je ne sais quels recoins des voûtes, firent tomber sur la tête du directoire exécutif. »

Les rues de Paris, en 1797, offrent la population la plus singulière. « Les femmes ne montrent dans la rue que le bout de leur nez. Dans les bals c'est autre chose ; là on ne cache absolument rien. Les promeneuses enfoncent leur cou, leurs épaules et la moitié de leur corps dans des fichus écarlates, avec de grandes bordures couleur orange ou couleur de rose. » « Quant au costume de soirée, dit-il ailleurs, c'est un *peu trop fort* (en français) ; il n'y en a pas. Les bras nus jusqu'à l'épaule ; cela fait froid à voir. » Les deux femmes les plus célèbres du temps par la beauté et par le génie, madame Tallien et madame de Staël, étaient le double but de l'envie et de la haine. A peine mariée, en 1789, la fille de Necker vivait dans une atmosphère d'outrages et de calomnies. « On la trouvait, dit Swinburne, vaine, bavarde, dictatoriale et persuadée de ses mérites. » — Quant à madame Tallien, son apparition dans un bal en janvier 1796 est tristement piquante. « L'unique beauté qui se montra parmi tous ces piétineurs arriérés (*kicking*

their heels) qu'une autre époque aurait condamnés à faire galerie, ce fut madame Tallien; elle avait la figure fatiguée; sa vie est laborieuse, et elle a de quoi rêver. Elle portait une perruque noire, en tête de mouton, rattachée par derrière, entremêlée de diamants et de perles. Son costume était ponceau et or. Elle a un beau développement d'épaules, elle est très-forte et d'une grande apparence; elle danse bien, marche bien, ses yeux sont superbes, et son nez est singulier. Je ne puis appeler cela qu'un nez irlandais, je ne sais si vous me comprendrez; un nez très-droit et relevé du bout, dans le genre de celui de Burke. Il n'y avait près d'elle qu'une dame de compagnie, ce que nous appelons l'*avaleuse de couleuvres.* Sa figure portait des traces d'abattement, et je ne m'étonne pas de sa tristesse; plus d'un mot outrageant arrivait jusqu'à elle; les femmes qui tiennent à leur réputation, celles même qui ont des maris républicains, ne veulent pas la voir; peut-être n'a-t-elle d'autres crimes que sa fortune et sa beauté.... L'autre soir tout un salon s'est désempli et est resté vide au moment où elle se montra. Peut-on rien imaginer de plus ridicule, quand on pense que parmi ces femmes pas une ne s'est abstenue ou ne s'abstiendra demain de lui demander directement ou indirectement et d'obtenir d'elle quelque grâce? »

Voici l'évêque républicain Couet, et « sa petite bonne, » vivant au quatrième « avec son bon petit magot d'écus; » et M. Cubières, « écuyer cavalcadour, » se jetant pour exister « sur les fournitures de foin de la république, » puis au milieu de toutes ces bizarreries, le gros lord Malmesbury, gourmé, gonflé, se donnant une grande importance et ne faisant absolument rien. « J'allai voir, dit Swinburne, les femmes qui ont servi

d'intermédiaire à lord Malmesbury et à Sidney Smith. Il les nomme ses *Muses*. Elles demeurent au cinquième dans une maison qui donne sur le marché Saint-Germain. Ce sont probablement des espionnes du directoire. Je trouvai deux sorcières, l'une plus jeune, l'autre plus vieille, donnant des soins à un enfant. Ce sont ces femmes qui ont remis à Sidney Smith, enfermé au Temple, des billets roulés dans des coques de noix, et de l'argent qui, j'en suis sûr, diminuait en passant par leurs mains. » —

Nulle part on ne trouve une plus complète peinture de Paris à cette époque. Swinburne est frappé du changement que les sept terribles années ont fait subir à la France. « Je cours la ville, dit-il, avec l'étonnement d'un enfant. Comme tout est changé ! Le mouvement et la vie se concentrent sur un point unique, autour du Palais-Royal. Le reste est sombre et désert... Cependant la population a gagné ; comme les femmes ne mettent plus de rouge, je les trouve embellies, leur peau est moins ridée et leur teint plus clair ; des mœurs je n'ai rien à vous dire ; le costume favori est un certain pantalon couleur de chair et collant sur lequel on fait tomber une mousseline tellement fine que cela ne compte pour rien ; on divorce quand on veut, pour épouser la femme de son voisin ou de son oncle, ou de son neveu, et il s'opère ici un croisement de races universel. Les plus prudes et les plus dévotes donnent d'excellentes raisons de leur laisser-aller. « *Ah ! maman*, disait l'autre jour mademoiselle de T. à sa mère, *peut-on songer à faire son salut maintenant ?* La vraie génération révolutionnaire est usée, celle qui est née avant la révolution est profondément blasée et fatiguée ; celle qui naît maintenant constituera peut-être une société supportable. »

Swinburne écrivant sous l'éclair des événements qui passent, et ne se permettant de réflexions que celles qui s'imposent à lui par la force des choses, a plus d'autorité qu'un métaphysicien.

« Les chefs du gouvernement, dit-il en 1796, sont abhorrés, et cependant tout reste en place. L'imbécilité des princes à travers l'Europe ne permet pas de croire que la monarchie puisse se relever. La république a besoin de tomber entre les mains de quelque guide (*charioteer*) habile (il disait cela quatre ans avant le consulat de Bonaparte). Maintenant l'argent est le dieu auquel tout le monde sacrifie, et chacun l'emploie à la satisfaction de ses passions avec une fureur si insensée, qu'il est difficile de prédire si un homme grand et vertueux pourra sortir d'un tel chaos ; mais trente-six millions d'hommes ne restent pas volontairement dans une situation *incomfortable*, et le seul poids d'une telle masse arrangera les choses, pourvu que les chefs sachent assurer la tranquillité matérielle pendant quelque temps. »

---

§ VII.

L'Europe en 1780. — Les cours de l'Europe. — Affaissement de vieilles races.

A ce tableau de Paris en 1796, il faut opposer la peinture ou plutôt l'esquisse des cours d'Europe en 1780 : le même esprit délicat et naïf vous la fournira. La révolution française n'a pas éclaté par une explosion inattendue ; Swinburne vous montre les matériaux entassés et putrides, qui

fermentent dès l'année 1750. Hélas! comme tout était affaissé, stérile et menaçant dans les hautes régions européennes, pendant que le flot populaire s'élevait autour des trônes ! Comme le monde féodal s'en allait mourant, surtout au Midi ! Pauvres races des chefs méridionaux, de quelles puérilités elles récréaient leur décrépitude ! A Naples, à Madrid et à Turin, quel bégaiement de passions séniles et quel vain tumulte de divertissements enfantins ! Le sang appauvri dans les veines des familles gothiques et frankes que l'Europe avait jadis reconnues pour maîtresses, avait, de voluptés en voluptés, perdu sa vigueur première. On ne trouvait plus là que vains amusements, folles jalousies, dégénération profonde, galanteries vulgaires et oubli de la dignité ; les vertus même y paraissaient énervées, et la roture s'en apercevait bien, car tous ces palais étaient de cristal ; on savait ce qui se passait à Trianon comme à Palerme, à Versailles comme dans Aranjuez où le roi croyait aux sorciers, et craignait *d'être métamorphosé avec sa voiture en oranger dans sa caisse* (1). Sur ces pauvretés et ces faiblesses, dont 1789 fut le dénouement, écoutez le naïf voyageur qui nous apporte mille petits contes de bonne femme, *garrit aniles ex re fabellas vicino*, sans prétention à la philosophie politique.

Swinburne fréquente à Paris, à Trianon, à Madrid et à Naples, madame de Pompadour, madame Dubarry, Acton, lady Hamilton, Galiani et d'Aranda. Il les montre, non tels que les paillettes et le clinquant des romanciers nous les donnent, mais réels, dans leur déshabillé du matin, comme ils étaient à tous les yeux. — En avril 1774, il est présenté avec le duc de Dorset au roi Louis XV qui va mourir. « J'ai eu

(1) Les Mémoires du marquis de Louville, t. I.

l'honneur de voir sa majesté en gilet et en manches de veste ; il n'y a que les ambassadeurs des familles alliées aux Bourbons qui la voient en gilet de flanelle. Elle a babillé opéra avec ses courtisans, marmotté une prière avec le cardinal de la Roche-Aymon, nous a regardés fixement (*stared at us*), puis est partie. Le dauphin (depuis Louis XVI) est gauche, marche mal, et est mal bâti (*awkwardly made*). Sans être laid, puisqu'il ressemble à son grand-père, il a le nez beaucoup trop proéminent et brusqué, et semble un bonhomme. Il parle gaiement et beaucoup. Son teint est bis (*sallow*), et l'ensemble n'est pas favorable. Son frère cadet (depuis Louis XVIII) est agréable, et le troisième aussi (depuis Charles X), bien que la bouche soit trop grande, et que l'on aperçoive les gencives et les dents d'une façon qui déplaît. Ils ne sont pas encore formés ; leurs jambes et leur buste manquent de force, et ils se dandinent d'un pied sur l'autre avec une inquiétude fatigante, comme font quelques-uns des membres de la famille royale d'Angleterre. Le temps semble leur peser, tant les questions qu'ils adressent sont puériles et frivoles ; d'ailleurs, ils se montrent familiers et ennuyés : je les ai vus se mettre à la poursuite d'un valet qui emportait le linge sale du roi, et s'amuser à le chatouiller ; ce qui leur causait de grands transports et des éclats de rire sans fin. »

A la cour de Madrid, Swinburne voit « le roi passer la journée à dormir, la reine à préparer un *puchero*, l'infant don Gabriel à fabriquer une machine, et don Antonio, l'autre infant, à remplir de sable une charrette à bras qu'il traînait ensuite. » C'est le crime des instituteurs des princes d'avoir énervé l'activité et abâtardi la force de ces nobles et fortes familles. Qu'allaient devenir, en face du monde qui changeait, ces derniers fils des races féodales ? Sans le droit

et la puissance de l'épée, dans quelle poussière allaient tomber leurs titres dus à l'épée et consacrés par le combat? Cette oisiveté vaine et cette habitude séculaire des plaisirs sensuels, à quels résultats allaient-elles aboutir? A Naples, où se passaient les plus étranges épisodes, Swinburne s'arrête longtemps, étonné du *lazzaronisme* princier de ces cours, d'ailleurs pleines de bonhomie et exemptes de cruauté. Entre 1775 et 1789 les peuples du Midi ne sont guère opprimés : c'est le mépris qui écrit leur épitaphe.

De temps à autre, un ou deux Anglais des classes inférieures tombent au milieu des fêtes du Pausilippe, et servent à l'amusement du roi, de la reine, des maîtresses, des favoris et de tout ce joyeux monde. « Miss Snow, que l'on nomme à Londres *Bière forte*, et qui pèse cent tonneaux, s'est mise à danser de tout son pouvoir avec M. Spence que vous connaissez et qui n'entame pas de contredanse sans les plus belles contorsions de polichinelle. Le roi s'amusait prodigieusement, battait des mains, criait bravo et se tordait de rire. Le monsieur voyait bien qu'on riait de sa danseuse, et miss Snow s'apercevait que son danseur avait beaucoup trop de succès ; l'un et l'autre, ignorant qu'il contribuait à l'amusement universel, faisaient part aux assistants de leurs observations sur la partenaire et le partner ; ce qui rendait la scène plaisante. » — Une bonne figure encore est celle du nain Galiani se moquant de Tanucci et de la marquise de San-Marco, et de la Rocca, et de tout le monde. Voici la cour de Turin, « qui semble peuplée de gens de Lilliput. Le roi est si timide, qu'il ose à peine regarder quelqu'un en face, et qu'il s'est éclipsé quand il nous a vus. Le prince de Piémont semble parfaitement usé, pâle, mince; un souffle l'emporterait et le détruirait. Il semble que la sève et la force aient disparu de tous ces vieux ra-

meaux. » Mais la maison des Stuarts, plus dégénérée encore, était frappée d'idiotisme. « Nous trouvâmes le cardinal d'York officiant dans l'église de Frascati (Swinburne était catholique) ; nos dames portaient de grands chapeaux à la mode du temps. Le cardinal ex-prince leur envoya dire qu'elles eussent à les ôter ; or, vous savez que ces chapeaux sont attachés à un coussinet par derrière, et que de très-longues épingles les assujettissent. Ma femme fit répondre à son éminence qu'elle priait son altesse royale de lui envoyer son coiffeur pour l'aider à se dépétrer, qu'autrement il lui serait impossible d'entendre la messe en cheveux. De longs messages diplomatiques s'en suivirent, et le cardinal fut inexorable. C'est un personnage fort laid, au visage long, très-semblable à son grand-père, comme lui hautain, bigot, têtu et ridicule. » — « Le comte d'Albany, le second prétendant, frère du cardinal d'York, est toujours endormi dans sa loge, et ivre à la fin du premier acte, dit ailleurs Swinburne. Il a l'œil rouge, la face rouge et l'air stupide. Sa femme, dont le nez est retroussé et très-gros, a pour chevalier constant le Piémontais Alfieri. »

En courant l'Europe avec Swinburne, de 1775 à 1789, on est saisi d'une profonde tristesse, tant les présages révolutionnaires surabondent. Les tristes bals de Marie-Antoinette, l'introduction de la simplicité des costumes à la cour, l'étiquette détruite, ce qui annonce peu de foi aux vieilles formules, la prépondérance acquise par Cagliostro, « ce roi des faiseurs de dupes, » par Mesmer et le comte de Saint-Germain, « les deux prophètes, » l'énorme prodigalité des gentilshommes, apparaissent de toutes parts comme symptômes funèbres.

« L'extravagance de ce monde-ci est inimaginable ; jamais chez nous on n'a rien vu de tel. Le trousseau de mademoiselle

de Matignon, qui va épouser le baron de Montmorency, coûtera 25,000 livres sterling. Il y aura cent douzaines de chemises et le reste à l'avenant. Vous voyez que l'équipement d'une mariée n'est pas une petite affaire. On regarde comme chose très-ordinaire 5,000 livres sterling de dentelles, de mousselines et de soieries. » Peu d'années après, Necker venait annoncer à ces mêmes gentilshommes le déficit de l'État et essayer de le combler. Une terreur sourde, un pressentiment et comme une saveur mortuaires se répandaient partout, à la ville et à la cour. Les princes eux-mêmes comprenaient que les choses ne pouvaient aller longtemps ainsi, et Swinburne rapporte un propos bien étrange du comte d'Artois, qui fut Charles X. C'était en 1787. Loménie de Brienne, archevêque de Sens, ministre impopulaire, reçut l'ordre de donner sa démission. Le comte d'Artois avait insisté longtemps auprès de Louis XVI pour qu'on retirât au ministre son portefeuille. « Pourquoi cet acharnement ? » lui demanda le roi. — « Parce que je n'ai pas envie d'aller mendier mon pain à l'étranger ! » répondit Charles X, qui devait finir à Goritz.

Les vertus privées de Louis XVI, la grâce si délicate de la haute noblesse, la situation isolée de Marie-Antoinette touchent profondément Swinburne. Il parle en passant du du duc de Chartres, aujourd'hui le roi Louis-Philippe, comme d'un jeune homme « très-bien élevé, d'excellentes manières, plus réservé et plus *strict* pour le ton et la tenue que le reste de la cour. » Il raconte une scène pathétique entre la reine et mistriss Swinburne en 1790. « Vous partez, lui dit la reine ; vous allez retrouver votre mari et vos enfants. Vous êtes bien heureuse ! » Et la reine pleura.

Les récits de Swinburne contiennent un enseignement profond ; l'affaissement de toutes les monarchies, le déla-

brement du système et des individus qui le maintenaient en Espagne, en Italie, en Sardaigne, en France, l'épuisement des familles nobles et la triste décadence sous le poids de laquelle les peuples méridionaux allaient crouler. Qui n'aurait pitié de ces vieilles races issues de la féodalité chevaleresque, placées sur une pente fatale, élevées pour le pouvoir, incapables de le garder, entourées d'ennemis, sentant le terrain céder sous leurs pas, débordées par les classes bourgeoises et inférieures, ne faisant pas un mouvement qui ne fût une faute, pas une faute sur laquelle des torrents de clartés ne vinssent se répandre, ne pouvant ni se rattacher aux philosophes sans prêter de la force à leurs ennemis, ni résister au mouvement sans périr?

Une exacte connaissance des littératures de l'Europe, et même celle de la marche des sciences, ne suffisent pas à qui veut écrire l'histoire du XVIIIe siècle. L'indispensable comparaison des idées et des choses à travers l'Europe entière a besoin d'être éclairée par la connaissance non moins approfondie de l'état où se trouvaient les esprits et les âmes; pour cette dernière œuvre, les voyageurs tels que Swinburne sont excellents; ce sont eux qui nous procurent la lumière la plus calme et la plus vraie; avec eux nous pouvons rectifier les jugements, pondérer les opinions, redresser les erreurs et contrôler par l'étude des mœurs réelles l'analyse des produits de la pensée ou des conquêtes de la science.

Essayons de débrouiller ce chaos, résumons-nous. L'impulsion première du siècle lui vient de la religion et de la politique soumises au raisonnement individuel. Cette impulsion part de l'Angleterre calviniste de 1688, où s'établit la tolérance avec soumission du roi à la loi; elle en-

fante sur sa route la révolution américaine, elle aboutit enfin à la révolution française. Il s'agit donc, pour comprendre le XVIIIe siècle, de mesurer la pente sur laquelle, entre 1688 et 1789, l'Europe a été entraînée.

Pendant cet espace de temps, la France court à la réforme sociale, l'Angleterre à la conquête maritime et industrielle; l'Espagne s'agite dans son impuissance, l'Italie dort et fait de la musique, et l'Amérique septentrionale éclot à la vie politique.

En Angleterre, de 1688 à 1750, s'établit, avec le triomphe du puritanisme, de la maison de Nassau et de celle de Hanovre, le premier foyer des idées populaires et philanthropiques; ces idées s'y réalisent par les banques, les hôpitaux, les institutions pour les sourds-muets, la caisse d'épargne et celle d'amortissement. La théorie de ces idées populaires, puritaines d'origine, puis sceptiques et semi-républicaines dans l'application, se répand en France avec Bolingbroke et les refugiés anglais. Du mariage de ces théories avec la libre et voluptueuse vie de la régence naissent les étranges mœurs de notre XVIIIe siècle : l'Angleterre, après son compromis de 1688, accomplit la conquête de l'Inde et des mers; la France écoute Bolingbroke, glorifie Voltaire, et résout bien ou mal par sa révolution les problèmes qu'elle vient d'emprunter à l'Angleterre.

L'Allemagne, étrangère d'abord au mouvement, commence, vers 1730, par entrer dans une voie de mysticisme protestant; elle débute par le piétisme, essaie de se rapprocher de la vie pratique anglaise en suivant le philosophe Thomasius, et bientôt après imite avec Gottsched la régularité française. L'élément français est vaincu en Allemagne par l'importation de l'influence anglaise, que Lessing

et Herder font triompher; enfin Goëthe, Kant et Schiller apparaissent éclatants.

Le mouvement de l'Allemagne au XVIIIe siècle est littéraire; celui de la France, philosophique; celui de l'Angleterre, pratique. Dans ces trois divisions, l'élément populaire, appuyé sur les sciences physiques, ne suspend pas un moment son progrès. Ces larges cadres ne sont pas des hypothèses, mais des faits irrécusables et d'une exactitude rigoureuse, où viennent se placer les plus petits groupes et les moindres subdivisions : Genève calviniste, républicaine et moraliste, donne la main à l'Écosse analytique, philosophique et presbytérienne; — la Hollande des Boerhaave et des vieux Mieris, des médecins observateurs et des peintres à la loupe, va se perdre et se confondre avec l'Angleterre, qui a ses Crabbe et ses miss Burney, observateurs non moins minutieux et détaillés; — enfin l'Amérique de Franklin, calviniste d'abord, puis côtoyant le scepticisme, se rattache à Genève et à l'Écosse par des points nombreux et singuliers, et devient l'expression la plus complète du progrès matériel préparé par l'Angleterre de Priestley et la France de Lavoisier.

C'est vers ce progrès matériel, dangereux à certains égards, nécessaire à l'avenir que l'Europe et le monde sont emportés aujourd'hui (1). On voit combien le passé, mesuré avec soin, reconnu avec scrupule, est important pour éclairer les horizons de l'avenir.

(1) Écrit en 1842.

ÉTUDES

SUR

WALTER SCOTT

ET

LORD BYRON.

VIE PRIVÉE DE WALTER SCOTT ET SON INFLUENCE.

§ Ier.

Accroissement de la société et des races septentrionales au XVIIIe siècle. — Influence de l'Allemagne sur l'Angleterre. — Walter Scott. — Sa vie.

Depuis le commencement du XVIe siècle, le mouvement des races Teutoniques et le progrès de leur civilisation s'étaient manifestés d'une manière formidable. La Grande-Bretagne commandait ce mouvement et poursuivait sa conquête avec une persévérance hardie, violente, mesurée, infatigable. Longtemps asservie à l'imitation de la littérature et des arts méridionaux ; — italienne sous Élisabeth, française sous Charles II ; — elle ne tenta de s'émanciper et de recourir à ses propres origines que vers la fin du XVIIIe siècle, quand elle eut assuré sa liberté politique et jeté les bases de sa fortune. L'impulsion lui venait de l'Allemagne. Déjà Bodmer et Lessing, suivis de Schiller et de Goëthe, avaient protesté contre les habitudes grecque, romaine et italienne, que Gottsched avait commentées et mises en honneur. A peine cette fibre nationale eut-elle vibré en Angleterre, toutes les âmes et tous les esprits s'émurent. Cowper le mélancolique, le paysan Burns, le caustique et analytique Crabbe produisirent une impression profonde.

La même influence suscita deux génies qui devinrent les chefs du mouvement littéraire en Europe, au commencement du XIXe siècle : lord Byron et sir Walter Scott.

Ces deux intelligences, d'ordre différent ou plutôt contraire, imprimèrent aux esprits et aux œuvres de l'art, de 1800 à 1830, à travers le monde civilisé, une impulsion diverse et simultanée, profondément d'accord avec les idées, les mœurs, les traditions et les inspirations du teutonisme septentrional. Byron et Scott ne se touchent que par là.

Entre eux tout est contraste.

La vie du baronnet écossais fut aussi simple et aussi casanière que l'existence du poète-lord fut brillante, bizarre et variée. Né, vers 1770, de la vieille race des Scotts, qui porte le nom même de la patrie écossaise, il se vit entouré, dès l'enfance, de souvenirs féodaux et de scènes rustiques. Ses parents immédiats avaient plus d'orgueil que de fortune; ils le destinèrent à l'étude du droit et à la profession d'avocat, puissante et honorée dans ce royaume britannique de la sagacité processive. Il avait fait la moitié de ses études, lorsqu'une maladie assez grave força l'adolescent à une longue retraite, dont la vieille bibliothèque de son père charma les loisirs. Ce repos devint fécond pour lui. Il dévora tous les livres, traditions, ballades, légendes, traités de sorcellerie, romans de chevalerie, chroniques romanesques, généalogies, doctrines alchimiques et poèmes surannés qu'il y trouva; volupté innocente du malade, qui devint la gloire de l'homme mûr. Trop sage pour résister à sa famille et pour demander aux lettres ce qu'elles ne promettent jamais aux hommes de bon sens et donnent rarement aux hommes de génie, la fortune, il se fit recevoir avocat en 1792, et remplit avec zèle et avec éclat les devoirs de sa profes-

sion. Cette intelligence sagace et lumineuse, ce caractère fin et calme, armé de fermeté et de persévérance, qui d'ailleurs représente le génie national de l'Écosse avec une fidélité extrême, assurèrent son succès, et l'habileté de sa conduite jointe à l'application heureuse de son talent lui fit obtenir dès l'année 1793 une place importante, celle de shériff du comté de Selkirh, avec 300 livres sterling d'appointements. Il n'avait point oublié la bibliothèque paternelle et s'était livré avec une discrète prévoyance à ses goûts littéraires.

L'Allemagne s'éveillait alors de son long sommeil. Bodmer, Breitinger et le grand Lessing avaient soulevé le drapeau de la révolte intellectuelle contre Rome et Quintilien ; Schiller et Goëthe, plus puissants encore, les avaient bientôt suivis.

En Angleterre la publication des vieilles ballades par l'évêque Percy avait préludé à la réhabilitation poétique des temps féodaux, des idées chevaleresques et de la poésie teutonique primitive. Le jeune Scott se hâta d'apprendre l'allemand, traduisit Gœtz de Berlichingen, drame consacré par Goëthe à la peinture de la féodalité mourante, et se mit à réunir les fragments de poésies antiques qui s'étaient conservées traditionnellement dans les chaumières et les archives d'Écosse et qui pouvaient éclairer l'histoire du pays. Il s'occupa surtout des chansons du *Border*, limite qui sépare l'Écosse de l'Angleterre, théâtre fécond en querelles sanglantes, en violences féodales, en amours et en combats, en passions naïves et terribles, éléments de la poésie. Les notes dont il orna sa *Minstrelsy of the Scottish Border* (Poésie chevaleresque des limites écossaises), prouvèrent une érudition vaste et sobrement châtiée. Cette publication, applaudie des savants anglais, reçue

par la vieille Écosse, détermina la carrière de Scott. Son père, en mourant, lui laissa une petite fortune, qui jointe aux émoluments de sa charge, lui assurait une position aussi honorable qu'enviée ; libre de suivre ses penchants, il pensa pour la première fois à opérer cette fusion de la poésie et de la science archéologique, pour laquelle son siècle et son pays étaient préparés. Il procéda comme toujours avec à-propos et prudence ; montrant la poésie avant de révéler la science, il cacha la muse sévère sous la draperie populaire. *Le Chant du dernier Ménestrel*, *Marmion*, *la Dame du lac*, *Rokeby*, légendes et fragments historiques, brillants d'un costume poétique et un peu artificiel, furent admirés, non-seulement des compatriotes de Scott, mais de Pitt, de Fox, et de la génération entière. On y trouvait une versification facile et vive, un calque apparent du vieux mètre, une agréable vivacité de couleurs et une mise en scène rapide, élégante, gracieuse ; ajoutons que cette verve était extérieure plutôt qu'intime.

Walter Scott peint très-bien dans ses vers le château et la forêt, l'armée qui passe, le vent qui souffle et le vaisseau qui fuit ; peut-être entre tous les poètes anglais est-ce celui qui a le mieux reproduit le mouvement externe et passager. Ce qui manque à ces narrations rhythmiques, c'est l'intensité des passions et de la pensée ; les caractères sont à peine effleurés, la grâce diffuse de la versification fatigue.

Le public fut de cet avis et une subite froideur ne tarda pas à suivre la vogue brillante des poèmes chevaleresques de l'auteur. Walter Scott s'en aperçut et changea de route au plus tôt. Appliquant les ressources de son esprit à un mode littéraire qui devait en rendre l'emploi plus complet, il se débarrassa du rhythme, creusa

profondément les caractères et les détails de ses personnages, et devint le grand romancier de son temps. Voici comment il indique lui-même dans ses *Mémoires* les raisons qui le déterminèrent et la manière dont s'opéra cette transition. « Le rhythme de mon poème de Rokeby, dit-il, qui par sa nouveauté, avait d'abord attiré l'attention du public, perdit une partie de son charme lorsque j'en fis une quatrième épreuve... L'harmonie de mes combinaisons rhythmiques parut monotone ; et probablement l'inventeur et ses inventions seraient tombés dans le mépris, s'il n'eût pas trouvé un nouveau moyen de se recommander à la faveur publique. » Walter Scott ne se juge pas trop sévèrement ; il ajoute avec un mélange charmant de grâce, de finesse et de modestie : « ce n'est pas tout ; quand Rokeby parut, j'avais besoin de toutes mes forces ; un rival redoutable et inattendu se présentait ; rival puissant, non-seulement par la sève poétique, mais aussi par la popularité. Je l'avais obtenue moi-même, j'en avais joui à un degré auquel n'avaient pu atteindre d'autres qui valaient mieux que moi. »

Ce compétiteur était lord Byron. Le jeune rival de Scott était non-seulement sympathique à la race anglaise et à notre époque orageuse, mais la qualité qui le distinguait était la qualité même que les peuples teutoniques apprécient le plus « l'énergie, » ou, comme le dit Coleridge, *l'intensité* de la pensée, du sentiment et de la passion. Le talent de Scott s'était joué à la surface des événements, des faits et des caractères ; Byron ébranlait le fond des âmes. Scott, en homme d'esprit, ne songea pas à disputer au jeune poète son domaine enflammé. Il l'y laissa maître et choisit une forme plus libre et plus simple, celle du roman, pour développer, avec une variété et une finesse qui rappelaient Shakspeare, les études d'histoire et

de caractère qu'il avait accumulées. Dans ce cadre il pouvait faire entrer à la fois, sans se soumettre aux entraves d'un rythme convenu, les paysages vrais avec leurs nuances, les caractères réels et variés avec leurs détails, les anecdotes avec leur bizarrerie et les circonstances les plus minutieuses de la vie rustique ou chevaleresque de l'Écosse. Il atteignit ainsi le point définitif et complet de son talent.

C'était une autre fibre du génie du Nord qu'il faisait vibrer, l'amour de l'analyse approfondie et vivante. Waverley, publié sans nom d'auteur fut salué par l'enthousiasme universel et suivi d'une foule de romans analogues, inégaux en mérite, tous remplis d'attrait et d'enseignements. La science archéologique n'y était pas toujours vraie; ce qui rachetait et au-delà quelques détails de langage et de costume que l'on pourrait contester, c'est la réalité des personnages humains et l'observation animée des caractères. Un grand bruit de gloire se fit autour de l'anonyme qui, avec sa finesse ordinaire, jugeant que l'attention serait plus vivement excitée par l'inconnu, garda son masque. En 1813, enrichi par les produits de son génie il acheta près d'Abbotsford (le gué de l'Abbé) une terre magnifique, où il fit construire et planter sur ses dessins un château et un parc gothiques. Associé au libraire Ballantyne, dont ses romans avaient accrû la fortune, il vit le fruit de ses travaux et de son talent détruit en 1826 par la faillite qui renversa cette maison de commerce; ses créanciers réclamaient de lui trois millions. Il subit ce malheur avec une puissante force d'âme et passa le reste de sa vie à s'acquitter. Il mourut à la peine; on doit reprocher à l'Angleterre qu'il a illustrée et enrichie, d'avoir laissé peser sur sa maturité et sa vieillesse le fardeau qui a fini par l'accabler. Vers la fin de 1830 il était par-

venu par un labeur incessant à couvrir la moitié de sa dette; les veilles et l'excès ou plutôt la continuité du travail avaient usé cette santé robuste. Au commencement de 1831, une attaque de paralysie de la langue et de la main annonça le dépérissement de ses forces et sa fin prochaine. Un voyage en Italie lui fut ordonné par les médecins ; le gouvernement anglais, généreux trop tard, mit un navire à sa disposition. Il partit au milieu de la sollicitude nationale; à peine arrivé en Italie, il voulut revoir son Écosse, le château qu'il avait construit, les arbres qu'il avait plantés. C'était le dernier cri d'une âme qui allait quitter le monde; on s'empressa de reconduire le vieillard dans ses tourelles dont l'aspect le fit revivre quelques instants et qui reçurent son dernier soupir le 20 septembre 1832.

La nouvelle de sa mort fut reçue par l'Angleterre avec cette douleur religieuse et nationale qui honore les races. Ses funérailles attirèrent tout ce qui, dans les deux pays, s'intéressait au talent et au génie; le peuple, les bourgeois, les paysans couvrirent les collines et les vallons pour saluer encore une fois les restes de celui qui les avait charmés. Un drapeau de crêpe noir flotta sur la citadelle de Berwick, entre l'Angleterre et l'Écosse; plusieurs prirent le deuil; à Londres même les enseignes des magasins furent drapées de noir pendant huit jours. Cet hommage était légitime; la popularité couronnait un génie qui a compris toutes les douleurs et toutes les joies de de notre race ; non pas, il faut le dire, un poète de la plus haute lignée, Dante, Homère, Milton, ni même un prosateur éloquent et achevé , mais un observateur charmant, impartial, d'un coup d'œil et d'une âme douces, fortes et sympathiques.

La renommée de Scott n'a pas diminué. En s'éloignant des premières années du XIXe siècle, où l'on a tant lutté, tant espéré, tant désespéré, on a senti le désir de rentrer en soi-même, d'échapper aux émotions impétueuses et aux sensations violentes dont on était las; de se faire, pour ainsi dire, des plaisirs calmes et de vieillard; de contempler l'histoire et les affaires humaines avec cette bienveillance égale qui n'appartient qu'au dernier âge. Walter Scott sous ce rapport est un créateur admirable. Il s'associe à tout ce qui est de l'humanité. Il nous apprend, sous la direction de Shakspeare, son grand modèle, à découvrir les vices sous les vertus, les vertus sous les vices, et à ne jamais croire sur parole les assertions haineuses de l'histoire. Il sait analyser et faire vivre à la fois la grandeur féroce de Balfour et la grandeur naïve de cette jeune enfant sublime de la *Prison d'Édimbourg*. C'est un juge qui ne se passionne jamais et qui laisse chacun de ses personnages vivre de sa vie libre et naturelle; chez lui rien n'est exagération, prétention, extase : tout marche et vit dans le monde réel; l'air est pur et libre autour de lui; la vie facile et indépendante; chaque pas est un plaisir, chaque nouvel objet offre une jouissance nouvelle. La volupté intellectuelle qu'il offre ranime et fortifie le lecteur.

La nature de son génie calme et lucide le rapproche de Goëthe, génie plus poétique et qui s'est élevé souvent jusqu'à l'idéal de son art, mais qui n'a pas laissé, comme Walter Scott, tout un monde vivant, peuplé de créatures aimées ou redoutées, vraies et passionnées, distinctes et impérissables.

---

§ II.

Jugements sur Walter Scott. — Un pêcheur d'écrevisses sur le Loch Lomond. — Vie privée de Walter Scott. — Son influence. — Son école.

Walter Scott, tant qu'il n'eut pas disparu de la scène du monde, fut soumis, comme tous les hommes de génie, aux jugements les plus contradictoires et les plus absurdes. Le contemporain est le pire de tous les juges. Il trouve ordinairement sublime le poète qui a composé des vers pour l'album de sa femme et avec lequel il a fait une partie d'écarté; il a de la haine et du mépris pour l'homme qui n'applaudit pas sans réserve le dernier drame écrit par son parent : il est surtout inexorable en fait de politique ou de religion. Quant à l'écrivain qui vit dans sa solitude rêveuse et austère, le contemporain le frappe généralement d'une amère réprobation ; c'est sur celui-là que le public se met en frais de contes pour rire et de plaisantes anecdotes; c'est aux dépens de ce pauvre ermite de la pensée que le contemporain s'amuse : le contemporain écrase Milton du regard et du geste, daigne à peine accorder au vieux Corneille le passage libre et la place au soleil, marche sur le manteau de Cervantes, et regarde J.-J. Rousseau par dessus l'épaule. Vienne donc la mort, pour réhabiliter ces belles et courageuses intelligences et les venger !

Walter Scott est mort après une vie bien remplie. Si l'on recueillait tout ce qui a été débité pour ou contre lui, il faudrait le prendre à la fois pour un antiquaire à l'intelligence ossifiée ; et pour un greffier écossais, qui demande

une sinécure la harpe gaëlique à la main. Quand on lui a fait l'honneur de le croire poète, il a passé pour le diffus imitateur des vieux ménestrels, copiste sans imagination des formes gothiques, rhapsode ridicule; enfin il a eu la réputation d'acheter ses romans tout faits. Voilà ses diverses renommées.

Plus un homme est supérieur, plus la complexité et la bizarrerie qui résultent de cette supériorité même présentent de difficultés à l'appréciateur vulgaire. Les manières, l'apparence extérieure ne sont des révélations que pour un petit nombre de juges exercés; souvent, chez le personnage supérieur, tout cela est plus gauche, plus faible, plus ridicule que chez le personnage subalterne. Vous auriez pu vivre avec Cervantes, Molière ou Montesquieu, sans vous douter que c'étaient là Montesquieu, Cervantes ou Molière.

Quelle est, au milieu des rochers qui surplombent, dans ce beau paysage triste et voilé que la nuit attriste encore, parmi les mille fantômes de ces collines inégales qui se dessinent vaguement sur un ciel gris, l'étincelle rougeâtre qui flamboie et tremble sur le lac? elle roule sans bruit dans les replis boisés qui le festonnent, elle rougit la vague endormie, et par intervalle elle s'éclipse. C'est une barque de pêcheurs nocturnes qui portent un fanal à leur petite proue; un chien aux longues soies hérissées et irrégulières laisse passer au-dessus du bord sa tête intelligente, son œil attentif et ses longues oreilles pendantes. Près de lui, debout, se trouve un homme dont le front est nu et qui dirige les rameurs; les carreaux violets et pourpres de son manteau écossais brillent à la clarté du fanal; il lance le filet, il commande le jet de l'épervier; il entre dans l'eau jusqu'aux genoux pour chercher des écrevisses; c'est le plus habile et le plus actif de la bande; sans

doute quelque fermier d'Écosse, un bon manant des Basses-Terres qui n'a que ce plaisir dans le monde et dont le robuste corps a besoin d'exercice et de fatigue. Vous ne devinez pas ? C'est Walter Scott tout simplement ; en 1820 il a déjà publié six romans en vers, un roman en prose, deux volumes de biographie, huit ou dix tomes de mélanges. Son dernier ouvrage anonyme vient de paraître chez Ballantyne ; il va en publier un nouveau : et il aime encore mieux pêcher ses écrevisses que composer ses volumes.

Quelques jours plus tard, vous rencontrez dans un petit sentier tortueux du même pays (la poésie y germe sous les pieds de l'homme, et le dernier croquant la respire avec l'odeur du genêt et de la bruyère), dans ce petit sentier mousseux, rocheux, encaissé dans un double rempart verdoyant, vous rencontrez au moment où le soleil paraît à l'horizon deux campagnards d'assez mauvaise mine, montés sur de petits chevaux des *hautes terres*, bien armés, et dont l'un est encore vêtu de la cotte gaëlique et du tartan héréditaire. Ce dernier sert de guide sauvage au second voyageur, homme aux larges épaules, aux tempes chauves et à la tête carrée ; le second voyageur n'est autre que Walter Scott.

Encore quelques mois ; si vous êtes domicilié à Édimbourg, vous trouvez occasion de vous asseoir à la table de quelque vieil avocat de la ville, subtil comme un avocat, subtil comme un Écossais, subtil comme un vieillard, trois fois subtil. On ne parle chez lui que de plaidoiries. Vous reconnaissez là de bonnes physionomies procureuses, huissières, greffières, militantes, taquines, chicaneuses, ricaneuses, plissées, ridées, tracassières, à faire peur. Toutes ces qualités-là se développent admirablement en

Écosse, où l'on est très-poète, très-théologien, très-entêté, très-économe et très-processif. Si la conversation tombe sur quelque point obscur de la chicane écossaise, sur la date d'un statut au sens équivoque, sur les faits d'un antécédent mal éclairci, et qu'une voix d'autorité commence à exposer le fait, à discuter le droit, à guider les convives dans l'étroit labyrinthe des fins de non-recevoir et des moyens dilatoires; si celui qui parle ainsi vous semble plus fin qu'un casuiste, plus habile et plus versé dans cette science d'arguties que le plus habile avoué, — ne doutez pas que ce ne soit encore Walter Scott.

Après ces trois épreuves, si vous allez visiter Abbotsford, le château-féerie créé par le poète, vous ne vous étonnerez plus, comme ces touristes français qui l'ont récemment inspecté, des contrastes qui se trouvent entre les mœurs du grand écrivain, ses habitudes domestiques, ses goûts particuliers, et l'idéal poétique dont votre imagination s'est nourrie. Il vous montrera ses vieux miroirs de Venise à demi-brisés qui ont appartenu au duc de Guise ou au duc de Buccleugh; il éloignera de la conversation les sujets pédantesques, dogmatiques, érudits, la critique et l'esthétique; il vous parlera peu de lui, beaucoup de sa fille, assez longuement de ses chiens, de ses curiosités et de la nouvelle galerie d'Abbotsford. Il ne vous viendra plus dans l'esprit de vous récrier contre la simplicité rustique de ce bon seigneur écossais, vivant dans sa solitude au milieu de ses livres, de sa famille et de ses antiquailles.

Tel était, en effet, le Walter Scott réel, l'un des deux hommes qui ont servi de guides intellectuels à l'Europe au commencement du XIXe siècle.

---

§ III.

Antagonisme de Byron et de Scott. — Les deux écoles. — Leur caractère. — Leur influence.

L'autre guide se nommait Byron. Celui-ci, que nous étudierons tout-à-l'heure, était fat, sourcilleux, plein de vices, de prétentions, de préventions, et fanfaron de quelques défauts qu'il n'avait pas. Dandy et moqueur, capricieux et irritable, avec ses mille travers d'Anglais et de lord et ses exigences de petite maîtresse, il ne ressemblait guère non plus à un homme de génie.

Ces deux intelligences opposées ont imprimé un mouvement nouveau à l'Europe moderne; ce n'est pas un médiocre honneur pour l'Angleterre de les avoir produits à la même époque. En lutte avec Bonaparte, forte d'organisation sociale, puissante d'industrie et de commerce, la Grande-Bretagne, qui développait alors toutes ses énergies à la fois, a vu naître à vingt ans de distance Walter Scott et lord Byron.

Leur antagonisme, comme diraient les Allemands, offre un spectacle digne d'observation. Souffrances, vanités, amertumes, ennui, misères, passions impuissantes, violence sans but et sans espoir, mécontentement incurable, exaltation morbide suivie d'affaissement, irritation fiévreuse accompagnée de dégoût : voilà ce que représente Byron. Son génie n'est ni plastique, ni sévère, ni impartial. Il aime le préjugé parce que le préjugé s'allie bien à la passion ; il aime la haine, comme mouvement violent ; il aime le désespoir qui le sauve de l'ennui. Grand homme par le style bien plus que par la pensée ; maître de sa phrase et de son

coloris ; sachant, à l'exemple de Rousseau concentrer dans un mot qui tombe comme la foudre la puissance et la douleur d'une émotion ; spirituel d'ailleurs, versificateur admirable ; peintre merveilleux, semant les touches éclatantes sur un fond sombre ; il a disposé en maître d'une société blasée et sceptique, avide de sensations vives et ne pouvant en trouver de nouvelles. Il a creusé la plaie sociale, envenimé notre blessure, et nous a fait payer cher les jouissances qu'il nous a données. « Le temps passé, disait-il, est une arène de crimes, le présent est hideux ; l'avenir est obscur ; le monde est le jouet du hasard ; le peuple est vil ; les rois sont sans pitié ; la religion ne peut consoler personne ; la philosophie est un abîme sans fond ; l'amour une illusion fatale. » Telle est la moralité de lord Byron ; elle résume David, Hume et Bayle, et n'a pour corollaire que le suicide.

Le premier besoin de l'existence pour Byron, c'est la sensation : Walter Scott veut tout comprendre et se fait spectateur ; il veut placer les souvenirs, les passions, et les objets sous leur vrai jour. Sa personnalité s'éteint ; il est « subjectif, » comme on dit dans les écoles d'un pays voisin ; c'est-à-dire qu'il reçoit les mpressions et ne les transforme pas. De là son admirable naïveté, et la représentation fidèle des choses et des hommes, du monde et de ses mouvements.

On peut partager en deux classes la plupart des écrivains modernes : Byroniens et Scottistes.

Les Byroniens ont eu quelque succès en Angleterre et en France. Il n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire, d'exagérer la passion, de hausser la voix, de chausser le cothurne, de pleurer sa misère, de chanter la désespérance, de maudire l'univers. La nature byronienne, nature de convention et de théâtre, se parodie aisément. On s'est donc fait misanthrope ; on a verni sa misanthropie d'une

couche de fatuité ; on a médit des femmes et de Dieu, de de la société et de la foi, du despotisme et de la liberté. Le scepticisme aigu et destructeur qui règne dans cette admirable épopée satirique que l'on nomme *Candide*, avait déjà frayé la route. Avant Candide, nous avions Bayle, sceptique érudit ; tout à côté de Candide, Werther le panthéiste qui se tuait, non en philosophe amoureux, mais en artiste ; non parce que Lolotte se mariait, mais faute de pouvoir s'associer assez intimement à la nature universelle, aux ondes du torrent qui bondit et aux rafales du vent qui souffle. Werther et Candide combinés et réunis dans un seul personnage couvert d'une draperie élégante, éclatante, armé de poésie, étincelant de nouveauté dans l'expression, et d'énergie dans le style, — voilà Byron.

L'armée, qui marcha sous la bannière de ce grand écrivain, armée à la tête de laquelle on peut placer Shelley (1) le spinosiste dithyrambique, triompha donc en France et en Angleterre, imprima sa forme à la littérature nouvelle et fit naître une foule de « contempteurs » en vers et en prose. Ceux même qui ne se faisaient pas Byroniens de propos délibéré, l'étaient à leur insu : le caractère de ce génie plus ardent que vaste étant de ne voir qu'une face des choses, de concentrer sur ce foyer unique toute la puissance de la satire et de l'éloge, de la causticité et de l'enthousiasme, — le rendait contagieux pour le vulgaire, toujours avide et prodigue de sensations irréfléchies, partial comme une femme et mobile comme elle.

Notre époque livrée aux partis et fort insouciante de philosophie, trouva commode cette manière d'être injuste avec un air de grandeur ; on exalta et l'on dénigra ; quiconque

(1) V. plus bas, *Les deux Tombeaux*, Keats et Shelley.

essayait une appréciation ou une étude sincère pouvait s'attendre à n'être pas écouté. Il y avait là un air de passion ; l'impartialité, partage des forts, fut laissée aux faibles.

Walter Scott avait aussi son école, plus faible et moins retentissante. L'imitation de sa forme présentait peu de difcultés apparentes et deux ou trois mille romans composés à l'instar, calqués sur le modèle, colorés d'après le type de ces fictions, offrent à peine deux ou trois volumes hors de ligne. Quelle est l'œuvre de Banim, de Smith, de Grattan, de Neale, de James, de Ritchie, de Manzoni, de Rosini, que vous pourriez prendre pour une œuvre de Scott? Les éléments sont les mêmes ; antiquités, paysages, traditions, fragments de ballades, souvenirs historiques, fables souvent intéressantes, caractères quelquefois bien tracés ; un plan mieux soutenu que les plans de Scott, un style même plus soigné que le sien, une diction plus rapide ou plus vive que la sienne. D'où vient donc la supériorité de Scott ?

De ce que Scott sympathise plus largement et plus naïvement avec l'humanité dans ses douleurs et ses joies ; son immense sympahie se résume et se transforme en un magnétisme irrésistible qui imprègne le lecteur de sa puissante sève. Scott comprend les superstitions populaires, la terreur des paysages funèbres, le grotesque du sublime et le sublime du grotesque, aussi bien que l'Irlandais Banim ; — l'intérêt secondaire et matériel des costumes antiques, des vieilles armures, des vieux lambris, comme Horace Smith, auteur de *Tor-Hill ;* — le langage finaud et moqueur des paysans, comme John Galt ; il s'associe aux ruses sociales comme Gil-Blas ; il s'intéresse aux masures d'un faubourg et aux petites tavernes d'une ville flamande, comme Grattan.

Le talent, après tout, n'est qu'une sympathie plus intense et plus étendue, qui nous permet de voir ce que nous sentons et de sentir ce que nous voyons. Grâce à elle les vieux livres, les débris de meubles, les porcelaines cassées et les manuscrits gothiques, les promenades sur le lac d'Écosse, les criailleries des avocats, la taciturne activité des greffiers de tribunal, tout devint pour Scott instruction, plaisir, aliment de son génie. Il n'avait pas d'imagination, si l'on appelle imagination le talent de créer des monstres. Grand spctateur et « Voyant » (*Seer*) admirable, il ressemblait beaucoup à Shakspeare et un peu à Goëthe.

Goëthe et Walter Scott, après Shakspeare et Cervantes, se prirent d'une passion singulière pour la vérité, pour le balancement des idées, pour l'équilibre. Regardant de haut les agitations de leurs contemporains, ils se reposaient doucement, l'un dans son château d'Abbotsford, l'autre dans sa retraite brillante de Weimar. En sa qualité d'Allemand, Goëthe idéalise plus que Walter Scott. En sa qualité d'Anglais, Walter Scott plus homme d'affaire et plus positif entre bien plus finement dans les caractères humains.

Leur force, à tous deux, était la netteté de la vue, la vivacité de la sensation et la bienveillance mêlée de finesse.

---

§ III.

Vie de Napoléon par Walter Scott. — Ouvrages de second ordre. — Les hommes de génie en hostilité contre leur temps. — Style de Walter Scott.

Le genre de vie solitaire de Walter Scott a prêté de la force à son génie et accru le nombre de ses ouvrages. Que

les grands hommes aient besoin de la solitude, c'est un lieu commun plein de vérité. Voltaire lui-même et madame de Staël, gens du monde s'il en fut jamais, avaient besoin de rasseoir leurs pensées et d'oublier un moment la turbulence des passions sociales ; leur imagination et leur âme, pour donner des images nettes et fécondes, avaient besoin de se calmer et de s'apaiser.

Le torrent descend des montagnes, entraîne dans sa course beaucoup de limon et de gravier et finit par atteindre un bassin tranquille dans lequel ses eaux s'accumulent et s'arrêtent ; alors, devenues calmes, ses ondes répètent l'azur du ciel et la fuite des nuages. Le double procédé que suit le génie est identique : d'abord beaucoup d'agitation et de passions, ensuite une réflexion qui élabore et transforme l'émotion intérieure. Quand la passion est encore turbulente, on ne peut pas écouter la passion qui bouillonne et l'émotion qui dévore ; plus tard, après que le calme a succédé à l'émotion, le travail de la pensée fait renaître dans l'esprit une seconde agitation qui n'est pas celle des passions, mais qui la rappelle et la reproduit. C'est le moment précis de la conception du génie.

Malheureusement Scott n'a pas toujours attendu ce moment. Il a beaucoup écrit pour les libraires ; de là ses *Biographies* et son *Histoire de Napoléon*, œuvres très-inférieures.

Dans l'*Histoire de Napoléon* vous trouvez clarté, sagacité, bonne distribution des matières ; les événements sont rapportés à leurs causes ; la filiation des faits est heureuse ; l'anecdote vient souvent éclairer les groupes. Que manque-t-il donc à ce livre ? le temps ne l'as pas mûri.

Admirable épopée manquée par le poète! La situation de l'Angleterre en face de Napoléon, situation d'un athlète qui sent ses os se briser et sa force l'abandonner sous l'étreinte d'un puissant ennemi, n'a pas été saisie par lui dans ses rapport avec l'Europe. Son point de vue ne dépasse guère son propre pays. Écrivant pour le libraire, il cède au mouvement de l'opinion britannique ; il flatte sa race et le moment ; il oublie que l'on n'est point un historien ou un philosophe supérieur, sans livrer la guerre au public.

Cet étrange public a besoin qu'on le gronde. Jean-Jacques Rousseau nous a répété mille fois que nous étions absurdes ; madame de Staël a passé sa vie à s'insurger contre la France. Aux jours de Rome impériale, Tacite et Sénèque nourrissent leurs écrits d'anathèmes contre la société qui les entoure. Tous les grands écrivains sont *objurgateurs*, si nous pouvons emprunter sans pédantisme cet excellent mot qui nous manque. Thucydide et le doux Xénophon sermonnent continuellement les Grecs; Pindare le Dorien les traite plus mal encore. Je ne sais si le sacerdoce de la pensée n'exige pas cette sévérité cruelle; toujours est-il que les flatteurs populaires obtiennent moins d'influence que les accusateurs et les conseillers rigides. Personne ne se souvient des Gorgias et des Prodicus de l'ancienne Grèce; les Eulogistes de Byzance sont morts depuis longtemps. Aristophane le plus inexorable des satiriques est aujourd'hui plein de vie et de verdeur; et qui de nous a lu le panégyrique d'Athènes par Isocrate?

L'homme de génie, en donnant une impulsion nouvelle à l'esprit humain, le détourne nécessairement de

son cours; il le désheure et le dérange de ses habitudes prises; pour l'éveiller il l'irrite; une lutte s'engage inévitablement entre lui et la masse sur laquelle il veut agir. Je ne prétends pas que dans cette lutte l'homme de talent ait toujours raison; utile ou désastreuse, son action est hostile; il y a combat.

Tous les grands écrivains, selon leurs penchants propres, agacent, taquinent, tourmentent, harcellent les penchants contemporains. La vie de Châteaubriand est un tournoi sans fin et sans trève; jeune, il échappe à la plus brillante des civilisations et cherche les âpres délices de la vie sauvage. Gentilhomme, il fuit les salons du dix-huitième siècle, qu'il échange contre les savanes et les forêts vierges du Nouveau-Monde. A son retour une société irréligieuse l'environne; la Bible est raillée, l'Évangile n'est plus qu'un livre apocryphe, toute pensée religieuse est éteinte. Il ramène violemment son siècle à l'Évangile et à la Bible. Qui ne se souvient de cette lutte ?

Le même esprit belligérant signale lord Byron. Le caprice, le dandysme et les mille travers de son esprit inquiet ne lui ont pas permis d'engager le fer avec énergie, simplicité et grandeur; c'est lui cependant qui signale tous les vices de l'Angleterre moderne; il poursuit avec acharnement les débris de l'hypocrisie puritaine, la prépondérance exagérée de l'Église anglicane, le pédantisme féminin et la nullité gourmée des salons. Goëthe et Walter Scott, caractères plus paisibles et moins bruyants, circonscrivent leur attaque dans la sphère de l'intelligence; ils vouent cependant leur vie si calme en apparence à cette guerre contre leur siècle. Goëthe change vingt fois

son front d'attaque; aux Allemands que la philosophie de Wieland, de Voltaire et de Frédéric II avait francisés il adresse les *Souffrances de Werther*, apothéose du mysticisme et de la passion; aux admirateurs de Voltaire et du théâtre français, *Gœtz de Berlichingen*, drame imité de Shakspeare. Sa nation le suit et s'élance; aussitôt il rompt avec son école, fait éclater son admiration pour Voltaire, écrit *Iphigénie*, les odes romaines et les poèmes helléniques; vous diriez qu'il veut faire perdre la piste aux imitateurs. *Werther* une fois publié, le wertherisme est devenu une religion, une superstition, un ridicule; Goëthe se met à écrire un roman bourgeois, parfaitement terre-à-terre, plein de naïvetés domestiques, *l'Apprentissage de Wilhelm Meister*; — comme s'il s'ennuyait d'avoir un public si docile.

Walter Scott commença par fronder les opinions reçues. Avant la publication du « Minstrelsy » *des Frontières d'Écosse*, qui se doutait que le *Scottish Border* eût une poésie? Qui aurait pensé que, sous cette écorce barbare, un élément lyrique, un accent profond, une verve dramatique très-puissante se trouvaient cachés et ensevelis? La queue de l'école de Pope traînait sur le sol; les imitateurs de cet homme d'esprit ne lui empruntaient que ses défauts, ses *concetti*, sa marche mesurée et sa froideur didactique. Cooper et Crabbe avaient ranimé la poésie religieuse et la poésie intime, celle du foyer domestique. Il s'agissait de retrouver l'élément épique, de ressusciter le poème héroïque de l'Angleterre; il fallait réveiller l'étincelle régénératrice cachée sous des fragments de ballades, des traditions de brigands et des anecdotes de contrebandiers. Le majestueux hexamètre de Dryden régnait encore. Il semblait impossible de rendre quelque vogue au rhythme facile, iné-

gal, rapide, d'ailleurs oublié, des vieux rimeurs du *Border*; à ce rhythme qui semble galoper comme le cheval dans la forêt; — se prête à tout, s'élève ou s'abaisse, peut fournir une longue course ou s'arrêter brusquement au gré du poète; — mode admirablement convenable au récit d'aventures, et dont l'emploi habile a si bien servi la verve des dramaturges espagnols.

La poésie du moyen-âge s'éveilla donc sous la baguette de Scott et reparut couverte de fer, active, impétueuse, superstitieuse, violente, passionnée, sauvage, au milieu des muses en falbalas et des muses doctorales de Hayley, de Darwin et de Merry. Walter Scott avait imité le coloris léger et transparent des légendes anciennes; comme ces vieux chroniqueurs en vers et en prose, il s'était gardé de rien approfondir, de mêler des observations à ses récits ou de la philosophie à ses tableaux. C'était l'Arioste pris au sérieux; au lieu du soleil d'Italie et de l'ironie légère qui colorait *l'Orlando*, voici un ciel pâle et doux, un pays sauvage, des vertus et des vices naïfs, une mélancolie gracieuse, les teintes septentrionales. Walter Scott ne s'avisa pas de creuser les caractères, de perfectionner la charpente de ses drames; il donna du mouvement, de la souplesse, une action rapide, un coloris prestigieux à ses récits. Comme ils rappellent vivement les vieilles ballades du Nord! Combien cette harmonie, plaintive et guerrière, écho de la harpe septentrionale qui ne s'était pas fait entendre depuis quatre siècles, sembla puissante et délicieuse!

Walter Scott força le public d'écouter ses vieux Chants de Geste. La même victoire fut remportée ensuite par les romans en prose du même auteur, qui contrarièrent toutes les habitudes sentimentales de son temps.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à Scott, c'est d'avoir négligé la forme et le style. Chez Swift, Sterne ou Johnson, le style est spécial et se fait reconnaître entre tous les styles. Voyez Swift. Une bile amère et étincelante, la *splendida bilis* d'Horace; une concision pleine de vigueur; l'expression populaire jointe à la finesse de l'ironie et à l'originalité du trait; une phrase nerveuse, sans parure, sans épithète, sans fard, sans prétention, mais sans grâce; l'amorce des vieilles locutions saxonnes et des trivialités énergiques ; — le distinguent de tous les prosateurs anglais. Sa période a une physionomie; son coloris sombre et dur est sa propriété unique. Même remarque quant à Samuel Johnson : une seule phrase de ce docteur célèbre pourrait servir de type à toutes ses phrases; il balance exactement les deux membres de sa période et charge l'un et l'autre plateau d'un nombre égal de substantifs et d'une quantité raisonnable d'adjectifs. Sa syntaxe est latine, sa phraséologie empruntée aux Romains, sa marche grave, lente et mesurée comme celle du colosse qui porte un monarque hindou. Au contraire son contemporain Sterne écrit comme il pense, de travers, des phrases obliques qui tracent un zig-zag perpétuel.

Walter Scott n'a pas de style; ce défaut le fera descendre dans l'avenir, un peu au-dessous de sa valeur réelle. Sa facilité se mêle d'incorrection, de diffusion et de négligence. Il ne burine point son idée avec cette ferveur d'artiste et cette fièvre de haine que l'on reconnaît chez Junius. Il ne s'amuse jamais à l'orner d'arabesques, à l'enjoliver d'archaïsmes, à la couvrir de grelots et de fleurs, comme Lawrence Sterne. Qu'elle se suffise à elle-même, dit-il, elle peut marcher seule et comme il lui plaira; elle a tant de choses à faire, tant de chemins à courir : *Biographies, ro-*

mans, nouvelles, critiques, essais, drames, histoires, compilations, ballades, épopées, travaux d'antiquaire! Elle ne peut s'occuper de sa parure, se mirer dans la source voisine, donner du temps à la coquetterie, cueillir les fleurs de la route, ni même rêver; elle observe en courant, et elle voit juste; c'est là sa grâce, son mérite et son plaisir!

---

§ V.

Détails biographiques. — Développement du génie de Walter Scott. — Ses Mémoires personnels. — Extraits.

Nous avons dit plus haut que le développement intellectuel de Walter Scott résultait immédiatement du mouvement des esprits teutoniques et de la grande révolution littéraire allemande au XVIIIe siècle. Écoutons Walter Scott lui-même: — « Je vais raconter, dit-il, les circonstances qui me firent entrer dans la carrière des lettres. Pendant les dix dernières années du dix-huitième siècle, la poésie n'avait jeté en Angleterre que bien peu d'éclat. Hayley à qui la mode avait quelque temps auparavant attribué plus de gloire qu'il n'en méritait, avait perdu cette vogue exagérée, quoiqu'il fût encore loué et chéri comme un homme bon et aimable. Le barde de la Mémoire (Samuel Rogers) sommeillait sur ses lauriers; celui de l'Espérance (Campbell) avait à peine commencé à attirer l'attention.

Cowper, poète d'une imagination brillante et d'une sensibilité maladive, venait de mourir. Robert Burns, dont nos voisins méridionaux pouvaient difficilement apprécier le génie voilé par les difficultés de son dialecte écossais, s'était longtemps borné à composer des chansons. Des noms, aujourd'hui célèbres partout où la langue anglaise est connue, commençaient à peine à être cités ; ceux de Southey, de Wordsworth, de Coleridge étaient obscurs encore. Les domaines du Parnasse, comme beaucoup de royaumes à cette époque, semblaient disposés à recevoir la loi du premier qui se présenterait pour s'en emparer, soit à titre légitime, soit par droit de conquête.

» Les rapports nombreux qui existent entre la langue allemande et le bas-écossais (1), portèrent plusieurs jeunes Écossais à creuser cette source nouvellement découverte de jouissances littéraires. Ils vivaient ensemble, et le temps qu'ils consacraient à cette étude se passait d'une manière fort agréable. Ce qui les amusait surtout c'était la paresse de l'un d'entre eux le jeune Scott qui, n'ayant pas le courage de se soumettre au travail indispensable de la grammaire et de ses règles, cherchait à se frayer une route vers la connaissance de l'allemand, au moyen des dialectes écossais et anglo-saxons, et commettait des bévues qui excitaient la gaîté de ses condisciples plus studieux et plus exacts que lui. Une cause plus habituelle encore d'amusement était le désespoir de leur maître qui trouvait impossible d'obtenir de ses élèves écossais le degré de sen-

(1) Walter Scott, philologue peu érudit, ne dit pas que le *bas-écossais*, « low-scotch » n'est que la transformation de la vieille langue commune aux populations de la Frise, des Basses-Terres d'Écosse, de la Suisse, du pays de Brême, etc.

sibilité qu'il jugeait indispensable pour apprécier les immenses beautés de ce grand, tendre et sublime Gessner qu'il admirait tant. Nous aurions désiré lire d'abord Goëthe, Schiller et quelques poètes dont Mackenzie avait le premier proclamé la gloire parmi nous. Le docteur Willick notre maître voulut nous faire commencer par les œuvres de Gessner, et il mit dans nos mains ses *Idylles* et la *Mort d'Abel*. La fade religiosité de de ces poèmes convenait peu à des jeunes gens de notre âge ; nous ne sympathisions guère plus avec la sentimentalité loquace d'Adam et de sa famille, qu'avec la douleur du Faune qui a brisé sa cruche, et qui, pour célébrer cette catastrophe, entonne une chanson en s'écriant : » Elle est cassée ! la plus belle des cruches ; elle est cassée, elle est cassée ! » Nous mettions le désespoir du pauvre docteur au comble, lorsque nous déclarions qu'Abel n'était qu'un sot, et, qu'à tout prendre, Caïn et Lucifer nous plaisaient davantage. Quand ces plaisanteries provoquées par la sensiblerie monotone et les extases affectées du poète nous manquaient, nous avions pour nous divertir les incroyables sons articulés par un Français, notre condisciple, qui essayait d'apprendre l'allemand dont il ne savait rien, par l'intermédiaire de l'anglais qu'il ne connaissait guère davantage. Dieu sait quelles notes il nous faisait entendre, lorsque ses organes inaccoutumés et rebelles, imitaient les sons gutturaux des deux langues réfractaires. C'était pour nous l'occasion de ces rires inextinguibles auxquels on ne s'abandonne guère que dans la première jeunesse, et dont presque toujours l'âge mûr tarit sa source. A la fin, après beaucoup de gaîté et un peu de travail, nous parvînmes presque tous à prendre une connaissance plus ou moins étendue de la langue allemande, dont les uns profitèrent pour étudier la philosophie de

Kant, les autres pour lire *Faust* ou *Werther*, plus conformes à notre goût que la *Mort d'Abel.* »

Cette tendance allemande de Walter Scott et de ses condisciples n'était pas un fait isolé ou exceptionnel. De leur côté, Southey et Coleridge, conseillés par l'étrange auteur du Moine, Lewis, cédaient à la même impulsion; tous, sans excepter Walter Scott, rédigeaient et publiaient des ballades terribles dans le genre de la *Lenore* de Bürger. Les poèmes du jeune Scott firent grand bruit. « On conçoit sans peine, dit-il, que mes succès dans la littérature n'aient pas été favorables à mes succès de barreau. Thémis, à Édimbourg et probablement partout ailleurs, est d'un caractère jaloux. Elle veut conserver son autorité intacte et ne supporte aucune concurrence. Il est prudent, si ce n'est indispensable, qu'un jeune légiste paraisse entièrement absorbé par sa profession. Quelque dépourvu qu'il soit d'occupations, il faut toujours qu'il ait l'air d'en être surchargé; quand on vient le voir, il doit paraître plongé dans ses dossiers comme dans un abîme. Peu de personnes sont capables d'une contention d'esprit ou d'une dissimulation aussi continues. De là des désertions multipliées. Aussi, dès qu'un novice paraît détourner légèrement son attention vers d'autres études, le signale-t-on comme un fugitif, et la clientèle se retire de lui. A cette époque, la Thémis écossaise se montrait encore plus ombrageuse que de coutume; sans doute elle avait la conscience de ses attraits supérieurs à ceux ses rivales. Dernièrement cependant elle s'est un peu relâchée de sa sévérité à cet égard pour M. Jeffrey (1) qui, après avoir dirigé, avec une grande

(1) Avocat célèbre du barreau écossais, éditeur de la *Revue d'Edimbourg* pendant près de trente années,

habileté, celui des recueils périodiques de notre âge, dont l'influence a été plus étendue, a dernièrement été élu par le consentement unanime de ses confrères, doyen de la Faculté, ce qui était la plus haute marque de considération qu'ils pussent lui donner. Mais à l'époque dont je parle, un jeune légiste qui avait quelque vocation pour les lettres, était obligé de la cacher avec soin. Mon goût pour la littérature dépassait beaucoup mon amour des lois, et les plaideurs s'éloignaient naturellement d'un jeune homme signalé comme amateur de ballades nationales ou germaniques. Bientôt nous nous trouvâmes, ma position et moi, à peu près sur le même pied que l'honnête Slender et madame Page : »

» — Il n'y avait pas grand amour entre nous dès le commencement; il a plu au ciel de le diminuer encore, quand la connaissance a été plus intime.

« Je sentis que le temps était venu ou de renoncer à tous les rêves qui remplissaient mon imagination et de travailler jour et nuit, ou bien de dire un adieu définitif aux lois et à leurs commentateurs. J'avoue que j'éprouvais une vive répugnance pour la plus sévère de ces résolutions que beaucoup de gens auraient considérée comme la plus sage. Comme mes transgressions avaient été nombreuses, il eût fallu que mon repentir fût signalé par l'étendue et la solennité de mes sacrifices.

» Sachez aussi que, depuis ma quatorzième ou ma quinzième année, ma santé, jusque-là fort délicate, était devenue robuste. J'étais né boiteux; mais depuis l'amélioration de ma santé, j'étais malgré cette circonstance, un bon marcheur et un excellent cavalier; plus d'une fois, il m'était arrivé de faire trente milles (10 lieues) à pied, et cent mille environ (33 lieues) à cheval sans m'arrêter.

Je voyageais, de cette manière, très-agréablement à travers des portions de pays peu accessibles, et qui me procurèrent plus de plaisir et d'instruction que d'autres que j'ai visités depuis d'une manière bien plus commode. Je me livrais aussi aux plaisirs de la chasse avec quelques succès et beaucoup d'ardeur. Il aurait fallu renoncer à ces plaisirs ou du moins en user avec modération si je fusse resté jurisconsulte. Il est douteux même que j'eusse pu, si j'avais respecté toutes les convenances de ma profession, conserver le grade que j'occupais dans un corps de volontaires de cavalerie.

» La terreur de l'invasion française préoccupait alors les esprits. La Grande-Bretagne appelait de tous côtés ses enfants à sa défense ; et plusieurs qui, comme moi, consultaient leur zèle plus que leurs forces, avaient répondu à cet appel et pris les armes. Toutefois, je ne fus pas inutile pour maintenir la discipline dans mon corps, point sur lequel il prêtait fort à la critique ; à d'autres égards il ne méritait que des éloges ; il se composait de beaux hommes, armés et bien montés à leurs frais. Les soins que me donnait ce service occupaient agréablement une partie de mon temps, et cette activité sans fatigue contribuait à augmenter ma répugnance pour les études assujétissantes qu'exige la profession du barreau. D'un autre côté, mon père qui aurait été affligé de me voir renoncer à cette carrière, était mort depuis deux ou trois ans, de manière que je n'avais plus aucun contrôle qui m'empêchât de suivre ma propre inclination ; j'ai déjà dit d'ailleurs que mon revenu était suffisant pour me procurer quelques aisances de la vie ; je n'étais pas condamné à un travail pénible, et rien ne s'opposait à ce que je choisisse le genre d'occupations le plus conforme à mes goûts. Cela me fut d'autant plus

facile qu'en 1800, j'avais obtenu la place de shériff du comté de Selkirk, qui valait environ 300 liv. st. (7,500) par an; place qui m'était agréable parce que j'avais dans le comté plusieurs parents et beaucoup d'amis. Mais en abandonnant la profession pour laquelle j'avais été élevé, je me prescrivis certaines règles de conduite dont je ne me suis guère départi, et que je vais faire connaître au risque d'être taxé d'un peu d'égoïsme, dans l'espoir qu'elles ne seront pas inutiles aux personnes qui se trouveront dans une situation analogue à la mienne.

» Après avoir examiné la vie et la fortune de ceux qui ont suivi la carrière des lettres, je me convainquis que ce qui a le plus compromis leur bonheur et leur réputation, c'est ce caractère d'irritabilité que Horace avait déjà signalé chez les poètes. Il ne faut pas une grande pénétration pour voir que la petite guerre de Pope contre les sots de son temps n'aurait pas eu lieu s'il n'eût pas souffert des vives piqûres que lui faisaient tous ces insectes littéraires qu'il pouvait écraser par milliers dans sa main. Voltaire a conservé encore moins de dignité à l'égard de ses ennemis; et l'on citerait beaucoup d'autres hommes du plus beau talent, qui, pour se venger de quelques misérables injures, se sont couverts de ridicule pendant leur vie, et seront pour l'avenir des objets éternels de pitié. Je n'avais nullement la prétention d'égaler le génie des grands hommes qui s'étaient laissés aller à ces faiblesses; mais je résolus de faire tout mon possible pour ne pas imiter leur exemple. Je résolus en outre de conserver le rang que j'occupais dans la société générale, et de ne pas céder au désir naturel de vivre exclusivement dans le cercle des beaux esprits. En agissant ainsi, j'imaginai que j'échapperais à la faute ordinaire

de mes pareils, d'attribuer une importance exagérée aux travaux littéraires, comme si, au lieu d'être une fleur de la vie sociale, il en constituaient la base. A l'exemple de Gilblas, je me promis de préférer même la société de mon commis à celle de la gent littéraire, de continuer à prendre intérêt à tout ce qui se passait autour de moi, et de ne devenir homme de lettres qu'à mon pupitre et dans l'intérieur de ma bibliothèque. Bien résolu à n'écouter que les critiques faites de bonne foi, et à ne tenir aucun compte de celles qui se présenteraient sous la forme de la satire, j'armai mon cœur d'un triple airain contre la guerre d'escarmouche des parodies et des sarcasmes. Quand une plaisanterie dont j'étais l'objet était bonne, j'en riais le premier; quand elle était mauvaise, je la laissais tomber dans l'oubli, ce qui ne tardait pas à arriver. C'est à la fidèle observation de ces règles faciles à suivre, que j'ai dû, pendant une carrière de trente années, consacrées à de nombreux travaux d'esprit, de ne me trouver engagé dans aucune querelle désagréable; et, ce qui m'a encore été plus agréable, d'obtenir l'estime et l'affection des hommes les plus distingués des divers partis. Une autre résolution que je pris en même temps, mais qui, j'en conviens, n'est pas également à la portée de tout le monde, c'était de m'assurer des moyens d'existence indépendants de mes travaux littéraires. Je voulais que la littérature fût pour moi un bâton et non une béquille, et que les produits de mon travail ne fussent pas nécessaire pour me faire vivre. Je désirai en conséquence que mes amis me fissent obtenir un de ces postes honorables de la judicature, dans lesquels les personnes du métier viennent chercher un refuge, quand elles sentent qu'elles n'ont pas ce qu'il faut pour aspirer à de grands honneurs et à des emplois plus importants.

A cette époque de ma vie, je possédais tant d'amis en mesure de m'aider, pour me faire obtenir ce *nec plus ultrà* de ma modeste ambition, que je devais espérer de voir mon vœu rempli ; j'obtins en effet ce que je désirais.

» J'avais pour ami un fermier, homme de beaucoup de sens, doué d'un goût naturel et d'un sentiment poétique très-délicat. Il aimait la chasse comme moi. Un jour que nous dînions ensemble, je saisis cette occasion de lui lire le premier chant de la *Dame du Lac*, pour observer l'effet que produirait cette œuvre sur un homme que je pouvais considérer en quelque sorte comme le représentant ou l'analogue de la généralité des lecteurs. Il est inutile de dire que je me proposais de me laisser plutôt guider par les impres-pressions que son âme éprouverait, que par les observations qu'il jugerait à propos de m'adresser. L'accueil qu'il fit à mes vers eut quelque chose de fort étrange. Il plaça sa main sur ses yeux et écouta avec une attention profonde, jusqu'au moment où les chiens se jettent à la nage pour suivre la barque sur laquelle leur maître s'est embarqué avec Ellen Douglas. Il tressaillit alors en poussant une exclamation subite et en frappant la table avec son bras, et dit, d'un ton de censure, qu'on avait eu grand tort de laisser les chiens se jeter à l'eau après une chasse si fatigante, et que c'était le moyen de les perdre. J'avoue que je fus très-flatté de l'espèce de rêverie dans laquelle était tombé ce zélé chasseur, qui avait fini par oublier que tout ce que je lui lisais n'était qu'une fiction.

» La *Dame du Lac*, qui devait d'abord se publier de compte à demi, fut ensuite achetée 500 liv. st. (12, 500 fr.) par MM. Longmann et Ce, auxquels ils ajoutèrent plus tard 100 liv. st. (2,500 fr.) par une générosité volontaire, quand ils virent le grand succès qu'obtenait ce poème.

Cette somme me fut offerte pour me mettre à même de remplacer un beau cheval que j'avais perdu en me promenant avec l'un de ces messieurs. Les éditeurs du *Lai du dernier Ménestrel*, encouragés par le succès du poème, m'offrirent eux-mêmes 1000 liv. st. (25,000 fr.) pour *Marmion*.

» Cette négociation, qui n'avait rien de secret, donna à lord Byron, alors en guerre avec tout ce qui noircissait du papier, l'occasion de me mentionner dans sa satire des Bardes anglais et des Critiques écossais (1). Je n'ai jamais pu concevoir comment un arrangement entre un auteur et ses éditeurs, qui avait également satisfait tous les intéressés, pouvait être censuré par un tiers. Je n'avais employé aucun charlatanisme pour faire valoir ma marchandise, et j'avais tout d'abord accepté l'offre de mes éditeurs, que je considérais comme très-convenable. Quant à ces messieurs, loin de se repentir de l'affaire qu'ils avaient faite, il en furent si contents que, pour me témoigner leur satisfaction, ils me firent ensuite un cadeau qui ne pouvait qu'être bien accueilli par un jeune maître de maison, celui d'un baril d'excellent claret. »

Tels sont les détails finement naïfs que Walter Scott nous donne avec une apparente et gracieuse indifférence sur le progrès de sa pensée et de sa gloire. Il en parle comme s'il était question d'un autre, avec une froideur et une bonhomie parfaites. Ce qu'il n'a pas dit, c'est sa vie morale, son économie domestique, son courage vis-à-vis du destin contraire, sa laborieuse persévérance dans la prospérité, sa tranquille résignation dans les revers, son noble culte de l'indépendance.

(1) English bards and scotch reviewers.

§ VI.

Vie morale de Walter Scott. — Sa lutte contre la fortune. — Distribution et emploi de son temps.

On a vu que Walter Scott, à son entrée dans le monde, n'était pas absolument dénué de patrimoine; son revenu, assez médiocre *(res angusta domi)*, l'arrachait à l'horrible servitude de l'homme de lettres, forcé d'acheter avec sa pensée le pain de chaque jour, mais ne suffisait pas à un fils des Scott, à un parent du duc de Buccleugh. Ce fut avec cette médiocre aisance et une santé qui, altérée en 1818, fut toujours chancelante jusqu'à sa mort, qu'il s'éleva en moins de douze années au premier rang des hommes intellectuels de l'Europe, supporta une grave banqueroute, produisit quarante volumes, fit honneur à des engagements qui eussent embarrassé un riche banquier, et mourut à la peine sans laisser de fortune à sa famille, et après avoir sacrifié à son honneur ses veilles, ses sueurs et son sang. Les lecteurs et les admirateurs de Walter Scott ne connaissent que la moitié de son génie, de son âme et de sa vertu.

« Scott, dit un médecin de ses amis, était un de ces fa-
» voris de la nature, qui ont reçu de Dieu une extrême
» énergie musculaire, jointe à la délicatesse la plus exquise
» de la sensibilité nerveuse. Comme Mirabeau, Luther et
» Fox, c'était un athlète, doué de la constitution de
» l'homme de génie : alliance rare. La force de ses bras
» était prodigieuse, et chez lui le développement du tho-

» rax dépassait les proportions ordinaires des hommes les
» plus robustes. L'excès du travail finit par abattre cette
» puissance gigantesque : on sait que le propre des occupa-
» tions intellectuelles est d'augmenter et d'exalter l'activité
» nerveuse aux dépens de la contractilité musculaire.

» En 1818, je rencontrai Walter Scott dans une des
» rues les plus fréquentées d'Édimbourg ; il était à cheval,
» courbé vers le pommeau de sa selle, ayant peine à se
» soutenir, la figure pâle, le front ridé ; il ressemblait à
» un mourant. »

« — Voyez, me dit-il, je monte à cheval par régime (*for*
» *the wholesomes*) ; ce qui est le plus triste exercice du
» monde. Les médecins me disent que la souffrance ne tue
» pas. S'il faut souffrir encore trois mois comme j'ai souf-
» fert depuis quelque temps, mourir vaudrait mieux. »

« Non-seulement il vécut ; mais, en suivant un régime
» très-sévère qui ne dura pas moins de cinq années, il se
» rétablit peu à peu. Cette lutte contre le mal physique
» n'interrompit pas un instant ses travaux intellectuels.
» Deux chefs-d'œuvre, *Ivanhoé* et la *Fiancée de la Lam-*
» *mermuir*, furent dictés par le malade ; tour-à-tour
» M. John Ballantyne et son vieil intendant, William
» Laidlaw (celui qui fut chargé de l'arrangement et de la
» distribution d'*Abbotsford*), lui servirent de secrétaires.
» Au milieu des scènes les plus comiques, lorsqu'il traçait
» le caractère burlesque de Caleb Osbaldistone, ou inven-
» tait les dialogues de cet original, l'angoisse de la souf-
» france l'arrêtait tout-à-coup ; il suspendait sa dictée,
» attendait un moment, et, faisant répéter le dernier mot,
» reprenait le fil de son récit. »

A la troisième série des *Contes de mon Hôte*, à *Ivanhoé*, à la *Fiancée de Lammermuir*, succédèrent le *Monastère*,

l'*Abbé*, *Kenilworth*, douze volumes en douze mois. La gloire de Scott était au comble; il devint baronnet. Constable, auquel ces publications semblaient assurer une fortune considérable, avançait à Scott des sommes assez fortes pour que le château d'Abbotsford s'embellît des recherches du luxe le plus intéressant et le plus poétique. Une hospitalité digne d'un prince accueillit ceux qui venaient visiter la gloire de l'Écosse. Comment Walter Scott, malade, forcé d'entretenir une correspondance perpétuelle et nombreuse, recevant beaucoup de monde, ne sentit-il pas décroître sa fécondité littéraire? Comment parvint-il à augmenter le nombre de ses heures et à suffire à tant de travaux? Par quel emploi de son temps ce problème fut-il résolu? C'est ce que l'on verra bientôt.

Les cinq années suivantes produisirent vingt-trois nouveaux volumes, parmi lesquels il faut distinguer spécialement le *Pirate*, les *Aventures de Nigel* et *Quentin Durward*. De nouveaux embellissements firent d'Abbotsford un château de féerie : sir Walter y vivait en suzerain. Quelques personnes lui ont reproché cette tendance aristocratique ; ces domaines conquis à la pointe de la plume, n'étaient-ils pas aussi légitimement acquis que si leur maître les eût payés à la pointe de l'épée?

En 1825, après de longs travaux, Walter Scott, malgré son opulence apparente, se trouvait dans une position assez difficile. Les domaines d'Abbotsford avaient été transportés sur la tête de son fils aîné; pour faire honneur à ses affaires, il avait endossé pour 80,000 liv. st. de billets de la maison Constable; sa propriété personnelle, Abbotsford excepté, n'eût pas produit plus de 10,000 liv. st. Jusqu'alors la maison Constable avait paru solide; mais une crise approchait; on avait abusé du crédit, et toutes les

bourses allaient se fermer. Constable doué d'une imagination aventureuse, féconde en chimères et en espérances, qui compromettait le réel pour l'incertain, avait tenté avec une audace fatale les chances extrêmes de la fortune. Sa santé était fort altérée en 1825 lorsque, ne pouvant faire honneur aux billets trop nombreux lancés par lui dans la circulation, il essaya d'en effectuer le renouvellement. La crainte d'une banqueroute définitive rendait les banquiers écossais assez traitables; à Londres, il fallut se soumettre aux exigences usuraires des hommes d'argent. Le libraire ne se déconcerta point : il forma le plan d'une immense entreprise, à laquelle la *Vie de Napoléon*, par Walter Scott, devait servir de prélude; il enrôla sous ses drapeaux toutes les célébrités contemporaines; et sans doute il eût échappé à la ruine sans les sinistres qui eurent lieu sur la place de Londres. La panique fut générale; les prêteurs se refusèrent à tous les engagements qu'on était prêt à souscrire; les paiements de Constable furent suspendus; et Walter Scott eut à répondre des 80,000 liv. st. (2,000,000 fr.) pour lesquelles il s'était engagé.

Ce désastre était parfaitement inattendu. Walter Scott le subit sans se plaindre; sa santé ne s'altéra pas et son humeur resta la même. Je lui rendis visite dans sa petite maison d'Édimbourg, rue du Château. Au lieu d'habiter le premier étage, il s'était relégué au second; le crâne de Bruce, en plâtre, moulé sur le crâne même du vieux roi, et trouvé dans son tombeau, était le seul ornement de la cheminée. Un soleil pâle de novembre venait éclairer ce débris de la grandeur héroïque; et rien n'était plus attendrissant que cette petite chambre, habitée par un homme de génie, forcé de recommencer toute sa vie à soixante ans.

En janvier 1826, la liquidation est commencée. De tous les billets endossés par Scott et souscrits par Constable, pas un ne peut être remboursé. Voilà le propriétaire d'Abbotsford obligé de subvenir à l'existence de sa famille, et de payer en outre quatre-vingt mille livres sterling; ce coup attaquait à la fois sa fortune et sa réputation. Le bruit se répandit qu'il avait connu d'avance la situation réelle des affaires de Constable, et que l'endossement au moyen duquel il s'était procuré du numéraire était inexcusable. Les événements ont prouvé l'injustice de cette dernière accusation; de quoi n'accuse-t-on pas l'homme qui a le malheur d'avoir du génie!

Quelques-uns de ses créanciers, race toujours prompte à supposer la fraude, se montrèrent fort rigoureux, et feignirent de ne pas croire à la moralité de leur débiteur. D'autres lui offrirent des facilités de paiement. Un banquier de Londres alla même jusqu'à lui faire parvenir une somme assez considérable comme prêt remboursable à une époque indéterminée. Walter Scott renvoya l'argent.

Non-seulement il ne murmura pas, mais on l'entendit excuser le libraire Constable soupçonné de banqueroute frauduleuse. « Tant que Dieu m'accordera la vie et la santé, me disait Scott, le travail ne me fera pas peur. Voici bien des années que j'ai passées, enseveli dans les souterrains d'un labeur volontaire. Pourquoi, maintenant que ce labeur devient indispensable, reculerais-je devant lui? » Il fit vendre à l'enchère sa maison et son mobilier d'Édimbourg; fit assurer sa vie pour vingt-cinq mille livres sterling, au bénéfice de ses créanciers; livra comme gage de la créance tous les meubles et effets d'Abbotsford, et souscrivit l'engagement de les racheter au prix d'une somme annuelle, jusqu'à la complète liquidation du

capital et des intérêts. Le sort sembla vouloir éprouver son courage. L'hiver de 1826 fut dur à Édimbourg, l'argent rare, le froid intense. A peine les riches purent-ils faire face aux calamités de la crise financière, de la disette et d'une température rigoureuse. Lady Scott, dont l'irritabilité nerveuse avait été depuis longtemps pour son mari une source de chagrins et d'inquiétudes, tomba dangereusement malade. C'était une Française, la fille d'un riche commerçant de Lyon nommé Charpentier. Bientôt la mort de lady Scott vint augmenter les chagrins de sir Walter qui avait fait bon ménage avec elle, malgré l'extrême susceptibilité de caractère qui la distinguait.

Il se renferma dès-lors dans son cabinet, et, comme le soldat et le marin qui ne bougent pas du poste confié à leur courage, il accomplit avec une persévérance inflexible la tâche imposée. Il ne laissa pas même échapper une plainte lorsque le public vint acheter ses dépouilles, lors de cette vente à l'encan, ignoble et douloureuse cérémonie, dont lui-même avait donné dans *Guy Mannering* une description si touchante. Il livra au dernier enchérisseur les antiquités chéries et les livres adorés auxquels il attachait tant de prix. Je lui rendis encore visite à cette époque; il avait loué un très-petit appartement dans une rue écartée; à peine un écolier s'en serait-il contenté; il ne quittait plus son pupitre. Levé à six heures du matin, il avait achevé avant dix heures une feuille d'impression entière, seize pages in-octavo, ou vingt-quatre pages in-12. Comme sa correspondance devenait plus considérable et plus importante chaque jour; il répondait à toutes les lettres, d'une manière fort laconique et sans jamais les relire. Je lui exprimais l'étonnement que m'inspirait cette facilité :

« Oh ! me répondait-il, c'est là un bien petit exploit. »

Son écriture était devenue si fine et si menue que chacune de ses pages valait deux pages in-quarto. En sortant du tribunal, quelque fatigué qu'il fût, il reprenait sa tâche, ne recevait personne, retournait au travail dès que le dessert était enlevé, et continuait ce labeur jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Je lui disais que sa santé en souffrirait ; il se mettait à sourire :

« Allons, allons (me répondait-il, en faisant allusion aux travaux de la campagne) ; tant que le soleil brille il est bon de faire ses foins.

— Mais vous succomberez !

— Non ! Je suis même persuadé que, pour se créer un honnête revenu par des travaux littéraires, il suffit d'une grande patience et d'un labeur constant. C'est une ressource que je recommande à ceux de mes amis que les banqueroutes récentes ont ruiné; ils ne m'écoutent pas. »

Walter Scott se trompait : sa riche et inépuisable organisation était douée d'une faculté créatrice qui n'appartenait qu'à elle. Un exemple si brillant ne doit séduire personne; Scott lui-même est mort à la peine. Lisez les lettres particulières de lord Byron et le Mémoire que M. Dallas a consacré à ce poète; vous saurez ce que c'est que la lutte du génie contre la société qui lui refuse du pain. Byron, qui n'était ni pauvre ni inconnu, souffrit amèrement. A quels misérables artifices fut-il obligé d'avoir recours, non pour faire réussir, mais pour faire imprimer *Childe-Harold?* La persévérance et le talent ne sont rien sans les ressources du patrimoine ; le bien-être matériel de l'homme de génie dépend des chances les plus incertaines.

Le premier résultat de ce redoutable labeur auquel Walter Scott se soumettait fut un ouvrage bien inférieur

à tout ce que le romancier avait produit jusqu'alors : *Woodstock*. La contrainte et la tristesse se font sentir dans cette composition qui n'a pas la liberté, la spontanéité, la grâce sauvage et indépendante d'*Ivanhoé* et des *Puritains*. Les créanciers de Constable voulurent arrêter l'impression de l'ouvrage, sous prétexte qu'il avait été vendu à ce dernier libraire, et que, par conséquent, il leur appartenait. « C'est vrai, leur répondit-il, j'ai promis d'écrire et Constable a promis de payer ; mais Constable n'a pas payé, je ne suis plus forcé d'écrire. La moitié du roman est encore dans ma tête ; cette moitié y restera jusqu'à meilleur avis. »

Sa fermeté déconcerta les assaillants. On permit à Walter Scott de payer ses propres créanciers au fur et à mesure de ses recettes et de ses travaux. L'*Histoire de Napoléon*, qui succéda à *Woodstock*, fut achevée avec une rapidité extraordinaire ; pour recueillir des documents et fixer des dates, il fit un petit voyage à Paris, voyage qui contribua beaucoup à rétablir sa santé et à distraire son esprit fatigué.

« Que pensez-vous, lui demandai-je, de votre excursion en France ?

— Elle aurait été charmante, si j'avais pu garder l'incognito ; le bruyant accueil que l'on m'a fait m'a singulièrement ennuyé. J'ai d'ailleurs tiré grand parti pour ma santé de l'exercice et du changement de lieu. A Édimbourg, mes nuits étaient sans sommeil ; je n'ai recommencé à dormir qu'à Paris. »

Les neuf volumes de cette histoire Napoléonienne, si vaste, si compliquée, si difficile à classer, sortirent de sa plume et furent le fruit d'une seule année. Il faut bien l'avouer, des traces nombreuses de précipitation et de négligence dé-

parèrent cette entreprise. Plus d'une fois il a exprimé le regret de n'avoir pu consacrer à l'*Histoire de Napoléon* tout le temps que réclamait une pareille œuvre. Sous le rapport pécuniaire, le succès avait dépassé ses espérances, le manuscrit lui avait rapporté 14,000 liv. st. (350,000 fr.).

Cette somme qui commença la liquidation de ses dettes, fut versée entre les mains des créanciers et réduisit ses calomniateurs au silence. La vieille hospitalité de sa maison renaquit et lui rendit une de ses jouissances les plus vives; la plupart des ouvrages périodiques lui demandèrent sa collaboration comme une faveur; les étrangers couvrirent d'or les autographes échappés de sa plume. Comme l'état de sa fortune ne lui permettait plus de venir au secours des auteurs malheureux, il suppléait à cette impuissance par des articles consacrés à leurs ouvrages, et qui absorbaient une partie de son temps. « Je fais de mon mieux, me disait-il un jour; mais trop souvent mes efforts sont inutiles : l'auteur que je veux faire connaître a soin de me démentir par de mauvais ouvrages. Il y a des gens qui prennent une peine incroyable pour se damner eux-mêmes, des malheureux que rien au monde ne peut sauver. »

Vers le commencement de 1827 il leva le voile qui avait couvert jusqu'à cette époque l'auteur de *Waverley*. Le bruit s'était répandu que Walter Scott n'avait écrit ni les *Puritains* ni *Rob-Roy;* on croyait que diverses personnes, entre autres M. Thomas Scott, avaient, sinon composé entièrement, du moins enrichi de quelques détails les admirables romans que l'Europe avait accueillis avec tant de joie et de reconnaissance. Walter Scott eut l'excellente idée de publier une nouvelle édition de ses ouvrages, de donner à cette publication la forme mensuelle, et d'abandonner la moitié du profit à ses créanciers. Chacune

des années 1827, 1828 et 1830, produisit un roman original ; l'*Histoire d'Écosse*, pour l'Encyclopédie du docteur *Lardner*, les *Contes du Grand-Père*, un volume de *Poésies dramatiques*, des articles nombreux pour la Revue trimestrielle et la Revue étrangère, enfin les *Lettres sur la Démonologie*, grossirent le bagage de l'écrivain pendant la même époque.

L'angoisse morale exerce sur les facultés de l'intelligence une action corrosive et délétère, dont on peut remarquer la trace dans ces derniers ouvrages de Walter Scott. Assurément ce sont les créations d'un homme spirituel et instruit, mais son esprit n'a plus toute la puissance qui émane de la liberté ! Il savait que le capital de sa dette diminuait, et il comprenait trop bien qu'elle n'était pas éteinte ; on ne respectait pas toujours son génie et son honneur, et quelques personnes lui témoignaient leurs inquiétudes quant au solde total de leurs créances.

Il y a dans la nature spéciale du créancier une particularité curieuse ; offrez-lui une fraction minime de sa dette et payez à l'instant même ; il oubliera sa perte et se contentera de ce que vous lui aurez offert. Essayez d'amortir lentement et progressivement le total de la créance, vous verrez son anxiété fébrile s'accroître en raison du faible reliquat de la somme due. Un honnête Israélite qui habitait Londres en 1828, eut le courage de résister à toutes les prières qui lui furent adressées et à tous les exemples donnés par les autres créanciers de Walter Scott. Porteur d'un billet endossé par ce dernier, il déclara qu'il lui fallait le paiement intégral et prompt du montant de ce billet, ou qu'il profiterait du bénéfice de la loi. Déjà les ordres étaient donnés ; les agents de la justice étaient en campagne, lorsqu'on parvint à prouver que ce billet était le ré-

sultat d'un trafic usuraire; la créance entière fut déclarée nulle, et si Walter Scott paya le billet, ce ne fut que par une loyauté bien rare et qui dut étonner beaucoup notre usurier.

Quelques plaisirs vinrent se mêler à l'éternel labeur et au dévouement héroïque de cette vie. Il put continuer et achever les embellissements de son cher Abbotsford, compléter ses collections d'armures et de livres, recevoir à sa table les hommes distingués pour lesquels le manoir écossais était un lieu de pèlerinage, et entourer son existence presque seigneuriale d'un éclat et d'un respect dont les écrivains ont rarement à se faire gloire et dont peu de seigneurs suzerains ont joui. Je laisse à d'autres le soin de décrire ses belles avenues, les mouvements de ses vastes terrains et les mille antiquités vénérables qui réalisèrent les fictions du romancier magicien. Je fus moins frappé de cette richesse que du caractère personnel de Walter Scott. On devinait partout l'invisible présence, non-seulement d'un excellent maître, mais d'un homme plein d'ordre et de goût, qui du fond de son cabinet avait réglé les arrangements de sa maison, et donné l'impulsion à ce petit royaume. Imaginez mille soins curieux dont les étrangers se trouvaient environnés; une recherche ingénieuse de ce qui peut augmenter le bien-être de la vie; un rare bon sens dans les distributions du ménage; aucun bruit dans le château; moins de luxe que de *confortable;* tous les arrangements nécessaires pour préserver des grands froids les hôtes d'un château situé sous une température glacée, près d'une rivière marécageuse; enfin les chambres de l'édifice disposées et préparées d'avance avec une élégance qui n'excluait ni l'éclat, ni la volupté.

Il serait difficile de dire pourquoi l'on se trouvait si par-

faitement bien dans le château de Walter Scott. Ce bien-être tenait à des détails minutieux. C'étaient des domestiques si bien stylés, que ni leurs voix ni leurs pas ni le bruit de leurs occupations intérieures ne venaient vous troubler. Dans un édifice qui souvent contenait dix-huit ou vingt habitants, on voyait ces domestiques, les pieds enveloppés de flanelle, glisser rapidement le long des immenses galeries, et, sans attendre l'appel de la sonnette, prévenir tous vos désirs. Le vieux Jean, confident ou plutôt ami de Walter Scott, ivrogne invétéré, toujours sobre pendant le service, attendait pour se livrer à sa passion l'unique jour de congé qui arrivait toutes les quinzaines. L'éclairage se faisait au moyen du gaz que l'on laissait brûler nuit et jour dans la salle à manger. Un seul caléfacteur échauffait toute la maison; en hiver une température égale était ainsi maintenue dans l'édifice. Les appartements d'amis étaient pourvus, non-seulement du mobilier nécessaire, mais de tous ces menus détails qu'il est agréable de trouver sous la main. Un mince et élégant tuyau de bronze laissait échapper un filet de gaz allumé, tout-à-fait imperceptible le jour, mais qui épargnait l'ennui et la fatigue des allumettes et des briquets et qui le soir, par un seul tour de vis, répandait une éclatante lumière. Chaque chambre avait son écritoire, sa fourniture de bureau, sa petite bibliothèque, son robinet d'eau pure, ses crayons pour dessiner, sa petite horloge antique et ses grands cahiers d'estampes. Il m'est arrivé souvent de comparer cet arrangement intérieur, créé par la bienveillante prévoyance de l'hôte, à la magnificence inutile ou au luxe incommode de ces châteaux de France et d'Angleterre, où, pour écrire une lettre, vous êtes obligé de sonner trois fois le domestique, et d'emprunter l'écritoire de monsieur, de madame

ou du précepteur. Ces différentes dispositions, dues à la prévoyance de Walter Scott, avaient l'immense avantage d'économiser le temps des serviteurs, d'employer un moins grand nombre de bras, et de les laisser tout entiers à des occupations plus importantes. D'après le même principe, Scott, en réglant la décoration de ses appartements, visait moins au luxe et à la richesse qu'à la recherche élégante, à l'harmonie de l'ensemble et des détails.

On ne pouvait voir sans plaisir ces vieux *splachans* ou mousquets des montagnards qui résumaient toute l'histoire des clans sauvages ; ces débris d'armures chevaleresques fracassées ; ces portraits et ces bustes gothiques ; ces portes sculptées sur le modèle des vieux panneaux de couvent, et ces vastes cheminées, imitation exacte des cheminées des anciens palais d'Écosse ; et ces buffets armoiriés, dont le chêne noir, acquérant par le laps des années une teinte rougeâtre, produit un effet si pittoresque. Les sculptures gothiques étaient exécutées, non par les menuisiers et les ébénistes d'Édimbourg, de Dunfries et de Glascow, mais par les vassaux de Scott qui se plaisait à les instruire, et qui au bout de quelque temps d'apprentissage, en faisait d'excellents ouvriers.

Il achetait peu de tableaux, et préférait aux chefs-d'œuvre de l'art quelques curiosités qui rappelaient des faits historiques. Un portrait en pied de la reine Élisabeth, dansant le *coranto* (danse du XVIe siècle); portrait que M. Kirk-Patrick Sharpe, amateur fort distingué, avait dessiné à la plume, avait le privilége de le faire rire dans ses plus mauvais jours, lorsque sa santé ébranlée altérait la sérénité de son humeur. En effet c'était quelque chose de singulièrement grotesque que cette lourde collerette empesée, ces cheveux retroussés, cette tête écrasée sous

les ornements et les perles, ces boucles d'oreilles gigantesques, cette physionomie de pagode chinoise dansant avec une grâce solennelle! Il était impossible de ne pas rire en la contemplant. Walter Scott avait aussi beaucoup de prédilection pour ses *quaichs,* dont la collection était nombreuse et curieuse. Les *quaichs* sont de petites tasses rondes, à deux anses, particulières à l'Écosse, tantôt composées de morceaux rapportés de couleurs différentes, tantôt creusées dans l'agathe, le marbre, l'ébène, l'ivoire ou le bois. Des traditions intéressantes se rapportaient à ces *quaichs* que l'on apportait dans une corbeille, au moment où les liqueurs paraissaient sur table. L'un de ces vénérables vases s'appelait *le Prince-Charles*, et l'autre portait le nom de *Rob-Roy.*

Ajoutons ici quelques particularités qui compléteront cette esquisse. A la fin de sa vie, Scott ne pouvait souffrir la lecture. Habitué à la composition originale, les pensées des autres n'étaient pour lui que d'un intérêt secondaire et ne suffisaient point à l'activité de cet esprit avide d'émotions. La plupart des hommes âgés se consolent par la lecture et la gastronomie; Scott, sur ses derniers jours, était l'homme le moins gastronome que l'on puisse imaginer. Comme Napoléon, il ne consentait jamais à tenir table longtemps et se retirait dès huit heures dans sa magnifique bibliothèque, où ses convives le suivaient. Là, on parcourait les gravures d'une des plus belles collections possibles, on écoutait le piano et la harpe de madame Lockhart et de miss Scott. Vers dix heures des rafraîchissements étaient apportés. Sir Walter Scott demandait un verre de porter et se retirait à onze heures.

J'ai déjà dit comment la continuité d'application donnée par Walter Scott à ses travaux littéraires et à ses fonctions

publiques fraya la route qui devait le conduire à une mort prématurée. Un jour je me plaignis à lui de cette assiduité excessive et j'essayai de lui en faire prévoir les résultats : « Un homme, lui dis-je, qui dans la carrière civile a marché longtemps d'un pas ferme, honnête et probe, qui a été utile à son pays, devrait obtenir sa retraite comme un général d'armée obtient la sienne, et se reposer sur ses lauriers.

— J'ai grande envie de vous gronder, me répondit-il. Ne sommes-nous pas tous ou à peu près forcés de faire ce qui nous déplaît, sans obtenir ce que nous désirons ? il nous faut payer nos conquêtes en monnaie équivalente, et exécuter ce qui nous ennuie ; maxime que je vous conseille de méditer à loisir. Pour moi, je suis rompu au travail, peu m'importe la quantité. Je ne vois pas pourquoi mon pays me paierait pour ne rien faire ? Vous dites que j'accorde trop de temps à mes occupations littéraires. Qu'en ferais-je, de ce temps, je vous prie ? Comment l'employer ? Voudriez-vous que ma vie se passât à jouer au whist, comme fait notre ami Hamilton ? Supposez que l'on vous condamnât à jouer au boston pendant sept heures de suite : vous lèveriez les yeux au ciel, pour demander grâce de ce supplice ! Croyez-moi ; tout est dans l'âme, la force de volonté décide de tout. Nos devoirs ne nous paraîtraient pas si désagréables, si notre méchante nature ne nous les montrait sous cet aspect. »

Stoïcisme que j'admirais, mais qui allait se briser contre les lois éternelles de la nature. L'anxiété de l'esprit, l'inquiétude de l'âme, sans tuer un homme d'un seul coup, l'assassinent lentement et le font tomber victime d'une érosion progressive, d'une action imperceptible et incessante, qui attaque, mine, affaiblit, détruit enfin le système nerveux, et cette destruction va toujours en augmentant jus-

qu'au moment où la paralysie commence, où les organes s'éteignent l'un après l'autre. Le martyre moral de Walter Scott avait duré six années. L'intensité de cette lutte devait triompher des facultés de l'homme le plus vigoureux. En effet l'on vit des changements notables s'opérer par degrés dans son caractère et ses habitudes; la moindre dépense commença à l'inquiéter, lui qui jusqu'alors avait fait si peu d'attention à quelques guinées. Les ressorts de sa vie se fatiguaient; les principes vitaux s'affaiblissaient. Son humeur devenait inégale, et la crainte de ne pas remplir dans leur intégralité les engagements contractés par lui le persécutaient comme un fantôme. Le sentiment de l'honneur, poussé jusqu'à une délicatesse chevaleresque, le pressait de son aiguillon, et il dut beaucoup souffrir quand il se vit forcé de combattre des soupçons indignes hasardés contre sa probité. Dans ses dernières années ses scrupules le dominèrent si complétement qu'il ne voulut pas accepter la totalité de ses appoinments que lord Grey lui offrait. En le remerciant de cette faveur, il répondit qu'il désirait être traité comme ses prédécesseurs et qu'il ne se reconnaissait aucun titre pour obtenir une grâce spéciale. Peut-être aussi sa dissidence politique lui rendait-elle plus pénible qu'agréable un service qu'il aurait dû à lord Grey.

Tout le monde avait admiré pendant sa vie la facilité de son caractère et sa parfaite égalité d'humeur; cette égalité était une conquête plutôt qu'un don naturel. Il avait réprimé cette irritabilité nerveuse, inhérente à tout homme dont le sentiment est fort et la pensée active : il avait réussi. Devenu vieux, il conserva l'activité de son esprit dans un corps débile et devint très-difficile à vivre. Ce fut alors que l'idée de la réforme politique le hanta comme un spectre; — qu'il vit le fantôme de la révolution française

se soulever menaçant; et que sortant de son lit de malade pour se rendre à un club, il protesta énergiquement contre le bill réformateur de lord Russell. Dans cette occasion son discours fut très-remarquable. Plusieurs fois ses principes de tory éveillèrent l'indignation de l'assemblée, et l'homme de génie fut interrompu par les murmures de ses concitoyens; tant l'esprit de parti, même lorsqu'il prétend défendre la cause de la liberté, a peu de respect pour la liberté elle-même et pour la supériorité de l'esprit. — « Messieurs, dit-il, en finissant, je vous fais mes adieux, comme le gladiateur romain : *Moriturus vos salutat*, celui qui va mourir vous salue. » Cette péroraison énergique ne désarma pas ses ennemis qui le sifflèrent.

On s'aperçut bientôt que sa prédiction était vraie; que les soins du médecin le plus habile étaient inpuissants, et que même son ami, le docteur Abercrombie, lutterait inutilement contre une constitution épuisée. Il ne fut plus question que d'un voyage qui pût l'arracher à ses travaux et effacer par un déplacement salutaire la trace des efforts intellectuels qui lui avaient tant coûté; il vint à Londres pendant l'automne de 1831; son vieux cœur se rajeunit un peu sous l'influence de ce profond respect, de ces égards bien légitimement dus et de cette admiration vive qu'on lui témoigna de toutes parts. Un vaisseau de la marine royale, *le Barham*, fut chargé de le conduire à Malte : marque d'estime et de reconnaissance publique, à laquelle il fut extrêmement sensible. Naples vit renaître aussi quelques éclairs de sa gaîté et de sa vie morale. Il essaya d'écrire de sa propre main; mais la paralysie lui permettait à peine de tracer quelques mots illisibles. Sa curiosité, sa capacité d'intérêt et de plaisir diminuaient chaque jour, et ses organes allanguis refusaient de fournir des aliments à

cet esprit si ouvert et si avide. On ne reconnaissait plus l'homme qui, autrefois, en faisant fouiller le vieux puits du château de Dunnotar, poussait des cris de joie à chaque débris vermoulu qui apparaissait au grand jour. Les ruines de Pompéia, les temples de Rome excitaient à peine son attention. Dans cette situation d'âme et de corps, où tout ce qui reste des facultés mentales se concentre pour veiller à la conservation physique, l'homme ne se ranime que pour observer la décadence des organes : cette décadence fut rapide. Le sentiment le plus vif qui fût resté à Walter Scott, c'était le regret et le souvenir de sa chère Écosse : il ne craignait rien tant que de mourir avant de l'atteindre.

On se hâta de lui faire reprendre la route de la Suisse et des bords du Rhin, pour le ramener dans sa patrie. C'était au milieu de l'été; la chaleur était ardente, et pendant la traversée il souffrit beaucoup. A son retour, il se trouva presque entièrement privé de ses facultés : la main de la mort pesait sur lui.

A peine Abbotsford, son lieu de féerie, apparut à ses regards, le malade se souleva dans la voiture, tendit ses bras aux amis qui l'entouraient, les reconnut parfaitement; et recouvrant par miracle l'usage de la parole, il les remercia de lui avoir permis de revoir, avant de mourir, l'endroit qui lui rappelait ses plus chères affections. Ces dernières étincelles de la lampe mourante éclatèrent pour s'éteindre et annoncèrent la fin. Scott ne revint plus à lui-même que pour serrer la main de son vieil intendant, Guillaume Laidlaw : la stupeur, la léthargie, le délire, ne le quittèrent plus jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 21 septembre 1832. L'atmosphère, chargée d'épais nuages, s'affaissant sous un brouillard lugubre, sembla pleurer longtemps le peintre fidèle des hommes et de la nature.

VIE ET INFLUENCE

DE LORD BYRON

SUR SON ÉPOQUE.

VIE ET INFLUENCE

DE LORD BYRON

SUR SON ÉPOQUE.

§ Ier.

Naissance de lord Byron. — Développement de son génie.

A ce doux et charmant portrait de Walter Scott, héroïque dans sa simplicité, nous avons opposé déjà la figure singulière et frappante de son jeune rival, lord Byron.

A ce dernier nom se rapportent le scepticisme, l'ironie, la mélancolie, le dégoût, la frivolité, le dédain, le désespoir, l'amour du terrible, la recherche de l'infini, le ton aristocratique, l'enthousiasme de la liberté, tous les éléments excessifs que le génie calme de Scott repoussait et qui vinrent se fondre en se combattant, dans le moule ardent de la poésie byronienne. Elle doit sa valeur à la beauté de la forme, à la vigueur de l'exécution autant qu'à la valeur intrinsèque et à l'étrange contraste des éléments qui la composent.

Toute la race à laquelle Byron appartenait semblait prédestinée aux catastrophes tragiques et porter dans ses veines je ne sais quoi de bizarre et d'anti-social. C'est la même souche scandinave des Bürün qui, transportée en Normandie, a donné naissance aux Byrons de France et aux Byrons d'Angleterre, et dont une autre branche acclimatée

en Livonie compte parmi ses fils ce redoutable maréchal de Buren, si connu par ses querelles avec Munich et par l'empire qu'il exerça quelque temps sur la Russie. Quant à la branche anglaise, qui remontait aux conquérants normands, elle n'était ni moins violente, ni moins habituée aux tragédies. Le grand-oncle du poète, pair d'Angleterre, fut accusé devant les lords d'avoir tué en guet-à-pens son propre frère. Le père de Byron enleva une jeune fille qui mourut de chagrin dans ses bras; puis il ruina en moins d'une année la jeune héritière qu'il venait d'épouser en secondes noces; c'était une Gordon. Ruiné par le jeu et fuyant ses créanciers, lord Byron passa en France vers le milieu de l'année 1792, et sa femme vint accoucher à Douvres, le 22 janvier 1793; ainsi le poète du désespoir avait été conçu en France au fort de la Terreur; plus tard, dans un de ses caprices bizarres de fatuité, il essaya de se vieillir et prétendit être né en 1788; la date que nous donnons ici est la seule exacte.

Le père mourut en France dans la misère, pendant que lady Byron, femme qui avait hérité de la violente indépendance des Gordon, ramenait en Écosse et élevait auprès d'elle son jeune enfant. Les caprices, l'humeur passionnée, les saillies impétueuses et contradictoires de la mère firent la première éducation morale de Byron; un intérieur pauvre, rendu plus triste par les souffrances de l'orgueil, les grands aspects et les âpres beautés du paysage d'Écosse frappèrent ses regards dans la première enfance. Il était impétueux comme sa mère et lui résistait. Dans une de leurs querelles, elle le laissa tomber; il resta légèrement boiteux toute sa vie et ce fut là une des plus amères souffrances de cet amour-propre féroce qui se transforma tour à tour en vanité, en orgueil, en fierté et en génie. Il

avait huit ans lorsque la mort de son grand-oncle le fit pair d'Angleterre; l'émotion de sa fierté fut si vive que de grosses larmes tombèrent de ses joues le premier jour où le maître d'école le salua du titre féodal : *Dominus Byron.*

Incapable de se livrer à des études fortes et soutenues, il se distingue à l'Université de Cambridge par ces prouesses excentriques dont les jeunes gens se font honneur. Il nage, boxe, nourrit un ours dans sa chambre, fait l'orgie et demande à ses passe-temps une notoriété qui s'accroît bientôt par la publication de quelques poésies médiocres; elles devaient l'être au milieu du tourbillon qui emportait le jeune homme.

Pair d'Angleterre dès le bas âge, sans fortune, et plus redouté qu'aimé, il trouva la critique peu clémente; la légèreté dédaigneusement amère avec laquelle on traita son essai, en remplissant son cœur de rage et d'amertume, fut l'aiguillon décisif qui fit éclore le grand poète. Dans une satire intitulée : *Critiques d'Écosse et poètes d'Angleterre*, il réunit tous les noms célèbres de l'époque et les fustigea d'un vers si acéré et si redoutable, que l'Angleterre se retourna vers l'audacieux provocateur. Il attendit quelque temps la réplique à ses attaques, réunit ses amis de Cambridge dans le manoir héréditaire de Newstead, éclaira la salle de l'orgie avec des crânes contenant des bougies, fit endosser aux convives le froc du moine qu'il revêtit lui-même, et célébra ainsi ses adieux à l'Angleterre; il y laissait beaucoup de dettes et un commencement de célébrité mêlée de scandale. Cette situation était en elle-même assez bizarre et assez violente. Celle de son âme et de son esprit l'était davantage. Il détestait l'Angleterre et sa hiérarchie; fier de son nom, furieux contre sa famille, blessé dans tous ses or-

gueils et forcé à un exil volontaire, il résolut de se faire une gloire excentrique. Il y réussit.

La vieille strophe de Spencer, l'énergie Shakspearienne et l'harmonieuse précision de Pope concoururent à la création de sa seconde œuvre qui fixa l'opinion publique sur son compte et l'éleva au premier rang parmi les maîtres de la poésie anglaise. On voit par quels antécédents il se trouvait naturellement préparé à résumer toutes les influences misanthropiques et sceptiques, anti-sociales et désespérées de l'époque précédente et de l'époque actuelle.

Ce fut là le fonds réel et amer sur lequel le poète exécuta son œuvre avec une force de talent extraordinaire. Cette âme blessée et cet esprit amer, abreuvés l'un et l'autre de fiel et d'orgueil, capables de comprendre par le remords et la mélancolie la nature et la vertu, prodiguèrent tour à tour les accents stridents et moqueurs de Voltaire, les douloureuses extases de Jean-Jacques Rousseau, les doutes historiques de Bayle et les plaintes tendres de Bernardin de Saint-Pierre. Se constituer ainsi l'écho universel des douleurs de son temps, c'est être un grand poète ; Byron le fut, et la fièvre qui inspirait son œuvre fut accrue par elle. A mesure que Byron parcourait l'Europe et l'Asie, son poème (*Childe-Harold*) semait sur sa route et reproduisait dans les livraisons publiées successivement à Londres, l'anathème, l'ironie, la description satirique des villes, et la description enthousiaste de la nature et de la solitude. Le succès de Childe-Harold fut immense.

De ce point de vue misanthropique lord Byron aperçoit et décrit dans son Childe-Harold, le Portugal, l'Espagne, les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie et la Grèce ; plein de dédain pour les sociétés, de rage contre leurs conventions, d'idolâtrie pour la nature ; invoquant Dieu et le confondant

avec ses œuvres, panthéiste sans le savoir, sceptique sans modération, il parcourt avec une rapidité merveilleuse toutes les notes extrêmes des sensations opposées.

Il était naturel que l'Angleterre, patrie du poète, fût sacrifiée à sa colère ; c'était elle qui conservait avec la plus austère rigueur les traditions de la société féodale et les liens de fer qui retenaient le monde ancien. Lord Byron, héritier de Jean-Jacques, de Voltaire, de Bayle, de Gibbon et de Hume, devint l'ennemi déclaré de ce monde antique, de ce monde féodal, plus d'à demi-écroulé déjà dans le reste de l'Europe. Lorsque la flamme de la passion s'éteignit en lui, on vit s'assoupir sa colère et son ironie s'aiguiser. Sa première inspiration lui avait dicté Childe-Harold; la seconde lui dicta *Don Juan*; vaste raillerie du monde, espèce de Candide écrit en vers.

Un scepticisme passionné implique contradiction; la frenésie du doute sur toutes choses touche à la maladie physique. Rien de plus logique au contraire que l'ironie dans le doute, et la frivolité dans l'ironie. Don Juan, qui n'est autre chose qu'un Childe-Harod méprisant et caustique, signale la seconde époque d'un talent consommé qui se joue tristement dans le labyrinthe de son propre doute, et tarit ses larmes désespérées dans la bacchanale de sa raillerie sceptique.

Le succès et le bruit de ces poèmes ne suffisaient pas à cette ambition ardente. Il connaissait les mœurs d'une partie de l'Orient, qu'il avait devinées plutôt qu'entrevues. Les îles de la Grèce, rendues, à travers la décadence et les misères de ce beau pays, à une indépendance sauvage, lui fournirent le sujet de plusieurs narrations épiques, très-restreintes dans leur forme et de l'effet le plus puissant. Il demanda les mêmes ressources à d'autres souvenirs du

même ordre, au moyen-âge dans *Parisina*, à la Sibérie dans *Mazeppa*, aux îles de la mer du sud dans *The Island;* toujours avide de proclamer son hostilité contre la vieille Europe, sa sympathie pour les farouches voluptés de la vie sauvage, et son dédain pour ce monde de la convenance et de l'étiquette, dont l'Angleterre avait fait une sorte de sphère idéale et exclusive.

Comme il s'éloignait de son pays par tous ces points et plutôt le bravait et le repoussait de toutes ses forces, reniant sa patrie et même l'Europe, il ne s'écarta pas moins, par la forme de ses œuvres et la contexture de son style, des penchants littéraires du XIXe siècle. On adorait Shakspeare ; il l'abjura. On niait Pope ; il le vanta.

Le système de la tragédie grecque, frappé de l'anathème de Schlegel, de Coleridge et même de Benjamin Constant, était abandonné de tous les peuples du Nord; il essaya d'en relever l'autel dans *Sardanapale*, *les Deux Foscari*, *Werner* et *Manfred*. Ce fut sa tentative la moins heureuse; l'essence même de son génie, admettant des variétés contradictoires et se composant des éléments les plus divers, renfermant l'élegie et la satire, la méditation rêveuse et l'élan lyrique, s'accommodait difficilement des conditions de sévérité auxquelles s'astreint la tragédie grecque. Tous ces sujets, fort bien choisis d'ailleurs pour le drame moderne, réclamaient précisément la variété, le mouvement, la vie pittoresque, le mélange animé de gaîté, de tristesse et de passion dont lord Byron n'acceptait plus les ressources.

Sa haine des critiques contemporains et surtout de ses compatriotes, éclatait ainsi de toutes parts. Pendant la composition de ces diverses œuvres, toutes durables et puissantes et que la beauté énergique de la forme conservera comme monuments des souffrances intimes du XIXe siècle,

sa vie privée s'écoulait au sein de plaisirs, de passions et d'aventures que l'on eût à peine remarqués chez un autre, mais que la curiosité, l'admiration et l'envie élevèrent selon leur coutume à la dignité d'une sorte de roman continu. Il épousa, en 1815, miss Milbank, jeune héritière, belle, fort instruite, d'une conduite irréprochable, d'un esprit exact et même austère, et qu'une éducation à demi-puritaine avait mal préparée à supporter le joug d'un mariage si peu assorti, les excentricités d'un génie bizarre, et la haine invétérée du poète contre le puritanisme britannique. Elle se sépara de lui dix mois après le mariage et après lui avoir donné une fille, se réfugia chez son père. Venise, Lisbonne, Florence et Rome offrirent tour-à-tour au poète les occasions faciles de liaisons nouvelles, dont la manie du scandale a fait un bruit singulier; comme si c'était là un phénomène nouveau chez un jeune Anglais peu scrupuleux, et disposant de sa fortune sans compter.

Il aimait la mollesse naïve des mœurs italiennes, montait à cheval pour déguiser l'imperfection de l'un de ses pieds, mangeait peu et buvait du vinaigre pour prévenir les progrès de l'embonpoint, prenait un soin infini de sa personne et passait une grande partie de sa vie à railler les Anglais qui venaient lui rendre hommage. D'ailleurs, si l'on réfléchit que les huit volumes de ses œuvres ont été composés en dix années seulement, on reconnaîtra que sa véritable vie a été la vie littéraire et que le reste n'a été qu'accessoire; le soin un peu puéril de ses amis, de ses commentateurs et de ses biographes, qui le montrent environné d'une armée d'adoratrices et de victimes, comme un Don Juan ou un Lovelace nouveau, mérite peu l'attention. Des talents moins éclatants ont joui de la même faveur; c'est une des nuances les plus vivement caracté-

ristiques de ce sexe doué d'impressions si rapides et si ardentes que l'impétueux attrait qui l'emporte vers le génie et la gloire. Le vieux Jean-Jacques aurait pu jouer ce rôle, s'il l'eût voulu.

Fatigué de succès et blasé sur tous les désirs, quoiqu'il eût à peine atteint sa trente-unième année, lord Byron quitta de nouveau l'Europe en 1823, et alla porter à la Grèce, révoltée contre ses oppresseurs, des secours d'argent, des munitions, des armes, ses conseils et son épée. Déjà, par ennui plutôt que par conviction, il avait pris part à l'insurrection de la Romagne, sans que le gouvernement papal osât ou voulût sévir contre le grand poète. A peine débarqué en Grèce, après avoir lutté quelque temps contre le mauvais état moral du pays, les rivalités, les jalousies, les ambitions et les cupidités qui le déchiraient, il succomba aux intempéries du climat, et mourut le 19 avril 1824, entre les bras de son fidèle domestique Fletcher.

Il n'avait pas encore trente-deux ans. Son inquiète angoisse, l'aspiration ardente de cette âme vers le beau, l'ironie dévorante de cet esprit troublé, l'admirable talent qui anime ses œuvres, sa vie misérable dans sa splendeur, offrent un des types les plus complets des passions de ce siècle. Rien de tel ne s'était offert encore dans la longue évolution des annales littéraires. Shakspeare avait résumé le moyen-âge et annoncé l'analyse moderne ; Molière avait immortalisé le bon sens bourgeois et naïf dans sa plus profonde intimité. Voltaire avait représenté l'esprit français, armé pour la destruction du monde antique. Il était réservé à Byron d'exprimer en vers sublimes les dernières angoisses de la civilisation qui se détruit et cherche à revivre de ses ruines ; — de la passion qui se dévore en se maudissant

elle-même; — du raffinement social qui aspire à la vie sauvage; — de l'Europe, fière de son passé et le reniant; — du Doute désespéré qui voudrait croire, et de la foi impuissante qui se replonge dans le Doute.

---

§ II.

Mémoires de lord Byron. — Détails personnels. — Influence de lord Byron sur son époque.

Une clameur de mécontentement général s'éleva en Europe, quand les journaux anglais nous apprirent que l'ami de lord Byron, le poète Thomas Moore, dépositaire de ses manuscrits et légataire de ses souvenirs, avait détruit ces monuments précieux, révélations d'un génie qui avait forcé l'admiration du siècle, sans se laisser deviner ni comprendre. L'énigme d'un caractère si étrange devenait indéchiffrable. L'homme qui avait vécu *parmi les hommes*, *sans être l'un d'entre eux*,

With them, but not one of them,

ne laissait après lui qu'un vague souvenir. Comment remplacer les Confessions d'un tel écrivain? qui nous dira par quel miracle se combinèrent dans cette âme vaine les émotions diverses et contraires auxquelles la société fut en proie pendant qu'il vécut : orgueil de grand seigneur et penchants démocratiques, dégoût de la société et enthousiasme novateur, morgue de l'aristocratie et fanatisme de

liberté, scepticisme et idéalisme, ironie d'une raison qui désenchante le monde et verve d'une poésie ardente qui le colore et l'agrandit, farouche humeur du philosophe et impertinence du fat? Comment tous les caractères de ce temps, depuis l'ironie populaire de Béranger jusqu'au panthéisme mystique de Goëthe, s'étaient-ils concentrés dans cet esprit, pour aboutir au culte du néant, et à l'idéalisation du désespoir ?

Après un long silence, pendant lequel Thomas Moore a subi de nombreux et amers reproches, il s'est décidé à racheter son délit envers la confiance et l'amitié du poète, par la publication non des *Mémoires de lord Byron* (bien que la traduction française se soit parée de ce titre), mais de simples documents (*notices*), d'*extraits de journaux* et de *fragments de lettres* échappés à l'holocauste. Ces *Memoranda*, auxquels une narration peu ornée sert de lien commun, offrent un ensemble attachant; ce sont les matériaux d'un livre, documents épars avec lesquels on peut commencer l'étude psychologique de cette singulière intelligence; fragments décousus comme l'âme de Byron lui-même. Personne de plus étranger que lui à l'unité de système, à la tenue de la conduite; il procède par élans contradictoires. Cette manière *fragmentaire* convient à la peinture de son caractère et de son esprit. « Il n'est pas étonnant, dit-il lui-même en parlant du *Giaour*, que ce *fragment* soit sorti de ma plume. Mon esprit lui-même n'est qu'un fragment. (*My mind is a fragment : no wonder I wrote one.*)

Examinons de nouveau cette étrange vie. A peine l'héritier des vieux *Burun* de Normandie est-il enveloppé de ses langes, l'isolement de ce berceau prélude aux douleurs qui attendent l'enfant. Une tache héréditaire flétrit son

écusson. Lord Byron son père, coupable d'un homicide, vit farouche dans son vieux château, où la haine de ses voisins le tient emprisonné. L'orgueil du sang, les caprices d'une indépendance bizarre, d'une prodigalité ruineuse, d'une existence d'aventures, ont environné d'une célébrité funeste la race dont Noël Gordon Byron est le dernier représentant. Sa généalogie est tissue de malheurs, de fautes, de passions et de violences. Incapable de diriger l'éducation de l'enfant, sa mère, femme douée d'esprit et dénuée de raison, lui fait honte dès que sa raison s'éveille. Une infirmité pénible contrarie son penchant pour les exercices du corps. Il ne voit que solitude autour de lui. A quinze ans, il aime et n'est pas aimé. Plus tard, à cette époque décisive où l'âme qui se développe reçoit des passions et des événements son empreinte indélébile, il est dédaigné de celle qu'il a choisie : miss Mary Chaworth épouse son rival : l'orgueilleux Byron n'est pour elle qu'un *enfant boiteux* (*the lame boy*).

Pas un seul parent qui veuille lui servir de protecteur et de guide, lorsque sa majorité l'appelle à siéger dans la Chambre haute. Son entrée au Parlement se fait ainsi, à peine accueillie, à peine remarquée. Pair du royaume, et pauvre; d'une beauté de traits remarquable, mais infirme et boiteux; issu d'un sang noble, mais flétri; d'une famille illustre, mais sans crédit et sans patronage; né avec un génie profond qui s'ignore et qui n'a que l'orgueil de sa force, sans en avoir la conscience; — il ne trouve, dans le sénat héréditaire où sa naissance lui donne entrée, qu'un *désert d'hommes*, comme il le dit lui-même, d'hommes indifférents ou hostiles; une place isolée, sans considération, sans encouragements pour l'avenir, sans un ami dont la voix le défende ou l'enhardisse.

« *Vengeance* ! *vengeance* ! » c'est le cri de toute sa poésie. « *J'amasserai sur leurs têtes anathèmes sur anathè-* » *mes. Abandon, outrages, perfidies, bassesses, grandes* » *iniquités, serviles calomnies, vous n'échapperez pas au* » *châtiment que je vous réserve! O Némésis! ô déesse juste!* » *viens, je t'évoque ! Rémunératrice et vengeresse ! écou-* » *te-moi, je les maudis* ! (1) » Puis, comme si ces paroles douées de la puissance inévitable que les shastras indiens attribuent à la malédiction du faible avaient satisfait tout son courroux ; comme si sa vengeance était accomplie par cette foudre d'imprécation que ses vers brûlants recèlent, il continue : « *Et cet anathème que je leur lance, c'est mon* » *mépris et mon pardon,* »

And my curse shall be forgiveness,

pardon humiliant, inspiration de la seconde moitié de sa vie, quand les hommes ne lui semblèrent plus dignes de son indignation ; quand cette haine contre la société qui avait froissé son enfance, se changea en une moquerie dégagée que l'on prendrait pour la verve nonchalante de son dédain !

Une circonstance transforma en poésie ces ressentiments secrets et confus. Quelques essais littéraires de lord Byron, imitations timides d'Ossian, et des Allemands, avaient fourni aux *Reviewers* d'Édimbourg un texte de railleries plutôt que de critiques. On n'avait épargné ni les prétentions aristocratiques du *Poète-Mineur* (le volume avait pour titre *Poésies d'un Mineur*), ni la faiblesse de ses vers, ni l'insuffisance de ses rimes. Alors jaillit du fond de

(1) Childe-Harold, IV.

son amour-propre offensé cette vive source de poésie amère, qui ne devait plus tarir qu'avec sa vie. Sa fameuse satire contre les *Bardes d'Angleterre* et les *Critiques d'Écosse*, fut une œuvre de colère, plutôt qu'une œuvre d'art, une invective effrénée, un massacre de toutes les réputations contemporaines, une boucherie de noms propres. Dans toute la littérature anglaise, où l'accent des passions haineuses retentit si fortement, et si fréquemment, à peine deux morceaux, l'Imprécation de *Savage* contre sa mère dénaturée (*The Bastard*), et cette satire de *Churchill*, qui précipita le peintre Hogarth dans le tombeau, approchent-ils, pour la violence et la fureur, de cette première manifestation d'un génie préparé à la vengeance par les souffrances de l'orgueil.

Il accompagne d'un cartel en forme ce pamphlet poétique, le lance comme une double provocation au milieu de la société anglaise, et laissant après lui une réputation équivoque, un patrimoine grevé d'emprunts, plusieurs procès ruineux, il quitte sa patrie et va continuer, en face des nouveaux spectacles que lui offrent l'Espagne sauvage, les monts de l'Albanie, les bois de l'Épire et les minarets de Constantinople, cette destinée d'isolement à laquelle il est voué. Il se contemple comme une ruine, et tout ce qui frappe ses yeux porte les mêmes traces de destruction et de désolation. L'ancienne Europe chancelle sur ses bases : quelque chose d'inquiet et d'orageux se remue au sein de l'Asie immobile. Le canon de Bonaparte retentit jusqu'en Orient; sa lutte avec l'Angleterre ébranle le monde. La liberté mal comprise a été souillée. Le despotisme entouré d'un grand éclat doit compromettre ou par sa chute ou par sa victoire la destinée des peuples.

C'était un moment admirable pour la poésie, moment

plein de regrets et d'aspirations. Byron sentit qu'il y avait place pour un nouveau poète. Il s'empara de cette place et lança l'anathème à son époque. Le rhythme même employé par l'auteur sembla une bravade; la vieille stance spencérienne remise en honneur. La violence de cette attaque en fit le succès. La jeunesse se vengea de cette lourde discipline sociale que l'on avait acceptée et s'associa un moment à la misanthropie du poète; ses esquisses sauvages trouvèrent des approbateurs passionnés.

Byron avait ressenti profondément le mal qui vivait au cœur de la société anglaise. Enfant délaissé, jeune homme fougueux, écolier plein de caprices, adolescent bizarre, fanfaron de vices, et rendant à sa patrie outrages pour outrages, dédain pour dédain, nous l'avons vu quitter l'Angleterre, dénué de foi religieuse et affichant l'incrédulité morale. Il éclate en anathèmes dithyrambiques et on l'adore. Bientôt l'Angleterre est à ses pieds. Marié à une riche héritière, il ne sait ni régler sa vie, ni apaiser ses caprices. Lady Byron, fatiguée des irrégularités de son mari, et prêtant l'oreille à de petites délations subalternes qui ne s'appuyaient, à ce qu'il semble, sur aucun fondement réel, quitte brusquement le toit conjugal, et laisse le poète plongé dans une douleur profonde.

Ici la vie de Byron change de nouveau. Prédestiné à l'isolement, il revoit avec effroi se creuser autour de lui cet abîme qui le sépare des hommes et brise tous les liens qui l'attachaient à la société. Le monde des salons qui venait de porter sur son pavois frivole le génie du poète, saisit cette occasion d'insulter à celui dont il avait fait l'apothéose. On se souvint de la hauteur dédaigneuse avec laquelle le jeune lord avait reçu tant d'hommages, on se rappela l'orgueilleuse amertume empreinte dans ses vers,

et la haine qu'il avait toujours professée pour l'hypocrisie de la décence, le servage de l'étiquette, le *cant*, le bon ton gourmé des salons. Un anathème universel pesa sur le poète, ce fut le Paria de la société où il régnait naguère. Il avait joui de son succès avec un bonheur d'enfant mêlé de quelque pitié secrète pour ses adorateurs. L'ostracisme, dont il était victime, ranima chez lui cette source de haine et d'amertume qui s'y était concentrée depuis son enfance. Il quitta de nouveau l'Angleterre pour n'y plus revenir que dans le cercueil.

Telle est l'esquisse fidèle des premiers événements de cette existence douloureuse, tels qu'on peut les apercevoir ou plutôt les deviner dans les pages intéressantes que Thomas Moore a livrées à la curiosité de l'Europe. Les mœurs et les idées de la haute société en Angleterre se reflètent dans ces fragments avec une vérité involontaire. On voit se presser autour de lui toutes les célébrités contemporaines : madame de Staël, dont l'enthousiasme et la confiance au progrès de l'humanité, et les illusions de femme, s'accordaient si peu avec la fatuité désespérée de lord Byron; l'orateur Erskine; le spirituel Sheridan; Francis Burdett, qui a survécu à sa popularité; le journaliste Leigh Hunt; Kemble-Coriolan; Coleridge; Jeffrey; Gifford; Grattan, Irlandais, peu connu en France, l'un des hommes les plus éloquents d'Europe (1); Lewis; Walter Scott; Southey; miss Caroline Lamb, célèbre par sa passion pour lord Byron, et par le pamphlet en quatre volumes qu'elle rédigea contre l'infidèle; enfin le prince régent, devenu roi d'Angleterre.

En passant en revue cette foule brillante, on assiste au travail du poète, à ses inquiétudes sur le rhythme d'un

(1) V. nos *Études sur le XVIIIe Siècle en Angleterre*, tome 1.

vers, à ses scrupules sur le coloris d'une épithète, sur la vérité d'une image, sur la place que doit occuper un mot, à la création des premiers chants de *Childe-Harold*, où l'égoïsme devient grandiose en s'assimilant la nature.

---

§ III.

Bonaparte, Rossini et Byron.

Il y a trois hommes sur lesquels notre époque fougueuse a laissé son empreinte. Chez ces trois hommes, placés sur la limite du XVIIIe et du XIXe siècles, le mouvement domine ; la violence est extrême ; les contrastes abondent ; ils se précipitent plus qu'ils ne marchent ; ils représentent admirablement une société qui se hâte de vivre, comme si elle se sentait mourir. Ne demandez pas à notre XIXe siècle des génies calmes et reposés. Washington, Arioste, Raphaël appartiennent à un autre monde, à un autre temps. Généraux qu'un petit nombre de belles actions immortalise ; peintres, musiciens, poètes qui aspirent à une idéalité pure et grandiose ; existences régies par une seule loi, soumises à un seul système : voilà ce qu'il ne faut pas chercher parmi nous. Les plus naïfs représentants de cette époque en sont les plus complexes.

Byron, Rossini et Bonaparte ont compris de la même manière la poésie, la musique et la guerre. La dissonance de ces noms peut effrayer ; la différence de leurs supériorités diverses peut rendre ce rapprochement insolite ; mais comme séduction, comme gloire, comme puissance, on ne peut con-

tester leur triple empire ; ils le conservent ; et fils de leurs temps, ils n'ont obtenu leur triomphe sur lui qu'en se soumettant à toutes les conditions qu'il imposait. Vous les nommez conquérants de la pensée, des arts et du champ de bataille ; ils ne sont que les esclaves de l'époque qui les fait naître, les subit et les exalte. Ils en recueillent les idées ; ils en concentrent les impressions ; chacun d'eux domine dans sa sphère, parce que les éléments qui s'y trouvent épars se réunissent et s'enflamment en eux. La même nécessité les modifie : qu'ils emploient, pour le succès et la victoire, les instruments les plus disparates, des notes, des paroles ou des armées, peu importe, le même mobile les fait agir. Il faut voir Napoléon, dégoûté de cette guerre raisonnable et prudente, où quelques milliers d'hommes avaient leur valeur, multiplier démesurément ses moyens, soulever des masses de populations énormes, écraser l'ennemi de sa promptitude et de ses forces gigantesques, enfin prêter à ces torrents de soldats qu'il précipitait sans pitié la rapidité de la foudre ; il faut entendre le musicien faire tonner un orchestre colossal, et ébranler ces masses d'harmonie qui auraient épouvanté nos aïeux ; le voilà, prodiguant les traits, les contrastes, le fusées du chant et des instruments, faisant retentir l'airain, vibrer les harpes et résonner les clochettes ; il arme ses exécutants d'une puissance multiple, bizarre, inouïe, pressant tous les mouvements, donnant aux passions tendres l'expression d'une énergique et folle vivacité, ne ménageant rien pour le succès, et épuisant les ressources de son art. Quant à lord Byron, n'a-t-il pas comme eux, pris modèle sur cette époque qui va si vite, où l'existence est emportée par des coursiers fougueux, où un siècle sépare demain d'aujourd'hui, où la fièvre semble l'état normal de la société et de l'homme ?

Byron a dévoilé ses secrets, que le conquérant et le musicien n'ont dû que laisser entrevoir. Dans ses ouvrages comme dans sa vie, vous le trouvez misanthrope, fat, grand seigneur, sincère, affecté, vaniteux, violent, ironique; mais toujours cherchant à remplacer l'unité de la conduite et de la pensée par l'excès de l'énergie, poussant le char de sa poésie aux roues brûlantes, comme si le désespoir et la volupté en guidaient les rênes, et en pressaient la fuite; jetant le germe d'un poème dans une strophe; les doutes du scepticisme dans une stance; la magnificence du panthéisme mystique dans une octave; sacrifiant la chaste simplicité qui lui plaisait chez les anciens poètes au besoin d'exprimer avec une véhémence et une rapidité sans égales l'émotion qui le domine; peu attentif à être conséquent avec lui-même, pourvu qu'il frappe vivement; peu créateur, mais multipliant, comme les deux hommes que je viens de citer, ses moyens, ses ressources, ses instruments de victoire et de séduction. C'est bien là le talent d'un homme qui ne veut pas mourir sans avoir épuisé ce que le talent peut donner aux hommes d'ivresses et de vertiges.

---

§ IV.

Les femmes.

Les châlets de la Suisse, les beaux lacs, les promenades solitaires, la vie pastorale, versent quelque baume dans cette âme blessée; une réconciliation que madame de Staël essaye d'accomplir entre lui et sa femme échoue et fait

renaître chez lui la violence amère de son chagrin. L'énergie de son talent redouble ; il part pour l'Italie, et va comme il le dit lui-même, « *cerf aux abois*, » se reposer sous les ruines.

Là commence pour lui une nouvelle vie. Détaché à jamais de sa femme qui le repousse, il cherche avec avidité la volupté, non-seulement comme un remède à tant de maux, mais comme une provocation à ses ennemis. C'est un penchant commun aux âmes violentes, de se plonger dans les défauts et les vices qui leur sont reprochés. Aussi les années que lord Byron passa en Italie ne furent-elles qu'un défi porté à ses concitoyens, une bravade insolente, le témoignage de son mépris.

La biographie de lord Byron serait peu complète sans le tableau des excès auxquels il se livra. Aussi la chronique amoureuse occupe-t-elle dans ses Mémoires une place importante. Grâce à l'éclat dont le poète a entouré son nom, il n'y a plus de mystères dans sa vie privée. Hommes de génie et monarques n'ont pas de maîtresses obscures. Si l'alcôve de nos rois a trouvé ses historiens minutieux, la gondole où lord Byron s'embarquait la nuit escorté de la jeune Vénitienne au fazziolo flottant, méritait aussi son annaliste. Thomas Moore, dont la plume a toujours été vouée aux faiblesses amoureuses, et dont la réputation, ébauchée par une brillante traduction d'Anacréon, s'est achevée et épurée par le poème mystique intitulé les *Amours des Anges*, n'a pas dû laisser échapper une occasion si belle. Aussi voyez-vous une galerie complète de portraits féminins se dérouler dans les cinq volumes dont se compose son œuvre. Vous avez la Fornarina, la Margarita, la Mariana et sa jeune sœur. Sans parler de miss Chaworth, objet innocent des pures amours du jeune lord, et de lady Charlotte

Lamb, auteur de *Glenarvon*, la plus singulière vengeance dont une femme puisse s'aviser contre son séducteur et contre elle-même. Moore a d'ailleurs eu grand soin de ménager les Anglaises. Il les fait à peine entrevoir au milieu de ce harem sentimental et sensuel dont l'existence de Byron fut entourée. C'est aux femmes des autres pays qu'il consacre l'exactitude de son pinceau : dès qu'il ne s'agit plus de ses compatriotes, les voiles sont enlevés, et les Italiennes surtout trouvent en lui l'historien le plus fidèle, le plus inexorable. Sa raison, ou du moins son prétexte, c'est que les mœurs des pays sont différentes : tirez la conséquence de ce bel adage, et concluez que, vers Naples et Rome, certaines actions n'entraînent ni blâme ni honte, tandis que, vers les bords de la Tamise et du Devon, la liberté de les commettre s'achète sous la condition expresse de les voiler.

Nous n'avons aucun renseignement bien précis sur les femmes anglaises dont le nom se trouve mêlé incidemment à la vie de lord Byron. Quant aux Italiennes, leurs portraits, non en buste, mais en pied, non sous des voiles, mais sans draperies, posent devant nous. D'abord apparaît Mariana S., la femme d'un marchand de draps de Venise qui n'avait point fait de bonnes affaires. L'amour et la générosité du jeune Anglais réparaient les brèches dont la fortune avait criblé la bourse du mari. Légère comme l'antélope, jeune, belle, avec des yeux de ce noir velouté dont l'expression languissante a tant de réputation en Asie, et se trouve si rarement en Europe; le front couronné de cheveux noirs, onduleux, soyeux; le teint pâle, à peine coloré de cet incarnat transparent et léger qui a tant de charme; bonne cantatrice, peu littéraire; parlant naïvement et mollement le dialecte des

lagunes qui ressemble au roucoulement d'une colombe ou au baiser d'un enfant; ingorante comme une bourgeoise de Venise; arrachant à Byron ses lettres et sa correspondance, et ses poésies et sa philosophie, comme choses, dit-elle, *bonnes à décroter les souliers;* jalouse d'ailleurs, courageuse devant le mari qui la surprend assise auprès du lord, rivale inexorable, maîtresse élégante, quelque peu avide, et donnant à son ami la douleur de retrouver parmi les bijoux d'un orfèvre la parure de diamants qu'elle venait de recevoir en cadeau de ses propres mains, et que la Vénitienne avait aussitôt revendue : — telle est la *Mariana.*

A cette héroïne de second ordre succède *Margarita Cogni;* énergique figure; la plus belle Médée populaire que l'on ait encore retracée; bondissante tour-à-tour de joie, de haine, d'amour et de fureur : la Vénitienne de la gondole, la vraie fille de la Giudecca, une de celles dont les larges épaules brunes et les cheveux noirs qui retombent en ondes vous émerveillent dans les tableaux de Véronèse. Désintéressée, violente, triviale, ambitieuse, voulant des robes à queue (*coïa coua*), et des chapeaux à plumes qu'elle ne sait pas porter; s'impatronisant de force dans le logis de l'indolent et libertin Byron; chassée de chez lui par la justice et son mari, menaçant de se tuer avec un couteau et commençant à remplir sa promesse; chassée de nouveau et se précipitant dans le grand canal; repoussante de vulgarité, sublime de naturel et poétique à force d'énergie, d'élan et de vérité; féroce, tyrannique, insolente, rayonnante de beauté, éloquente, spirituelle, elle accable de ses réparties populaires lord Byron et son esprit aristocratique. Nous en citerons deux exemples, puis nous aurons fini avec elle : Margarita, usurpatrice de

la maison de Byron, et devenue gouvernante de son palais de Venise, venait de briser une glace et de frapper les domestiques. Byron se mit en courroux ; il l'accabla d'injures : « *Vache !* » lui dit le lord, devenu aussi grossier que sa maîtresse, *vacca*! »

La Vénitienne fit une humble révérence, et répondit :

« *Vacca tua*, *celenza* (pour *excellenza.*)

» C'est *ta* vache, excellence. »

Margarita, dans un accès de jalousie, avait arraché au milieu d'une fête, le masque d'une dame de qualité, la *signora Contarini.* Byron lui fit de vifs reproches.

« — N'avez-vous pas honte, lui représentait-il, de vous conduire ainsi, et envers une femme de haute naissance? Une grande dame, *una dama?*

» — *S'ella è dama*, repondit la fille du peuple, *mi son Veneziana.*

» — *Si elle* est *dame*, je *suis Vénitienne.*

Le portrait de madame de Guiccioli, vivante aujourd'hui, a quelque chose de plus doux et de plus gracieux. C'est une Italienne blonde, fidèle aux coutumes du *cavaliere-serventisme*, fière de son amant, ennuyée de son vieux mari, d'une santé délicate, souvent malade, et malade à propos; caractère où les traits distinctifs de la femme italienne nous semblent s'être effacés et fondus dans un mélange de tendresse allemande et de pudeur anglaise. Elle écrit bien; elle a sur les œuvres de Byron son avis littéraire. Ennemie de la moquerie, comme toutes les femmes tendres et exaltées, elle aurait bien voulu que son poète ne continuât et même ne commençât point *Don Juan*, chef-d'œuvre de sarcasme : elle avait mis l'embargo sur cette ironie brillante, où le monde entier se reflète, comme dans un diamant taillé à facettes; où le dégoût, l'ennui,

la moquerie semblent s'être amusés à verser tous les trésors poétiques sans trop s'embarrasser de l'ordre et du succès.

Pour la signora Guiccioli, Byron, sacrifiant sa liberté virile, est devenu, à la grande édification du peuple-amant de Ravenne, un sigisbé complet : il faut lire sa description des tourments que lui infligent un schall à replier ou à doubler, un éventail à tenir, l'effroi du troupeau des cavaliers-servants, lorsque l'Anglais, se trompant de schall ou le doublant à l'envers, jetait le trouble dans les bons et loyaux usages des salons de Ravenne. Il faut voir avec quels sentiments d'ironie contre les mœurs italiennes, d'estime pour leur franchise, et de tendresse pour l'objet de ses soins, il se mêle à cette société dont tous les rapports conjugaux nous sembleraient de scandaleuses anomalies ; où le mari n'est qu'un accessoire inévitable, un point de transition dans la vie de la femme, destinée à passer de la solitude de son couvent à une intrigue avouée, nécessaire et presque légale ; où l'infidélité à l'amant choisi, adultère moral, expose la coupable à l'anathème public ; où la fidélité à l'époux que la loi vous donne passe pour singularité et pour erreur ; où la famille de la dame se groupe autour du sigisbé, l'environne d'amitié et de soins à proportion de ses attentions et de sa constance. Ces mœurs, nous devons le dire, et Byron ne le remarque peut-être pas assez, commencent à s'éteindre ; les bons usages se gâtent ; l'Italie elle-même subit la loi commune : à Rome et à Florence, on les chercherait en vain dans leur pureté ; à Milan ils ne sont qu'une tradition effacée. Napoléon, en exigeant que les femmes et leurs maris parussent ensemble à son lever, en choisissant les *bons ménages*, pour les combler de ses faveurs impériales, a porté un coup mortel à

ces habitudes de double mariage, l'un légal et illusoire, l'autre illégitime et sacré.

Vous diriez un aigle emprisonné dans une cage étroite, tant c'est un spectale bizarre que celui du poète sous les fers du sigisbéisme. Le mari lui demande de l'argent ; la femme s'indigne à juste titre ; les frères et grands parents se mêlent à la querelle. Le mari, tardivement courroucé, veut exercer sur celle qu'il a presque entièrement abandonnée une vengeance et une tyrannie que sa conduite précédente rend inexcusables ; le pape lui-même prononce la séparation ; et madame Guiccioli, affranchie de ce lien qui n'est guère qu'une fiction dans son pays, se voue à la solitude et à son noble amant.

Si l'amertume de Childe-Harold, la verve tragique de Parisina et la hauteur de pensée de Manfred ont émané des douleurs domestiques de Byron et de sa rage contre la société qui le calomniait, la nouvelle et bizarre situation où il se trouva jeté par le sort et ses propres faiblesses, donna naissance à *Don Juan.* Il voulut à la fois y peindre les séductions et les intrigues de tous les pays, et se rire de tout, en laissant entrevoir sa tristesse. On reconnaît dans ce poème je ne sais quelle indolence causeuse, ironique, caustique, fort bien d'accord avec l'existence de lord Byron, avec ses habitudes nouvelles de servage amoureux, et son mépris sans haine contre l'état de société dont il revêtait la livrée et partageait les travers. Il y a aussi dans cet ouvrage le sentiment d'ennui auquel le livrait la conscience de son inutilité positive, de son *farniente*, de sa retraite auprès d'une femme enlevée à son mari. Il avait tout épuisé, la passion du jeu, celle des voyages, celle des femmes ; les voluptés faciles de Venise, et les voluptés plus délicates et plus dangereuses que la pruderie britannique enveloppe de ses

chastes voiles; la gloire, l'envie, les malédictions d'un parti, les hommages de l'Europe, le scandale d'un procès, le renom d'homme singulier. Il ne lui restait plus qu'à devenir héros : il le devint.

« Je suis de l'opposition, disait Byron, » c'était un génie essentiellement négatif. Italien, il eût professé contre la licence des mœurs italiennes, un mépris et une haine sans égale; Anglais, il n'avait pas assez d'expressions de colère contre la pruderie de son pays. Ce besoin de s'isoler des hommes, de les blesser, de les blâmer, de s'attaquer à eux est commun à tous les talents chez lesquels l'orgueil domine : Dante, Alfieri, Rousseau, Byron. Nés dans une République, ils en flétrissent les travers et appellent la monarchie à grands cris; tel se montra l'auteur de la *Divine Comédie*. Vivant sous une monarchie tempérée, ils soupirent, comme Jean-Jacques, pour une démocratie sans mélange. Byron a poussé plus loin qu'eux le génie d'opposition; il a lutté contre ses penchants naturels, sans les étouffer. Républicain-aristocrate, portant dans une liaison d'amour les qualités patientes et toute la facilité d'humeur qui font le bon mari et dans son propre ménage les orages des passions; méprisant les Grecs et général en chef de la Grèce; essentiellement intellectuel, et se livrant avec délices à tous les exercices du corps; mêlant le scepticisme à l'exaltation et l'incrédulité à la rêverie mystique, conservant les mœurs de *Bond-Street* et l'impertinence raffinée des salons d'Almack, au milieu des sauvages solitudes; il n'offre qu'un paradoxe sans fin. Fier d'être Anglais et pair des trois royaumes, il ne laisse pas échapper une occasion de flétrir ses concitoyens et d'humilier la noblesse. Chef d'une école poétique dont l'énergie était le caractère dominant, et où la simplicité des modèles grecs et de leurs imitateurs était

constamment dédaignée, n'a-t-il pas cherché à relever de ses propres mains l'étendard classique ?

Dans cette dernière querelle, lord Byron ne s'est pas montré logicien sévère. Il a commis l'erreur commune ; il a subdivisé les poètes en poètes classiques et en romantiques, condamné les uns et exalté les autres. Admirable comme poète et homme d'esprit, ne le prenez point pour un philosophe dont les arguments soient valables. Confondant la pensée avec la forme, il a oublié que la poésie pouvait, sans crime et sans folie, revêtir des formes multiples, et que la seule loi réelle de l'art, c'est la nécessité d'accorder parfaitement la forme avec la pensée. Cette harmonie se trouve dans le *Corsaire* ainsi que dans *la Jérusalem délivrée*, dans *le Giaour* comme dans *l'Énéide*. Pourquoi des intelligences et des mœurs diverses n'auraient-elles pas leur expression ? La faute est d'imiter sans goût et sans âme les pensées, les formes, les images, le coloris des autres écrivains ; d'appliquer à des idées récentes des formes helléniques et de jeter sur un fonds moderne un vernis romantique. Le tort est de déprécier Pope, écrivain de salon, poète élégant ; de railler Dante, interprète terrible d'une grande terreur religieuse ; d'accuser Shakspeare, peintre mobile de l'humanité mobile ; d'injurier Racine, analyste du cœur humain et de ses passions tendres, ardentes, impétueuses ; enfin de ne pas comprendre les écrivains dont on parle, de les blâmer d'avoir fait ce qu'ils ont voulu faire, et de prouver par la violence de sa critique les bornes étroites de son horizon.

Quant à lord Byron, ce n'était pas chez lui une prétention ou une faiblesse. C'était indignation contre ses imitateurs.

Pendant les dernières années de sa vie, il changea de

style et de manière afin de les dérouter. Rien de plus odieux pour un homme de talent, que cette troupe empressée sur ses pas, parodiant ses pensées, calquant le dessin de ses narrations, lui empruntant impitoyablement sa misanthropie, son dandysme, son dédain, et son enthousiasme.

Byron ne dut sa puissance qu'à ce mélange extraordinaire d'une grande mobilité d'idées et d'une faculté de concentration merveilleuse. Vous diriez un écho solitaire et élevé, d'où tous les bruits qui le frappent rejaillissent avec une énergie nouvelle. L'ironie de Voltaire, le mysticisme de Shelley, l'idolâtrie de la nature, professée par Goëthe dans *Werther*, le scepticisme de Bayle, l'exaltation funèbre d'Young, le persifflage des romans de Voisenon, le coloris éclatant de madame de Staël, l'éloquence passionnée de Rousseau ; rationalisme, piété, idéalisme, théosophie, manichéisme, non-seulement il ne repousse aucune de ces doctrines ; mais il les embrasse et les adopte : elles ne se fixent pas dans son intelligence ; elles la frappent seulement : elles en reviennent plus fortes, plus vives, plus ardentes ; il les saisit, non *pour les faire siennes*, dirait Montaigne, mais comme l'eau d'un lac s'empare du paysage, comme le miroir s'empare du feu qu'il augmente, comme la grotte répercute le son qu'elle grossit.

Lord Byron n'a peut-être pas jeté une seule idée dans la circulation intellectuelle ; il a prêté sa puissance à toutes les idées. *Caïn*, admirable Mystère, repose sur le système anté-diluvien de M. Cuvier et sur les malédictions de Job. Les auteurs de *Tristram Shandy* et de *Gilblas*, Voltaire, Goëthe, Labruyère, Wieland et Swift semblent avoir fondu leurs couleurs dans l'épopée interminable intitulée *Don Juan*. *Childe-Harold*, voyageur sentimental

et ennuyé à travers l'Europe et l'Asie, rappelle le chef-d'œuvre de Sterne. La pensée de Byron est toujours éveillée par la pensée d'autrui; que cette étincelle vienne la frapper, l'incendie s'allume, la verve orageuse du poète éclate. L'énergie intime qui réside en lui corrige ce qu'il y a de disparate dans ces inspirations diverses; elle établit entre elles une sorte d'unité secrète. Hazlitt exprimait par une comparaison bizarre, le génie de lord Byron : « Il y » a, disait-il, de la fantasmagorie dans son talent; des » objets et des idées de mille formes se montrent à travers » un voile dont la nuance les colore, les enflamme et les » métamorphose sans les cacher ni altérer leurs contours. » La vérité, dans ses œuvres, n'est qu'une vérité relative : » quelque chose de plus ardent, de plus intense que l'at- » mosphère naturelle environne ses personnages et ses ré- » cits. Ce n'est pas un mensonge; c'est un prestige. »

La vie de lord Byron reste à faire. Mais je doute que jamais l'on écrive sur ce sujet rien de plus authentique et de plus curieux que les documents recueillis par Thomas Moore. C'est le ton de la société anglaise au commencement de ce siècle; c'est l'Italie sans société et sans mœurs, en face de l'Angleterre si bien réglée et si profondément entachée d'hypocrisie; c'est une multitude de fragments pittoresques, débris d'une intelligence plus excitable que vaste, plus ardente que disciplinée, plus souple que conséquente à elle-même, faite pour tout comprendre, tout enflammer de son ardeur, et surtout pour refléter le chaos brûlant de son époque. Ces feuilles éparses d'une correspondance tronquée, ces lignes extraites d'un journal mal en ordre nous font vivre de la vie de lord Byron; existence saccadée, impétueuse et sans tenue; exil à la fois volontaire et forcé, long carnaval passé à Venise entre ses gondo-

liers et ses sultanes; repos de servage amoureux, voué à madame Guiccioli, à Ravennes; enfin élan vers la Grèce esclave, dont il devint *l'archistratège* et le caissier, comme pour racheter tant d'années perdues.

Ce nouvel emploi de ses énergiques facultés, ce réveil de Sardanapale, cette passion pleine de périls et de gloire, cette recherche ardente d'une mort glorieuse, étaient en vérité le seul dénouement honorable d'une vie si voluptueuse, si blasée, si éclatante, si ternie. Dès que sa liaison avec madame Guiccioli perdit le charme de la difficulté et de la nouveauté, on le vit s'affilier avec les carbonari d'Italie, partager leurs périls, tout en raillant la lâcheté de quelques-uns d'entre eux; puis partir pour la Grèce, au salut de laquelle il se dévoue.

C'est cette nouvelle phase de son existence qui remplit le cinquième volume et la seconde moitié du quatrième. On y découvre un mélange désolant de désespoir et d'héroïsme. Comme il s'était livré à des maîtresses qu'il n'estimait point, il consacrait son temps et sa fortune à des hommes qu'il méprisait; ceux qui l'accompagnaient excitaient souvent, par leur avidité, son ironique indignation. Il luttait contre ce dédain que lui inspiraient les soutiens de la cause même à laquelle il se sacrifiait. Sa raison caustique l'éloignait d'eux et il n'abandonnait point la carrière héroïque où il venait de se précipiter. Les chefs hellènes, sans union entre eux, animés pour la plupart de pensées ambitieuses, dénués de principes et d'expérience politique, défendaient la patrie par leurs armes, et la compromettaient par leurs folles querelles ou leurs exigences intéressées. L'argent manquait; le climat était meurtrier; la révolte éclatait partout. Parmi les protecteurs de la nouvelle indépendance grecque, des discussions intempestives s'élevaient sans cesse. Ceux-ci

voulaient transformer en journalistes et en orateurs de tribune les Klephtes et les Pallikares ; ceux-là essayaient de faire servir la Grèce délivrée à leurs spéculations mercantiles ; d'autres voulaient convertir la Morée aux dogmes du méthodisme. Au milieu de ce chaos, la santé du poète se détériorait ; le gouvernement grec l'assaillait de demandes importunes et de prescriptions impossibles à exécuter. Il ne se rebutait pas, mais ce cerveau fécond et actif s'affaiblissait ; une débilité nerveuse qui augmentait chaque jour semblait le précipiter vers la folie ; point d'amis pour le comprendre ; une vie déchirée, misérable, occupée de mille soins pénibles ; de l'ingratitude chez le peuple, nulle harmonie parmi ceux qui le commandaient. Il n'y résista pas, et mourut. C'est un triste spectacle que ce lit de mort. Trois ou quatre étrangers de nations diverses, ne se comprenant pas mutuellement, assistaient à l'agonie du poète. Les soins que l'on doit à un mourant ne lui étaient pas même donnés ; les objets les plus indispensables manquaient. Le bon Fletcher, vieux domestique de lord Byron, pleurait amèrement ; un gondolier vénitien, Tita, s'appuyait sur le lit ; une confusion bruyante régnait dans la maison du mourant ; et un violent orage, éclatant tout-à-coup sur la ville, étouffait les cris du peuple dans les rues de Missolonghi : *Le grand homme se meurt !*

Peu de jours avant celui où il expira, la chambre où il devait rendre le dernier soupir fut le théâtre d'une scène admirablement pittoresque, et dont le pinceau d'un artiste devrait s'emparer. Les médecins avaient jugé à propos de lui appliquer des sangsues aux tempes ; mais les piqûres atteignirent l'artère et l'on eut peine à étancher le sang qui coulait avec une telle abondance, que le malade s'évanouit. Affaibli, épuisé, couvert de sang, il revenait à peine

à lui, et tous ses nerfs ébranlés n'avaient pas encore repris leur ressort et leur jeu, quand les Souliotes révoltés s'élancèrent dans l'appartement : leurs habits splendides, l'or et l'acier de leurs armures étaient souillés de boue ; ils brandissaient leurs sabres étincelants en réclamant à grands cris ce qu'ils appelaient leurs droits. Il fallut voir alors Byron, se ranimer et se réveiller au bruit de leurs voix tonnantes, se lever de son lit en désordre et parler aux rebelles avec une colère si puissante, que la fureur de la troupe se calma aussitôt.

Ces volumes dont lord Byron a écrit une grande partie, et dont un autre poète a mis en ordre les matériaux, sont féconds en tableaux frappants, qui ne demanderaient qu'à être transportés sur la toile. « Un » jour d'automne, dit Byron dans une lettre, j'allais au » Lido, avec un ami, lorsqu'une violente bourrasque nous » surprit ; notre gondole fut presque submergée. Déjà l'eau » la remplissait ; nos rames étaient perdues ; le vent avait » emporté nos chapeaux ; la mer était grosse et houleuse ; » il pleuvait à verse ; la foudre grondait ; la nuit s'épaisis- » sait ; le vent soufflait avec fureur ; notre lutte fut terrible » et notre vie en danger. Enfin nous abordons. Que vois-je » sur les marches du palais Mocenigo, au bord du grand » canal ? *Margarita Cogni* (sa maîtresse), dont les yeux » noirs étincelaient à travers ses larmes, dont les longs che- » veux, brillants comme le jais, détachés, épars, trempés de » pluie, couvraient ses sourcils et son sein. Exposée en plein » orage, le vent qui s'engouffrait dans ses habits et dans sa » chevelure, les roulait autour de sa taille élancée, l'éclair » tourbillonnait sur sa tête, et les vagues mugissaient à ses » pieds. Vous eussiez dit Médée descendue de son char, ou » une Sybille conjurant la tempête qui rugissait à l'entour.

» Quand elle vit que j'étais sain et sauf, elle ne m'attendit » pas pour me souhaiter la bienvenue; mais elle se mit à » vociférer de loin :

» *Ah! can della Madona! Cosa vustu? Esta non e tempo per ander a Lido?*

» Ah! chien de la Sainte-Vierge! Est-ce toi? Est-ce là un temps pour aller au Lido?

» Puis elle se sauva dans la maison, en grondant les » matelots. Si tous les gondoliers ne lui eussent pas refusé » de sortir du port dans un tel moment, elle fût venue me » chercher elle-même. Furieuse de leur refus, elle s'était » assise sur les marches, au plus fort de la rafale, et rien » ne put la décider à bouger de là. Sa joie féroce, en me » retrouvant, donnait tout-à-fait l'idée d'une tigresse bon- » dissant près de ses petits. »

Il y a dans ces *Mémoires* deux états de société en présence, et singulièrement opposés. Les premiers volumes représentent la civilisation anglaise, factice, puissante, immobile dans sa fierté, amoureuse du lieu commun et de la pompe extérieure, poussant le respect des convenances et de la morale jusqu'à une sorte de forfanterie et de tartuferie que les Anglais eux-mêmes ont flétrie sous le nom de *cant*. A ces traits joignez un respect de la loi, une conscience de la dignité humaine, un besoin de rester *soi*, un amour de l'individualité, qui font assurément de l'Angleterre le pays le plus étrange et le plus caractéristique des temps modernes. Là rien n'est frivole, pas même la frivolité. Le *dandy* n'est qu'un papillon aux ailes de plomb. Les bureaux de bel-esprit, les coteries littéraires, deviennent de graves sénats, dont les travaux et les ridicules sont fantasques, lourds et sérieux. La société se subdivise en *premier ciel*, *second ciel*, *troisième ciel*. Au-dessus du

troisième ciel, vous trouvez les *Corinthiens;* et, au-dessus des *Corinthiens*, les *Exclusifs*. La roture elle-même a son orgueil, sa morgue, sa hauteur. Elle se constitue à son tour en aristocratie subalterne; elle a ses exclusions et ses priviléges.

Que l'on passe des deux premiers volumes de ces Mémoires aux volumes suivants, l'Italie moderne est là, comme pour protester contre la civilisation anglaise. Pas de société en Italie; des plaisirs, de la bonne humeur; nulle morgue, nulle aristocratie; des princes qui font l'usure, et prêtent à la petite semaine; des mœurs domestiques fort commodes, des abbés gracieux, savants, aimables, connaisseurs et sigisbés; réunions sans faste, sans luxe et sans hauteur; aucun orgueil de rang; nulle prétention aux vertus publiques; une civilisation tombée en dissolution et en décadence, mais organisée pour le bien-être physique et l'indolente jouissance d'un facile bonheur. Tout est entrave et dépendance dans le pays libre; tout est plaisir, *far-niente*, oisiveté, aisance, dans le pays privé de liberté. Ici vous avez le droit de médire du gouvernement; mais, si vous heurtez les convenances, vous êtes anathème. Là, il vous est défendu de vous mêler jamais des affaires publiques; mais vous n'avez pas de convenances à respecter, car il n'y en a plus.

Ces deux influences se font remarquer dans les écrits de lord Byron. *Beppo*, *Don Juan*, *Sardanapale*, sont l'expression de ces deux civilisations. Anglais par la fierté; Italien par l'habitude de la vie; je ne sais si jamais aucun génie s'est trouvé soumis à des impulsions aussi contraires.

Sa jeunesse s'est dévorée elle-même, en proie à ce défaut d'unité, qui est notre plus grand fléau, et qui a

répandu son souffle fébrile sur tout ce qu'a produit lord Byron. Un tel homme ne reparaîtra plus. Sa vie est à la fois un monument et un phénomène. Nul ne réunira de nouveau les conditions d'une telle existence.

Malheur aux imitateurs de lord Byron ! Ils ne sont déjà plus de leur temps !

JOHN KEATS

ET

PERCY BYSSHE SHELLEY.

LES DEUX TOMBEAUX.

(John Keats et Percy Bisshe Shelley.)

§ Ier.

Le cimetière Protestant à Rome. — Keats et Shelley. — Vie de Keats. —Sa jeunesse.—Société de Hazlitt et de Leigh Hunt. — Premiers poèmes.

Il n'y a pas à Rome de lieu plus sauvage et plus désert que le cimetière des Protestants. Personne n'y vient jamais, si ce n'est un berger, par hasard, avec son sayon de laine et ses lourdes sandales de drap brun. Le silence y est profond, la verdure épaisse; pas un son dans l'air, que celui des clochettes qu'une ou deux chèvres font tinter en bondissant de tombe en tombe, et broutant les ronces et les acanthes dont la pente douce de la colline est tapissée. Sous les mousses, quelques débris de la muraille d'Honorius montrent çà et là leurs pierres grises et chenues, qui s'en vont en poussière. La pyramide de Caïus Cestius domine la scène. Quand le soleil se couche, en automne, et que son rayon oblique dore les fissures du monument, cette promenade est touchante. Au pied de la pyramide, il y a deux tombeaux simples, avec des inscriptions simples aussi ; la coutume anglaise est de ne pas déshonorer la mort en la rendant coquette ou affectée. Deux jeunes et malheureux poètes reposent là, côte à côte : John Keats, mort à vingt-

trois ans, et Percy Bisshe Shelley, mort à vingt-cinq ans; deux protestants, qui ont abjuré même le Christ; le panthéiste auprès du païen, dans le cimetière calviniste.

Pauvres jeunes gens ! pauvres poètes ! L'un, surpris par une tempête qu'il a bravée, est jeté à la côte, et lord Byron brûle son cadavre; l'autre meurt poitrinaire dans un misérable hôtel garni de Rome, sans avoir de quoi payer son gîte et son linceul. Enfants de génie, au moins les égaux de lord Byron par la nature, si ce n'est par la culture de leur talent, ni mère, ni sœur, ni famille n'ont fermé leurs yeux mourants; Dieu seul sait s'ils ont espéré une vie après la mort, et les hommes leur ont disputé la renommée !

Ces faits sont plus étranges et plus touchants que les inventions du rhéteur, et certes il ne faudrait mêler rien d'artificiel ou de factice aux pathétiques enseignements que cette histoire renferme. La destinée de Keats et de Shelley n'a rien de fortuit. Nés tous deux à la fin du XVIIIe siècle, exilés de la même cause, chassés par le puritanisme vainqueur, ils appartenaient à ce petit groupe curieux dont nous allons parler tout-à-l'heure avec quelque détail, dont Byron eut l'esprit de se faire le chef, et dont il fut l'expression la plus égoïste, mais non la plus profonde, l'organe le plus actif et le plus bruyant, mais non le plus sincère; groupe d'esprits libres et ardents qu'irritaient les liens conventionnels de la société calviniste, et que rejeta violemment dans le culte païen de la forme ou dans l'océan du scepticisme le ridicule souvent odieux des affectations contraires.

En 1815, le triomphe de l'Angleterre n'était pas seulement celui de l'aristocratie armée contre Napoléon, mais la victoire des idées puritaines et populaires, soulevées au

nord depuis Luther contre l'autorité monarchique et le catholicisme méridional ; ces idées et ces doctrines étaient vieilles : elles avaient bravé Louis XIV et attristé ses derniers jours. L'habileté des hommes politiques dirigés par Pitt consista donc à confondre ce sentiment religieux, très-vivant alors, mais qui s'éteint aujourd'hui, avec la défense des institutions aristocratiques anglaises et de la monarchie pondérée. Cette alliance des passions de la masse et des intérêts de ses maîtres, du calvinisme fanatique et de l'aristocratie anglicane, produisit un état de mœurs nouveau, état puissant et sévère, triste et inexorable, fécond pour la grandeur et la richesse publique, et que je ne veux pas condamner ici ; l'Angleterre lui doit à la fois ses conquêtes matérielles et une notable partie de son influence morale. C'était alors que la quakeresse mistriss Fry partait pour son noble pèlerinage à travers les cachots et les misères de l'Europe, que Wilberforce usait son éloquence et sa vie au service des noirs, et que les inexorables bourgeois, héritiers des cromwellistes de 1650, envoyaient aux travaux forcés l'éditeur d'un pamphlet papiste. Je n'ai pas à discuter l'inévitable mélange de grandeur et d'iniquité qui caractérise les sociétés fortes ; nos sociétés modernes sont bien loin de tels dangers. Chez le peuple le plus libre du temps actuel, aux États-Unis du sud, une opinion équitable, l'abolition de l'esclavage, enverrait infailliblement celui qui la professerait à la lanterne. Dans ces sociétés vigoureuses, la rigueur minutieuse des observances, l'intolérance générale, l'hypocrisie, le *cant*, la destruction ou l'affaiblissement des douces charités et des faciles sympathies, l'aigreur tyrannique dans les relations, font payer cher les avantages conquis. L'Angleterre avait en outre à subir l'ennui, mais l'ennui réglé, consacré, devenu loi et

tourné en religion. Quand Napoléon succomba, ce terrible sérieux ne se détendit pas. Il y eut de l'insolence dans la victoire, et l'intolérance sociale fut sans bornes. Qui a visité Londres vers 1820 sait ce qu'était un dimanche anglais à cette époque, et de quel œil on y voyait l'indifférence pour le dogme ou le relâchement des observances. La société marchait fière, maussade et inflexible sous ce capuce de plomb qui l'étouffait.

Cependant le continent s'ouvrait, et les Anglais s'y jetaient en foule. On allait respirer un peu hors de cette société si bien réglée et si volontairement asservie. Il était convenu que le continent c'était l'enfer, et que l'Angleterre représentait le paradis; nous autres, qui sommes des demi-vieillards, nous avons vu vers 1820 les transfuges ennuyés de la société anglaise venir s'amuser parmi nous comme des damnés.

C'est cette situation anormale que n'ont pas du tout saisie la plupart des lecteurs de lord Byron. Il fut le premier à comprendre quel rôle piquant jouerait dans le XIXe siècle un gentilhomme anglais (1), descendant des conquérants de Normandie, qui déclarerait la guerre à cette aristocratie puritaine et à cette bourgeoisie aristocratique de son pays. Il lut Voltaire, Bayle, Jean-Jacques et Goëthe, s'arma de verve, de raillerie et de colère douloureuse, ne dédaigna ni le charlatanisme ni l'artifice, et réussit. Que l'on ne s'y trompe pas, ce fut un rôle et une rancune. Il avait de cuisants griefs à venger, non- seulement les siens, mais ceux de sa race; le génie et l'esprit ne lui manquaient pas; il comprit le moment et en usa. Il établit d'abord sa batterie au centre de l'Italie catholique et énervée, d'où il ouvrit

(1) Voir plus haut, page 143.

son feu sur la société anglaise. Douleurs éloquentes, sensibilité blessée, plaintes amères, misanthropie ardente, mélancolie profonde : c'était la première attaque. Les jeunes gens, les opprimés et les femmes furent entraînés ; il ébranla toutes les âmes tendres. Ensuite vinrent anathèmes et invectives, colères et mépris. Enfin, quand il se démasqua tout entier, la vive ironie de Don Juan fit éruption ; c'était l'éclat de rire insouciant d'un homme du monde qui sait qu'on l'écoute, qui dit en vers charmants tout ce qui lui passe par la tête, et qui ne se gêne plus.

Des âmes plus calmes et moins vaniteuses, le noble et religieux Wordsworth, l'observateur impartial Walter Scott, le puissant écrivain Southey, converti récemment aux dogmes du torysme, l'aimable Campbell, le fougueux Wilson, furent éclipsés par l'éclat de la révolte byronienne. Parmi les gens sévères, ce fut un scandale immense. Ils n'hésitèrent pas à signaler l'auteur de *Don Juan* comme l'antéchrist. A cette opinion dure et inexorable, à ces iniquités combinées de la nationalité, de la secte et de la coterie, quelques téméraires, encouragés par l'exemple de Byron, résistèrent vivement ; plus imprudents que le chef, ils n'avaient pas eu soin de se mettre à l'abri des vengeances de l'Institution qu'ils attaquaient. Un homme de beaucoup d'esprit, de verve, d'étourderie et de facilité, Leigh Hunt, auteur de *Françoise de Rimini ;* un admirable prosateur, le plus parfait peut-être de la génération anglaise actuelle, Walter Savage Landor, longtemps regardé comme un écrivain seulement bizarre et affecté ; Hazlitt père, qui l'un des premiers porta dans la critique la sagacité sympathique de l'artiste et le trait vif de l'homme du monde ; le grand poète panthéiste Shelley, enfin le vieux philosophe matérialiste Godwin, protestèrent diversement contre les rigueurs du

torysme calviniste, et furent tous mis au ban de la société religieuse, honnête et civilisée. Landor et Shelley ne tardèrent pas à quitter l'Angleterre pour l'Italie. Landor, plein de dégoût, se réfugia dans une charmante villa bâtie sur le penchant de la colline de Fiesole. La fille de cet étrange philosophe Godwin, qui apparaît comme une silhouette posthume du XVIIIe siècle au milieu des hommes du XIXe, accompagna en Italie le jeune et triste Shelley. D'autres, plus retirés et plus humbles, obtinrent leur pardon. L'humoriste Lamb, dont les secrètes douleurs viennent d'être révélées par la publication de ses lettres, veillait avec une sollicitude adorable sur Brigitte sa sœur, pauvre folle qui avait frappé sa mère d'un coup de couteau et l'avait tuée dans son délire. Lamb était si triste, si pauvre, si résigné et si doux, qu'on lui permettait d'avoir du génie.

Leigh Hunt, hardiment libéral et chef de l'*Examiner*, s'exposait bravement à tous les coups. C'était lui qui passait pour chef de ce groupe bien impuissant et bien faible des poètes libéraux, réunis par une épithète railleuse sous le nom de l'*École des badauds* (*Cockney-School*); pauvres gens, en effet, qui vivaient à Londres, ne pouvant guère admirer la nature dans les châteaux qu'ils n'avaient pas.

Les caractères spéciaux auxquels on prétendait reconnaître « l'école des badauds, » c'étaient l'affectation de l'archaïsme et de la sensibilité, et l'admiration exagérée ou prétentieuse des beautés de la nature. Assurément les mêmes reproches pouvaient être adressés à lord Byron ou aux poètes des lacs; mais ces derniers, étrangers aux mouvements politiques, habitaient de jolies maisons de campagne sur les collines enchantées du Westmoreland, et Byron, menant une vie voluptueuse sous le soleil de l'Italie, était le premier à se moquer en vers incisifs des *cockneys*

ses amis. Il essaya même, autant qu'il fut en lui d'entraver leur route, d'annuler leurs efforts, et d'absorber à son profit les avantages d'une lutte aux périls de laquelle il échappait. Leur talent réel était sacrifié ou méconnu. C'est quelque chose de triste et de touchant que cette petite église composée de martyrs, ayant bien sans doute ses fautes et ses ridicules, mais soutenant une guerre inégale contre le pouvoir, la majorité, l'argent et la ruse, contre le génie même armé de toutes pièces et décidé à marcher sur le corps de ses rivaux. Après tout, ils l'ont emporté ; le temps a mis à leur vraie place le génie incontestable de Byron, son âme équivoque, sa faible conduite, et les divers talents contemporains qu'il voulait tenir dans l'ombre. On ne méprise plus aujourd'hui cette société de Leigh Hunt et de Hazlitt, groupe libre et animé dont le quartier-général était à Londres, et qui rattachait à lui quelques artistes de talent, Haydon par exemple, récemment victime d'un suicide si déplorable, et M. Severn, dont le nom se reproduira noblement dans les pages suivantes.

Ce fut au milieu de cette société spirituelle et peu aristocratique, que se trouva jeté, vers 1815, un jeune homme de vingt ans qui n'en avait connu ni meilleure ni pire, et qui aux dons les plus exquis de l'imagination et de la pensée joignait une figure charmante. Vous auriez dit Achille dans l'adolescence, tant la lèvre inférieure était hardie et belliqueuse, le trait de la bouche nettement accusé, le nez fin et sculpté avec décision et avec grâce, la voûte du front délicate et puissante, l'œil éclatant, ouvert, naïf, plein de feux et de tendresses (1). Cependant la mé-

(1) Voyez le beau portrait de Keats peint par son ami Severn, et gravé à la tête du recueil des lettres posthumes de Keats.

lancolie ardente de cet œil bleu enchâssé dans un cercle brunâtre, la transparence de la peau, un incarnat brûlant sur des joues pâles, une taille très-petite, des extrémités frêles et sans proportion avec le reste du corps, annonçaient une constitution débile et incomplète. La tête était petite et se couronnait de boucles brunes et dorées qui retombaient en abondance sur des épaules larges. L'ensemble frappait par un caractère de distinction spéciale, celle du penseur. C'était John Keats, que Leigh Hunt s'empressa de protéger, et que ses amis accueillirent avec faveur.

Le pauvre jeune homme n'était qu'élève en chirurgie et apprenti poète. Sa famille, d'une très-humble roture, avait conçu quelques désirs d'agrandissement, voici pourquoi. Le père de John Keats, cocher de voitures de louage, homme de bonne mine et de vif esprit, avait épousé la fille de son patron, miss Jennings, personne remarquable, aimant le plaisir, adorée de ses enfants, et qui mourut d'une affection de poitrine. George Keats fut le premier fruit de cette union ; John, le second, notre poète, vint au monde à sept mois, à la fin de 1795; un troisième fils, Thomas, et une fille, Élisabeth, les suivirent. Cette alliance, qui passait pour un coup de fortune selon les mœurs anglaises, jeta dans la famille le germe de l'ambition. Un oncle maternel, matelot qui s'était distingué à Camperdown, à bord du vaisseau le *Duncan*, était l'idéal héroïque que la mère offrait à ses fils. On parlait beaucoup de leur avenir, et l'on résolut de leur donner une belle éducation ; il fut même question de les placer à l'école d'Harrow, où Byron avait passé ses premières années. L'argent manqua ; il fallut se contenter d'une pension à Enfield. John, George et Thomas y firent donc leurs études. Le dernier mourut de la poitrine à dix-sept ans; l'aîné, George, caractère viril, alla chercher fortune

en Amérique, descendit l'Ohio, s'établit à Cincinnati et y est encore; John, le futur poète, fut placé chez un chirurgien. Cette famille pauvre, qui voulait se faire place dans la société industrielle et politique de la Grande-Bretagne, se répandit ainsi dans des directions opposées. Le plus célèbre et le mieux doué fut le plus misérable.

L'éducation intime du jeune poète était bien avancée, lorsqu'il vint à Londres pour y passer ses examens. Écolier à Enfield et élève de chirurgie, il avait traduit Virgile et s'était fait lire par un ami cette vieille traduction d'Homère par Chapman, contemporain de Shakspeare, poète nerveux, qui a su conserver sous la forme gothique la flamme vive du vieil Hellène. La beauté grecque avait enivré l'enfant; cet idéal de l'humanité divinisée et cette grâce suprême s'étaient emparés de sa jeune âme; ensuite Spenser dont la poésie colorée et métaphysique répand sur les objets une teinte mystique et comme une brume éclatante, l'avait captivé puissamment. Enfin lord Byron venait de publier ses premiers ouvrages, dans lesquels une personnalité violente se dissimule sous un accent de douleur et de sensibilité profondes et sous une forme accomplie. Après Spenser et la Grèce, ce fut Byron qui exerça le plus d'influence sur Keats.

La vie sensuelle et éclatante de l'Hellénie antique, la richesse harmonieuse et le luxe descriptif du vieux Spenser et la véhémence de sensations idéalisée par lord Byron formèrent le triple idéal de John Keats. Dès sa quinzième année, il vécut seul, plongé dans une longue rêverie, nuage enflammé où lui apparaissaient vivantes et adorées les créations païennes; le secret de son singulier talent fut l'application de l'analyse septentrionale et d'un mysticisme exalté à ces types riants et sublimes, symboles éternels des forces

de la nature. De cette conception extraordinaire et double naquirent *Hypérion* et *Endymion*, ses deux plus remarquables poèmes. Les symboles se dégageaient de leur nuée lumineuse; des êtres vivants et sensibles parlaient au poète; leurs passions et leurs désirs, leurs douleurs et leurs amours le ravissaient; il répétait leurs confidences secrètes avec un accent plein d'éloquence et d'extase; le pinceau le plus riche décorait le paysage qui les environnait. Ce fut pour l'Angleterre chrétienne et calviniste un profond sujet d'étonnement et de scandale, pour les libres esprits et pour Leigh Hunt un sujet d'admiration extrême et exagérée, que cette renaissance d'un poète païen sous des formes modernes et mystiques.

Ce développement ne fut pas créé, comme on l'a prétendu, par Leigh Hunt, Hazlitt et leurs amis; l'enfant de génie fut seulement adopté et fêté par eux. C'était un cœur reconnaissant. Il dédia son premier poème à Leigh Hunt lui-même, qui sortait de prison. L'œuvre de Keats fut saluée comme un chef-d'œuvre; la gloire de Milton lui fut promise; des amis empressés l'entourèrent, un éditeur généreux vint à son aide, son nom retentit comme un prodige. Rien ne pouvait lui être plus fatal que ce triomphe prématuré. On le précipitait sur la pente sensualiste où il était placé; on l'encourageait dans ce parti pris de paganisme idéalisé quant à la forme extérieure, et qui devait exercer sur une organisation ardente et sur une âme altérée de gloire l'action la plus funeste. La poésie devint son but unique et le paganisme la religion de sa pensée; il méconnut complétement la sainteté chrétienne et négligea cette activité pratique, nécessaire à la santé morale comme à la vigueur des sens. Sa nature débile y succomba. L'infortuné put croire que sa vie résisterait à ce somnambulisme in-

tense, sillonné d'éclairs brûlants comme de traits de flamme, et mêlé de toutes les évocations idéales qu'il adorait. Combien les fatigues du soldat ou du voyageur eussent fait de bien à cette nature généreuse et délicate! La loi d'un travail réglé eût fait vivre Keats; il n'eût point perdu son génie, il l'eût agrandi, épuré, ennobli et fortifié.

On peut suivre dans ses lettres posthumes, que M. Milnes vient de réunir et de publier à Londres, la trace de ce suicide moral du poète et la singulière éclosion de son paganisme sensuel et poétique. « Oh! s'écrie-t-il quelque part, combien une vie de sensations serait belle! Mais, la moitié du temps, nous sommes forcés de végéter! »—« Ce que nous imaginons, dit-il encore, est la seule chose authentique que je connaisse; je ne suis certain de rien, si ce n'est de la sainteté des affections et de la vérité de l'imagination. Il n'y a qu'une vérité au monde, c'est la beauté. A quoi bon la pensée? Où est le vrai? Tout philosophe se trompe, ou du moins il rencontre sur sa route des objections formidables. Oh! donnez-moi une vie de sensations et non une vie de pensées! » Le jeune rêveur touchait ainsi, sans le savoir, à la base même de l'art hellénique. La vie, le présent, la sensation, la rêverie, composaient le cercle magique qui l'enfermait et où il devait périr. « Je ne vois, dit-il, que le présent; il n'y a que cela qui me touche. Le soleil couchant me remet de bonne humeur; une hirondelle occupée à becqueter ses graines sur ma fenêtre me fait vivre; je vis de sa vie. » Les conséquences de cette théorie étaient nombreuses. « L'excellence de l'art est l'intensité de la sensation, dit-il ailleurs.... Il faut que la poésie frappe par un bel excès et qu'elle pousse naturellement comme le luxe des feuilles sur l'arbre. » De là cette voluptueuse somnolence de son existence entière, soit qu'il visite les

rives des lacs du Westmoreland ou qu'il habite la petite maison pittoresque de Leigh Hunt à Hampstead. — « Je sais quelque chose de plus suave que la brise en été (ainsi commence un de ses charmants poèmes), que l'abeille murmurant de bocage en bocage et se posant un moment dans la fleur ouverte ; — je sais quelque chose de plus doux que la rose mousseuse au milieu de l'île verte, loin des habitations humaines ; de plus salubre que le pli des vallées feuillues, de plus fertile en visions enchantées qu'un beau conte d'autrefois ; — c'est le Sommeil ; c'est le cher Sommeil qui ferme nos yeux mollement et nous chante une chanson berceuse, qui nous fait un bonheur suprême de tout l'idéal rêvé et dont les doigts légers emmêlent silencieusement la chevelure de la jeune fille endormie.... O sommeil ! ô poésie ! Pour dix années de poésie rêvée, je donnerais toute la vie ! Il me faut dix années pour accomplir l'œuvre que se propose mon âme et suivre mes voyages au loin. Longue et belle perspective de pays miraculeux ! Sources claires et pures où je boirai à loisir l'eau qui enivre les esprits ! D'abord j'irai voir les royaumes verts du dieu Pan et ceux de Flore. Je dormirai dans le gazon et me nourrirai des mûres sauvages et des pommes rougissantes ; je prendrai la main blanche des nymphes cachées dans les endroits ombreux et je volerai des baisers sur leurs lèvres fraîches, qui se détourneront en riant. Mes doigts joueront avec leurs doigts délicats et je mordrai, sans les blesser, leurs épaules blanches ; puis, quand la paix sera faite entre nous, nous nous asseyrons à l'ombre pour lire de beaux récits de la vie humaine... (1). »

(1) What is more gentle than a wind in summer, etc.

(*Sleep and Poetry.*)

Ces vers délicieux, dont il faut renoncer à reproduire en prose la mélodie sensuelle et le mouvement voluptueux, sont ceux qui peuvent associer le plus complétement le lecteur à cette quiétude mystique du sein de laquelle, par un puissant effort d'imagination, Keats fit surgir le monde enchanté des divinités païennes.

---

§ II.

Vieillesse prématurée de Keats — Cruauté et fatuité de lord Byron. — Dépérissement de Keats.

Pour lui la poésie n'était ni un jeu ni une étude ; c'était la vie. Les nuits sans sommeil, les journées sans activité, l'abstraction profonde, la contemplation intense, le sacrifice des intérêts humains à cette féerie, agissaient comme autant de poisons sur des organes d'une texture faible et d'une délicatesse ardente. Bientôt ce jeune homme, né d'une mère poitrinaire, frère d'une victime de la même affection, et qui, dans ses premières années, semblait doué d'une constitution plus robuste que ses deux frères, devint languissant et triste. Après trois années livrées à cette rêverie énervante et aux extases d'une imagination sans contre-poids, les amis de Keats s'effrayèrent de le voir si faible et si pâle; ils lui conseillèrent de quitter Londres et de voyager quelques mois dans les plus beaux cantons des trois royaumes. Peut-être était-il trop tard ; il avait abusé de la sensation et de la rêverie, et l'affaissement moral suivait l'affaissement physique. Voici en quels

termes il écrivait à l'un des amis dont l'admiration dévouée le soutenait dans cette carrière qui devait bientôt se fermer pour lui :

« Lundi 26 mai 1818. — Vous voyez combien j'ai différé ; je n'ai plus qu'une idée confuse de ce que je fais. Mon intelligence, cela est certain, est dans un état d'affaissement, et, au lieu d'écrire Dieu sait quoi, je vous fatigue des caprices de mon esprit, ou plutôt de mon corps, car d'esprit il n'y en a plus. Je suis dans une telle disposition que, si j'étais au fond de l'eau, je ne sais si je frapperais du pied pour monter à la surface. Tout cela, je le sais, n'a pas le sens commun. Bientôt, j'espère, je serai dans un état à sentir convenablement la manière dont vous avez parlé de moi. J'ai en vain attendu jusqu'au lundi pour trouver quelque intérêt à cela ou à autre chose. — Le départ de mon frère pour l'Amérique ne me fait éprouver aucune émotion, et son mariage me laisse un cœur de pierre. Tout ceci passera. Ce qui me chagrine, c'est d'avoir à vous écrire dans un moment pareil ; mais je ne puis faire pousser mes lettres en serre chaude, et je ne saurais sentir de plaisir à faire des phrases pour vous. Je suis votre obligé, je le serai toujours, et je ne souhaite pas être quitte de ma dette. Il est agréable de s'appuyer sur les bontés d'un ami, comme l'albatros qui dort en se reposant sur ses ailes. »

Il visita ainsi l'Écosse, le Westmoreland et une partie de l'Irlande, sans reconquérir l'élasticité déjà perdue de sa vie physique, sans cesser de se livrer à cette adoration païenne de la forme et de la nature qui ne suffisent point à l'homme et qui l'énervent.

Il écrit au même ami ces paroles obscures, où l'on dé-

chiffre vaguement les profondes douleurs d'une âme privée de foi et d'une « désespérance » sans remède :

« 10 juin 1818. — Comment se fait-il que, partis de points absolument opposés, nous aboutissions l'un et l'autre au même mécontentement nerveux ? Vous avez cru à tout pendant votre vie, je pense; je n'ai cru à rien. Nous sommes malheureux tous deux. Cependant, après avoir été souvent trompé, vous en appelez simplement. Le monde a autre chose à faire que de s'occuper de nous deux, et j'en suis ravi. Si j'avais le choix, je refuserais d'être couronné comme Pétrarque, parce que je dois mourir et parce que les femmes sont mortelles aussi. Je ne devrais pas vous parler de cette façon ; il n'y a qu'un esprit impie qui puisse l'oser. Cependant je ne suis ni assez vieux ni assez magnanime pour annuler ce que je sens, ce serait peut-être vous faire un mauvais compliment. J'espérais, il y a quelque temps, stimuler votre engourdissement par mon entrain, vous montrer en ce monde des choses dignes de vous occuper, et maintenant, dès que je suis seul, je me réjouis de ce qu'il existe une chose qui s'appelle la mort, et je rêve la gloire de finir en mourant pour quelque grand projet. Peut-être, si mes affaires étaient dans une autre situation, n'aurais-je pas écrit ce qui précède ; vous en jugerez. J'ai deux frères : l'un, tant ce monde a pesé sur lui, a été forcé de s'en aller en Amérique ; l'autre, avec un goût exquis pour la vie, s'éteint dans la langueur. Mon amour pour mes frères, depuis la perte prématurée de nos parents et mes premiers malheurs, est devenu une affection plus forte que l'amour même des femmes. J'ai été d'un mauvais caractère avec eux, je les ai tourmentés ; mais leur souvenir a toujours effacé l'impression qu'une femme aurait pu faire sur moi. J'ai aussi une sœur, et je ne puis les suivre

ni en Amérique ni dans la tombe. Il faut subir la vie, c'est certainement une consolation pour moi de penser qu'avant qu'elle s'éteigne je pourrai écrire encore un ou deux poèmes. »

Ces lignes, tracées après la publication de son premier volume de poésies dédié à Leigh Hunt, le montrent déjà mort et épuisé, tant ses belles visions grecques ont mal réussi à calmer ou à nourrir son âme; il ne croit pas, il n'aime pas; Dieu n'est rien; il demande seulement le temps d'écrire un ou deux poèmes. Les femmes lui sont indifférentes, et la vie n'a d'autre but que ces beaux vers qui achèvent de le tuer. Une fois en Écosse, où les règles sociales se présentent sous des formes dures, notre païen est saisi d'une colère violente contre le christianisme; il se hâte de passer en Irlande, où l'on est moins moral et moins farouche. Ses réflexions sur les deux pays le caractérisent on ne peut mieux :

« 6 juillet 1818. — Hier matin, nous nous sommes mis en route pour Glenluce, afin de visiter dans les environs quelques rivières; elles n'en valaient guère la peine. Partis pour Stanraër par un soleil brûlant, nous avions déjà fait six milles quand la diligence nous rattrapa. Nous y montâmes, et en ce moment, après avoir gagné Port-Patrick, me voici dans la petite Irlande, d'où je vous écris. Les dialectes des frontières voisines d'Écosse et d'Irlande se ressemblent beaucoup; cependant je remarque une grande différence dans les populations. J'en puis juger par la servante de l'auberge tenue par M. Kelly : cette fille n'est écossaise en rien, quoique blonde; c'est une bonne enfant, toujours prête à rire, parce qu'elle n'est point sous l'horrible loi du kirk écossais (1). Les hommes du kirk ont fait

(1) Église calviniste presbytérienne.

du bien à l'Écosse; ils ont appris le soin et la prévoyance aux hommes, aux femmes, aux vieillards, aux jeunes gens, aux vieilles et aux jeunes femmes, aux garçons, aux filles et aux enfants; ils ont ainsi formé des bataillons de gens ménagers et laborieux. Cette armée d'êtres économes ne peut manquer d'enrichir le pays et de lui donner un aspect d'aisance, ce à quoi ne parviendront jamais leurs pauvres voisins, si violents et si étourdis. Les hommes du kirk ont fait du mal à l'Écosse; ils ont banni le calembourg, l'amour et le rire. Rappelez-vous la destinée de Burns : — pauvre malheureux garçon! son tempérament était méridional! — Qu'il est triste de voir une imagination vive et sensuelle, obligée pour sa conservation d'éteindre sa délicatesse dans la vulgarité des choses possibles, parce qu'elle n'a pas le loisir de courir follement après l'impossible! En ces matières-là, l'expérience des autres ne suffit à personne. Hors de la souffrance, il est vrai, il n'y a ni dignité ni grandeur, et les plaisirs même délicats ne sont pas le bonheur. Cependant quel homme n'aimerait à renouveler ses expériences et à bien savoir par lui-même que Cléopâtre était une coureuse, Hélène une drôlesse, et Ruth une hypocrite? La doctrine de l'économie entraîne-t-elle pour conséquence la dignité de la société humaine, le bonheur des paysans? Je ne sais. Voyons : les doigts sont-ils faits pour caresser une guinée ou une main blanche? les lèvres pour presser une plume ou donner un baiser? Résoudra ce problème qui voudra. Ce qui est certain, c'est que dans les villes l'homme pauvre est séparé de ses semblables, et que le paysan est sale et misérable, s'il n'est économe. L'état actuel de la société veut qu'il en soit ainsi. Cela me prouve que le monde est bien jeune et bien ignorant; nous vivons dans une époque barbare. J'aimerais mieux être

daim sauvage que fille sous la loi du kirk écossais ; j'aimerais mieux être sanglier que de séduire une pauvre créature qui serait forcée d'aller s'asseoir dans le kirk sur le *cutty-stool*, devant ces abominables vieillards (1). »

Ainsi la guerre de Keats contre le calvinisme n'est pas une gratuite supposition ; c'est bien l'essence même de son esprit. Modéré dans ses goûts, tempérant dans ses habitudes, son imagination seule est sensuelle ; les rigueurs ascétiques nées d'une interprétation exagérée de l'abnégation chrétienne le révoltent et le courroucent. Il n'aime ni les ministres ni le kirk. « N'attendez pas de moi, dit-il, que je vous prêche comme un de ces ennuyeux oints du Seigneur. » S'il admire chez Milton la richesse des images, il a peine à lui pardonner son austérité de sectaire. Il y a un passage de ses poésies où il appelle Diane « une sainte. » Ce caractère de polythéisme renouvelé éclate de toutes parts dans ses œuvres, et le pénétrant Wordsworth eut raison de s'écrier, en les lisant : « Voici vraiment un délicieux païen ! »

On pourrait croire que les femmes, symboles vivants de la beauté, ont fait faire à Keats beaucoup de folies. Pas le moins du monde ; il les traite assez mal. « Il ne peut pas, dit-il, être juste envers elles ; il leur en veut de ne pas ressembler tout-à-fait aux nymphes de l'Ilyssus. » Il est inexorable pour leurs moindres défauts ; il se hâte de fuir dès qu'elles paraissent, et plusieurs portraits féminins tracés par le jeune homme sont d'une cruauté sans pareille. Voici l'un des plus indulgents :

« Vous donnerai-je le portrait de miss...? Elle est à peu

(1) Voir les poésies de Robert Burns et les romans de Walter Scott.

près de ma taille; visage agréable, de forme allongée. Ses traits manquent d'expression; elle s'arrange de manière à ce que ses cheveux paraissent beaux; de belles narines, un peu tourmentées. La bouche bien et mal : elle est mieux de profil que de face. Elle n'a pas la figure pleine, mais pâle et maigre, sans que les os fassent saillie. Les bras bien, les mains presque mal et le pied passable. Elle n'a pas dix-sept ans et est ignorante. Ses manières sont incroyables; bondissante, sautillante, elle donne aux gens de tels noms, que j'ai été forcé dernièrement de l'appeler « bégueule. » Cela ne vient pas, je crois, d'une mauvaise nature, mais de sa rage de jouer la grande dame. Je suis très-fatigué de ces grands airs, et je n'en veux plus. Une amie est venue récemment lui rendre visite, vous en avez beaucoup connu de ce genre; celle-ci joue la note sans autre sensation que celle de l'ivoire tremblant sous ses doigts. Nous l'avons prise en haine, raillée, bernée, et, je crois, mise en fuite. Miss..... la regarde comme un modèle; c'est la seule femme au monde, dit-elle, avec qui elle consentirait à changer de personnage. La sotte! — elle lui est aussi supérieure que la rose au brin de paille. »

Le poète n'était voluptueux que par la pensée; on aurait peine à imaginer que l'auteur du dithyrambe suivant, en l'honneur du vin de Bordeaux, ne se soit grisé qu'une seule fois dans sa vie. La fin de la lettre est d'ailleurs curieuse. On y voit ce qu'il pensait de la critique et combien Keats était persuadé, comme tous les esprits vigoureux, que la valeur intrinsèque du talent est toujours plus forte que les inimitiés et les obstacles.

« 18 février 1819. — Vive le vin de Bordeaux! Quand je puis m'en procurer, il faut que je l'achève, c'est la seule affaire de bouche pour laquelle je sois sensuel. Ne serait-

ce pas une bonne spéculation de vous envoyer quelques pieds de vigne? Cela ne pourrait-il se faire? Je m'en informerais, si vous pouviez en faire du vin, pour boire, les soirs d'été, sous une tonnelle! Il emplit la bouche d'une fraîcheur pénétrante, puis il descend froid et sans donner la fièvre; vous ne le sentez pas se quereller avec votre foie. Non, c'est plutôt un pacificateur; il reste paisible comme il l'était dans la grappe et embaumé comme la reine abeille; ses éléments les plus éthérés montent dans le cerveau et ne prennent pas d'assaut le palais de la pensée, comme ce matamore cherchant sa donzelle, qui court de porte en porte en frappant les boiseries; il s'avance comme Aladin dans son palais enchanté, si doucement que vous ne le sentez pas. Les autres vins changent un homme en Silène; lui, il en fait un Hermès et donne à la femme l'âme et l'immortalité d'Ariane. Je suis sûr que Bacchus garde toujours pour elle un cellier plein de vin de Bordeaux, sans pouvoir jamais lui persuader d'en prendre plus de deux coupes. Je disais que ce vin est la seule passion gourmande que j'eusse; j'oublie le gibier. Je dois m'avouer criminel en face d'un blanc de perdrix, du râble d'un lièvre, du dos d'un coq de bruyère et de l'aile d'un faisan. A propos de gibier, la dame que j'ai rencontrée m'a envoyé plusieurs présents de gibier, ce qui m'a mis à même d'en faire autant. Elle m'a fait emporter, l'autre jour, un faisan que j'ai donné à messieurs Dilke. Je destine le premier à votre mère.

» Je ne vous ai pas parlé de mes affaires. Je n'en désespère point. Mon poème n'a pas réussi du tout. Dans le courant de l'année, ou environ, j'essaierai de nouveau le public. Au point de vue de mon égoïsme, je laisserais mon orgueil et mon mépris de l'opinion publique m'imposer le silence; mais pour l'amour de vous et de Fanny, je re-

cueillerai toute mon énergie et j'essaierai encore. Je ne doute pas du succès avec le temps, si je persévère; mais il faut être patient; les *reviewers* ont énervé les esprits et les ont rendus indolents : il est peu d'hommes qui pensent par eux-mêmes. Ces Revues règnent, surtout le *Quarterly*. Elles deviennent une superstition ; à mesure qu'elles s'emparent de la foule, elles deviennent puissantes en proportion de la faiblesse générale qui s'accroît. Ces gens-là ressemblent aux spectateurs des combats de coqs de Westminster, ils aiment voir les coqs se battre ; peu leur importe le vainqueur. »

Quel critique, il y a six mois, n'eût pas subi l'accusation de paradoxe, s'il eût avancé sans preuve ce dont les bons esprits se sont toujours doutés, à savoir que John Keats n'est pas mort, comme on l'a prétendu, de la douleur causée par un article de Revue ?

Le recueil de ses lettres posthumes, excellent ouvrage, prouve jusqu'à l'évidence qu'il a essuyé avec calme et modestie le feu de la critique, et que les attaques auxquelles ses poésies païennes l'exposaient lui semblèrent plutôt d'utiles enseignements que des injures. L'opinion universelle a été induite en erreur à cet égard par le spirituel et dangereux Byron, lequel était fort aise de persiffler un homme de génie mort jeune, et de rendre odieux les critiques dont il avait à se plaindre :

Un article a tué Keats; le pauvre garçon !
Son talent fort obscur promettait quelque chose;
Quoiqu'il sût peu de grec, il fit parler, dit-on,
Les dieux comme ils auraient, jadis, fait de la prose.
Mais ne trouvez-vous pas le fait original,
Que l'esprit, oui, l'esprit, cette vive étincelle,

Se laisse éteindre ainsi, comme un bout de chandelle,
Par un mauvais pédant, griffonneur de journal (1)?

Non, lord Byron, cela n'est pas vrai. O poète grand seigneur, si intrigant et si jaloux, vous avez égaré l'opinion sur le compte de ce pauvre enfant. Sa vanité puérile n'a pas causé sa mort; il n'a pas péri de désespoir sous trois pages de critique ; c'est un mensonge. Keats valait mieux que cela; modeste devant le type idéal du beau et justement fier de sa force intime, comme il convient aux esprits de cette trempe, il ne méprisait nullement la critique, et il estimait que la vérité a toujours son heure. Il laissait passer le présent, attendant l'avenir. Il faut bien le dire, quand même les courtisans de l'écho et les valets de la crédulité générale s'en irriteraient, le public s'est trompé, — cela lui arrive souvent. Keats, poitrinaire, rêveur, passionné et pauvre, n'avait pas besoin qu'un article de journal l'achevât.

Contre ce talent nouveau il y eut assurément des résistances violentes et des négations amères. Le novateur païen, l'ennemi du kirk fut sévèrement flagellé par les Écossais d'Édimbourg et de Glascow. La sensualité, le paganisme, l'obscurité, l'affectation archaïque, la complète absence du sentiment chrétien, la téméraire évocation d'une religion morte à jamais, irritèrent bien des âmes et soulevèrent mille réclamations; mais tout cela, c'était de la gloire, et si le *Blackwood's Magazine* et la plupart des journaux anglais maltraitaient le fanatique des dieux hellènes et le rénovateur du langage suranné de Spenser, d'au-

(1) John Keats, who was kill'd off by one critique, etc.

(*Don Juan*, canto XI.)

tres critiques prenaient sa défense. Jeffrey, l'un des arbitres suprêmes de la critique contemporaine, déclara dans l'*Edinburgh Review*, que le don poétique appartenait à Keats au degré le plus incontestable, et qu'à moins d'être dénué de tout sens littéraire, on devait admirer cette puissante imagination qui fait revivre le monde symbolique avec une réalité merveilleuse. Byron reçut dans sa villa italienne le numéro de l'*Edinburgh Review* qui contenait cet article; sa fureur fut inexprimable et effrénée. Il écrivit à Murray :

« Plus de Keats, s'il vous plaît. Écorchez-le-moi tout vif, ou je me chargerai, moi, de lui ôter la peau. Je ne peux supporter l'idiotisme et le rabâchage de ce petit singe. — Pourquoi souffrez-vous donc que l'on vante ce drôle qui s'appelle Keats? Johnson, apprenant qu'un mauvais acteur venait de recevoir une pension, s'écria : « Il est temps qu'on m'ôte la mienne ! » J'étais fier des éloges comme des blâmes de messieurs les critiques d'Édimbourg. Maintenant qu'ils ont bien parlé de Keats, tous ceux qu'ils ont vantés sont déshonorés par leur article insensé. Pourquoi ne pas louer l'*Almanach de Liège?* Le Liégeois vaut *Jeannot Keats.* »

Plus tard, et Keats une fois mort, Byron changera de langage. Ce ne sera plus « un idiot » et « un rabâcheur, » mais un grand poète, un Eschyle, dont « l'*Hypérion*, ce magnifique monument, protégera la mémoire. » — Byron ira plus loin : « Ce fragment d'inspiration titanique » lui semblera « *sublime* comme Eschyle. » Pourquoi ce revirement? Pour atteindre deux buts que Byron a toujours cherchés : se faire valoir et déprécier autrui. « Moi, dit-il encore à Murray, je n'ai pas fait comme Keats; attaqué par un article *sauvage* de Revue, ainsi que Kirke White et Keats, je

n'en suis pas mort. J'ai bu trois bouteilles de vin de Bordeaux et j'ai commencé ma réponse à Jeffrey. Je savais bien que je ne pouvais pas honorablement lui casser la tête avec une balle. Je l'ai tué autrement. Mais ces auteurs à la mamelle tombent morts quand on les critique. Je ne voudrais pas pour tout le monde, être l'auteur de l'article homicide, bien que je trouve détestable l'école griffonnante dont il est question. »

Voilà bien du dédain et de l'orgueil; malheureusement il n'y a pas un mot de vrai dans ces fatuités; Byron ne pardonna jamais à l'Angleterre de n'avoir pas trouvé bons ses premiers poèmes, qui ne valaient rien, et Keats montra plus de force morale que l'impertinent grand seigneur.

De ces contradictions, de ces éloges, de ces injures, accumulés avec une désinvolture si insolente, un seul fait demeure incontestable; c'est la personnalité jalouse de lord Byron, et le peu de consistance de ses idées, toujours soumises à ses passions puériles.

Que les gens qui adorent la force brutale, la ruse et le succès présent, se détrompent. Si la vie est passagère et l'équité rare, la lumière se fait tôt ou tard. Voici des débris de lettres bien simples qui, rétablissant la vérité longtemps faussée, rendent son véritable honneur à une âme naïve, à un talent supérieur, à une intelligence égarée, mais après tout honnête; lord Byron a essayé deux fois de flétrir Keats, d'abord par sa critique, ensuite par sa défense, et n'a pas pu prévaloir. Sans doute il y a bien des défauts à reprocher à ce jeune homme, et ce sont à peu près les mêmes que l'avenir reprochera à notre mouvement littéraire de 1815, mouvement trop sensuel, d'imitation, peu national, trop archaïque. Le cliquetis des

rhythmes et des rimes, la formule poétique, l'emportent trop souvent sur l'essence de l'art. L'âme et la foi, la charité humaine et la sympathie, la vérité et l'idéal chrétiens, sont trop souvent absents. Chez Keats la concentration et la vigueur de l'expression, l'image rendue palpable et lumineuse, surtout la puissance de création et d'évocation, compensent la diffusion, l'inégalité, l'accumulation des détails. Ces fautes se rapportent toutes à son extrême jeunesse et à son rapide passage à travers le monde. Il avait peu connu les hommes. Son admirable faculté de saisir l'idéal et de le reproduire dans un vers qui vibre de passion et de mélodie se mêle à un luxe de répétitions, à une incertitude de composition, à une exubérance qui rappellent la forêt vierge où l'on se perd. Il abuse, en jeune homme et en sensualiste, du charme des sons et du rhythme, comme de l'ardeur du coloris; il lui arrive de ne point donner de sens à la musique de ses paroles, et d'éteindre les contours sous l'éclat des nuances; enfin, ses poèmes sont les ardents effluves d'un génie involontaire.

Quand il se modère et se résume, comme dans le passage suivant, il est admirable : « C'était le soir ; l'air était vif et le ciel clair. C'était une de ces soirées dignes de la Grèce où toute la force de l'homme s'éveille et règne. Alors la santé radieuse a toute sa vigueur; le héros d'Homère se lève puissant et croit entendre le clairon; Apollon est debout sur son piédestal, et la Vénus pudique, s'alarmant de sa beauté, jette autour d'elle un regard timide. Des brises fraîches et éthérées pénètrent dans les habitations des hommes; le malade qui languit rouvre les yeux et se soulève un moment; sa fièvre se calme, et un doux sommeil le ranime. Il s'éveille, ses tempes ne sont plus brûlantes, ses paupières rafraîchies se

soulèvent mollement; il regarde, et voit ses chers amis qui l'entourent; pleins de joie, ils s'approchent et séparent en deux sur son front les boucles de ses cheveux. Heure adorée, où ceux qui s'aiment se contemplent mutuellement avec délices, étonnés de voir tant d'éclat et de vie dans le regard aimé! heure où la parole humaine est divine, et où tous les nœuds qui se forment sont des liens éternels. »

Cette sensualité païenne, qui s'était concentrée pour lui dans le domaine de l'intelligence, a marqué d'une manière particulière *Hypérion* et *Endymion.* C'est aussi dans ces grands poèmes qu'il suit avec le plus enivrant abandon le cours de sa rêverie errante et que la force et la sévérité lui manquent le plus. Ses sonnets doivent être placés parmi les plus beaux de la langue anglaise. Grâce au travail d'artiste que cette forme moderne exige et à la difficulté d'y asservir l'idée païenne, Keats a laissé des chefs-d'œuvre en ce genre :

A MES FRÈRES.

« Le charbon qui pétille vient d'être mis au foyer et les vives flammes errantes s'y jouent en tremblant. Ces bruits légers que nous entendons, c'est la petite voix des dieux domestiques, bons génies qui protégent nos âmes fraternelles. Vous, mes frères, vous feuilletez le volume qui chaque soir soulage nos peines, et vos yeux fascinés s'y arrêtent; moi, je cherche ma rime au bout du monde. Votre jour de naissance est aujourd'hui, cher Thomas! Puissions-nous passer bien des soirées pareilles, dans un repos mêlé de ces doux murmures! Vraies joies, calmes joies de la vie, durez, prolongez-vous jusqu'à ce que la voix suprême nous dise : « Quittez le monde, amis, il en est temps! »

Lorsqu'en 1846 j'essayai de faire connaître en France (1) ce jeune et charmant génie, je priai mon ami M. Sainte-Beuve d'imiter en vers un de ces petits poèmes, qu'il a reproduit comme de coutume avec une grâce achevée :

SONNET.

(Imité de Keats.)

En s'en revenant un soir de novembre.

Piquante est la bouffée à travers la nuit claire;
Dans les buissons séchés la bise va sifflant;
Les étoiles au ciel font froid en scintillant,
Et j'ai, pour arriver, bien du chemin à faire.

Pourtant je n'ai souci ni de la bise amère,
Ni des lampes d'argent dans le blanc firmament,
Ni de la feuille morte à l'affreux sifflement,
Ni même du bon gîte où tu m'attends, mon frère !

Car je suis tout rempli de l'accueil de ce soir,
Sous un modeste toit où je viens de m'asseoir,
Devisant de Milton, l'aveugle au beau visage,

De son doux Lycidas par l'orage entraîné,
De Laure en robe verte en l'avril de son âge,
Et du féal Pétrarque en pompe couronné.

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, au Collége de France, semestre de 1846.

---

§ III.

Premier et dernier amour de Keats. — Sa mort.

Je me suis arrêté le plus longtemps que je l'ai pu sous ces ombrages poétiques. J'avais peine à voir s'évanouir si tôt cette vie douloureuse qu'un souffle ardent avait desséchée. Les deux dernières années de Keats ne sont plus qu'une ruine et un supplice mêlés d'un épisode qui rend le supplice plus affreux et précipite la ruine. Comme s'il eût essayé de se rattacher à la vie par la passion, il s'éprit d'un amour violent qui l'occupa tout entier jusqu'à sa mort.

Avant sa vingt-huitième année, à cet âge où l'on est sévère envers les femmes et où l'on se vante, à leur égard, d'une pénétration dédaigneuse, Keats pousse aussi loin que possible cette affectation de la jeunese. Ils les voit toutes avec un profond et inexprimable mépris, tant elles lui semblent éloignées de son idéal. Il a, dit-il, de la propension « à classer les femmes parmi les fleurs et les bonbons. » Il ne peut pas rester une demi-heure auprès de « ces petites créatures de pensionnat; » toutes l'ennuient, et il ne sait en vérité comment être maître de sa mauvaise humeur, « quand il les entend babiller comme de petites pies, et qu'il les voit pirouetter comme des volants; » il se reproche d'avoir été assez « jeune » pour les avoir divinisées, et il est revenu « à jamais, » comme un véritable écolier qu'il est, de « ces visions éthérées et féminines. » Mais, hélas! voici venir des Indes orientales une beauté dont « le regard est *opulent* comme l'Orient, » et dont les autres fem-

mes disent « un mal infini. » Il pense comme elles, il critique la créole, il la blâme et la trouve mondaine, théâtrale, coquette; cependant, quand elle « traverse le salon, elle vous attire comme par une chaîne magnétique. » Enfin il se laisse prendre de la passion la plus véhémente pour cette jeune personne—*impériale*, comme il la nomme, — qui entre dans une chambre « comme une panthère. » Surtout elle n'a pas les airs puritains des « Clarisses, » ce qui le met à son aise, et elle ne trouve, dans une conversation engagée au coin d'un salon, *any thing particular*, rien d'extraordinaire. Enfin, ravissante nouveauté pour l'étudiant, c'est une fille du monde; chose consolante pour l'Anglais rassasié de calvinisme, c'est une créole.

Ce dernier malheur attendait Keats; le reste de sa courte existence ne fut qu'un long soupir d'angoisse vers la jeune créole qui l'avait captivé.

A FANNY, AU BAL.

« Toi que j'aime, ma joie, ma crainte, mon espoir, mon agonie, je te revois aussi souriante et aussi belle pour eux que tu l'es pour moi, quand mes yeux esclaves et ravis, ivres de leur bonheur et de leur angoisse, te regardent, te regardent!

» Quel est donc celui qui me prend mon bonheur? Au moins ne lui livre pas ta main, je t'en supplie, et qu'elle reste pure de ce toucher qui me tue! Par grâce, ne détourne pas de moi si tôt le courant sympathique qui me fait vivre! Que le plus vif battement de tes artères me soit réservé! Ah! garde-le pour moi, oui, pour moi seul. La musique vibre dans les salles parfumées; les images du

plaisir s'éveillent ; l'air s'échauffe de volupté ; la danse déroule sa guirlande embrasée. Sois froide et souriante comme un matin du mois de mai. Épargne-moi la jalousie ! Tu le vois, j'y succomberais ; et ma vie s'éteint si vite ! »

Poitrinaire, amoureux et pauvre, il devint, comme vous le pensez bien, chaque jour plus amoureux, plus pauvre et plus poitrinaire : quand il fut condamné, l'idée naturelle lui vint d'écrire un poème comique. Nous en avons les tristes et délicieux fragments, qui ont pour titre : *Le Bonnet et les Grelots.*

Il s'affaissait ; la vie s'épuisait et s'exhalait par tous les pores : passion, rêverie, douleur, souffrance physique, souffrance morale..... Ses amis le forcèrent de quitter les dangereux parages de Hampstead où demeurait Fanny, et de partir pour l'Italie. Son ami Severn l'y accompagna :

« En vue d'Yarmouth, 28 septembre 1820, à bord du *Maria-Crowther.* — J'aurais eu plaisir à quitter Londres, ne fût-ce qu'à cause de la sensation ; en effet, qu'y ferais-je ? Je ne puis laisser derrière moi mes poumons, ni ma poitrine, ni ce que j'ai de délabré. Je désire n'écrire que sur des sujets qui ne m'agitent pas trop. Il y en a un dont je dois parler pour n'y plus revenir. Si mon corps pouvait recouvrer la santé, ce souvenir (*celui de Fanny*) l'en empêcherait. La chose même pour laquelle je désire vivre me tuerait.

» Si j'étais en santé, cette idée me rendrait malade ; comment y pourrais-je résister dans l'état où je suis ? Vous devinez aisément sur quel sujet je rabâche. Vous savez quel était mon plus grand chagrin pendant les premiers temps de ma maladie chez vous. Chaque jour et chaque nuit, je souhaite la mort pour me délivrer de ces douleurs, et je souhaite la vie, car la mort détruirait ces douleurs qui va-

lent mieux que rien. La distance et la mer, la langueur et l'affaiblissement, voilà de grandes causes de séparation; mais la mort, c'est le divorce éternel. Lorsque l'angoisse de cette pensée a traversé mon esprit comme une lame froide, je puis dire que j'ai senti l'amertume de la mort. J'ai souvent souhaité que vous me promissiez ce qui a pour moi le plus de prix; j'espère que, sans que je vous en eusse parlé, vous vous seriez montré l'ami de miss... après ma mort. Vous lui croyez beaucoup de défauts; pour l'amour de moi, croyez qu'elle n'en a aucun. Si quelque chose peut être fait en sa faveur, soit en paroles, soit en actes, je sais que vous le ferez. Je suis dans un état où une femme, en tant que femme, n'a pas plus de pouvoir sur moi qu'un arbre ou une pierre, et cependant la différence de ce que j'éprouve pour.... et pour ma sœur est étonnante. L'une semble absorber l'autre à un degré incroyable. Je pense rarement à mon frère et à ma sœur, qui sont en Amérique. L'idée de quitter.... dépasse tout ce qu'il y a d'horrible. Je crois voir les ténèbres descendre sur moi. J'aperçois constamment sa figure, qui constamment s'évanouit. Quelques-unes des phrases dont elle avait l'habitude de se servir pendant mon dernier séjour à Wentworth-Place retentissent à mon oreille. Y a-t-il une autre vie? M'éveillerai-je et découvrirai-je que tout ceci n'est qu'un rêve? Cela doit être; nous ne sommes pas faits pour souffrir ainsi. La réception de ma lettre sera l'une de vos douleurs. Je ne dis rien de notre amitié, ou plutôt de celle que vous avez pour moi, sinon que je souhaite, comme vous le méritez, que vous ne soyez jamais aussi malheureux que je le suis. Je penserai à vous à mes derniers moments. Je tâcherai d'écrire à.... aujourd'hui, si je le puis. Une fin soudaine à ma vie, au milieu d'une de ces lettres, ne serait pas chose

mauvaise ; ce moment me donne une sorte de fièvre agréable. »

Il alla s'établir à Rome, où le docteur Clark le soigna avec un dévouement complet et désintéressé. Lord Byron se garda bien d'aller visiter ce « gredin de Keats. » Le poète mourant trouva de plus généreuses sympathies, qui consolèrent ses derniers soupirs; le peintre Severn l'accompagna, le soigna, le veilla, lui donna son temps, son argent, et compromit pour lui jusqu'à son avenir et à la renommée de son talent ; choses touchantes, toujours cachées, qui rachètent les faiblesses de notre race, les insolences des uns et les fatuités des autres, et qui sont plus nombreuses qu'on ne pense, car l'optimiste a raison comme le pessimiste ; Dieu, qui voit tout, sait qu'il y a autant de grandes vertus ignorées qu'il y a d'infamies qui se font passer pour des vertus.

Cependant ce douloureux « enfant de la flamme, » comme disent les Orientaux des poètes, achevait de se consumer. L'esprit contemplait curieusement les douleurs de l'âme et son propre affaiblissement. L'âme agonisait en voyant dépérir à la fois la forme physique et l'éclat intellectuel. Enfin la destruction intérieure s'opérait plus rapide sous cette triple torture, écrite en caractères lugubres dans les lettres du malheureux enfant.

« Rome, 30 novembre 1820. — J'ai peur de me souvenir de l'Angleterre. J'ai le sentiment habituel que ma vie réelle est finie et que je mène une *existence posthume.* Dieu sait comment la chose a pu se faire ; mais il me semble que cela est. Toutefois je n'en parlerai point. A peu près à l'époque où vous m'écriviez de Chichester, j'étais à Southampton, — bien malheureux, — et prêt à passer aussi la rivière ! Mon étoile prédominait. Je ne puis rien

répondre à votre lettre, qui m'a suivi de Naples à Rome. J'ai peur de la relire. Je suis si las (d'esprit) que je ne puis supporter la vue de l'écriture d'un ami que j'aime autant que vous. Cependant je tâche d'aller mon petit train, et à mes plus tristes moments, même en quarantaine, j'ai fait plus de calembourgs en une semaine, par une sorte de désespoir, que pendant une année entière de ma vie. Une pensée suffirait à me tuer : j'ai été fort, bien portant, alerte, etc... je me promenais avec elle... et maintenant — la perception des contrastes, le sentiment de la lumière et de l'ombre, toute cette science (sensation primitive), nécessaire au poète, me tuerait. Je vous torture, n'est-ce pas? Il faut que vous appeliez votre philosophie à votre aide ; j'en fais bien autant ; sans cela, comment vivrais-je?... si pourtant je vis? »

Cette lettre fut la dernière qu'il écrivit. Le journal de son ami Severn, rédigé au lit du malade, et adressé à M. Brown, fidèle protecteur de Keats, journal que nous reproduisons sans y rien changer, est plus touchant que tous les commentaires :

« 14 décembre. — J'ai peur que le pauvre Keats ne soit au plus mal. Une rechute de mauvais augure l'a confiné au lit, avec toutes les chances contre lui. Ce que je prenais pour une convalescence est survenu si inopinément et sans cause apparente, que je ne puis prévoir quel sera le prochain changement. Je le redoute, car ses souffrances sont si grandes, si incessantes, et son courage est tellement évanoui, qu'un changement quelconque ne peut que lui donner le délire. Voici le cinquième jour, et je le vois empirer.

« 17 décembre, quatre heures après-midi. — Je ne puis le quitter un moment. Je m'assieds près de son lit, et je lis

toute la journée; vers la nuit, je m'associe à tous les vagabondages de sa pensée. Il vient de s'endormir; c'est la première fois depuis huit jours, et par pur épuisement. Je désire qu'il ne se réveille pas avant que j'aie fini d'écrire, car je souhaite vivement que vous sachiez la vérité; cependant e n'ose lui laisser entrevoir que je crois son état dangereux. Le matin de l'attaque dont je vous ai parlé, il était bien, tout-à-fait gai, lorsque tout-à-coup il fut pris d'un accès de toux et vomit deux cuvettes de sang. Je fis venir le docteur Clark, qui lui tira du bras huit onces d'un sang noir et épais. Keats en fut tout alarmé et abattu. Quelle triste journée j'eus à passer avec lui! Il s'élança de son lit en disant : « C'est aujourd'hui mon dernier jour! » et, pour tout autre que moi, cela serait vrai ; il rendit le lendemain matin autant de sang que la veille, et fut saigné de nouveau. J'eus ensuite le bonheur de causer avec lui pendant un instant de calme, et il devint tout-à-fait tranquille. Il ne peut rien digérer et veut sans cesse manger. Il répète toujours qu'il mourra de faim, et j'ai été obligé de lui donner plus de nourriture que je n'aurais dû. Toute pensée, qu'elle vienne de son imagination ou de sa mémoire, lui est insupportable, même le souvenir de son bon ami Brown, des quatre heureuses semaines passées sous sa garde, de son frère et de sa sœur. Il m'afflige par-dessus tout, quand je rafraîchis son front brûlant, et que je crains pour sa raison. Comment pourrait-il être Keats encore après ceci? Cependant je vois cela trop lugubrement; chaque nuit de veille accable mon esprit.

» Le docteur Clark ne dit pas grand'chose; quoique ses soins soient admirables, il peut difficilement agir sur un esprit malade. Tout ce qui peut être fait, il le fait de bonne grâce; sa femme, de son côté, par le même sentiment dé-

licat, prépare de sa main ce que prend le pauvre Keats; car, dans ce pays sauvage, pour un malade il n'y a pas à choisir. Hier, le docteur Clark a couru Rome entière pour se procurer un poisson d'une certaine espèce, et, au moment où on me l'apportait soigneusement préparé, Keats fut pris d'un vomissement de sang. Nous avons la plus haute opinion du talent du docteur Clark; il vient quatre ou cinq fois par jour, et nous a recommandé de l'appeler à quelque heure que ce soit, en cas de danger. Mon énergie est à bout. Ces misérables Romains n'ont aucune idée du comfort. Je suis obligé de faire tout pour lui. Je voudrais que vous fussiez ici.

» Je viens de le voir. Cette nuit sera bonne. »

« 15 janvier 1821, onze heures et demie passées. — Le pauvre Keats vient de s'endormir. Je l'ai veillé, et lui ai fait la lecture jusqu'au moment où il ferma l'œil. Il m'a dit : « Severn, j'aperçois sous votre tranquillité une grande préoccupation ; vous n'êtes pas à ce que vous lisez. Vous faites pour moi plus que je n'aurais voulu. Oh ! que ma dernière heure n'est-elle arrivée ! » Il s'affaiblit de jour en jour. Trois semaines encore peut-être, et je l'aurai perdu ! Je regardais sa guérison comme certaine quand nous partîmes. J'étais égoïste ; je pensais à la valeur qu'il avait pour moi.

» Torlonia le banquier ne veut plus nous prêter d'argent ; le billet est revenu sans acceptation, et demain il faut que je donne ma dernière couronne pour ce maudit logement. De plus, s'il meurt, les lits et le mobilier seront brûlés, les murs grattés, et on retombera sur moi pour cent livres et peut-être davantage ; mais ce qui me peine par-dessus tout, c'est cette noble créature étendue sur un grabat, sans avoir les secours spirituels ordinaires qu'un

drôle ou un sot reçoit à ses derniers moments. Si je succombe, ce sera sous cette idée. Je prie pour qu'un ange de bonté le conduise à travers ce sombre passage.

» Si je pouvais chaque jour le quitter pour quelque temps, je me procurerais de l'argent par mon pinceau; mais il ne veut point me perdre de vue, et ne peut supporter le visage d'un étranger. Je me couperais la langue plutôt que de lui dire qu'il faut que je trouve de l'argent; — ce serait le tuer d'un mot. Vous voyez que mon espoir de conserver la pension de l'Académie royale est détruit, à moins que je n'envoie un tableau au printemps. J'ai écrit à sir Thomas Lawrence. Je me suis procuré un volume des œuvres de Jeremie Taylor, que j'ai lu à Keats cette nuit. C'est vraiment un trésor, et il est venu quand j'avais perdu l'espoir de le rencontrer. Pourquoi d'autres bonheurs ne nous viendraient-ils pas? J'en veux conserver l'espoir. Le docteur Clark est toujours le même, bien qu'il sache ce qui est arrivé pour le billet. Keats voit tout. Sa connaissance de l'anatomie rend chaque crise dix fois pire; il est misérable de tous côtés. Cependant chacun m'offre ses services pour lui. Il ne peut lire aucune lettre, et les place près de lui sans les ouvrir. Elles le déchirent. Il n'ose plus en regarder l'adresse. Faites qu'on le sache. »

« 18 février. — Je viens de recevoir votre lettre du 15 janvier. Le contraste qu'il y a entre votre Hampstead tranquille et hospitalier et ce pays désert où souffre le pauvre Keats me fait venir les larmes aux yeux. J'ai désiré bien, bien souvent qu'il ne vous eût pas quitté. Sa guérison aurait été impossible en Angleterre, mais son excessive douleur l'a également rendue impossible ici. Quand vous

le soigniez, il me semblait comme un enfant dans les bras de sa mère. Vous auriez dissipé son chagrin en lui offrant mille sujets d'intérêt, et sa mort eût été adoucie par la présence de nombreux amis. Ici, seul avec un ami, dans un pays sauvage pour un malade, il a une peine de plus ajoutée à toutes ses peines; car je n'ai pu lui cacher ma triste position. Je l'ai conservé à la vie de semaine en semaine. Il refusait toute nourriture, et j'ai préparé ses aliments jusqu'à six fois par jour pour qu'il ne lui restât pas d'excuse. Je n'osais le quitter que lorsqu'il dormait. Il est impossible d'imaginer ce qu'ont été ses souffrances. Dans ses angoisses, il serait descendu au tombeau solitairement, et pas un mot n'aurait été dit sur son compte : cette pensée seule me paie de tout ce que j'ai fait. Maintenant il est encore vivant et calme. Il ne veut pas entendre parler de mieux ; la pensée de guérir l'effraie plus que toute chose. Nous n'osons plus espérer aucune amélioration ; l'espoir de la mort semble son seul bonheur. Il dit que la paix du tombeau sera le premier repos qu'il aura goûté.

» La semaine dernière, un vif désir d'avoir des livres s'est emparé de lui. Je lui ai procuré tout ce que j'ai pu. Cette fantaisie a duré trois jours, maintenant elle est passée. Il est tranquille, et de plus en plus réconcilié avec son affreuse destinée. »

« 14 février. — Il n'est survenu que peu ou point de changement, sinon qu'heureusement son esprit devient de plus en plus calme et paisible. J'ai remarqué que ce changement accompagnait l'affaiblissement croissant de son corps; à mes yeux, c'est un repos délicieux. J'ai été si longtemps ballotté dans la tempête de son esprit! Cette nuit, il a beaucoup parlé, mais sans difficulté, et il a fini par tomber dans un sommeil bienfaisant. Il semble avoir

des rêves agréables : cela amènera quelque changement, non en mal, cela ne se peut, mais peut-être en mieux. Parmi les nombreuses choses qu'il m'a demandées cette nuit, voici la principale ; — que sur la pierre de sa tombe on grave cette inscription :

ICI REPOSE UN ÊTRE DONT LE NOM FUT ÉCRIT SUR L'ONDE.

» En arrivant ici, il acheta un exemplaire d'Alfieri, mais il le jeta à terre à la seconde page, et fut vivement affecté de ces vers :

Misera me! Sollievo a me non resta,
Altro che il pianto, *ed il pianto è delitto!*

» Maintenant que je connais à fond son chagrin, je ne m'en étonne plus.

» Quelle lettre est arrivée ! je l'ai donnée à Keats pensant qu'elle était de vous ; malheureusement cela n'était pas. Le coup d'œil qu'il jeta sur cette lettre fut pour lui un déchirement ; les effets s'en firent sentir plusieurs jours. Il ne la lut pas, — il ne le pouvait pas, — mais il me pria de la mettre dans sa bière, avec une bourse et une lettre non ouverte de sa sœur ; depuis lors, il m'a dit de ne pas mettre cette lettre dans la bière, mais seulement la lettre et la bourse de sa sœur, avec quelques cheveux. Je l'ai toutefois amené à penser autrement à ce sujet. Son état d'extrême irritabilité ne lui fait voir autour de lui qu'un monde hostile ; les événements de sa vie et même l'affection des autres lui semblent autant de causes de sa mort déplorable.

» J'avais trouvé une garde anglaise qui devait venir deux heures tous les jours et me permettre de rétablir ma santé.

Elle paraissait plaire à Keats, mais elle est tombée malade aujourd'hui et ne peut venir. J'esquisse un tableau dans une petite chambre voisine. Cela et un peu d'italien que je lis chaque jour soutiennent mon courage. Le docteur est dans l'admiration de vos bontés pour Keats; il le croit au plus mal; ses poumons sont dans un état effrayant; son estomac a perdu toute sa force. Keats sait, depuis la première goutte de sang qu'il a vomie, qu'il doit mourir; aucune chance de vie ne lui reste.

« 22 février. — Que je suis impatient d'avoir de vos nouvelles! je n'ai, pour rompre mon effrayante solitude, que des lettres. Jour et nuit, je suis auprès de notre ami mourant. Ma force, ma raison, ma santé sont à bout. Je ne puis trouver personne pour me remplacer, — personne pour m'aider. Tous ont fui, et d'ailleurs, ne l'eussent-ils pas fait, Keats n'aurait souffert que moi.

» La nuit dernière, j'ai cru qu'il passait; j'entendais sa gorge râler; il me demanda de le soulever dans le lit, sinon qu'il mourrait péniblement. Je l'ai veillé toute la nuit, m'attendant à le voir suffoqué à chaque accès de toux. Ce matin, à la lumière pâle de l'aube, son changement m'a fait peur. Pendant ces trois derniers jours, il est devenu un spectre. Quoique le docteur Clark m'ait préparé à ce qu'il y a de pis, je supporterai difficilement ce coup. Je ne puis supporter d'être affranchi de mon horrible situation par cette mort.

» Je suis toujours dans l'impossibilité de peindre, ce qui pourtant serait important pour moi. Le pauvre Keats me tient sans cesse auprès de lui; il ouvre les yeux avec doute et épouvante; lorsqu'ils tombent sur moi, il les ferme doucement et les rouvre, et les referme paisiblement jusqu'à ce qu'il s'endorme. Cette idée me fera rester au-

près de lui jusqu'à ce qu'il meure. Et pourquoi dirais-je que je perds mon temps? Les avantages que j'ai retirés de la connaissance de John Keats sont doubles et triples de ce que m'aurait donné une autre occupation. Adieu.

« 27 février. — Il n'est plus; il est mort sans aucune douleur; il semblait s'endormir. Le 23, vers quatre heures, l'approche de la mort se fit sentir. « Severn, — je..... — soulève-moi, — je meurs, — je mourrai sans douleur; ne t'effraie pas, sois ferme, et remercie Dieu que cela soit venu! » Je l'ai soutenu dans mes bras. Le râle déchirait son gosier, et ne fit que s'accroître jusqu'à onze heures; Keats s'éteignit par degrés, si doucement, que je crus qu'il s'endormait. Je ne puis rien ajouter maintenant. Je suis brisé par quatre nuits de veille, par le manque de sommeil et mon pauvre Keats parti. Il y a trois jours, le corps a été ouvert; il n'y avait plus de poumons. Les médecins ne peuvent comprendre comment il a vécu ces deux derniers mois. J'ai suivi son corps chéri au tombeau, lundi, en compagnie de beaucoup d'Anglais. On a eu grand soin de moi ici; autrement j'aurais été pris par la fièvre. Je suis mieux maintenant, mais encore tout désorienté.

» La police est venue. Le mobilier, les murs, les planchers, tout a été détruit et changé. C'est le docteur Clark qui s'occupe de cela.

» J'ai placé moi-même les lettres dans la bière. »

Keats, suivi de son fidèle ami Severn, fut donc déposé dans le cimetière protestant, près du lieu que devait occuper, deux ans plus tard, Shelley qui consacra une magnifique élégie à la mémoire du jeune poète. Ce dernier, en dépit de Byron et des critiques, occupe aujourd'hui, comme Shelley lui-même, une place importante dans l'his-

toire littéraire de ces derniers temps; c'est Keats qui a donné l'impulsion à la dernière école poétique anglaise, celle d'Alfred Tennyson.

Quand, après s'être attendri sur cette vie profondément douloureuse, on s'arrête pour méditer sur les enseignements qu'elle contient, on ne peut s'empêcher de rapprocher le paganisme de Keats de son talent et de sa mort. On ne peut s'empêcher de penser que, si cet adolescent de génie avait été chrétien sincère et pratique, il aurait vécu. Une activité régulière eût protégé sa pensée et ses forces.

Malheur à qui ne demande à la vie que l'intensité de la sensation ! Celui-là manque le but supérieur de l'être, qui est l'activité harmonieuse, l'imitation de la grande loi divine, ou, comme dit Platon, la « sainteté. » Il ne suffit même pas d'épurer la sensation en lui faisant traverser le prisme de la poésie; l'enivrement redouble avec le danger, et les sens, privés de l'abnégation qui est leur équilibre et leur ressort, se dévorent fatalement dans l'adoration de leur véhémence.

---

§ IV.

Percy Bisshe Shelley. — Amours et rêves de sa jeunesse. — Son mariage et son exil. — Sa mort.

Parlons maintenant de Shelley, autre enfant de génie, rejeté, comme le pauvre Keats, par l'excessive austérité puritaine et le calviniste anglican hors des cadres de la société britannique. Elle frappa sans pitié cette âme tendre et ce talent supérieur, insurgés dans une rébellion plus véhé-

mente et punis par des angoisses bien plus douloureuses.

Personne autant que Shelley, n'avait reçu de Dieu le sentiment de l'idéal. Le don suprême de la sainteté était en lui. Mystique du panthéisme, platonicien égaré dans le dogme de Spinosa, il consuma sa jeune vie dans une adoration hallucinée des forces de la nature, dans une ardente révolte contre les lois terrestres, les convenances sociales et les dogmes chrétiens. L'extase avait déjà consumé cette frêle existence, quand il périt dans une tempête et rendit à la terre ces éléments matériels de l'organisme qu'il avait pris pour Dieu lui-même.

L'athéisme de Spinosa, devenu proverbe, est un mensonge. Cet homme, que l'idée du Dieu omni-présent possédait et enivrait, a été regardé comme le chef d'une école qui détruisait l'idée et le culte de Dieu. Ce juif qui voyait l'Être-Suprême partout, on a répété qu'il ne croyait pas à l'Être-Suprême. La chimère sublime et folle de son panthéisme, a été transformée en négation absolue de la cause première. Son tort était de ne pas distinguer la nature et l'homme de Dieu; on a prétendu qu'il effaçait Dieu de l'univers. On ne peut pousser plus loin les abstractions d'une piété sans bornes, sans règle et sans raison, d'une foi aveugle que sa propre ardeur égare et séduit. Eh bien ! ce mystique a passé pour athée. Percy Bisshe Shelley est le poète sublime du même dogme et de la même erreur.

Spinosa, panthéiste algébrique, avait démontré par *a* plus *b* que la substance divine est une, qu'elle ne fait qu'un avec la substance terrestre et que tout est Dieu. Le jeune poète métaphysicien chanta ce Dieu nouveau, l'Univers, le Possible, l'Immense et l'Absolu ; sa sympathie profonde avec la nature chanta la grande œuvre d'amour, que cette puissance harmonique, secrète et toujours présente, soutient et

conserve éternellement. Erreur profonde. En dehors de la nature éternelle sont les lois qui la régissent, le souffle de Dieu même. Adorer le Tout-Puissant confondu avec la nature, et la nature comme âme universelle respirant dans tous les êtres, c'est reculer Dieu dans des profondeurs inconnues, sans le détruire et sans le reconnaître.

Fils d'un gentilhomme de Sussex, et né en 1792 d'une poitrinaire, on put lire de bonne heure sur son front pâle et transparent la prédestination mystique de son génie. Les muscles et le sang lui manquaient. Des boucles brunes, qui devaient blanchir à vingt-cinq ans, tombaient avec élégance sur des tempes fines dont l'épiderme semblait voiler à peine les sillons délicats de ses veines bleuâtres; son œil d'un bleu pâle brillait d'une douce et perpétuelle extase; à peine pouvait-il marcher et se soutenir; très-grand, très-mince, gracieux et élancé dans sa souple faiblesse, il révélait à l'observateur une débilité d'organisation incurable. Sa parole peu sonore vibrait comme le cristal; une lueur étrange jaillissait de son regard, ses joues se coloraient d'une teinte pourpre répandue sur un fond pâle, ses traits extrêmement alongés, sans énergie et sans concentration, portaient je ne sais quelle expression douce, résignée, séraphique et cependant résolue; celle de saint Jean-Baptiste ou de l'ange dont parle Milton :

Beau, calme, bienveillant, qui tenait dans sa main
Le rameau couronné de flammes rougissantes.

Je me souviendrai toujours de l'avoir entendu, au milieu de la cathédrale de Pise, s'écrier avec l'émotion la plus profonde et la plus vraie :

—« Quelle religion que le christianisme !...

Puis il ajouta :

—« Si la charité, non la foi lui servait de base !

La flamme chrétienne l'avait un moment touché. Pauvre enfant ! il ne voyait pas que la Foi n'est qu'une autre forme de l'Amour et que la Charité ne pourrait subsister sans l'une et l'autre. Sévèrement traité par son père, il se réfugia dans la solitude pour y lire des contes bleus et y rêver; la chimie et la métaphysique le préoccupaient fort. A Oxford et à Éton, toujours solitaire, il fit connaissance avec les prétendus penseurs du XVIIIe siècle qu'il trouva sublimes, bien entendu. Aucun des plaisirs de ses jeunes compagnons ne le séduisait; il n'avait pas d'autre jouissance que de se laisser entraîner au cours d'un fleuve, et de guider lui-même le bateau qui le portait. Brahmane contemplatif, passionné pour le rêve et s'y plongeant avec une soif éperdue et inextinguible, il s'irritait de toutes les réalités ; les honteuses punitions infligées par les professeurs à leurs élèves et l'indigne coutume du *fagging* (1) le pénétraient d'une colère dont il a conservé le souvenir dans de beaux vers :

« Ami bien cher, je me rappelle clairement le premier moment, où l'esprit de mon adolescence brisa ses langes puérils, et se fit jour à travers les ténèbres qui cachent l'univers aux regards de l'enfant. Quelle heure que celle où ma pensée s'éveilla !

» C'était un matin du mois de mai. Je foulais le gazon scintillant de rosée : je pleurais et ne savais pourquoi. L'air était frais; la nature pénétrait au fond de mon âme. Un bruit frappa mon oreille ; hélas ! d'une école voisine, jaillissaient des lamentations d'enfants; écho et symbole du

(1) *To fag*, est le terme technique, dont on se sert encore en Angleterre pour indiquer les mauvais traitements des anciens élèves envers les nouveaux-venus.

monde, où je ne devais trouver un jour que des tyrans et des esclaves.

» Je joignis les mains; j'étais plein de surprise : je regardai autour de moi. Personne ne me voyait, nul ne pouvait rire de mes larmes; elles coulaient sur la terre chaude; elles humectaient le gazon brillant de verdure; et j'étais seul.

» Ah! m'écriai-je, l'injustice et la tyrannie sont trop af-
» freuses! Je serai juste, et sage, et doux, et libre; puisse
« Dieu m'en prêter la force! Le fort tyrannisant le faible
» me cause trop de douleur; et ce sentiment ne s'effacera
» pas! »

» Je réprimai donc mes larmes; mon cœur se calma; une audace paisible s'empara de moi. Et c'est de cette heure que date ma vie. Depuis ce moment, ma pensée sérieuse, ardente, chercha le savoir réel et creusa des sources inconnues. Tout ce que les bourreaux de mon jeune âge m'avaient appris, je le méprisai. J'allais puiser ailleurs ma force et ma puissance. J'allai tremper dans une onde plus profonde l'armure qui devait me protéger dans mes combats au milieu du monde. »

Une lutte inégale s'établit entre les maîtres de Shelley et le jeune rebelle, qui dès lors ne cessa plus d'être en butte à leur animosité, de combattre leurs principes et même de réfuter leurs arguments. Si une question lui était proposée, vous étiez sûr qu'il la résoudrait dans le sens contraire aux doctrines de l'Université. Il se mit à professer son athéisme prétendu.

On le chassa du collége : jeté dans le monde sans ressources, renié par son père, flétri d'avance par une expulsion infamante, il accepta l'anathème comme une gloire et

vint mener à Londres la vie d'un étudiant oisif. Ce grand philosophe avait seize ans.

Il acheva *Queen Mab*, poème anti-chrétien, écrivit un vigoureux traité sur *la nécessité de l'athéisme* et poursuivit surtout avec délices les rêves d'amour commencés dès l'enfance et dont sa belle et jeune cousine *Harriett Grove* avait été le premier objet. L'âme platonique de Shelley n'aimait dans l'amour que l'amour même ; l'ardente hallucination de ses pensées rechercha tour-à-tour comme but de son culte idéal, la jolie miss Grove qui renonça bientôt à lui, Felicia Hemans (alors miss Brown), dont il dirigea les premiers efforts poétiques, et avec laquelle on le força de suspendre un commerce de lettres commencé ; enfin miss Westbrook, fille d'un aubergiste, devenue sa femme.

Voici l'histoire de ce beau mariage que nous empruntons à un narrateur très-piquant et très-exact :

« En allant voir sa sœur dans un pensionnat aux environs de Londres, il aperçoit dans le jardin, parmi les fleurs, une de ses compagnes, belle blonde de seize ans au front candide, aux yeux bleus et tendres. Frappé de cette beauté angélique, il s'abandonne aussitôt au charme qui l'attire, sa sœur se prête à nouer une correspondance entre lui et miss Westbrook, dont le prénom, Harriett,—le même que celui de miss Grove, — était à la fois un remords et un charme de plus. En quelques semaines, le roman fit de rapides progrès. La jeune pensionnaire se disait victime de la tyrannie paternelle ; elle acceptait, elle appelait un libérateur. Shelley, qui voyait tout à travers le prisme singulier de son imagination, n'hésita pas à prendre l'hôtel garni de M. Westbrook pour un de ces châteaux du moyen-âge où gémissaient les demoiselles éplorées, M. Westbrook lui-même, honnête Landlord, pour un farouche tyran. Il se

prêta donc au désir de la charmante Harriett, qui voulait être enlevée, et courut l'épouser par devant le forgeron classique de Gretna-Green. Il avait alors dix-neuf ans et n'avait pas vu sa prétendue plus de six fois. »

On sait ce que deviennent d'ordinaire les mariages conclus sous de pareils auspices. Celui de Shelley ne fit pas exception à la règle. Le jeune couple, soutenu pendant quelque temps par un oncle de Shelley, vieux marin, héros de Trafalgar et ami de Nelson, essaya de la vie des champs; mais la chaumière où ces deux enfants allèrent abriter ce qu'ils avaient pris pour de l'amour, était louée à raison de trente shellings la semaine ; le capitaine Pilford ne pouvait pas subventionner régulièrement le ménage de son neveu. Sir Timothy Shelley, peu flatté de voir son fils allié à une façon d'aubergiste, avait supprimé, irrévocablement supprimé, la pension de deux cents livres qui avait été jusqu'alors l'unique ressource du jeune étudiant. Il fallut donc vivre d'emprunts, engager son avenir à des usuriers et encore n'étaient-ce là que des moyens précaires, une existence de troubles et d'angoisses au sein de laquelle périt bientôt l'enthousiasme passager que mistress Shelley avait inspiré à son époux. Après deux ans de vagabondage et de misère, les deux jeunes gens s'aperçurent un beau jour qu'ils avaient aventuré sur la plus incertaine de toutes les chances, le bonheur de leur vie. Deux enfants leur étaient nés; ces liens mêmes ne suffirent pas à leur faire accepter le supplice toujours croissant d'un hymen sans amour. D'un commun accord, ils revinrent à Londres chez le beau-père du poète, qui dut être passablement surpris, sinon de ce retour, au moins des paroles de Shelley, telles que les rapporte son dernier biographe : « ... Il dit au père et à la sœur aînée de mistress Shelley que sa femme

et lui ne s'étaient jamais aimés, que traîner plus longtemps leur pesante chaîne serait prolonger inutilement des tortures insupportables; que ne pouvant légalement dénouer le nœud gordien, ils avaient résolu de le couper; que lui (Shelley) souhaitait à sa femme toute espèce de bonheur, et qu'il était décidé à chercher le sien dans de nouvelles sympathies. »

L'enfant de dix-huit ans qui venait de se révolter contre les formules sociales et religieuses, n'y gagnait pas beaucoup de sagesse, comme on le voit, ni beaucoup de bonheur. Miss Westbrook se tua de désespoir; la tutelle des deux enfants qu'elle avait donnés à Shelley, réclamée par lui, ne lui fut pas accordée; il poussa un long cri de douleur et il s'exila.

Une femme héroïque et hardie, Mary Godwin, voulut s'attacher à son destin, et fidèle aux principes de sa famille, le protégea, mais sans l'épouser. Au bruit des souffrances de cet enfant de génie, bien des âmes féminines s'étaient émues; elles se reconnaissaient elles-mêmes à ces inextinguibles désirs, à ces enivrements de l'extase, à cette fièvre d'un vague et immense amour; partout de mystérieuses sympathies les enchaînaient à ses pas : il le disait lui-même :

Les jeunes filles
Savent quel est le mal dont je souffre et je meurs,
Rêveuses et debout sur le seuil de leur père
Me suivant du regard et me nommant leur frère,
Elles pressent ma main, l'œil humecté de pleurs.

Il alla porter ses pénates en Italie, où il connut lord Byron. Voué à la cause de toutes les révoltes contre toutes les tyrannies, il partagea la joie prématurée dont la révolu-

tion de Naples enivra les amis des peuples. Son talent poétique ne cessait pas de grandir. Citons une admirable ode, que lui inspira ce réveil passager d'une race trop amollie pour être libre.

ODE A NAPLES PENDANT SA RÉVOLUTION.

« Sous le grand œil du ciel, que nulle paupière ne clot jamais, il n'est pas de cité plus belle que toi, ô Naples! Vers toi volent les pensées voluptueuses des hommes, comme le sang afflue vers le cœur. Pantelante de plaisir, comme une Bacchante nue, ville élyséenne, les orages du ciel et de la mer s'apaisent enchantés devant toi; les flots et les airs charmés s'endorment d'amour autour de toi! capitale magique de cet Eden en ruines, l'Italie; syrène de cet océan, perdue longtemps pour la liberté, reconquise aujourd'hui, mais à demi-conquise! salut!

» Vérité! justice! espérance! Puissent-elles te protéger! Tu seras grande alors. Ne crains rien et fixe un regard calme sur les maîtres qui viennent t'écraser; ils rentreront dans leurs ténèbres Cimmériennes! Ne crains rien! Ton égide rayonnera de feux qui les éblouiront et les tueront. Regarde! ne crains rien; quand le lâche voit son despote, il sent s'affaiblir son courage; mais cette vue enhardit, affermit le cœur du brave. Oublieuse de tes voluptés, force ces soldats bardés de fer à retourner sur leurs pas! Qu'ils aillent dévorer leurs maîtres comme la meute d'Actéon le dévora.

» Salut! nations! salut!

» N'as-tu pas entendu, ô Naples! la voix vibrante de l'Espagne éveillée! La voilà, elle, elle-même, la fille des superstitions, qui s'agite et s'émeut! De l'île de Circé jus-

qu'aux froides Alpes, l'éternelle Italie s'est ébranlée. Italiens, une immense joie s'empare de votre mère, qui tressaille et espère enfin son indépendance. L'allégresse brille dans ces flots mobiles, éclatant pavé du désert de Venise. Le vent qui souffle entre les tombes des vieux Génois, murmure : *Où est Doria?* Milan, longtemps frappée de torpeur par le serpent dont les Visconti ornent leur écusson, Milan va se lever et écraser son bourreau. Voici le signal! vérité! justice! espérance! salut! Protégez l'Italie, et Naples qui a sonné le réveil!

» Florence, ville que le soleil aime, tu attends la liberté et tu palpites d'espoir! Rome, autrefois reine par la puissance, reine aujourd'hui par la beauté, vieil athlète endormi, tu vas déchirer l'aube du prêtre, et courir au triomphe! Vérité, justice, espérance! Votre défaite a longtemps affligé le monde; longtemps l'heure de vos victoires, ô ruse, ô artifice, ô violence, a sonné pour nous désespérer! Que le moment de l'équité vienne! Que l'humanité se réjouisse!

» Les géans marchent. Les entendez-vous? les géans armés contre les dieux éternels! Ils sortent de leurs cavernes du nord, comme l'ouragan de ses cavernes; ils s'élancent par milliers; ils dévorent la terre et se la partagent. Leurs étendards flottants déploient aux feux du jour les emblêmes de l'orgueil barbare; les voici! la suave lueur de l'éther d'Ausonie fait resplendir leurs baïonnettes.

»A travers ce beau ciel retentissent de dissonnantes clameurs : le silence et la mélodie meurent sous ces menaces farouches. Les rois du septentrion font marcher leurs légions nombreuses, mille tribus esclaves, mille peuples sans nom, mille castes sans lois : meutes dévorantes, loups affamés, foulant aux pieds nos vieilles gloires, écrasant dans leur marche nos colonnes monumentales, flétris-

sant nos antiques souvenirs, assouvissant leur furie sauvage, comme un monstre s'acharne sur le cadavre de la beauté mourante : les dévastateurs ! les voilà, qui tombent à flots, du sommet des Alpes aériennes ! C'est le chaos, c'est le néant, qui se précipitent sur la création. Ils viennent ! les champs blanchissent, les ossements s'amassent ; les cités brûlent ; les torrents roulent sanglants.

» Amour ! viens défendre ta fille, ô grand génie, ô créateur, père de la vie, toi qui, des profondeurs du monde, le régis et le modèles ! toi qui animes d'un souffle brûlant tout ce que la terre italienne renferme d'êtres et d'objets insensibles ! toi qui as développé autour d'elle ce ciel admirable ; toi qui respires dans ces rocs, dans ces cavernes, sur ces monts, dans ces flots dorés ! toi dont le trône est cette belle étoile qui luit à l'horizon sur l'Adriatique ! Génie de l'amour ! éveille-toi, défends ta fille ! Que chacun de tes rayons soit un éclair qui tue ! Que ta rosée fécondante soit poison ! que ta voûte azurée soit la voûte d'une tombe ; ils veulent, ces tyrans, faire de ta patrie la plus chère un tombeau et une ruine : qu'ils succombent !

» Ou plutôt, embrase tes enfants de tes flammes les plus vives. Que tes ardeurs sympathiques les réunissent pour l'œuvre commune ; qu'ils s'élèvent sous tes auspices ! Comme l'onde orientale resplendit sous tes feux, qu'ils s'échauffent de tes rayons ! qu'ils renaissent ! qu'ils soient hommes ! Alors fuiront devant eux les hommes de proie, que le nord vomit sur leurs rivages ! moins rapides, les nuages se dissipent sous le soleil ; moins hâtées fuient les antilopes que le léopard poursuit ! Génie, âme du monde ! ah ! du moins si tu ne réponds pas à mes prières, que la cité de ton culte, que Naples soit libre ! »

Ce dithyrambe est sublime d'élan, de verve et de coloris.

Une autre ode, intitulée aussi *Naples*, est plus pure encore et plus parfaite; l'illusion n'y règne pas; une expérience chimérique ne l'anime plus; le poète s'y montre tel que Dieu l'a fait, mystique, tendre et contemplatif. Il a vieilli, car il touche à sa vingt-unième année.

UNE SOIRÉE DE NAPLES.

» Le soleil brûle; le ciel étincelle; les flots brillent, se pressent, frémissent. Sur les îles bleues, sur le front neigeux des monts, le soir répand sa pourpre transparente. Les vents, les oiseaux, les vagues, les airs, le murmure lointain de la cité même; grand concert de délices; toutes ces voix semblent douces, tendres et pures comme les voix de la solitude.

» D'ici je vois cette plaine de l'océan que nul pied n'a foulée; et ses guirlandes marines, pourpres et vertes; et ses vagues qui se brisent sur la rive en milliers d'étincelles chatoyantes. Je m'assieds ici, seul, sur le sable; le rayon qui émane des flots, l'éclair de l'océan se joue autour de moi. Son rhythme mesuré frappe mon oreille. O délices! si un cœur ami ressentait ce que je sens!

» Ici du moins le désespoir est doux comme ces flots, doux comme cette brise. Je puis me coucher et m'endormir ici, comme l'enfant fatigué s'endort. Je puis pleurer sans amertume, et voudrais voir s'écouler, avec ces larmes, une vie triste que j'ai soufferte, qu'il faut souffrir encore. Le dernier instant viendrait me saisir comme un agréable sommeil: et qu'avec bonheur je sentirais ma joue se refroidir sous cet air encore brûlant, mon sang marcher plus lentement; qu'avec plaisir j'entendrais le dernier

murmure monotone de la mer endormir ma pensée expirante!

» Plaintes déplacées! Mon cœur, vieilli trop tôt, insulte par ses douleurs une soirée si belle. Peut-être, si je mourais, quelques âmes déploreraient ma mort; ainsi je te pleurerai, belle soirée, mais sans regret : quand ta gloire pure et ta beauté sans tache se seront éteintes avec le soleil couchant, ton souvenir joyeux et doux ne quittera pas ma pensée, il y vivra comme un bien ineffaçable, comme une volupté présente. »

Si la vie intellectuelle du poète ne ressemblait à aucune autre, sa vie matérielle et les incidents dont elle était semée, n'étaient pas moins étranges. « Lorsque Shelley, dit son dernier biographe, allait quitter l'Angleterre, en 1814, il reçut les vœux d'une femme que la lecture de *la Reine Mab* avait enthousiasmée. Belle, jeune, riche, alliée à de nobles familles, mariée depuis quelques années à peine, elle venait offrir au poète le sacrifice de tous les liens qui la retenaient dans le monde et le dévouement absolu d'une âme qui se donnait à lui. Touché d'une profonde reconnaissance, mais incapable de trahir les serments qu'une autre avait déjà reçus, Shelley dut prononcer un refus qu'il adoucit autant qu'il était en lui, et qui le rendit plus cher à celle dont il brisait la suprême espérance. Elle ne se permit ni plaintes ni reproches, mais, quand il partit, elle partit. Shelley n'avait pas cru devoir lui cacher son itinéraire. Partout elle suivit sa trace adorée. Du haut des rochers de Meillerie, — Meillerie, nom fécond en doux et romanesques souvenirs, — elle guettait la barque où Shelley et sa compagne erraient ensemble sur le lac Lémon. Elle fut peut-être témoin de cette tempête où faillirent périr l'auteur de la *Reine Mab* et celui de *Manfred*.

Quand le poète revint en Angleterre, il cessa d'entrevoir de temps à autre cet ange gardien, qui de haut et de loin planait sur sa vie. Il se crut oublié : c'était un blasphème. Son second voyage dissipa cette erreur. A Rome, à Naples, il retrouva la tendresse obstinée, l'infatigable amour de celle qui, sans espoir, lui consacrait sa vie. Un Dieu seul pourrait accepter, impassible, un hommage si pur, un encens si rare. Shelley se sentit ému. Cédant à un élan de généreuse sympathie, il voulut revoir cette douce et charmante victime de la fascination poétique. Une rencontre leur fut ménagée, à l'insu de mistress Shelley, sans doute par quelque belle nuit étoilée, sur les flots voluptueux qui baignent tour-à-tour Torrente et Capri, — peut-être aussi sous les ombrages de Castellamarre, dans les vallées abritées du soleil, — et ce dut être un touchant récit que celui de la pèlerine d'amour racontant ses voyages mystérieux, sa surveillance invisible. Peu de temps après cette entrevue, comme pour laisser à ce drame si simple toute sa grandeur, toute sa pureté, la mort vint le clore par un dénoûment providentiel. La belle inconnue disparut de ce monde pour lequel certainement elle n'était pas faite et où elle était sûre désormais de laisser un souvenir attendri. »

La mort d'un grand-père et les concessions que le père de Shelley fit un peu tard, avaient assuré l'indépendance du poète. Sa vie en Italie avait été calme et heureuse. Son panthéisme s'était raffiné et subtilisé ; sa violente opposition avait revêtu un caractère plus calme et plus grandiose ; devenu maître de ce domaine de quiétude amoureuse, de divine extase et d'adoration infinie, vers lequel il s'était élancé dès le premier âge, il planait enfin d'un essor libre au milieu de ces nuages colorés qui le berçaient baigné dans les vagues rayonnements et les harmonies divines.

Rien en lui ne rappelait la vie commune. L'hallucination le dominait : — « Je n'existe que comme un somnambule, dit-il lui-même ; souvent je me suis trouvé devant des sites dont l'inexplicable rapport avec des profondeurs secrètes de ma nature intellectuelle me causait d'irrésistibles émotions ; après avoir rencontré un lieu de ce genre, il m'est arrivé d'y songer au bout de plusieurs années. Ma mémoire s'en est emparée à jamais sans cause apparente ; il hantait ma pensée de temps en temps, avec une sorte de ténacité qui semblait le rattacher à mes affections les plus intimes. Plus tard j'ai revu les mêmes lieux, et alors je ne pouvais plus séparer le paysage rêvé du paysage réel ; ils se confondaient pour moi dans un sentiment mixte, qui n'avait plus aucun rapport avec celui que le site seul, ou le seul souvenir du site, tel que je l'avais vu dans mes songes, aurait éveillé en moi... Ce qui m'est arrivé de plus curieux en ce genre date d'Oxford ; je me promenais dans les environs avec un ami, tous deux absorbés par une conversation intéressante et animée. Au détour d'une allée, un site jusque-là caché par les plis du terrain et un rideau de hautes haies s'offre tout-à-coup à nos yeux. Un moulin à vent, au milieu d'une prairie close de murs et entourée de plusieurs autres herbages ; entre les murs de l'enclos et la route que nous suivions, un terrain irrégulier, tourmenté, aux lignes abruptes ; une longue colline basse, derrière le moulin ; un rideau de nuages gris, uniformément répandu sur le ciel. C'était le soir. Nous étions à cette saison où l'hiver commence déjà, où la dernière feuille tombe des bouleaux dépouillés. Rien de plus ordinaire, à coup sûr, que cet aspect, dans ses détails et dans son ensemble. Ni l'heure ni la saison n'étaient de celles qui peuvent, ce semble du moins, déchaîner les orages de la pensée. Cet assemblage insigni-

fiant d'objets vulgaires ne pouvait faire songer qu'à une paisible continuation de l'entretien commencé, à une soirée finie au coin du feu entre quelques bouteilles de vin et quelques conserves de fruits... Cependant, l'effet produit sur moi fut immense et prompt comme la foudre. Je me rappelai avoir vu, en rêve et bien longtemps auparavant ce site, exactement reproduit. Le frisson me prit; une sorte d'horreur s'empara de moi. Je dus quitter aussitôt la place. » A ce passage de Shelley sa femme a ajouté la note suivante : « Ce fragment fut écrit en 1815; je me rappelle » qu'après l'avoir jeté sur le papier, Shelley se réfugia » vers moi, pâle, agité, tremblant, pour échapper en cau- » sant d'autre chose, aux émotions inséparables de ce » souvenir. »

Un volume d'amirables œuvres, auxquelles manquent la concentration et la précision, mais qui fait époque dans l'histoire littéraire, était sorti de sa plume quand une tempête de l'Adriatique, surprenant le petit navire que Shelley avait fait gréer pour son usage, l'ensevelit dans les flots troublés. Lord Byron, Trelawney, Leigh Hunt et le capitaine Shenley recueillirent ses débris et les brûlèrent au bord de la mer. Ses cendres portées dans le cimetière protestant de Rome, y dorment auprès des restes de Keats, — le poète panthéiste auprès du poète païen.

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

ET

DE QUELQUES HISTORIENS ANGLAIS.

DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

ET

DE QUELQUES HISTORIENS ANGLAIS.

§ Ier.

David Hume et Franklin. — Engouement Parisien. — Causes de cet engouement.

Il y avait, entre 1760 et 1776, à Paris, deux étrangers qui faisaient grand bruit et qui avaient grand succès. Les belles dames surtout raffolaient de l'un et de l'autre.

L'un ressemblait à un fermier vieux et madré, l'autre à un curé protestant de quelque province éloignée, enseveli dans sa paresse et son loisir. L'un et l'autre avaient la parole douce et molle, l'œil narquois et indifférent, deux mentons, les cheveux grisonnants, un bon air de philosophe en joyeuse humeur, et précisément les qualités comme les défauts étrangers à la brillante et vicieuse population qui les entourait et les adorait. Ils ne portaient, bien entendu, ni broderies, ni épée, ni nœuds d'épée; ils n'étaient pas du tout gentilshommes et ne plaisaient que davantage à cause de cela aux marquis d'un esprit guilleret et d'une coquetterie recherchée; l'un portait un habit marron et de gros souliers, l'autre un petit habit noir étriqué avec un immense gilet plein de tabac.

J'ai eu occassion de m'occuper attentivement de l'un des deux, Benjamin Franklin (1); d'excellents et fermes esprits,

(1) V. nos *Études sur le XVIIIe Siècle en Angleterre.*

fort ennemis du paradoxe, se sont rendus à mon opinion et ont reconnu avec moi, non pas que Benjamin Franklin fût un mauvais homme ou un esprit sans valeur, mais que ce philosophe délicat et fin jusqu'à la ruse a profité de notre enthousiasme, nous a exploités doucement et même nous a un peu attrapés. C'est dans la correspondance de Franklin, publiée par M. Jared Sparks que se trouve le vrai Franklin. C'est aussi dans les cinq cents lettres tombées de la plume de David Hume, et publiées par M. Burton, que le vrai David Hume se manifeste ; car Hume est l'autre personnage dont j'ai indiqué plus haut (1) l'apparition triomphante au milieu de notre XVIIIe siècle français.

Hume fut à Paris le précurseur de Franklin ; ce dernier ne devait nous rendre sa visite qu'en l'année 1776. Hume, dès l'année 1764, se trouvait en France comme secrétaire de lord Hertford, ambassadeur qu'il éclipsait complétement. On n'y avait d'yeux que pour Hume. De toute la nuée d'étrangers et spécialement d'Anglais mécontents qui s'abattit entre 1700 et 1790 sur la haute société parisienne, aucun n'avait produit autant d'effet que Hume et ne devait faire autant d'impression sur nous, Franklin excepté ; ni Bolingbroke, ni Atterbury l'évêque conspirateur, ni la bigame lady Kingston, ni Sterne, ni Walpole, ni même le beau lord Holderness, qui dépensait dix mille livres sterling en une soirée pour être remarqué.

On ne s'explique guère cette grande vogue de Hume à Paris. N'y avait-il pas près de lui Gibbon plus érudit et plus profond, Wilkes plus turbulent, Sterne plus original, Chesterfield plus élégant ? Tous disparaissaient à côté de Hume. Plus tard, Benjamin Franklin, qui eut le même succès, coïncidait au moins avec un grand mouvement po-

(1) V. page

litique et son air patriarcal faisait plaisir à voir ; il disait de jolies choses aiguisées d'une ironie socratique qui les relevait. Mais Hume était muet, se carrait sur les fauteuils, les mains jointes sur son ventre et l'œil endormi, la paupière à demi-fermée ; il se laissait caresser et cajoler sans daigner répondre un bon mot, et il faisait bien : il ne parlait pas même français.

A cinquante-huit ans, laid, gauche, aussi peu homme du monde que possible, sans femme, sans ambition, sans maîtresse, sans autre passion que celle de lire et d'imprimer, il avait réalisé deux espèces de renommée, celle de libre penseur et celle d'historien. L'isolement, qui est souvent un bon et sévère maître, l'avait préparé à la haine et au dédain des formules sociales qui dominaient l'Angleterre. Comme Franklin, il était provincial, et, comme lui, mécontent de sa métropole ; comme Franklin, Hume devait à ses antécédents cachés et rustiques une certaine simplicité ingénue, grossière et gauche chez l'Écossais, gracieuse et calme chez l'Américain, et qui avait un charme infini pour des gens blasés, quintessenciés et raffinés. Une civilisation qui depuis six siècles environ, depuis les Cours d'amour, n'avait pas cessé de se draper et de s'envelopper dans les plus factices élégances, essayait de les rejeter violemment, et trouvait admirable tout ce qui ne lui ressemblait pas. De là le succès de l'ouvrier genevois Jean-Jacques ; de là l'engouement général pour Franklin et Hume. La société française protestait contre elle-même, contre son passé, contre la chevalerie, contre la féodalité et la monarchie, en faisant cet accueil idolâtre à Hume et à Franklin, deux hommes rustiques, dont l'un représentait une révolution fondamentale dans les idées, l'autre une révolution mémorable dans les faits.

L'un et l'autre étant ennemis des Anglais, ce qui nous flattait, et parlant anglais, langue favorite de l'époque ; l'un et l'autre, charmants et doux sceptiques, très-peu enthousiastes et pratiquant le *nil admirari* du bon Horace ; d'un caractère patient et d'une tranquille humeur qui tranchaient agréablement sur le fond pétulant des mœurs françaises, jouissaient en souriant de leur situation. Ce succès étonnait celles mêmes qui le décernaient et les gens qui se plaisaient à y applaudir. Un prétendu baron allemand, mêlé à tout ce mouvement et à tout ce caquet, homme d'une pénétration très-vive, ne se rendait pas bien compte de la vogue à laquelle il concourait. « Il est lourd, disait Grimm ; » il est silencieux, il n'a ni grâce ni agrément dans l'es- » prit, et toutes les jolies femmes se l'arrachent. » Madame d'Épinay, autre esprit de la trempe la plus fine, et déniaisée s'il en fut, donne des fêtes à Hume, soutient de sa main blanche le pavois qui le porte, et se détourne pour rire du héros. « Il n'y a pas de fête sans lui ; toutes les jolies » femmes se sont emparées du gros philosophe qui ne dit » pas un mot. » Elle le représente ensuite jouant une charade en action, placé entre deux beautés qui sollicitent les faveurs du sultan, et ne sachant que dire. « Il se frappait » le ventre et les genoux à plusieurs reprises, et ne trouvait » autre chose que ceci : — *Eh bien ! Mesdemoiselles..... » eh bien ! vous voilà donc... vous voilà ici !...* Cette » phrase dura un quart-d'heure sans qu'il pût en sortir. » Horace Walpole aussi, juge délicat que tout le monde détestait parce qu'il voyait trop juste et que les lumières de l'esprit n'étaient pas corrigées chez lui par la force ou la chaleur de l'âme, disait que *le premier fermier venu, en se faisant déiste et muet, remporterait la même victoire que Hume.* Grimm, madame d'Épinay, Walpole, tous trois

assez semblables par la subtile et incisive verdeur de l'esprit, pleins de traits, d'à-propos, de saillie, bien disants, bien clairvoyants, manquaient de cette bonhomie sans prétention, de cette demi-somnolence souriante qui doublaient les succès de notre Hume ; tous trois lui portaient envie.

Sans être athée, ce qui aurait un peu effrayé, et sans être déiste, ce qui était une doctrine, il attendait, doutait et méprisait. Il laissait parler les autres et il écoutait finement. Il s'associait à ce qu'il y avait de plus inoffensif en apparence et de plus destructeur en réalité ; à ce qui était aimable et gracieux dans cette société vouée à la ruine, et il l'aidait sans faire de bruit. Enfin il n'était pas perfide, méchant encore moins ; mais il souriait avec une tranquillité supérieure aux dépens des Anglais ses ennemis, des Hanovriens de la nouvelle dynastie, et des chrétiens dogmatiques. Tout cela faisait grand plaisir aux salons de Paris.

Hume se détachait et s'isolait de la société européenne par ses antécédents et son éducation, par ses goûts, sa position, son humeur et ses études. Comme Jean-Jacques et Franklin, c'était un inexorable ennemi de cette société vieillie. Ses contemporains s'en apercevaient bien, et lui-même ne s'en cachait guère.

« Je ne suis pas whig, dit-il à un ami, je ne suis pas chrétien ; je suis Écossais. Comment pouvez-vous me parler de rester Anglais? Est-ce que je suis Anglais? Est-ce que vous l'êtes ? Les Anglais ne traitent-ils pas avec dérisions et mépris nos prétentions à ce titre, et ne voient-ils pas avec haine nos justes désirs de les dépasser et de les gouverner ? » — « J'ai été étonné, dit un Anglais spirituel, de retrouver à Paris, et au pinacle de la mode, le même homme ridicule, ou plutôt la même caricature, que j'avais remarquée à Cologne, empêtrée dans ses habits d'uniforme,

ne sachant ni marcher ni saluer, ne pouvant pas dire deux mots de suite, et semblable à un valet de ferme qu'on aurait accoutré d'un vieux costume de milice. »

Hume, avec cet extérieur baroque et brut, avait été fort mal accueilli à Londres et à Bristol ; à Édimbourg même, les gentillâtres qui se piquaient un peu de bon goût l'avaient traité cavalièrement, ce qui lui était resté sur le cœur. Non-seulement la haute société l'avait dédaigné, mais les calvinistes écossais s'étaient opposés à ce qu'il occupât la chaire de philosophie morale à Glascow ; et le corps des avocats, dont il était bibliothécaire, lui avait fait une mauvaise querelle à propos d'un exemplaire complet de La Fontaine et d'un ou deux volumes de Crébillon fils, dont il avait enrichi leurs rayons. Mis au ban de la société anglaise et même du calvinisme écossais, Hume n'avait pas, comme Jean-Jacques, sonné la trompette de l'anathème et de la malédiction. Il s'y était pris autrement ; sans dévorer sa rancune, il en avait fait une œuvre d'art, et le diable n'y avait rien perdu. Incapable de fureur ou de violence, il s'était amusé à couver doucement et lentement la satisfaction qu'il prétendait se donner ; sa vie littéraire s'était divisée en deux parties bien distinctes : attaque contre les dogmes, attaque contre l'Angleterre, telle que 1688 l'avait faite.

Sa vie irréprochable, son humeur très-douce, la sobre modestie de ses goûts assuraient son indépendance. La froideur de son tempérament lui servait de garantie contre les erreurs de conduite. Il vint donc en France précédé de sa double réputation de sceptique nonchalant et d'historien ennemi des whigs ; deux titres à la faveur. On vit en lui l'adversaire de la religion établie et de la dynastie régnante ; n'étant d'ailleurs ni gentilhomme, ni brillant, ni

poli, ni causeur, ni bien vêtu, il ne ressemblait à personne, et son apothéose fut décidée.

Voilà par quel singulier concours d'événements, de faits et d'idées, David Hume fut porté sur le trône de la mode. Il s'accordait avec le mouvement des esprits en France, le servait et le flattait. Nous nous sentions humiliés. Chatham achevait ses grandes conquêtes dans l'Inde, nous enlevait beaucoup de possessions et nous forçait de perdre le Canada. Engagée depuis 1688 dans la voie constitutionnelle, l'Angleterre, maîtresse de l'Écosse et écrasant l'Irlande, marchait avec une turbulence énergique vers son agrandissement personnel. Watts, un simple ouvrier, Arkwright, un homme sans lettres, préparaient les terribles machines qui domptent aujourd'hui la nature et économisent le grand trésor de l'humanité, le temps. Nous, inhabilement généreux et follement étourdis, nous nous efforcions de faire de notre corps politique un rempart qui pût protéger l'Europe du Midi, et nous n'y réussissions pas; les négociations de Gertruydenberg avaient annoncé notre décadence ; nous suivions mollement une pente fatale. Pendant qu'on chassait les jésuites, et qu'on menait à l'échafaud le pauvre Lally-Tolendal, ce qui ne guérissait absolument rien, le Trésor obéré donnait à madame de Pompadour trois millions et demi en deux ans. Le sentiment national était blessé de toutes parts. Comment n'aurait-on pas bien accueilli Hume, qui n'aimait ni les Rois, ni les courtisans, ni les « barbares de la Tamise, » comme il les nomme, ni l'Angleterre, « repaire de brigands, » ni Chatham, « ce maniaque qui n'est pas plus fou qu'à l'ordinaire, mais qui l'est beaucoup, » dit-il quelque part; — Hume, l'ennemi de la chevalerie, des dévots et du whig-

gisme, lui qui avait dirigé contre la dynastie de Hanovre toutes les batteries de son talent ?

---

§ II.

Comment Hume a composé son histoire. — Il réhabilite la monarchie et Charles Ier. — Burnet, de Foë, Guillaume III.

C'est un fait qui semble étrange, et qui cependant s'est reproduit assez souvent, que l'histoire d'un peuple écrite et composée dans des vues hostiles à ce peuple même. Hume n'a pas tenté autre chose, il en convient. Il n'accepte rien de l'Angleterre : ni les Anglo-Saxons parcequ'ils sont barbares, ni les Plantagenets, chevaliers féodaux, ni les puritains qui sont des fanatiques, ni surtout Guillaume III qui a chassé le dernier Stuart. Qui aime-t-il donc ? Il aime l'Écosse ; c'est pour cela qu'il écrit contre l'Angleterre une *Histoire d'Angleterre.* Il affecte une impartialité qui est le chef-d'œuvre de l'adresse. Il paraît si calme, si désintéressé, si froid, si naïf, qu'on oublie que son ouvrage est un ouvrage de parti écrit en haine de la nation conquérante par un enfant de la nation conquise, et publié peu de temps après la réunion de l'Écosse au pays voisin, dans un temps où les bons citoyens de Glascow et d'Édimbourg sentaient à la fois le désir impuissant de la vengeance et la nécessité de l'annexation. Cette histoire devenue classique est restée telle (tant elle est habile), malgré les travaux contradictoires de Brodie et de Lingard. Hume dit tout bonnement à ses amis, dans ses lettres, que son dessein spécial, celui qui préside à sa vie littéraire est de nuire aux conqué-

rants et de les blesser. Stuartiste, parce que les Stuarts étaient sans espoir en Angleterre, sceptique pour se moquer du dogmatisme, presque Français dans le style et la forme, pour braver les sujets d'Anne et de Guillaume, il alla vivre en France, où les belles dames eurent certes raison de l'accueillir, et mourir en Écosse où le patriotisme local fit très-bien de l'adopter.

Je n'entre pas dans le fond de la question, et je ne cherche pas s'il avait raison d'être Écossais plutôt qu'Anglais, et de préférer les Stuarts aux George. Je ne veux qu'expliquer l'emploi qu'il a fait de son talent et le montrer tel qu'on ne l'avait pas soupçonné, tel qu'il se montre dans sa curieuse correspondance. On y trouve, mille fois répétée, la preuve d'un fait très-remarquable, et qu'il serait bon, quand on lit on qu'on étudie son Histoire d'Angleterre, écrite avec tant de netteté, de facilité et de bon goût, de porter en ligne de compte : c'est qu'il écrivait par taquinerie pure ; c'est qu'il s'amusait, qu'il n'y avait absolument rien de sérieux sous sa plume, et que cet historien admirable ne croyait ni à l'histoire ni à la vérité de l'histoire.

Homme d'opposition douce, invétérée et systématique, son indifférence pour toutes choses le portait à contrarier, dans l'intérêt de sa renommée et de son succès, les préjugés du temps, et sa nationalité écossaise l'invitait à venger les Stuarts, à punir leurs persécuteurs, à déprécier la dynastie hanovrienne, ceux qui la subissaient ou l'adoptaient. Il avoue ingénument, dans ses conversations et dans ses lettres, que l'établissement constitutionnel de 1688 est le but de son attaque, et qu'il ne serait point fâché de jouer pièce à ses voisins et à ses maîtres. Sa vie s'est passée hors d'Angleterre ; son excellent style est français plutôt qu'anglais.

Jamais il ne cherche de documents originaux et authentiques ; il accepte les premiers venus ; mais il les groupe si merveilleusement pour les faire cadrer à ses vues, et il les arrange si bien pour l'effet, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer l'artiste et de céder au prestige. Après qu'il a écrit tout le bien possible sur la conduite de Charles Ier, de Charles II et de Jacques II, on lui remet à Paris, au collége des Irlandais, les *Mémoires manuscrits* de Jacques II, qui renversent tout son système. Il les lit, mais il n'en fait aucun usage, « parce que, dit-il, *they tell against both brothers*, ils prouvent contre les deux frères Stuarts. » L'aveu est clair et explicite. Ce qui ne sert pas sa cause, il l'efface.

Ce talent de l'avocat et du polémiste a bien son mérite ; ce n'est pas celui de l'historien.

A Hume, bien plus qu'à son prédécesseur Clarendon, est due la réhabilition de Charles Ier, reprise et continuée dans ces derniers temps par M. Disraëli père. Nul n'a contribué plus que Hume à discréditer la révolution de 1688, l'aristocratie semi-puritaine qui l'a faite et Guillaume III qui en a profité. Hume était habile ; on s'est laissé séduire. Telle est la puissance du talent et sa magie souveraine sur l'avenir et les masses. Cromwell, Milton, la révolution de 1688 et Guillaume III se sont à peine relevés aujourd'hui des coups que Hume leur a portés dans son Apologie des Stuarts.

Le malheur avait voulu que Guillaume III, doué de qualités solides sans éclat, fût entouré d'écrivains sans verve, dont les plus remarquables furent de Foë et Burnet. Guillaume représentait l'Opposition bourgeoise ; c'était un trône modeste que son trône, dont le bonhomme Burnet était le pontife religieux. Des deux côtés on voyait,

comme représentants des arts et de la littérature, Téniers, le peintre du peuple, et de Foë, le romancier du peuple ; l'un, Téniers, que Louis XIV détestait à juste titre ; l'autre, de Foë, que personne en France ne connaissait. Qui eût imaginé que ce pauvre marchand de bas et fabricant de tuiles, cet homme sans métaphores, exercerait de l'influence sur ses semblables ?

Les autres écrivains de quelque valeur, Dryden, par exemple, appartenaient tous sans exception au parti de la monarchie déchue, des Stuarts bannis et du torysme mécontent. Guillaume fut obligé de se servir de ce qu'il trouvait sous sa main. Il avait trop de tact pour ne pas sentir de quelle importance les gens qui tiennent la plume sont pour ceux qui gouvernent. Aussi protégea-t-il de Foë et Burnet, ou, ce qui est mieux, il leur ouvrit son cabinet et leur donna sa confiance, il reçut leurs avis et les traita fort bien. Tout grand Roi qu'il fût, il ne pouvait pas faire que le minutieux romancier de Foë, qui avait tant de génie dans une certaine sphère, ressemblât à Racine ou à Homère ; il ne pouvait pas transformer en Thucydide ou en Tacite le babillard et spirituel Burnet.

Ces deux hommes, Burnet et de Foë, diffus et peu colorés dans leur style, ne possédaient pas les artifices heureux que Hume avait étudiés toute sa vie ; ils n'avaient ni élégance, ni charme, ni pompe ; manquant de cette puissance de panégyrique, de cet éclat de diction et de dithyrambe qui jeta des rayons si brillants sur Louis XIV et Alexandre, ils ne purent communiquer à leur héros l'espèce d'éclat dont leur propre génie était privé. Ils firent de leur mieux néanmoins, et de Foë surtout trouva dans l'énergie de sa conviction et l'honnêteté de son cœur des pages pleines de force virile que l'histoire doit recueillir, en faveur de la Ré-

volution et de Guillaume III qui la représentait. C'était plutôt l'accent sincère et naïf de la passion patriotique et de la foi religieuse qu'une défense en règle, adroitement combinée; Hume, armé de ses études classiques, de ses subterfuges et de sa subtile adresse, en vint facilement à bout.

A Guillaume III et au mouvement dont il occupe le centre il a manqué ce qui fait la gloire d'époques moins remarquables et de monarques moins habiles, le *sacer vates*, le grand écrivain. La postérité absout les cruautés d'Auguste, parce que Virgile, dans les plus mauvais vers qu'il ait faits, l'a mis au rang des astres; les fragilités nombreuses de Louis XIV sont devenues majestueuses, grâce aux sévères flatteries de Boileau. Marot et la spirituelle sœur de François Ier nous ont aveuglés sur les déportements de ce grand étourdi qui ne valait, comme chef de peuples, ni Henri VIII ni Charles-Quint. Les Médicis ont eu, ainsi que Francois Ier et Louis XIV, l'esprit de mettre de leur côté les distributeurs de la gloire; gens de lettres et artistes ont environné ces princes équivoques d'une auréole splendide; assassinats, empoisonnements, perfidies, tout a été pardonné à ceux que Machiavel, Bembo, Pulci, Politien, ont couronnés de fleurs et d'éloquence. Ne vous brouillez pas avec les maîtres de la plume et du pinceau, vous qui gouvernez le monde; vos succès peuvent dépendre de vous-mêmes ou des circonstances; votre renommée dépend d'eux seuls.

Nous verrons tout-à-l'heure dans quelques extraits curieux des lettres inédites de David Hume, comment s'est formée et préparée au combat cette intelligence subtile et souple, dont le grand secret fut de paraître toujours indifférente et impartiale, qui entreprit les luttes les plus dif-

ficiles, et qui fut longtemps victorieuse sur tous les points.

---

§ III.

Nationalité écossaise. — Jeunesse de Hume. — Développement de son caractère. — Son séjour en Touraine et en Anjou. — Son histoire d'Angleterre.

Dans le vaste mouvement du XVIIIe siècle, mouvement d'idées plutôt que de faits, la place et le rang de la nationalité écossaise sont curieux à observer.

Cette fraction de la race anglo-saxonne, mêlée à des débris pictes et keltiques, s'était trouvée longtemps à l'étroit dans l'angle de terre qui fait la pointe septentrionale de l'île britannique; elle s'y était agitée avec violence et fureur pendant l'âge féodal et sous la Réforme. L'espace et l'air lui manquaient, non le génie ou le désir des choses héroïques. Elle ne pouvait ni se confondre avec le royaume voisin, son orgueil l'en empêchait; ni se détacher complétement de l'Angleterre, un fonds commun d'idées et de sentiments rapprochait malgré elles deux populations ennemies. On refoulait la nationalité écossaise dans ses montagnes et au bord de ses lacs parce qu'on avait peur d'elle.

Toute la période des annales de l'Écosse, qui commence avec le christianisme même et qui s'arrête vers 1650, est empreinte d'un caractère farouche, sanglant, singulièrement poétique; le *præfervidum ingenium Scotorum* y éclate avec véhémence. Point de philosophes, peu d'historiens, à peine des chroniqueurs, encore moins de mora-

listes et de métaphysiciens; une foule de poètes sauvages et rustiques, dont les noms même se sont perdus. Se passe-t-il un événement notable dans quelque vallée obscure de l'Écosse ou dans la salle d'un château-fort, aussitôt on le chante; le récit marqué de l'accent le plus âpre prend la forme du dialogue ardent et du drame. Les ballades populaires de cette race forment une chronique continue; les scènes de passion amoureuse y succèdent aux scènes de fureur guerrière, l'émotion parle toujours, la raison calme jamais.

Pendant le XVIe siècle, la doctrine calviniste imprègne d'un fatalisme absolu ce caractère violent et sauvage; les puritains écossais tuent successivement Marie Stuart et son petit-fils. Mais l'élément de l'analyse sceptique, virtuellement contenu dans le protestantisme même, ne pouvait manquer d'agir sur ce peuple que le contact de l'Angleterre et de la France civilisait d'ailleurs. Barbare avant le règne de Guillaume III, l'Écosse, rejetée dans l'ombre par l'Union, pâlit alors et devint provinciale. Privée d'existence politique, elle s'occupa des arts et des lettres, et ne s'en occupa plus d'une manière originale comme autrefois; elle imita l'Angleterre avec cette préoccupation de purisme élégant qui est le partage des localités éloignées du centre. De là les teintes pâles, refroidies et pour ainsi dire provinciales de Mackenzie; le charme timide et doux de Beattie; la critique peu élevée de lord Kaimes; le style fluide, souvent languissant de Robertson, et la froideur subtile de Hume; — pléiade d'astres aux rayons tempérés; talents qui semblent se tenir sur la réserve, ne livrer rien au caprice, se contenir à qui mieux mieux, se modérer de peur de sembler barbares, et surveiller toutes leurs phrases, comme s'ils craignaient de faire rire

la voisine. Nous sommes ici en désaccord complet avec la *Revue d'Édimbourg*, qui attribue cette floraison aux progrès du pays et au développement de sa sève nationale. La sève farouche de l'Écosse, comprimée longtemps, n'a reparu que dans notre dernière époque, lorsque des hommes supérieurs, Walter Scott et Robert Burns ont osé lui donner de nouveau l'essor. L'Europe s'en est émerveillée. Sous la Reine Anne, on n'aurait compris ni Robert Burns ni Walter Scott, qui auraient semblé des rustres et des barbares.

L'Angleterre était riche, l'Écosse pauvre. On ne peut se figurer l'ardeur et l'affluence des Écossais qui venaient à Londres tenter la fortune, ni la haine et le mépris avec lesquels la nationalité anglaise refoulait ces parents pauvres. Cinquante années furent données en proie à une lutte d'invasion écossaise et de répulsion anglaise. C'est là le secret véritable de plusieurs faits littéraires ou politiques mal compris. Macpherson l'Écossais n'inventa son Ossian que pour glorifier la patrie écossaise ; et le sceptique Hume, qui ne croyait à rien, soutint que cet Ossian était réel. Chatterton de son côté fabriqua un vieux poète anglais de Bristol pour l'opposer au barde écossais. Enfin *Junius*, dont les lettres trop vantées nous choquent aujourd'hui par leur incompréhensible violence, et que le demi-Écossais lord Brougham a cruellement maltraité récemment, ne fut que le champion de l'Angleterre attaquant lord Bute et l'Écosse. Quiconque écrit l'histoire sans tenir compte des passions retranche les nerfs de l'anatomie. C'est ce que l'on a fait presque toujours.

David Hume naquit en Écosse en 1711, d'une famille noble, mais d'une branche cadette, appauvrie et obscure. Le dogmatisme presbytérien régnait en maître ; la jalousie

contre l'Angleterre était le sentiment universel. Il ne s'appelait pas Hume, mais *Home*, nom patronymique aussi spécial à l'Écosse que celui de *Burns* ou celui de *Scott*. Or *home* ou *hume*, ce qui est la même chose, veut dire simplement : « le pays, la famille »; c'est le *heim* allemand, acception si complétement teutonique que les populations assez heureuses pour vivre au soleil n'ont pas de terme pour le rendre. *Heim* tient à la poésie du foyer, c'est la famille groupée sous le toit qui protége. Il ne faut pas attacher une importance ridicule à de telles coïncidences; remarquons cependant, ne fût-ce que par curiosité, que le nom de *Buchanan*, le grand érudit du XVIe siècle, voulait dire *l'homme des livres;* — que le nom de *Hume*, ennemi constant et acharné des Anglais, indiquait l'amour de la famille et de la patrie ; — que celui de *Burns*, en patois écossais, signifie un petit ruisseau courant dans les vallées; — et qu'enfin celui de *Walter Scott* était le nom de la race même dont il devait éclairer et populariser en Europe les antiques mœurs. L'esprit ne veut pas s'arrêter longtemps sur de telles coïncidenes, qui l'amusent et l'étonnent.

A peine sorti du sevrage, le petit Home, qui avait vu sa généalogie pendue quelque part dans la modeste maison de sa mère, et qui était déjà ce qu'il fut toujours, taquin et de bonne humeur, trouva singulier qu'on lui eût ôté son nom. Il réclama. On lui dit que depuis plus de deux siècles ses auteurs avaient laissé s'altérer le vieux vocable patronymique des Home, transformé en *Hume* par la prononciation rustique. Cette explication ne le contenta pas; il se mit, tout enfant (il avait neuf ans), à controverser là-dessus. « Pourquoi mon cousin s'appelle-t-il *Home* et moi *Hume ?* » On répondait que le changement datait de loin,

et qu'il fallait remonter jusqu'au fond du moyen-âge pour trouver le point de jonction ; lui, sans se décourager, discutait, alléguait, réfutait et préludait à son rôle de disputeur éternel — « *a friend to doubts, disputes and novelties* », comme il le dit lui-même. C'est n'est pas qu'il attachât grande importance à cette affaire de nom propre ; mais il prenait déjà plaisir à une manière d'être animée, sceptique, querelleuse, peu sérieuse au fond. Il n'avait pas douze ans qu'il s'était mis toute sa famille à dos, par forme de plaisanterie et sans que cela tirât à conséquence. Au collége cet heureux mouvement de dispute domestique lui manqua, et n'ayant ni goût pour les exercices du corps ni passion d'aucune espèce, il tomba dans un profond marasme. Il s'ennuyait ; le souffle manquait à sa voile. Alors il se mit à lire toute espèce de livres. Il n'avait, comme il le dit lui-même, de penchant particulier pour rien :

« J'aimais également l'argumentation, la poésie, la philosophie et les livres d'agrément. — Je n'ai pour m'amuser (écrit-il à seize ans) que ma pensée et ma bibliothèque. Je m'ennuie ; la lecture me sert de volupté et de consolation ; il est vrai que cette consolation me suffit ; je n'en prends pas plus qu'il ne m'en faut ; je déteste lire à la tâche, et je me fais tour-à-tour, avec une variété qui ne manque pas de charme, philosophe et poète. Une églogue de Virgile sert de commentaire excellent et d'appendice à une tusculane de Cicéron, *de ægritudine leniendâ*. Le sage du philosophe et l'agriculteur du poète s'entendent et s'arrangent bien ensemble. L'un et l'autre aiment le repos de l'âme, le calme, l'indépendance ; tous deux méprisent les richesses, le pouvoir et la gloire ; ils sont également calmes et paisibles ; rien de tumultueux ni d'orageux dans leur vie... Pour moi, je vis maintenant comme un roi,

presque toujours avec moi-même, sans beaucoup d'action ni de trouble, *molles somnos.* »

Ces lectures et cette studieuse indolence n'avaient pas donné au jeune David Hume une connaissance bien approfondie de la langue latine ; en citant dans la même lettre deux vers de Virgile, il commet un barbarisme et un solécisme grossiers : — *vivique* LACI, au lieu de *lacus* ; — *mollesque sub arbore* SOMNOS *non absint*, au lieu de *somni.* Il n'avait pas trouvé non plus le bonheur, pas même le bien-être du corps dans cette béatitude apathique ; faute d'exercices violents comme il en faut à la jeunesse, faute de ces élans passionnés, de ces vifs désirs, folies dangereuses mais nécessaires et bien regrettables, il s'était donné la plus féminine et la plus insupportable des fièvres nerveuses, accompagnée d'hallucinations et de maux d'estomac. Était-ce la peine d'être sage de trop bonne heure, de chercher le calme philosophique à tant de frais et de se croire, dès seize ans, supérieur aux autres ?

Il débutait ainsi par l'irrégularité des études, l'indolence, la fierté, l'ennui, mais aussi par la sobriété, l'indépendance, la frugalité. Les milliers de volumes qu'il feuilletait l'amusaient sans le passionner ; son goût se raffinait ; les disputes éternelles des dogmatistes lui étaient, comme à Montaigne, un spectacle récréatif. Il n'aimait aucune femme ; jamais il n'en aima aucune. Statues et tableaux lui semblaient des morceaux de pierre ou de toile misérablement gâtés. Quant aux paysages, il trouvait que « le Mont-» Blanc était haut comme trente fois la cathédrale de » Glascow ; » — et que « le Rhin est large comme le bas » de votre maison à la rivière » ; voilà tout.

Cette nature incomplète, heureuse peut-être de ce

qui lui manquait, était gaie d'ailleurs et de facile commerce. Ses parents crurent que le négoce guérirait sa névrose et sa pauvreté ; ils l'envoyèrent à Bristol en qualité de commis ; deux mois après il s'en alla mécontent de la petite estime que cette cité marchande lui avait montrée. Chez les gens qui n'ont pas de passions il reste place pour la vanité ; Hume n'était pas beau, il n'était pas riche, il trouva mauvais que les Bristoliens ne l'eussent pas accueilli comme un millionnaire. Profondément dégoûté du comptoir et de Bristol, et ne voulant plus séjourner chez les orgueilleux ennemis de l'Écosse, « les bandits de la Tamise, » — il vint tout droit en France, à la Flèche, où il resta trois années, se promenant dans ces beaux vallons de l'Anjou, causant avec les Pères jésuites, apprenant d'eux l'argumentation et la ratiocination, écrivant et lisant toujours, et faisant collection des livres nombreux et nouveaux qui traitaient du bien-heureux diacre Pâris et de ses miracles.

C'était en 1736. Les *Lettres anglaises* de Voltaire venaient de paraître et rivalisaient avec *la Grandeur et la Décadence des Romains* de Montesquieu, lequel avait aussi visité l'Angleterre récemment. On admirait dans nos salons le turbulent Bolingbroke, marié à une Française, et qui, fatigué de ses conspirations, nous demandait asile. Les influences constitutionnelles et anglaises tombaient sur la société française par flots pressés. Tout le monde voulait, comme Bolingbroke, se montrer esprit-fort et dire un peu de mal de la Bible ; on lisait même l'aventurier d'Argens réfugié en Hollande avec son actrice Sylvie, et qui, après avoir vu Alger, Constantinople et la Perse, lançait du fond de sa retraite les *Lettres juives*, imitation grossière des charmantes *Lettres persanes*, et des *Lettres anglaises*, si

lumineuses et si vives. David Hume, en quittant cette atmosphère française et les rivages aimés où il avait causé avec les jésuites, ne revint pas dans ses foyers animé d'une foi ardente : l'Angleterre soumise à des dogmes plus que jansénistes lui déplut fort. Ses vieilles lectures, confuses et indisciplinées, lui revenant en mémoire, il se mit à écrire contre tous les dogmes possibles l'*Essai sur la nature humaine*, exercice métaphysique aussi délié que ferme, qui renverse le fondement même de la certitude. La chaîne de l'argumentation en est serrée et subtile ; mais Hume, en disant *je doute*, oublie qu'il dit *je*, et que ce mot seul renferme l'affirmation du *moi*.

Peu de temps après, en 1742, à trente et un ans, déjà signalé comme sceptique, il fit paraître ses *Essais*, continuation de son attaque. Quel bon tour il allait jouer aux presbytériens, arméniens, antinomiens, anabaptistes, foxites, unitaires et zwingliens ! L'excellente pierre à lancer contre tous ces hommes, qui possédaient seuls, disaient-ils, la vérité unique, et damnaient le monde ! — « Le nouveau » trône n'est-il pas fondé sur l'anglicanisme, et l'anglica- » nisme ne repose-t-il pas sur un dogme ? Renversons le » dogme ; ces pauvres whigs trembleront, et nous rirons » bien ! » Ainsi parle-t-il.

On ne pouvait mieux calculer, et le livre eut grand succès. Courbés depuis un siècle et demi sous la chaîne étroite du calvinisme, les esprits voulaient respirer, et tout ce qui relâchait cette chaîne leur faisait du bien. Hume riait sous cape ; au fond, cela lui était parfaitement égal. Les soutiens de l'Église et du trône le signalaient comme un ennemi de la nation et du protestantisme ; on lui refusait une chaire de philosophie, et lui, se regardant comme étranger à tout le mouvement de la société, économisait ses

schellings et ses guinées et allait vivre chez un fou, lord Annandale, seigneur qui entretenait dans son château un homme de lettres à gages, disputeur juré, pour ses menus plaisirs. Le seigneur, dans le feu de la controverse, jetait quelquefois les plats à la tête du philosophe; Hume s'ennuya de la position. Après avoir ensuite, par forme de passe-temps et pour se désennuyer, taquiné sa famille qu'il traduisit en justice pour une vingtaine de louis, il découvrit un certain général écossais, peu belliqueux et peu connu, le général Saint-Clair, qui avait besoin d'un secrétaire. Hume s'attacha sous ce titre à la personne de Saint-Clair, le suivit dans quelques expéditions obscures contre les côtes de France, et se fit des amis de tous les Écossais qui environnaient le général. Sans prétention, sans fatuité, sans orgueil, il plaisait à tout le monde et restait complétement homme de lettres; il savait si bien que c'était là sa destination et sa place, qu'il écrivait à son ami Oswald, autre Écossais :

« Le général Saint-Clair part pour Turin et m'invite à l'accompagner; ce sera une excursion sinon profitable, du moins agréable. Je verrai les cours et les camps; ma seule ambition étant littéraire, je tirerai sans doute parti quelque jour de cette bonne occasion de voir et d'observer. Depuis longtemps je me propose d'écrire l'histoire, et je destine à cela mon âge mûr; je ne doute pas que la connaissance réelle des intrigues du cabinet et des opérations militaires ne me serve à parler plus pertinemment de ces matières importantes. »

Hume fut donc heureux parce qu'il sut rester à sa place et ne prétendit à rien de ce qui l'aurait fui. Insensible aux plus vifs plaisirs du cœur, de l'esprit et des sens, il n'affecta pas même de les connaître ou de les regretter; — il

n'eut aucun des chagrins de ses impuissances. Après avoir couru l'Italie et la Suisse, sans se douter qu'il y eût là rien de pittoresque, il revint dans son pays, remania sous une forme plus agréable son premier ouvrage, écrivit ses *Discours politiques*, aussi dangereux pour les dépositaires du pouvoir temporel que les *Essais philosophiques* pour les détenteurs du pouvoir spirituel, et se fit nommer bibliothécaire du corps des avocats d'Édimbourg. Ce fut alors qu'il écrivit à son ami le docteur Clephane, encore un Écossais, une lettre qui le peint sous son plus aimable aspect :

« Permettez-moi de prendre le ton de l'exaltation et du triomphe. Me voici âgé d'un peu plus de quarante ans, et je suis maître de maison, ce qui fait grand honneur aux lettres, à l'Angleterre et à votre serviteur. J'ai, depuis sept mois, arrangé mon petit royaume qui se compose de trois membres : moi, qui suis la tête, une servante et un chat. Ma sœur est venue me rejoindre. En étant modestes, nous joignons les deux bouts et nous sommes proprement, chaudement tenus, avec du jour, du feu, de quoi vivre et de la gaîté. Que demander de plus ? L'indépendance ? je l'ai au suprême degré. L'honneur ? on ne peut pas dire que cela manque. La grâce divine ? elle viendra à son heure. Une femme ? ce n'est pas une des indispensables nécessités de l'existence. Des livres ? rien de plus nécessaire ; mais j'en ai plus que je n'en veux. Bref, toutes les bénédictions qui valent la peine qu'on les désire, je les ai plus ou moins, et il ne me faut pas un bien grand degré de philosophie pour me trouver satisfait de mon sort. »

Ce fut dans cette nouvelle situation confortable qu'il médita et accomplit sa grande taquinerie de l'*Histoire d'Angleterre*. « Les gens de droite et de gauche feront

» bien la grimace, dit-il. Nous n'avons que de mauvais li-
» vres d'histoire ; j'imiterai les anciens : je serai court, je
» serai amusant et on me lira. »

Il écrivit donc à trait de plume, entre sa quarante et unième et sa quarante-cinquième année, avec très-peu de documents, loin des archives de Londres, le sourire aux lèvres et en relisant Tite-Live, cette histoire d'Angleterre contre l'Angleterre « qui devait déplaire, disait-il en se » frottant les mains, seulement à tous les whigs, à tous les » tories et à tous les chrétiens. » C'est une admirable œuvre d'art, modèle de simplicité habile et de narration spécieusement infidèle.

---

§ IV.

M. Sismonde-Sismondi. — En quoi Hume lui ressemble. — Hume écrit son histoire en haine de l'Angleterre. — Sa mort.

On cite quelques écrivains qui ont pris à partie une renommée, une révolution ou un roi. Hume attaquait une nation. Il a réussi, tant est grande la puissance d'interpréter et de colorer les faits ; les peuples les plus éclairés en sont quelquefois dupes. Si les Anglais ont lu avec plaisir le jacobite Hume, leur adversaire, les Français ont encouragé M. de Sismondi, écrivain consciencieux et érudit, tout aussi hostile à la France que Hume à l'Angleterre. Je ne prétends pas que la situation de M. Sismonde de Sismondi fût identique à celle de Hume, et je n'ai point lu de lettres dans lesquelles le savant écrivain genevois ait confessé aucun mauvais vouloir contre nous ; mais il est cer-

tain que son histoire a été préparée à une époque où toute l'Europe nous détestait. Il n'y a pas dans ce livre un seul fait relatif aux Italiens qui ne soit présenté sous un jour partial, pas une entreprise française ou même suisse qui ne reçoive les plus désagréables interprétations. Ainsi, quand les petites républiques d'Italie se livrent une guerre affreuse de perfidies et de cruautés, M. de Sismondi affirme qu'elles cèdent tout simplement à la loi ordinaire des choses humaines. Si au contraire, nous autres Français, nous essayons des conquêtes plus ou moins justes, l'historien nous représente comme gens féroces et iniques; de vraies bêtes sauvages; ce qui est péché véniel chez nos voisins est crime chez nous. Selon l'historien, on peut excuser à bien des égards les Médicis, mais notre Louis XII n'est pas même un bon roi; il y a mille choses à dire contre Henri IV. Les gentilshommes anglais dont Henri VIII est entouré veulent-ils conquérir la France, c'est leur courage qui bouillonne et le repos qui les ennuie. Nos gentilshommes, et Charles VIII en tête, montrent-ils les mêmes prétentions à l'égard de l'Italie, c'est *férocité* pure. Je ne sache pas que personne ait relevé l'iniquité de ce point de vue qui domine l'ouvrage de M. de Sismondi et reparaît dans les moindres détails. La Provence par exemple, héritière de la littérature et de l'élégance romaines, passait pour avoir donné au mouvement de la civilisation moderne la première impulsion; M. de Sismondi efface d'un trait ce souvenir incontestable. Faisant marcher de front l'Italie du sud, l'Espagne du nord et l'invasion arabe, il attribue à ces races et à ces pays une initiative qu'il enlève au midi de la France, contre toute justice et toute vérité historiques (1).

(1) *Histoire des Français*, tome IV, page 486.

Enfin son *Histoire des Français* est presque entièrement dirigée contre les Français, comme celle de Hume contre les Anglais. Les troupes de Charles VIII entrent-elles en Italie, elles abattent tout sur leur passage, non parce qu'elles sont braves, mais parce qu'elles sont *barbares :* c'est le mot employé à dix reprises différentes. La bataille de Fornoue ne prouve rien en notre faveur, sinon notre supérieure brutalité. Quant aux crimes qui peuvent se commettre ailleurs qu'en France et tomber d'une source étrangère, on les pallie ; Richard III d'Angleterre a bien ses bons côtés ; si les Borgia sont empoisonneurs, c'est qu'ils sont papes ; et si les condottieri, qui faisaient semblant de se battre et gagnaient leur argent à la manière des comparses d'opéra, ont reculé devant nos troupes, n'allez pas imaginer que ce pût être défaut de cœur ; c'était humanité pure ; ils nous ménageaient. — « On voit bien, » ajoute l'écrivain, qu'ils étaient habitués à des combats » plus civilisés. » La Suisse et Genève elle-même ne sont guère mieux traitées par l'Italien naturalisé à Genève. Pour un philosophe, voilà, il faut l'avouer, une façon d'écrire l'histoire assez peu philosophique.

Hume faisait de même : comme à ses yeux il n'y avait ni vérité ni mensonge, il s'amusait à harceler une nation et un parti dominants. Ces deux écrivains se donnaient ce divertissement, l'un, à Genève, sous Napoléon, qu'il attaquait de côté ; l'autre, à Édimbourg, du temps des George.

Hume et Sismondi, hommes de cabinet, philosophes sans expérience de la vie, se jouaient de leurs idées et ne savaient pas grand chose de l'humanité. Dans les lettres particulières de Hume, on voit que cet esprit si fin et si habile ne comprenait rien à ce qui l'entourait. C'était, comme

dit Michel Montaigne, un homme *livresque*, un charmant assembleur de nuages et d'abstractions; de la vie réelle il ne savait rien; en cela très-inférieur à Franklin, auquel nous l'avons comparé. Franklin, roturier, colon et apprenti, avait fréquenté l'école de la vie et pratiqué les hommes. Hume n'avait remué que des sophismes; en fait de caractère humain ou d'intrigue, un enfant l'aurait attrapé.

Quand il visita Londres pour faire imprimer son histoire il eut l'occasion d'y voir Burke, qu'il jugea très-borné d'esprit, Goldsmith, qu'il regarda comme un pédant, Chesterfield, Walpole, Reynolds et Johnson, sur lesquels il s'exprime de la façon suivante :

« Un homme de lettres ne peut pas faire sa société de ces gens-là. Je ne sais pas même avec qui on peut vivre ici, quand on n'est ni homme de parti ni riche. Je vois la nation anglaise se précipiter vers la dernière ignorance et la plus profonde stupidité. »

Comment donc faisaient alors Burke, sans fortune, Goldsmith, garçon apothicaire, et Richardson, ouvrier, — sans compter le pauvre Johnson, dont une feuille d'impression payait régulièrement le déjeuner?

Les philosophes ont répété qu'il ne faut pas avoir de passions, qu'elles nous trompent et nous égarent. Cela est inexact. Voici un philosophe que nulle passion n'a jamais séduit, et qui a perdu à cela quelque chose, même comme philosophe; un écrivain parfaitement calme, et qui n'a rien gagné, même en fait de renommée littéraire, à la souveraine placidité de son âme; un historien le plus froid du monde, et dont la partialité fait naître la défiance; un homme excellent, dont la vie fourmille de petits torts; un esprit sagace et lumineux qui s'est toujours trompé dans l'appréciation des événements et des caractères. On ne peut plus

en douter aujourd'hui, en lisant sa correspondance familière qui permet d'apprécier les mobiles de sa vie et de reconnaître par quels motifs il s'est associé, pour l'activer, au mouvement de son époque.

Cependant l'histoire de Hume s'imprimait peu à peu. A Londres, on ne faisait aucune attention à lui ; les gens d'Édimbourg avaient du penchant pour ce bon philosophe sans prétention qui vivait bien avec tout le monde et ne blessait personne. Les dévots eux-mêmes ne pouvaient détester sa doctrine qui consistait dans l'absence de toute doctrine. Fidèle à l'Écosse, hostile à l'Angleterre, il plaisait aux Écossais. Pour haïr quelque chose en lui, il eût fallu suivre dans la sphère des idées cet homme qu'on ne rencontrait jamais dans l'arène des intérêts ou des passions. La simplicité de sa vie et la bonté de son caractère attiraient à lui presbytériens et calvinistes, Robertson et Ferguson, Adam Smith et Beattie.

Les whigs anglais de 1688, ceux qui avaient réuni l'Écosse à l'Angleterre, étaient triomphants ; et rien ne déplaisait plus aux jacobites d'Édimbourg et aux puritains de Dumfries que ces seigneurs de Londres, aristocrates bourgeois, protestants dogmatiques, à demi-puritains, à demi-féodaux, qui alliaient aux bénéfices du commerce les souvenirs et les prétentions de la chevalerie. Hume, en publiant son *Histoire d'Angleterre*, commença la démolition de leur gloire et entama leur édifice : il se mit à l'œuvre de grand cœur, car il détestait la chevalerie et le commerce, ne croyait pas qu'un fanatique pût être de bonne foi, et n'avait jamais ouvert Froissart sans ennui. Son premier volume ne produisit qu'un effet médiocre sur les Anglais. Depuis cent années de guerres civiles et de gouvernement représentatif, ils étaient blasés sur les injures. Hume recon-

nut qu'en se croyant très-vif dans l'attaque, il avait été faible, et il doubla la dose :

« Dorénavant vous ne m'appellerez plus whig, écrit-il à un de ses amis, après avoir publié son second volume ; si cela vous arrive, je vous renverrai cette épithète outrageante et je vous répondrai : *Whig vous-même !* Dans ce nouveau volume aucun préjugé de whiggisme anglais ne subsiste. Je n'y ai pas été de main morte, et j'espère que vous me trouverez impartial. Page 33, volume V, vous lirez la complète justification des taxes prélevées par Jacques Ier, sans le consentement du Parlement ; — pages 113, 114, 389, la justification de la persécution des puritains ; — page 180, la justification de Charles Ier, quand il frappa d'impôt le *tonnage* et le *poundage* sans l'aveu des Chambres. Plus bas je justifie Jacques II d'avoir exercé le *dispensing power*, ou pouvoir de se dispenser *des lois !* »

Après avoir justifié tout cela (et que n'aurait-il pas justifié ?), Hume se rendormit et n'écrivit plus ; il obtint un succès immense. M. Suard le traduisit en français ; l'Europe entière le lut et le crut sur parole.

« J'espère que j'ai suffisamment mystifié ces Anglais qui n'ont pas, dit-il, un seul bon écrivain, pas même Bacon, lequel je ne lis jamais, si ce n'est pour ses idées philosophiques ; pas même le « barbare et le grossier Shakspeare, dont on veut faire un dieu. »

Élève, sous le rapport de l'art, de ces modèles incomparables de la composition, du style et de la forme, des Thucydide, des Cicéron, des Salluste, maîtres antiques et immortels, toujours imparfaitement imités par les enfants des races teutoniques, Hume acheva son œuvre avec une habileté consommée, comme Horace achevait une

épode, comme Euripide composait un drame. C'était (dit pour l'excuser une publication moderne, le *Quarterly Review*, revue tory, et nécessairement favorable à Hume), « c'était un délicieux exercice métaphysique, et un ravis- » sant amusement de sa subtile intelligence, » que de transformer ainsi les éléments de l'histoire. A la bonne heure; prenons donc pour ce qu'il est son laboratoire historique; suivons le manipulateur des yeux; admirons son adresse, étudions ses procédés,—et si nous aimons sérieusement la vérité, ne le croyons pas.

Mais Hume, qui s'amusait des idées avec l'indifférence d'un sultan pour ses esclaves; — qui ne se fiait pas même à son scepticisme, n'étant pas très-sûr de devoir douter de ce dont il doutait, — heureux d'avoir harcelé la société dans ses profondeurs et à fleur de peau, — c'est-à-dire dans ses dogmes, dans sa constitution et dans ses goûts, — Hume se trouva satisfait. Les princes hanovriens le furent aussi; mécontents d'un peuple si difficile à gouverner, ils protégèrent Hume l'ennemi des whigs, l'ami des Stuarts, le pensionnèrent et le firent secrétaire d'ambassade. Avec sa pension, sa renommée, et sa place de secrétaire d'ambassade, il partit pour la France, où de nouvelles ovations l'attendaient. Pendant deux années que dura l'engouement parisien, il en jouit avec une naïveté parfaite et un abandon presque puéril, mais avec bien moins de tact que Franklin. Ce dernier usait de nous en riant de nous; Hume se laissait tout bonnement adorer. Il raconte les coquetteries et les minauderies des belles dames à son endroit; il dit comment il fut intrigué, toute une nuit, au bal de l'Opéra; et il devient même un peu fat:

« Savants et femmes, dit-il, rivalisent de tendresse et de

vénération pour moi. J'ai été chez madame la duchesse de La Vallière en bottes et en habit de voyage; cette belle dame, assise sur un sofa, m'a débité un panégyrique si flatteur, que je ne savais où j'en étais, quand un gentilhomme (c'était un prince) continua sur le même ton... Partout on vante ma douceur, *ma naïveté*, ma simplicité; et cela m'enchante; *non sunt mihi cornea fibra*... Tout le monde, ajoute-t-il, essaie de me faire croire que je suis un grand homme. Je ne pense pas que S. M. Louis XIV ait supporté autant de flatteries que moi. Dans les premiers moments, cela m'embarrassait fort, et cinq ou six fois par jour je désirais me retrouver à Édimbourg, chez moi, dans mon grand fauteuil. J'ai cependant fini par m'y accoutumer. Le dauphin m'a présenté à ses trois enfants, selon la coutume. Ces trois petits princes m'ont récité des discours appris par cœur sur la philosophie et sur l'histoire; le premier a neuf ans, le second huit, le troisième six. Le dernier ayant oublié en route sa harangue, ne put que balbutier quelques phrases décousues auxquelles je ne compris rien. »

Ces trois enfants n'étaient autres que Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. La perspective douloureuse qui s'ouvrait devant eux n'était pas plus visible aux yeux du philosophe qu'à leurs propres yeux. Si la France de 1770 lui semblait très-calme, il croyait l'Angleterre menacée d'une ruine imminente. Les tumultes démocratiques des élections anglaises l'effrayaient et lui annonçaient la chute du gouvernement britannique; il pensait que M. de Brienne, « ce grand ministre, » assurerait la prospérité de la France. Le fait est que dans ses jugements sur les hommes et sur les choses, Hume, s'amusant de tout, n'allait au fond de rien. « Jean-Jacques Rousseau, écrit-il à Blair en 1765, res-

» semble beaucoup à Socrate. Seulement il l'emporte sur » Socrate à beaucoup d'égards; » opinion qu'il réforma de fond en comble trois mois plus tard, lorsqu'il appela Rousseau « ingrat, bandit et assassin. » — Il ne comprit pas même les mœurs étourdies et plus que galantes du XVIIIe siècle; vivant entre la très chaste madame d'Épinay, le véridique Grimm, l'austère mademoiselle de l'Espinasse et le sauvage Gentil Bernard, dans le sein de cette folle et étincelante société que *le Neveu de Rameau*, chef-d'œuvre de Diderot, fait si bien vivre à nos yeux, il écrivait sérieusement à Robertson : « Ce sont des gens d'une conduite » très-exemplaire. »

Mais ce que l'on aura peine à croire, c'est qu'il se trompait même sur leur philosophie et sur leur religion, si religion il y a. Il les croyait arrivés au même point que lui, c'est-à-dire au doute universel, et à l'indifférence systématique; il regardait comme fous ceux qui auraient osé aller plus loin dans quelque direction que ce fût :

« Des athées! s'écriait-il un jour à dîner chez le baron d'Holbach; je ne crois pas qu'il en existe, je n'en ai jamais vu. — Vous jouez de malheur, répondit le baron; vous voici à table avec dix-sept, pour la première fois! »

Écrivant à Blair, Hume lui dit naïvement:

« Les amis des Duclos, des Helvétius et des d'Alembert, le baron d'Holbach et madame d'Épinay, par exemple, sont de mœurs bien pures; et, ce qui vous donnera grande satisfaction, ainsi qu'à Robertson et à Jardine, c'est qu'il n'y a pas un seul déiste parmi eux. »

Mystifiait-il son ami Blair? Non; il prenait pour pureté de mœurs le raffinement délicat des petits soupers; et son estime pour Diderot l'empêchait de supposer qu'un tel

homme pût professer un système quelconque ou y croire. Une dame s'avisa de dire devant lui : « *Nous autres déistes.* — Parlez pour vous, madame ! s'écria Hume. » Il voulait rester sceptique, rien de plus. S'emprisonner dans un dogme, c'eût été renoncer au plus vif de ses plaisirs, à la controverse universelle et à la taquinerie qui le faisait vivre.

Ce goût vif et charmant de taquinerie se révèle même dans ses ouvrages sérieux. Comme il ne haïssait vigoureusement personne et rien, il trouvait, quand il était mécontent, moyen de se satisfaire par des tours de page. La grande malice de son histoire est toute brodée de petites malices. Les gens de Bristol avaient eu (nous l'avons dit précédemment) peu d'égards pour lui. En racontant le règne de Charles Ier, il s'arrête et dit que le fanatique Nayler, qui se croyait Jésus-Christ, fit dans Bristol son entrée triomphale d'une façon peu historique ; car il était « à cheval et non monté sur un âne, comme le Christ. » Hume ajoute avec une bonhomie apparente : « Probable- » ment Nayler avait eu de la peine à trouver un âne dans » la bonne ville de Bristol. » Après ce petit passe-temps, il continue sa narration comme si de rien n'était.

Couronné de tous les honneurs parisiens, il revint à Londres en 1769, et put reconnaître que le régime constitutionnel a du bon ; car après ses mauvais tours contre la nouvelle dynastie, il occupa pendant une année le poste de sous-secrétaire d'État, sans que personne y trouvât à redire. Enfin riche de quelque vingt-cinq mille livres de rentes, qu'il appelle « son opulence, » il se retira dans la métropole écossaise, où le reste de sa vie s'écoula paisiblement :

« Ma vieille maison est agréable et gaie, dit-il dans une

lettre à Elliot, lettre qui le peint bien; elle est même élégante, mais trop étroite pour que je puisse y déployer ce beau talent de cuisinier auquel je veux consacrer les dernières années de mon existence. J'ai là sous les yeux une recette pour faire la *soupe à la reine*, copiée de ma propre main. Pour le *bœuf aux choux* (un plat charmant) et le mouton grillé, je n'ai pas de rivaux. Je fais du bouillon de tête de mouton avec une perfection dont M. Keith parle huit jours après. Je viens d'envoyer un défi à David Moncriff; certes il va se mettre à écrire l'histoire; car, en fait de dîners, il n'a plus rien à prétendre. »

Il mourut honoré, estimé et regretté; l'Europe lut son panégyrique dans quelques aimables pages d'Adam Smith. Entre 1789 et 1810, sa gloire d'écrivain et de philosophe toucha le point culminant. Le mouvement de réaction qui se fit bientôt sentir partit de l'Écosse même, quand l'école de Dugald-Stewart et de Reid essaya de rétablir les principes de la certitude. Leurs idées gagnèrent du terrain, l'esprit humain, comme l'atmosphère, ne conservant sa puissance vitale que sous la condition d'une éternelle mobilité. Naguère on avait soutenu que tout est probable et possible, mais que rien n'est certain; on se mit à penser que notre conscience est chose certaine; on s'avança ensuite jusqu'à soutenir que toutes les opinions sont un fragment de vérité incomplète mêlée d'erreurs qui la défigurent. La renommée de Hume se trouva compromise par ce triomphe de l'éclectisme; et lord Brougham, dans ces derniers temps, lorsqu'il essaya de rajeunir et de renouveler avec son audace habituelle la gloire du sceptique Écossais, se fit l'avocat d'une cause qui semblait perdue. Ces variations de l'opinion ne s'arrêteront jamais.

On connaît assez maintenant le caractère personnel de

Hume pour que nous ne prolongions pas cette analyse; lui-même s'est admirablement détaillé dans un petit fragment que l'on a retrouvé parmi ses papiers; les trois ou quatre phrases suivantes en disent plus sur son compte que toutes les biographies:

— « C'est un très-bon homme qui ne songe qu'à faire des malices.

— » Comme il n'a pas de passions et qu'il n'a dans la vie qu'un intérêt, celui de la vanité, il se croit désintéressé.

— » Il permet tout à sa plume, presque rien à ses discours, rien à ses actes.

— » Il s'est débarrassé de tous ses préjugés vulgaires, mais il s'est fait des préjugés à son propre usage.

— » Fanatique sans religion, c'est un philosophe qui ne croit pas à la vérité. »

On peut ajouter que Hume, dès sa première jeunesse, a trop vécu avec les livres et trop peu avec les hommes; il jouait trop librement avec les idées et accordait trop peu aux émotions. Lui qui se moqua si constamment des anachorètes, il eut précisément les vices que donne l'isolement ascétique; lui qui ne pouvait souffrir les chimères métaphysiques du moyen-âge, il se complaisait trop avec des subtilités et des ombres. Méprisant les choses humaines comme s'il eût été saint Thomas d'Aquin ou saint Siméon Stylite, il ne connaissait ni les caractères ni les événements. Nous l'avons vu prendre Jean-Jacques Rousseau pour un brigand, après l'avoir confondu avec Socrate, madame d'Épinay pour Lucrèce et Ninon pour sainte Thérèse. Jamais la passion n'égarait Hume, qui n'en était pas plus impartial pour cela. Sa pénétration était voilée par les nuages

du doute encore plus qu'elle n'aurait pu être obscurcie par les ardeurs de la haine ou de l'affection. Il n'aimait pas assez ses semblables et ne s'aimait pas assez lui-même; la sympathie pour les hommes, le désir ardent de les voir plus heureux, celui de l'amélioration de nos destinées, qui apparaissent comme des marques de salut et de noblesse au milieu des rires éclatants de Voltaire, manquaient à Hume.

Les économistes français lui semblaient des rêveurs tout aussi fantastiques que les jansénistes. Il ne réfléchissait pas que sans les alchimistes la chimie ne serait pas née, et que sans la folie des rêveurs l'humanité courrait risque de perdre ses plus belles conquêtes : « Écrasez-moi ces fous, dit-il à Morellet dans une lettre, en parlant des économistes; pilez-les, broyez-les, mettez-les en poudre et en cendres. C'est une tourbe chimérique et la plus arrogante qui soit au monde; ils valent la Sorbonne. »

L'influence qu'il a exercée, toute négative, et plus pénétrante qu'énergique, s'est étendue fort loin. On peut dire, sans exagération, que nous sommes tous ou presque tous fils ou neveux de David Hume; ce n'est pas notre bonheur et ce n'est pas non plus notre faute. Le mouvement négatif qui l'a créé dure encore. Il n'y a pas de dithyrambe qui ne soit aujourd'hui mêlé d'un doute, et qui n'exagère sa violence pour échapper à la conscience de ce doute; dans notre société peu naïve les gens d'esprit qui méprisent trop coudoient les gens qui font semblant de trop croire.

En définitive, ce n'est plus la philosophie de Hume qui peut nous conduire et nous sauver (1). Hume enseigne trop l'indifférence et conseille trop hautement le dégoût; le dé-

(1) Écrit en décembre 1847. (*Journal des Débats.*)

goût ne conduit à rien, pas même au repos de l'esprit; je préfère à son dédain l'élasticité pétulante de Voltaire. Hume, n'aimant rien, n'estimant rien, condamnant toute sympathie vive, croit échapper aux excès et atteindre un certain idéal de calme méprisant; il se trompe; les passions nobles qui font les orages sont le souffle vital qui nous pousse; quant aux passions ignobles, elles s'accommodent très-bien de l'indifférence. A quoi bon naviguer sans voiles sur un marécage sans courant? La défaillance de l'âme n'est pas chose utile; ce mal, moins douloureux que profond, n'en est que plus effroyable, et Hume l'encourage trop.

C'est de vigueur morale que le monde du XIXe siècle a besoin.

---

§ V.

Un historien whig. — M. Macaulay. — Whigs et Tories.

En face de cet historien jacobite, plaçons l'historien whig Macaulay.

Son livre est l'ouvrage d'un whig déterminé plutôt que d'un historien philosophe. Au point de vue politique, nous n'avons pas à condamner le whiggisme, instrument puissant de la civilisation britannique. Le whiggisme représente l'action, l'avenir, la mobilité, le progrès, mais modéré, comme le torysme exprime le passé, la tradition, la coutume, avec modération aussi. Ces deux forces qui sont celles de la nature, permanence et mobilité, n'ont pas cessé

de se battre chez nos voisins. Si l'une avait annulé l'autre, l'Angleterre était perdue. En suivant les tories violents, elle reculait jusqu'à Élisabeth; elle fût tombée dans l'état sauvage et la guerre sociale si elle eût écouté les utopistes. Heureusement pour elle, le jeu des deux forces n'a pas été un jeu de destruction, mais un antagonisme de création. Le passé n'a pas anéanti l'avenir, ce qui aurait produit une Angleterre morte, une Espagne; l'avenir n'a pas anéanti le passé, ce qui est aussi la mort pour tous les peuples; seulement, c'est une manière différente de mourir. Les Romains n'ont conquis leur puissance que par l'équilibre et l'antagonisme de ces deux lois, discipline traditionnelle, activité infatigable; quand l'une et l'autre se sont affaiblies, tout a croulé. La société espagnole, qui s'est élevée si haut et qui est tombée si bas, a suivi la même double impulsion et elle a fini par s'arrêter dans l'immobilité. Thucydide nous montre Sparte, ville des coutumes, succombant à l'excès de ce principe de la coutume; et Athènes, la cité du changement, périssant à force de changement. Les gens qui perdent les nations sont ceux qui les enchaînent dans leur vice national comme au fond d'un gouffre.

M. Macaulay, homme d'expérience et de savoir, homme d'études et d'affaires (ce qui se concilie très-bien quoi que l'on dise), est un novateur modéré, un whig d'une nuance assez vive. Il était fort naturel qu'il choisît pour son héros Guillaume III d'Orange et de Nassau, le chef et l'idole du whiggisme protestant : ce sujet magnifique offrait à l'auteur l'occasion toujours agréable pour un homme de parti, de frapper ses adversaires et surtout leur chef Jacques II, vrai symbole de l'obstination arriérée. Il avait à montrer le berceau whig de cette vie anglaise constitutionnelle qui a valu beaucoup de richesses, de gloire et de puissance à nos

anciens ennemis; il avait à chercher l'origine de cette forme politique qui a permis à l'Angleterre de soutenir de si terribles luttes sans périr et d'élargir son cadre sans le briser. Grâce au whiggisme, elle n'a pas cessé de pratiquer cette expansion vive qui ne s'éteint que lorsqu'une société s'en va; elle l'a pratiquée d'une façon clairvoyante et féconde, par évolution progressive, et non par révolutions destructives. Elle a régularisé les corporations, étendu le cercle des élections, affranchi le commerce, émancipé l'Irlande, civilisé l'Écosse, assaini les villes, corrigé le paupérisme, essayé de moraliser la fabrique, et elle tente aujourd'hui de soulager les misères des ouvriers. Sans doute elle souffre encore; la loi de l'humanité est de souffrir pour avancer. Mais elle n'a pas cessé d'avancer. Il est même probable qu'elle s'écartera définitivement des mœurs politiques de 1688 ; elle s'en éloigne déjà : avec quelle habileté, quelle raison, quel sens politique, le monde le sait. L'histoire de l'établissement de Guillaume III était donc pour un whig tel que M. Macaulay une occasion admirable de faire l'apothéose du whiggisme, et il est résulté de ce point de vue, qu'avec la meilleure volonté d'être juste l'auteur ne l'est complétement ni envers les catholiques, ni envers les puritains, et que les Stuarts, les tories, les radicaux, les dissidents, les jacobites sont également maltraités par lui.

Je n'aime pas l'histoire partiale faite en l'honneur d'un groupe; je n'aime pas davantage l'histoire impartiale qui donne raison à tout le monde. Ce qui me plaît, c'est l'histoire morale qui donne raison à Dieu, à la justice et à l'équité. Cette impartialité suprême a le droit de se montrer passionnée et devient aisément éloquente. S'il lui arrive souvent de condamner ceux qu'elle estime, elle a plus d'une excuse pour ceux qu'elle blâme; en faisant la part de la fai-

blesse humaine, elle ne transige jamais sur la notion du bien. Il est vrai qu'elle croit au bien et à la vertu, ce qui est, je l'avoue, une croyance fort arriérée; — sans cette notion unique, il n'y a ni société, ni histoire, ni puissance.

La moralité historique ne manque pas à M. Macaulay; mais comme elle est sévère pour ses ennemis et douce pour ses amis, j'appelle cela une moralité de parti. Des grandes qualités de Guillaume III il n'oublie pas une seule. Dans la vie de Jacques II, au contraire, et dans le caractère de ce pauvre roi, il ne voit que des taches et des crimes; il flétrit tout ce qui appartient à Jacques II. « — Jac- » ques, dit M. Macaulay, rappela ses maîtresses et les » jésuites; les unes et les autres s'entendirent pour le gou- » verner. » Ces mariages de courtisanes et de confesseurs sont du pamphlet et non de l'histoire.

« Quelques prostituées, ajoute-t-il, partageaient avec son » Église chérie l'empire de son esprit. » — Voilà encore une alliance de choses et de faits qui nous répugne beaucoup. Ce traité passé entre les favorites et les directeurs pour assurer leur puissance respective n'est pas dans l'ordre des choses humaines qui se passent plus simplement et avec moins de malice. Un homme faible et sensuel a des confesseurs comme contre-poids de ses maîtresses, et des maîtresses comme pénitence de ses confesseurs; cela n'est pas extraordinaire, quoique fort ridicule; le ridicule, par hasard, ne serait-il plus dans la nature humaine? Ce pauvre Jacques II, dont on fait un Néron ou un Tartufe, savait bien qu'il avait tort de faire entrer lady Dorchester par la même porte d'où venait de sortir le jésuite Petre; seulement en se damnant à droite, il espérait se sauver à gau-

che. Ce n'était pas un Tartufe, c'était une intelligence faible et un utopiste ; il formait de vastes desseins ; il voulait arracher la Grande-Bretagne à l'hérésie ; il avait son but, un grand but, un but idéal. Plus catholique que le Pape, il n'écoutait pas même le Pontife qui lui criait de s'arrêter, qu'il allait trop vite et qu'il gâterait tout. Comment Dieu, se disait-il à lui-même, ne sauverait-il pas une âme qui veut sauver trois royaumes ?

Je n'excuse pas Jacques, je l'explique, et il me semble que M. Macaulay, en le présentant comme un monstre, a été trop dur pour le pauvre homme. J'avoue toutefois qu'en fait de gouvernement, rien n'est pire qu'un esprit chimérique et pédantesque ; il est capable de toutes les folies et de toutes les atrocités ; il les commet sans remords, selon la logique et en sûreté de conscience. C'est ce qui rend si dangereux dans la pratique des affaires les hommes d'une trempe d'esprit étroite, violente et métaphysique. On voit Jacques II, pour arriver à son but, tuer les puritains et caresser les puritains ; flatter l'anglicanisme et frapper les anglicans ; folies et contradictions, imprudences et cruautés, tout lui semble bon, pourvu qu'il espère réussir. Il ne se demande pas si ce qu'il désire est faisable ; il ne consulte pas les conditions humaines de son succès. Il ne considère pas l'Angleterre, qui cependant est sous ses yeux. En deux mots, ce n'est pas un cœur lâche et cruel, comme le dit M. Macaulay ; c'est un pédant ; — l'être du monde le plus opposé à l'homme politique. Le pédant ne connaît pas les choses humaines ; il reste emprisonné dans ses chimères et dans ses axiomes. L'homme politique, avant tout, veut la pratique et cherche le possible.

On s'est souvent étonné des malheurs des Stuarts ; les vraies causes de leurs calamités sont dans le défaut hérédi-

taire que Marie Stuart elle-même partageait. Il y avait quelque chose de violent, d'exclusif et de chimérique chez eux tous, Charles II excepté, qui n'était pas le meilleur de sa race, mais qui, ayant fait son éducation de mauvais sujet dans les cabarets de Bruxelles, connaissait les hommes sous leurs méchants côtés, et en se moquant d'eux avait soin de ne pas trop les blesser. Quant au malheureux Charles Ier, ce n'était pas un monstre de duplicité et de cruauté, comme le prétendent les whigs; il n'était pas non plus un modèle de grandeur divine, comme le disent Hume et les jacobites. Les historiens whigs, et M. Macaulay particulièrement, l'apprécient trop sévèrement; ils négligent de porter en ligne de compte la débilité physique de son tempérament, son éducation dirigée vers l'Église, car on voulait faire de lui un archevêque du vivant de son frère aîné; les leçons érudites qu'il avait reçues du pédant Jacques Ier, son père; les romanesques lectures dont sa jeunesse avait été nourrie, sa grande prédilection pour *l'Astrée*, son voyage ridicule en Espagne, son mariage avec Henriette de France, et son amour céladonique pour cette brillante et véhémente personne; tous ces traits le caractérisent suffisamment. En définitive, il avait de l'esprit et du cœur, un esprit élevé et subtil, un cœur plus susceptible de tendresse rêveuse que de chaleur et d'audace. Vaillant sur le champ de bataille et sensible aux arts et à l'amitié, il était faible dans la vie privée, obstiné dans la vie publique, et ardent à poursuivre des desseins chimériques. Malheureux prince! de plus coupables ont été moins punis.

Les mêmes nuances, légèrement diversifiées, avaient apparu chez le pédagogue Jacques Ier; elles se montrèrent de nouveau, plus sombres, plus enflammées, sous un aspect

plus dangereux, chez le dernier des Stuarts qui ait porté la couronne.

Le but idéal que poursuivit Jacques II jusqu'à la mort, était essentiellement contraire au but pratique que la nation se proposait. Celle-ci prétendait demeurer protestante et ne pas marcher à la remorque des nations catholiques; elle voulait la souveraineté de la mer, la libre activité du commerce, l'alliance avec les protestants du Nord ; surtout elle détestait Louis XIV, dont elle était jalouse. Jacques II s'entendait fort bien avec son peuple sur ces derniers points : il n'aimait pas Louis XIV, il connaissait la mer et il était fort bon patriote; mais ce qu'il voulait surtout, c'était qu'on lui permît de détruire le protestantisme britannique. Or, attaquer le protestantisme, c'était attaquer de face la passion même et le préjugé de son peuple, passion violente qui se rattachait au passé par Wycliffe et Knox, et qui aspirait à l'avenir, c'est-à-dire à la direction générale du protestantisme européen, par le développement du commerce anglais. Entre les protestants d'Europe, presque tous appartenant aux races du Nord, les Anglais étaient les plus acharnés. Ils avaient en haine la masse catholique essentiellement méridionale et parlant les langues émanées de Rome.

Pour un roi d'Angleterre il n'y avait donc pas à balancer : un tel roi n'avait que deux partis à prendre : — ou se faire protestant, — ou abdiquer; Louis XIV le savait, Bonrepaux ne l'ignorait pas, Barillon le voyait, le Vatican le sentait bien, et les cardinaux le répétaient à Jacques. Le salut du catholicisme anglais même y était engagé. Jacques II, comme tous les utopistes, préféra la chimère à la réalité, le but aux moyens, l'idée au fait, et la cause hono-

rable et sacrée qu'il voulait faire triompher périt corps et biens dans le naufrage de cet esprit faux.

Il s'adressait d'autant plus mal que l'un des caractères essentiels de la nation anglaise, c'est l'horreur pour l'idée pure, pour le but systématique, pour la théorie et tout ce qui n'est pas pratique. L'Angleterre veut la pratique et s'y enfonce; la France cherche l'idée et s'y perd. L'une, toute germanique, matérialise la notion du droit, elle se met en quête des précédents et des coutumes; l'autre se refuse aux chaînes de la tradition et s'en débarrasse pour remonter à des notions supérieures. Je ne prononce pas entre ces deux modes; j'expose une différence, ou plutôt un antagonisme qu'on peut lire inscrit à toutes les pages de l'histoire des deux nations. Si l'Angleterre n'acceptait plus le progrès comme compensation de son attache superstitieuse au passé, elle serait perdue. La France, si elle se refusait à toute règle et à tout souvenir du passé, se suiciderait.

J'ajoute que le principe de l'autorité ou de l'unité qui est inhérent au catholicisme et que Jacques II voulait faire prévaloir, répugne profondément à l'esprit anglais. Tout Anglais est né sectaire et isolé, comme tout Français est naturellement sympathique et sociable. Nous comprenons très-bien, et nos voisins ne peuvent pas souffrir que les préférences particulières viennent s'absorber dans l'idée générale. Ni Henri VIII ni même les Plantagenets n'auraient osé exiger cela de leur peuple; on leur aurait opposé des habitudes plus antiques que la monarchie et plus fortes que des lois. Nul d'entre eux n'aurait songé, par exemple, à parquer l'aristocratie anglaise dans un cercle étroit, infranchissable pour la roture, à en faire une noblesse dans le genre de la nôtre. Dès les premiers temps du moyen-âge on avait vu les nièces des rois anglais épouser des roturiers

braves et illustres, et tel soldat, fils d'un bourgeois de Londres, devenir *knight* (chevalier) quand il s'était bien battu. Sans doute cela n'était pas d'accord avec la beauté de la théorie, l'unité de caste, le système des races et leur orgueil (*kind*) ; mais le vieil esprit germanique, celui qui faisait sortir la puissance des rois de la force morale (*kanning, konning, knowing, king*), trouvait son compte à cette diversité. Nul ne s'étonnait qu'un guerrier né dans le peuple prît le pas sur des petits-fils de pair, et jouît de plus d'honneurs que les Bohuns, les Mowbrays, les de Vere, même les cousins des Plantagenets. Sir John Howard et sir Richard Pole, tous deux sans noblesse, se mariaient aux filles des ducs de Norfolk et de Clarence. Cela faisait moins bien comme système ; en pratique, c'était excellent.

Aujourd'hui même les troisième et quatrième fils d'un pair ne sont que des *esquires* « écuyers », comme tout le monde. Il y a des degrés nombreux entre le premier pair d'Angleterre et le dernier des prolétaires ; il n'y a point d'abîmes entre eux. Si l'on veut remonter à la source de ce système qui fond l'aristocratie dans la démocratie, système tout-à-fait contraire à nos idées françaises et méthodiques, on sera forcé d'y reconnaître la trace de cet esprit sauvage, germanique, incapable de se détacher de la tradition, amoureux du fait et peu soucieux de la régularité idéale, de la méthode apparente. Le Code des lois britanniques est encore un grimoire inextricable de coutumes contradictoires, bariolé de traces saxonnes, normandes et danoises ; les tribunaux n'ont pas même pu se défaire encore du vieux patois latin-normand que les légistes de Guillaume Ier importèrent autrefois. Voici le texte d'un arrêt rendu assez récemment contre le maître d'une voi-

ture attelée de deux chevaux fougueux qui renversèrent un homme : « Li défendant (dit l'arrêt), porta deux chivals » ungovernables en un coach, et improvide incaute et » absque debita consideratione ineptitudinis loci la eux » drive pur eux faire tractable et apt pur un coach, quels » chivall pur ceo que, per leur ferocite, ne poient estre » rule, curre sur le plaintiff et le noie. » Il n'y a pas de plus bizarre preuve que cette phrase de la prédilection anglaise pour la tradition et la coutume, que ce jargon que l'on parle encore devant le banc du roi.

Ainsi en Angleterre le fait acquis, le *précédent* a toujours prévalu ; le droit, accepté une fois, n'a jamais cessé d'être matériellement le *droit*. Il a pu s'altérer dans ses applications, on a pu le blesser par des usurpations partielles, il n'a jamais changé de base. Jamais Henri VIII n'eût osé dire, comme Louis XIV : *L'État, c'est moi.* C'est que, dès l'origine, la conception unitaire de l'État absorbé par son chef n'existait pas pour cette race ; on ne concevait en Angleterre que le respect des libertés individuelles et traditionnelles organisées sous un chef. Les rois anglo-saxons s'intitulaient seulement rois des Northumbriens ou des habitants du Wessex ; ils ne prétendaient ni posséder la terre ni absorber les juridictions. Aussi Louis XIV, dans ses lettres à Jacques II, ne parle-t-il de la Constitution anglaise qu'avec horreur. Il s'irrite de la voir si étroitement captive dans les chaînes de la tradition et du passé ; il signale comme le plus sanglant outrage à la liberté royale le pacte qui défend au monarque de lever des impôts et des armées sans le consentement du Parlement ; et ce qui est étrange, c'est que la liberté royale lui semble identique et équivalente à la liberté publique. Il ne néglige aucun sacrifice pour renverser en Angleterre cette anoma-

lie monstrueuse, pour replacer les Stuarts sur un trône libre et l'affermir sur la base du catholicisme qui en est l'appui naturel.

Louis XIV était parfaitement dans son rôle; son éducation, sa naissance à demi-espagnole, ses préjugés, son honneur même penchaient de ce côté. Mais de la part de Jacques II, vouloir plier à la monarchie pure et au catholicisme unitaire la nation anglaise qui respectait avant tout le passé et redoutait avant tout l'unité, c'était folie. Plus tard la France a fait une expérience contraire; on sait combien elle a rencontré d'obstacles quand elle a essayé d'accoutumer son génie théorique et impétueux, mais unitaire, aux formes représentatives qui comportent la variété et la liberté.

Pour Jacques II, comme pour tous ces esprits chimériques qui ne contemplent que leur pensée et ne suivent que leur désir, il n'y avait au monde ni accidents ni obstacles; il y avait seulement un but supérieur qu'il fallait atteindre. Il l'apercevait au fond des nuages, et voulait le toucher en dépit de tout. Jacques II n'ignorait pas que les quarante-neuf cinquantièmes de ses sujets étaient protestants, et que sur ce nombre les deux tiers au moins l'étaient avec passion. Il savait que la propriété, l'instruction, la richesse leur appartenaient dans une proportion égale. Peu lui importait, et les avertissements de Rome n'y faisaient rien; car il était encore plus fidèle à son idée qu'obéissant envers le Saint-Siége. Les railleries significatives d'Innocent ne l'ébranlèrent pas; ce qu'il apercevait seulement, c'était sa propre chimère.

En politique la plus difficile chose n'est pas d'agir avec finesse ou avec audace, c'est de voir ce qui est. Un hon-

nête homme peut se tromper là-dessus aussi bien qu'un fripon; une assemblée délibérante peut voir aussi faux qu'un roi absolu; et en politique, quiconque se trompe sur les réalités est perdu. Cette leçon mille fois renouvelée chez tous les peuples, n'empêchera désormais ni les rois ni les assemblées de se tromper sur l'état des esprits, sur la réalité des faits, sur ce qui les entoure, et de périr en se trompant.

---

§ VI.

La France et l'Angleterre. — Pratique et Théorie. — Établissements de 1688 et de 1830.

L'époque dont M. Macaulay a écrit l'histoire est fertile en enseignements politiques et surtout en rapprochements curieux avec les dernières révolutions de la France. On a beau faire, on revient malgré soi-même à ce parallèle inévitable : Cromwell et sa cuirasse d'acier se dressent à côté de Napoléon et de sa redingote grise. On ne peut s'empêcher de comparer la restauration de Charles II et celle de Louis XVIII, la France de 1830 et l'Angleterre de 1688; — notre essai constitutionnel, qui, malgré tant de talent, tant d'habileté, d'esprit, d'éloquence et de courage, a échoué sur un écueil imprévu; — et l'établissement aristocratique de 1688 en Angleterre, cette fondation à laquelle personne ne voulait croire, et qui, attaquée par vingt partis et la moitié de l'Europe, par

Louis XIV, les États-Unis et Napoléon, n'a pas cessé de grandir. Les similitudes étaient nombreuses; n'étaient-elles donc pas réelles?

Non; les faits seuls et les événements se ressemblaient. En première ligne, et comme premier mobile de ces différences, il faut placer l'opposition et le contraste des origines. Il n'y a que dissonance entre les deux races : l'une est composée de Saxons, de Danois, de Norwégiens et de Normands, qui ont absorbé au profit de l'esprit teutonique les débris keltes ou romains; l'autre a complétement anéanti, au profit de l'unité gallo-romaine, les traces germaniques importées chez elle par Clovis et Charlemagne. L'Angleterre a subi le joug de l'habitude; sans renier le progrès, elle s'est attachée à la lettre de la coutume; la France a méprisé la tradition et cherché la théorie, au risque de négliger les faits. L'Angleterre a préféré les mœurs et le langage germaniques à ceux des civilisateurs latins; la France s'est assimilée à la civilisation latine, dont elle a été le chef de file et dont elle parle encore la langue. L'Angleterre, adoptant le droit barbare des Saxons et le mêlant au droit un peu moins barbare des Normands, a composé avec le tout un mélange absurde et contradictoire qu'elle corrige de son mieux dans la pratique; la France s'est emparée du Code et du Digeste romain, dont elle a fait sa loi. Toutes les traditions de la discipline romaine sont chez nous; il n'y a pas de pays moins romain que l'Angleterre.

C'est la remarque que faisait déjà en 1687 cet homme si peu systématique et d'une netteté de raison si peu commune, Daniel de Foë. Il attaquait Jacques dans sa Revue, raillait comme anti-anglaises *ce qu'il appelait ses prétentions*, et ne se moquait pas moins des whigs anglicans

dont le parti venait d'éclore et qui se vantaient d'être *true Britons*, « de vrais Bretons. » — « Où trouvez-vous les » vrais Bretons? demandait Daniel. Montrez-les-moi. Nous » ne sommes qu'un mélange de Danois, de Saxons, de Nor- » wégiens, de *North-men* (Normands), et de tous ces bar- » bares venus des régions scandinaves et du continent ger- » manique, lesquels ont effacé les Romains et détruit les » Keltes. »

Ennemie naturelle de Rome, l'Angleterre, en embrassant le protestantisme, a fait surtout acte d'indépendance et de révolte contre Rome. Le protestantisme flattait singulièrement son génie. Depuis longtemps l'Anglais regardait sa volonté comme reine; en France au contraire la sympathie communicative et le besoin de l'unité ont déterminé l'effacement des originalités et l'absorption des idées particulières dans une idée générale. L'Anglais est naturellement sectaire, le Français naturellement sociable. Ces natures opposées semblent vouloir se rapprocher aujourd'hui; mais c'est une apparence seulement. Comme nous avons épuisé les résultats de l'unité monarchique qui nous a valu le grand éclat et le splendide fleuron du siècle de Louis XIV, nous nous éloignons de cette forme. Les Anglais, de leur côté, après avoir obtenu le beau développement de leur puissance en adoptant, entre 1688 et 1800, la forme constitutionnelle, c'est-à-dire les libertés individuelles et les débris féodaux sous apparence monarchique, se sentent entraînés vers un mode plus unitaire. C'est là (qu'on nous passe le terme) un *chassé-croisé* fort naturel; néanmoins, dans cet essai de formes nouvelles, chacun des deux peuples conserve son génie propre. Il se passera bien du temps encore avant que le bourgeois de Londres cesse de voir d'un œil mécontent l'escadron de cavalerie traversant les

rues de la ville, ou même la sentinelle à la porte d'un théâtre. Nous sommes encore très-éloignés de l'époque où nous comprendrons que le citoyen français ne doit pas tout demander à son gouvernement.

En 1688, les résultats opposés du génie des deux peuples et des institutions qui en étaient émanées se trouvaient pour ainsi dire en pleine floraison. La France aimait assez l'unité pour applaudir à la révocation de l'édit de Nantes. L'Angleterre était assez protestante pour que les meilleurs citoyens s'armassent d'un bâton attaché à une lanière, qu'ils appelaient *protestant-flail*, et dont ils assommaient les catholiques dans les rues. Ce fut alors que Jacques II eut la maladresse et l'imprudence de s'élever seul contre le génie national et d'attaquer obliquement et de front, par la ruse et les supplices, préjugés, traditions, vices, vertus, tout ce qui constituait le fond même de l'Angleterre. Alors aussi se montra sur la scène Guillaume d'Orange.

Jacques II, en voulant absorber le pouvoir absolu, avait effrayé l'aristocratie ; faute considérable qui rejetait dans les bras de Guillaume cette noblesse riche et puissante, unique pivot de la Constitution ; Guillaume devenait ainsi à la fois le symbole de cette aristocratie et celui de la passion populaire, du protestantisme. Non-seulement un grand parti se rangeait naturellement sous sa loi, mais il entraînait avec lui les cœurs de la moitié de l'Europe. Il représentait une religion et résumait une croyance à laquelle se rattachaient des ambitions avides et des intérêts nobles et ignobles. Derrière Guillaume III et ses amis il faut toujours voir l'Europe protestante, c'est-à-dire la portion la plus jeune, la plus nouvelle et longtemps la plus barbare de l'Europe, émerveillée à la fois et épouvantée par la grandeur de

Louis XIV, jalouse de la France, hostile à l'Espagne naguère si redoutable, fatiguée des prétentions politiques de Rome, ingrate envers ses précepteurs religieux, et avide non-seulement d'indépendance, mais de conquêtes. Cette masse énorme, qui s'était remuée déjà confusément et sourdement sous Henri VIII et Élisabeth, avait compris sa puissance sous Cromwell et Gustave-Adolphe, et elle voulait en jouir.

Voilà quelle armée se trouvait derrière Guillaume III, non-seulement à ses ordres, mais heureuse d'y être, plus fanatique et plus ardente que lui. Voilà pourquoi la conquête de Guillaume fut si facile et la chute de Jacques II si rapide; pourquoi aussi les Parlements orageux du règne de Guillaume, harassants pour le monarque, ne compromirent point sa dynastie.

Un coup d'œil jeté sur la France, de 1825 à 1840, prouverait aisément que ces éléments de force nous manquaient. Il s'agissait d'établir un gouvernement constitutionnel sans aristocratie, et de concilier deux intérêts violemment hostiles, les seuls intérêts véritables qui restassent debout, les intérêts révolutionnaires et les souvenirs monarchiques. On était réduit à naviguer entre deux écueils, et le seul intérêt que l'on pût appeler à son secours, celui du commerce et celui de l'argent, essentiellement mobiles, étaient également dénués d'élan, d'enthousiasme et de fanatisme. Les calvinistes régicides, les puritains du Covenant, tout ennemis qu'ils pussent être personnellement de Guillaume, sentaient bien qu'au fond il y avait analogie et adhérence entre leur fanatisme protestant et le chef avoué des protestants européens. Aucun de ces points d'appui n'existait en France, et c'était un tour de force prodigieux que de faire marcher quelque temps une machine

privée de ses ressorts essentiels. Partout où Guillaume de Nassau trouvait une force, Louis-Philippe rencontrait une faiblesse. Ici ce n'est pas de la polémique, c'est de l'histoire que nous faisons.

Ce qui rendait surtout le gouvernement difficile, en France, c'était le manque de sérieux de l'époque où nous sommes. On appellera cette disposition de nos esprits comme on voudra : indifférence, lassitude, ennui, critique, scepticisme. Ce qui est certain, c'est que l'état de nos idées, de nos mœurs, de nos partis, n'offrait rien de solide, et que dans ces sables mouvants, le meilleur architecte politique aurait été bien embarrassé de bâtir.

Lisez au contraire l'histoire de Macaulay : le sérieux des actes et des paroles frappe tout de suite. Vous voyez qu'il n'est pas question de fantômes, que les croyances sont intrinsèques, et que certains spectres passagers et factices ne prennent pas l'apparence des passions ou des partis. Parmi les acteurs de l'époque, les uns triomphent, les autres sont vaincus; ceux-ci meurent à la peine, les autres tiennent le pouvoir; ceux-ci sont vicieux, ceux-là honnêtes; il y en a beaucoup trop qui volent et trompent, d'autres aussi qui mentent impudemment; l'humanité enfin n'est pas meilleure que partout; souvent elle est pire. Mais on sent qu'il s'agit moins pour elle de phrases, de plaisirs, de passe-temps et de beau langage que de sérieuses réalités. Les intérêts sont vrais, les convictions ardentes. Ce n'est pas d'hypothèses, de synecdoches et de métaphores qu'il s'agit comme à Byzance. Si le catholicisme et Jacques II l'emportent, il est bien certain que les agents politiques de Guillaume seront pendus : si au contraire Guillaume triomphe, le Prétendant court risque d'être décapité comme Monmouth, ou de passer sa vie en prison. Une autre marque de la virilité

de ce temps, c'est que l'on hait ses ennemis et que l'on ne doute pas de la vertu. On est puéril et atroce, on se querelle sur une aumusse ou un surplis, mais on convient qu'il est bon d'être honnête homme, de respecter le bien d'autrui, de croire en Dieu, et que deux et deux font bien et dûment quatre. Le contraire précisément avait lieu chez nous. Où était le vrai, où était le faux? Y avait-il au monde une vérité ou un mensonge? Tel système valait-il mieux que tel autre, tel parti que tel autre? Nul n'en savait rien. Ce n'est pas que l'on manquât d'idées parmi nous, ni peut-être de vices; mais on était à peu près indifférent sur le choix. Tout cela constituait une situation curieuse, dramatique, périlleuse, au milieu de laquelle il était aussi amusant de vivre que de s'abandonner aux oscillations d'une balançoire, et qui fournira plus tard à quelque plume caustique et pénétrante une terrible série de portraits étranges et de singuliers tableaux. La corde de la balançoire a enfin cassé en 1848; on s'est trouvé par terre, ce n'était la faute de personne, mais celle de tout le monde.

Sans doute, au moyen d'un grand sens politique, on aurait pu échapper à tous les dangers ou au moins les amortir. Mais le sens politique, c'est-à-dire le « bon sens » dans la gestion des affaires, manquait depuis longtemps à la France, et c'est une éducation qui ne s'improvise pas. Où donc aurions-nous appris à nous gouverner nous-mêmes, à ne pas attendre de l'État la manne du ciel et le bien-être universel, — à nous entendre au lieu de nous chamailler éternellement, — à réfléchir au lieu de pérorer, à sacrifier notre opinion au lieu de tirer chacun à soi, quand il s'agit d'un intérêt national? Swift disait que l'Anglais est un « animal politique » et le Français un « animal sociable »; et jusqu'à ce jour le mot se trouve juste. Si les événements

y sont pour beaucoup, le caractère fougueux et mobile de la race y est bien pour quelque chose. Il avait raison, il avait trop raison, ce vieux membre roturier des États-Généraux qui s'appelait Masselin, et qui disait en hochant de la tête : « Nostre France est un mesnage mal réglé. » Ce ménage était déjà mal réglé sous Jules César, sous les chefs germaniques et aux époques féodales. Tantôt nous nous sommes élancés à la destruction, tantôt nous nous sommes endormis dans l'immobilité.

La grande œuvre politique consiste à détruire tout ce qui est inutile ou dangerenx, en avivant tout ce qui a puissance d'avenir, et ce n'est pas chose facile. Il faut beaucoup perdre de ses droits, beaucoup céder de ses prétentions, reconnaître surtout les bornes étroites de la puissance humaine, et ne pas vouloir que la pratique des choses soit complète comme un système, absolue comme un logarithme, parfaite comme une théorie. Il y avait en Angleterre, à l'époque dont nous parlons, beaucoup d'esprits absolus, exclusifs, chimériques, pédantesques. On les a éliminés successivement des affaires, et ce travail dure encore ; il y avait les théoriciens de la monarchie absolue, de la liberté absolue, du calvinisme absolu, et ceux du catholicisme exclusif, comme Jacques II. Les uns auraient voulu donner à la noblesse tout pouvoir et toute influence, les autres anéantir la noblesse sous la monarchie ou sous les communes. Il y avait, comme chez tous les peuples, les novateurs absolus et les conservateurs exclusifs, deux races indestructibles et éternelles que M. Macaulay décrit fort bien :

« Nous les retrouvons partout, dit-il, dans la littérature, dans les arts, dans les sciences, dans les mathématiques, dans la politique. Partout il y a deux classes d'hommes, ceux qui s'attachent obstinément aux choses anciennes et

ne se laissent convaincre qu'à grand'peine, à leur corps défendant, de la nécessité d'une innovation quelconque, et ceux qui marchent toujours en avant, peu soucieux des risques et des dangers qu'une amélioration peut entraîner. Les uns sont les hommes de la circonspection et de la prudence, les autres sont les hommes de l'espoir et de l'audace. Nous reconnaissons quelque chose de louable dans les sentiments de ces deux classes ; des deux côtés, les plus dignes d'estime ne sont pas les plus violents.

» Les changements que notre Constitution politique a subis pendant les six derniers siècles, dit-il encore, ont été le résultat d'un développement graduel, non de la destruction et de la reconstruction successives. Ce que le vieux chêne est au jeune chêne, ce que l'homme est à l'enfant, notre Constitution actuelle l'est à cette autre forme politique sous laquelle nous florissions il y a cinq cents années. Nous avons beaucoup changé de nos lois ; toujours néanmoins la Constitution anglaise a conservé quelques-uns de ses anciens éléments. De là beaucoup d'anomalies et beaucoup de résultats assez utiles pour compenser les malheurs de ces anomalies. D'autres peuples possèdent des *formules* de Constitution plus symétriques ; jamais encore une société humaine n'avait réussi à joindre la révolution à la prescription, le progrès à la stabilité, l'énergie de la jeunesse à la majesté d'une antiquité immémoriale. »

La formule, hélas ! la formule ! M. Macaulay a prononcé le mot fatal. Que l'on y regarde de près. Tous les sots qui ont voulu mener le monde n'ont pas fait autre chose que de remplacer la réalité par la formule, le fait par les mots, la pratique par la théorie, la vérité par la chimère, le possible par l'absolu ; — ils ont importé dans la gestion des affaires et dans la vie active les habitudes du pédan-

tisme et la recherche métaphysique de je ne sais quelle logique rigoureusement absurde. Anacharsis Clootz et Jean de Leyde, comme l'insensé Héliogabale, n'étaient que des pédants fanatiques de nuances diverses. Si ce dernier eût écrit un journal, je ne doute pas qu'il n'eût expliqué par les meilleures raisons et les plus éclatantes hyperboles son culte du soleil, et sa pierre noire, et la nécessité d'en finir avec la vieille religion romaine, et le panthéisme mystique et symbolique auquel il prétendait asservir le monde, en attelant à son char une douzaine de jeunes esclaves nues. Il avait aussi ses doctrines et ses arguments mirifiques. Il avait son idéal de gouvernement théurgique et oriental; les cervelles de travers sont prodigieusement fertiles en constructions de ce genre. Malheureusement elles plaisent assez à nos esprits français, non que l'on manque d'intelligence en France, tout au contraire, mais on aime la théorie, et un système bien arrangé charme celui qui le lit; cela fait si bien sur le papier! Les Français, rapides et sublimes dans l'action, admirables quand la discipline s'est emparée d'eux, renoncent difficilement à ce goût des belles formules qui en politique trompent toujours et mènent les peuples à la ruine par la superbe route de l'algèbre.

On voit quelles différences profondes, voilées sous des apparences menteuses d'analogie et d'identité, séparaient l'établissement de 1688 en Angleterre de celui de 1830 en France. Ces oppositions fondamentales se résument en deux mots : il n'y avait plus en France ni aristocratie ni fanatisme; deux éléments fort dangereux, que le « sens politique » de nos voisins a soigneusement corrigés; — le fanatisme, par la tolérance universelle des sectes entre elles; — l'aristocratie, par un très-puissant mélange démo-

cratique qui la modifie sans cesse et en tempère les inconvénients. C'est surtout depuis 1688 que l'Angleterre, fidèle d'ailleurs à ses vieilles traditions, est parvenue à mobiliser son aristocratie, qu'elle renouvelle par l'ascension perpétuelle des classes inférieures. Ne pas rompre avec le passé, ne jamais dédaigner l'avenir; admettre les hommes de race comme élément solide, et les hommes de talent ou de courage comme principe actif; concilier dans leur lutte ces deux principes : — n'avoir pas d'oligarchie fermée, pas de démocratie sans lest; voilà le code politique de l'Angleterre. Je ne juge pas abstraitement les choses, j'abandonne volontiers la théorie aux amateurs du syllogisme et de l'enthymème, du sorite et de l'argumentation ; — je ne m'adresse pas aux Trissotins de la politique que la pauvre France a toujours aimés et choyés, qu'ils s'appelassent Mably ou Boulainvilliers, qu'ils fussent bleus ou verts. Je laisse les philosophes hermétiques disserter sur le grand arcane; ce qui serait après tout assez récréatif si les expériences ne suivaient pas les théories, et si dans ces essais d'alchimie redoutable il n'y avait péril pour la maison.

Dans la pratique et dans le fait, une vue bornée peut seule attribuer aux formes de gouvernement une puissance virtuelle et exclusive. Elles n'ont de valeur que relative. Elles ne sont bonnes ou mauvaises que par le bien ou le mal qu'elles font, et par leur analogie avec les races, les peuples, les temps, avec les œuvres qu'il faut accomplir. Essayez donc de concevoir la république du premier Brutus sous Dioclétien, ou la monarchie de Louis XIV sous Charlemagne ! Rien de plus puéril que de discuter le mérite abstrait de l'aristocratie ou de la monarchie; autant vaudrait controverser la valeur abstraite des costumes portés sous des latitudes diverses. Ils valent beaucoup ou

ne valent rien, selon le climat. Moins un gouvernement s'impose, plus il est estimable. Plus il est simple, adhérent aux coutumes, né de lui-même, nécessaire et spontané, meilleur il est. Dans ce dernier cas, il ne gouverne presque pas, et les restrictions qu'il exige sont peu nombreuses et peu gênantes, car elles ne sont que l'expression de la vie même du peuple. Savez-vous quelle est la pire des formes politiques? C'est précisément celle que l'on prétend fabriquer pour la faire subir de gré ou de force. Voilà pourquoi les Anabaptistes de Munster étaient ridicules, et pourquoi les Mormons de l'Amérique septentrionale ne le sont pas moins. Les uns et les autres prétendaient faire revivre aux bords du Rhin et de l'Ohio les mœurs des patriarches et celles des prophètes de l'ancienne loi.

Cela ne veut pas dire que toutes les formes politiques soient bonnes, encore moins qu'elles doivent durer toujours. Au contraire : les changements subis par la race humaine à travers l'histoire expliquent et nécessitent les changements de formes politiques. L'Europe chrétienne ne pouvait plus vivre de la vie dont s'étaient contentés les sujets romains. L'Angleterre de Guillaume III n'avait plus rien de commun avec la féodalité des Plantagenets. Il ne faut pas s'étonner de voir l'esprit monarchique disparaître aujourd'hui de la face de l'Europe. Les monarchies pures sont de bien plus fraîche date que l'on ne pense ; le moyen-âge ne les connaissait pas. Elles se sont établies progressivement sur les ruines du régime féodal, qui s'éclipsa dans des flots de sang humain, entre 1400 et 1500. Alors l'autorité monarchique prévalut, ici plus faible, là plus absolue, partout acceptée et reconnue comme garantie nécessaire contre les abus, les violences et les rivalités atroces

de la suzeraineté. Toute l'assiette politique de l'Europe fut ébranlée à l'époque de Comines et de Villani, qui assistaient à la destruction de l'esprit féodal comme nous assistons à la destruction de l'esprit monarchique.

Mais ce serait une erreur de croire que des éléments d'autrefois, aucune parcelle, aucun vestige ne se perpétueront dans le monde nouveau. L'éternel renouvellement des sociétés et leur progrès seraient impossibles, si elles ne procédaient que par destructions infécondes. C'est la loi contraire qui est la vie. Aux États-Unis, les traces du moyen-âge subsistent encore ; on les y retrouve modifiées, mais énergiques, et concourant de la manière la plus efficace à la prospérité des citoyens et à leur bien-être.

Qu'est-ce que leur régime municipal si indépendant et si bien habitué à se gouverner lui-même, sinon le dernier écho des municipalités bourgeoises du moyen-âge ? Le jury appartient-il donc aux idées modernes ? Les corporations et leur génie d'association libre, en dehors de toute entrave gouvernementale, faisaient partie essentielle des institutions féodales. Toutes ces choses se sont transformées pour vivre ; elles ont vécu en se transformant. Malgré leur métamorphose, leur élément vital et essentiel s'est maintenu. C'est ainsi que la démocratie héritera des éléments utiles du passé, éléments qui semblent aujourd'hui s'éteindre et qui ne font que changer d'apparence. Quant aux rêveurs qui inventent un monde et qui espèrent déplacer l'axe de la terre, j'en suis fâché pour eux ; mais il est probable qu'il n'y aura jamais qu'un soleil pour notre petit globe ; que les hommes ne marcheront pas sur la tête ; et que démocraties et monarchies vivront et mourront d'après les mêmes lois divines que par le passé : ce qui ne

veut nullement dire qu'il n'y ait pas de progrès et qu'il ne faille pas le servir.

Ce que j'aime dans le livre de M. Macaulay, c'est qu'à travers toutes les fautes et les folies humaines, on y aperçoit clairement, et qu'il fait toucher, comme on dit, au doigt et à l'œil ce progrès invincible et admirable de l'humanité. On y voit les villes grandir, le commerce s'étendre, les pauvres devenir moins pauvres, les ouvriers plus riches et plus moraux. On prête l'oreille à cette perpétuelle et féconde végétation, qui ne cessera pas, malgré l'égoïsme des uns et la cupidité des autres. On y voit surtout, ce qui est la grande leçon du livre, comment les peuples politiques s'y prennent pour faire des révolutions qui profitent à tout le monde, et pour presser le mouvement du progrès sans briser la machine sociale. On y reconnaît en outre de quelle manière se terminent nécessairement les grandes crises politiques, non par un dénoûment violent et complet qui satisfasse les uns et détruise toutes les espérances des autres; — mais par de certains atermoiements, par des demi-satisfactions données aux partis, par des demi-victoires et des quarts de victoires; par la mutilation de toutes les illusions tyranniques et la disparition de toutes les chimères exclusives; enfin par un accroissement sourd et latent des forces de l'humanité, par une expansion invisible et continue de ses énergies, par l'accomplissement de cette loi divine qui fait acheter à notre race quelques bénéfices au prix de beaucoup de souffrances.

On ne peut s'empêcher, à ce propos, de reporter ses regards sur ce qui se passe aujourd'hui (1). Quelques personnes espèrent que les crises du monde actuel trouveront une solution calme qui rendra tout le monde content; d'autres

(1) En 1849.

prévoient un cataclysme épouvantable, dénoûment d'un drame déjà fertile en catastrophes. La cataracte, après avoir mugi, redescendra-t-elle dans un lit égal et tranquille ? Ou bien ira-t-elle se perdre avec le tonnerre de ses eaux dans le fond des abîmes ? Telle est la question. La révolution anglaise, dont M. Macaulay a développé quelques phases pleines d'intérêt et d'enseignements, nous apprend que les choses ne se passent ni d'une manière ni de l'autre.

Voici l'histoire d'un temps, d'une nation et d'une société qui se sont transformées pour s'agrandir ; eh bien ! tout en s'élevant et en s'enrichissant jusqu'au prodige, l'Angleterre n'a pas cessé de souffrir. De 1660 à 1800, c'est une fièvre de mécontentement universel. Tout le monde crie, et tout le monde est blessé. Mais tout le monde se résigne et travaille ; on sent qu'il faut ou périr ou se résigner, et que chacun a quelque sacrifice à faire. Les éléments hostiles ne se concilient qu'en se mutilant.

Notre société européenne, telle qu'elle s'offre à nous au milieu du XIXe siècle, est toute pleine de contradictions plus flagrantes encore ; — la soif de la paix et l'amour de la gloire ; — le besoin des jouissances et l'ennui du bien-être ; — la personnalité insurgée et le désir de la fraternité universelle ; — l'amour de la possession et la haine de la propriété ; — le besoin de centraliser les pouvoirs et la haine de l'autorité centrale ; — l'aspiration à la fortune et la haine de la richesse ; — le désir d'organiser une aumône publique et la reconnaissance de la charité chrétienne comme unique source vive de l'aumône. Partout et jusque dans les individus le même déchirement apparaît. Les lois vont contre les mœurs, les idées contre les institutions, les habitudes contre les idées, les désirs contre

les regrets, les actes contre les théories, les passions contre les intérêts, les tendances contre les goûts, et les calculs contre les entraînements. Les résultats d'une telle situation participent inévitablement de cet étrange et douloureux caractère, et c'est en vain que l'on espérerait une solution douce et complète.

Ce monde terrestre n'a rien de complet ; ses solutions ne satisfont personne ; tout commence et s'achève à la fois ; tout s'enchaîne et se meut d'un mouvement infini. Probablement l'évolution nouvelle à laquelle les sociétés européennes sont livrées finira comme à l'ordinaire, sans finir, s'achèvera sans dénoûment et ne contentera qui que ce soit.

Puissent du moins les expériences politiques du passé, celles, par exemple, que la brillante histoire de M. Macaulay renferme et développe, nous apprendre ce qu'il faut espérer et faire dans ces situations violentes ;—ne pas prétendre à l'absolu, ne pas désespérer de soi : — et pour servir le mieux possible la prospérité morale, intellectuelle, matérielle, de la race humaine au milieu de ses crises de renouvellement, se résigner à la souffrance, accepter le labeur et croire au devoir !

---

§ VII.

Macaulay historien. — Influence des Revues et de la discussion parlementaire sur son style.

Les parties de l'histoire, que les autres écrivains avaient traitées d'une manière insuffisante ou légère, le sont avec

une grande supériorité et un soin curieux par M. Macaulay. Il est tout-à-fait neuf et vraiment admirable dans la peinture des progrès sociaux, dans la reproduction ou plutôt la reconstruction des vieilles mœurs et des cités antiques, dans l'élucidation de certains points étrangers ou douteux de l'histoire. Ce n'est pas qu'il aime le paradoxe; mais, comme tous ceux qui parlent souvent au public, il cherche la curiosité, il aime à éveiller l'attention, et s'il s'arrange du vrai, il préfère surtout l'intéressant à l'imprévu. Là se retrouve l'homme habitué à la polémique active du Parlement et des journaux. Tandis que la vie solitaire ou ascétique nous place en face de nous-mêmes et nous pénètre de vénération pour le culte saint de la vérité, la vie publique, constitutionnelle, populaire, remplie de combats, de critiques, d'argumentations, de discussions, de contredits, nous apprend à douter de toute vérité abstraite, et à chercher surtout ce qui frappe ou amuse. La vie solitaire nous rend absolus, et la vie commune sceptiques. M. Maculay, homme éloquent et savant, est resté, dans son œuvre, — parlementaire et *reviewer*.

Il est assez curieux d'étudier sur un si bon modèle l'influence que les institutions de la moderne Angleterre constitutionnelle ont exercée sur les esprits, et la manière dont elles ont modifié les productions littéraires. M. Macaulay, on le sait, a pris part aux débats parlementaires et s'est placé aux premiers rangs des écrivains périodiques de son pays. Comme partisan politique il est whig déterminé ; il ne pouvait écrire qu'une histoire whig ; il est resté whig la plume à la main. De là, plus d'une injustice involontaire et plus d'une partialité excusable ; une demi-teinte favorable jetée sur certains actes qu'on peut reprocher aux whigs ; la lumière versée à flots sur les moindres fautes des catho-

liques et des tories ; beaucoup d'indulgence pour les uns, beaucoup de sévérité pour les autres. De là aussi une extrême faiblesse de touche quand il s'agit de peindre les redoutables erreurs populaires.

C'est là cependant que nous reconnaissons volontiers le grand historien. Tacite n'est pas avocat ; il est juge. Sa mission n'est pas de plaider les circonstances atténuantes de l'humanité. J'ai horreur de ce chroniqueur ancien qui, étant Bourguignon, nous raconte sans sourciller comme quoi « le *bon peuple* de Paris tressait des licols à » ses chevaux avec les boyaux des Armagnacs égorgés. » M. Macaulay ne va pas jusque là. Mais étant whig, il n'a pas trop de colère contre *Titus Oates*, qui avait inventé de faux jésuites et un faux complot pour faire pendre tous les papistes et recevoir tant par tête. M. Macaulay n'a pas de blâme pour cette hallucination de la populace anglaise qui vous massacrait pour un signe de croix. Il ne dit rien de cette crédulité stupide qui s'empara de Londres, à la naissance du prince de Galles, — « qui était le fils d'une lai- » tière, et que le chirurgien avait apporté dans une bassi- « noire pour attraper le peuple. » Voyez un peu Tacite, le maître éternel, non pas de style, mais de probité en fait d'histoire : quelles paroles ou plutot quel chevalet de fer rouge il tient prêts quand ces folies atroces se présentent à lui ! Qui respecte et aime l'humanité a de l'exécration pour ceux qui la flattent.

L'homme de parti ne peut guère éviter ce malheur ; soldat d'une armée, il doit marcher avec elle. C'est un honneur sans doute et une gloire de prendre part aux mouvements politiques de son époque ; mais combien il est rare que la vue du philosophe n'en reste pas faussée ! A peine le grand Jules César a-t-il pu triompher de cette par-

tialité naturelle. Il y a comme une fumée et une poussière qui sortent du brouhaha des discussions, et qui voilent aux yeux des lutteurs les visages et les actions de ceux qui les entourent. Pourquoi Fox a-t-il écrit une si mauvaise histoire? Pourquoi les pages historiques que Mirabeau a imprimées n'ont-elles aucune valeur? Pourquoi les ardents pamphlets de Burke ne sont-ils plus que des documents historiques fort contestables? Combattants, non observateurs, ils ne pouvaient appliquer à l'observation les forces qu'ils dépensaient pour le combat. On voit trouble quand on lutte. Tacite touchait à peine aux affaires; et Saint-Simon, que je regarde, toutes différences acceptées, comme le Tacite anecdotique et le plus profond historien des temps modernes, se trouvait à peu près dans une position analogue.

M. Macaulay, qui était né pour la philosophie, l'étude et le style élégant, vif et orné, revient de temps en temps, et autant qu'il le peut, à cette impartialité suprême; il essaie d'atteindre des hauteurs baignées d'une atmosphère plus lucide, plus pure et plus sereine : il ne réussit pas longtemps à s'y maintenir. Forcé de perdre quelque chose de ses belles qualités d'écrivain, il est moins artiste, moins concis, moins simple qu'il pourrait l'être. Le *debater* prolixe et minutieux reparaît par intervalles.

L'auteur n'est point pédant, il s'en faut bien, il est parlementaire; il a ses vues spéciales, bornées par le whiggisme. Une certaine gravité mâle et ferme ne lui appartient pas. Ce n'est plus l'historien qui s'embarrasse peu du présent, ne regarde que l'avenir et fait son œuvre à toujours, comme dit Thucydide (*Ktema eis aeï*). C'est l'homme parlementaire, éloquent, élégant, incisif, dissertateur habile, souvent pompeux, comme on l'est quand on parle en pu-

blic et qu'on doit grossir sa voix, enfler sa phrase et colorer ses épithètes.

En revanche, et comme il faut bien qu'un écrivain aussi remarquable ait les qualités de ses inconvénients, les secrets rouages qui font mouvoir les partis lui apparaissent nettement ; il explique avec une lucidité vive et parfaite les ruses, les déceptions, les intrigues, les groupes, les coalitions, enfin toute la tactique et la stratégie des assemblées délibérantes. C'est une supériorité qu'il a sur tous ses prédécesseurs, Hallam, Fox, Smollett, Hume, Lingard, Burnet, pour ne citer que les plus célèbres, et même sur le subtil et ingénieux Mackintosh. Le jacobite Hume, le catholique Lingard, le whig modéré Mackintosh, Burnet, ami de Guillaume III, se contredisent incessamment dans l'appréciation de ces mouvements de partis ; dans la nouvelle histoire de M. Macaulay, ces mouvements se dessinent avec nne admirable netteté.

L'esprit caractéristique de chaque personnage, son trait vif et spécial, ne se montrent pas assez clairement ; je vois les traits, le visage, j'entends même souvent les paroles de l'acteur historique ; M. Macaulay a trop de talent pour manquer de les reproduire. J'attendais encore davantage. Où est la bouffonnerie amusante et insouciante de Charles II? Ce mauvais Roi portait dans la raillerie un accent vigoureux et charmant qui le rendait très-populaire, et que M. Macaulay, peut-être à cause de son esprit whig, a trop effacé. Il y a dans le livre beaucoup de portraits brillamment coloriés, à la manière de Gibbon, et, ce qui est encore mieux, de M. Macaulay lui-même. Je ne sais si le dessin en est toujours assez précis et le contour assez sévère. Charles Ier insouciant et débauché, Jacques II idiot et rancuneux, Jeffries insolent et cruel ne me suffisent pas ; son Jacques

Il me semble bien féroce ; son Charles Ier trop perfide, son Charles II trop méprisable, son Guillaume trop vertueux. Je suis tenté de faire le même reproche à diverses peintures, tant des villes anglaises au dix-septième siècle que des gentilshommes de Londres et de la campagne à la même époque. Assurément il n'y a pas d'exagération dans l'idée ni même dans le dessin de ces tableaux ; mais les teintes sont un peu forcées, et un certain artifice qui règne dans la distribution de la lumière fait éclater aux yeux les points isolés qu'elle frappe, et qui prennent trop de saillie et trop d'importance.

Les grands horizons de l'histoire s'accordent mal avec cette manière, que les Revues et les journaux provoquent ou plutôt rendent inévitable. M. Macaulay, après avoir expié par quelques désavantages, comme nous l'avons vu, son expérience et ses honneurs d'homme politique, a dû payer ce tribut à son illustration de *reviewer*.

En véritable écrivain de Revue, il saisit volontiers un point à discuter, pour le dégager de tous les points accessoires, le faire valoir, l'embellir, l'éclairer quelquefois, le faire briller d'une lueur accidentelle ou factice, et ne l'abandonner qu'après avoir épuisé toutes les ressources et les curiosités que le sujet fournit. C'est là une méthode utile et séduisante, bien qu'elle ait de graves inconvénients. On sait que les Revues exagèrent tout, qu'elles s'occupent volontiers de tel ou tel point à l'exception de tous les autres ; que par conséquent elles altèrent la vérité de l'ensemble en outrant la vérité du détail. On sait que toute Revue anglaise procède d'un parti qu'elle soutient, et que nécessairement elle a ses préjugés de secte ou de coterie qui se surajoutent aux exagérations et aux affectations de l'écrivain populaire. Il faut bien, auteur ou lecteur, se résigner

à ces défauts, qui en Angleterre sont connus de tout le monde et ne surprennent personne. On est habitué à corriger les excès d'une Revue tory par les allégations d'une Revue whig ; à opposer l'article radical dicté par l'école américaine à l'article religieux qui prêche et défend les intérêts exclusifs de la haute Église. L'intelligence publique, au lieu de s'endormir dans une somnolente indifférence, est tenue en éveil et fait sans cesse usage de ses forces. En Angleterre, ce jeu perpétuel et vigoureux des Revues mensuelles, bi-mensuelles, trimestrielles, jeu qui a commencé précisément sous Guillaume III, avec le bon Daniel de Foë, est admirablement compris. On se garde bien de signer les articles de Revue ; l'anonyme généralement adopté permet aux écrivains plus de simplicité, d'abandon, de laisser-aller, et en même temps de tenue dans les intérêts du groupe et du parti qu'ils soutiennent. Il s'agit pour eux de dire des choses utiles, et surtout utiles à leurs alliés. Au lieu de transformer une Revue en magasin ouvert aux vanités littéraires, on en fait un recueil de documents souvent partiaux, quelquefois incomplets, mais presque toujours libres d'emphase et de manière, de vaine rhétorique et de prétentions personnelles, de fleurs et de phrases, enfin de beautés prétendues littéraires. Ce système anglais, plus simple que le nôtre (lequel procède directement du *Mercure de France*, où M. de Marmontel se faisait admirer), vaut infiniment mieux que l'exercice périlleux et artificiel auquel, grâce à la publicité des noms propres, et depuis le dix-huitième siècle surtout, les écrivains périodiques français se trouvent condamnés.

Néanmoins, même en Angleterre, l'existence et la popularité des Revues ont des dangers considérables ; elles invitent le talent à produire vite, à trop s'étendre en pa-

roles, à trop résumer les idées, deux défauts contraires qui se marient aisément, à inventer des théories pour le besoin de chaque article, à faire vingt pages avec la matière ébréchée d'un livre, à courir d'un sujet à l'autre, non-seulement sans épuiser les sujets, mais, ce qui est plus triste encore, en ayant l'air de les épuiser tous. Elles le contraignent, pour ainsi dire, à l'enluminure excessive, à l'abus de la saillie et du relief, à une certaine vivacité essoufflée, surtout à un défaut inévitable de maturité dans la pensée et dans la forme. Thomas Hood, Walter Scott, Carlyle, Byron, les esprits les plus divers et les plus distingués de l'Angleterre ont exprimé la même plainte et énoncé la même opinion sur la destruction des talents par les Revues ; Goëthe a été plus loin ; il a comparé cette périodicité hâtive au grain semé avant la saison, aux moissons coupées avant d'être mûres.

Certes on ne peut s'empêcher de convenir avec lui que la périodicité des Revues anglaises, qui forment aujourd'hui une bibliothèque si vaste et si mêlée, a tué ou amorti plusieurs talents remarquables. Hood, Leigh Hunt, Gifford, Lockhart, John Wilson, Macaulay, Jeffreys ont trop sacrifié de leur vie à ce mode de publicité pour accomplir les travaux qu'ils auraient pu mettre à fin. C'est une forme improvisée et violente, une serre chaude de l'esprit, tout-à-fait digne de l'époque pressée, ardente et inquiète qui en a favorisé l'accroissement. A mesure que cette course au clocher qui emporte l'Europe se rapproche du but, les Revues s'abaissent et diminuent de valeur.

M. Macaulay aperçoit et indique avec une sagacité remarquable certains points peu connus et mal appréciés de l'histoire moderne ; par exemple l'accroissement financier et commercial de l'Angleterre, entre le règne de Charles Ier

et celui de Jacques II ; — la curieuse situation des Anglais exilés en Hollande et leur action sur l'Europe ; — l'hostilité naturelle des populations germaniques, par conséquent de la race anglo-saxonne, contre les idées et les mœurs du midi catholique ; — les affinités bizarres du jansénisme en France et du calvinisme en Angleterre ; — la position singulière et isolée de William Penn et de la secte des Amis (Quakers) au milieu des luttes et des partis anglais. Ce sont là les curiosités de l'histoire, les problèmes qui plaisent aux esprits subtils et amis de la controverse. M. Macaulay les traite moins en historien philosophe qu'en *reviewer* habile qui jette des aperçus significatifs.

Il s'étonne, par exemple, que les méditations morales et les pieuses aspirations de Jacques II et de ses familiers se soient mêlées de vices ignobles et de crimes odieux ; c'est ne pas connaître l'humanité. M. Macaulay semble attribuer à ces vices seuls la chute du roi et son impuissance devant la force des événements contemporains ; c'est ne pas connaître l'histoire : les sociétés et les hommes ne périssent pas nécessairement par les vices, mais par les vues fausses. Ce n'est pas le catholicisme de Jacques II qui l'a perdu ; ce ne sont pas non plus ses défauts qui l'ont précipité : c'est la fausseté du coup d'œil qui l'a jeté dans l'abîme, et tout en admirant le talent de M. Macaulay, je ne trouve pas qu'il ait fait saillir de sa toile ce portrait curieux : un homme sensuel et dévot, méticuleux et brave, entêté et violent, exact et maladroit, obstiné dans ses amours et obstiné dans son repentir, incapable de sacrifier une idée à un mouvement de cœur, et capable de sacrifier un royaume à cette idée.

D'autres problèmes que M. Macaulay soulève à plaisir nous semblent plutôt indiqués que résolus par lui. Il

prouve très-bien, par exemple, que William Penn, le sublime Penn, si magnifiquement vanté par l'abbé Raynal, s'était conduit sous Jacques II, et dans le palais de ce monarque, comme un flatteur, un courtisan de bas étage, et même un intrigant assez peu estimable. Sans doute il y a dans ce nouveau portrait du célèbre quaker un certain désir secret de rabaisser et d'avilir le caractère de Jacques II, qui l'avait choisi pour instrument et le traitait avec amitié ; M. Macaulay est toujours whig. Mais une fois les intrigues de William Penn prouvées et rendues authentiques, il fallait expliquer cette singularité, une vertu si fière dans ses doctrines et si peu d'accord avec elle-même dans les faits. Était-ce un hypocrite ? un homme cupide ? un homme vain ? M. Macaulay lui attribue seulement un esprit faible. Il ne nous apprend pas par quel prodige William Penn, l'honnête quaker, faisait des bassesses ; pourquoi de Foë, cet homme vrai, faisait des mensonges ; pourquoi Jacques II, ce patriote, vendait son pays.

O bizarre complexité du caractère humain ! Shakspeare et Tacite presque seuls ont su comprendre les enchaînements de cette trame ; c'est le dernier terme, je ne dis pas de la sagacité littéraire, mais de la pénétration donnée à l'homme. La subtilité n'y parvient pas ; au contraire. Ce qu'elle aperçoit, elle le gâte. Mackintosh, qui a écrit la même histoire, était trop subtil et se trompait. M. Macaulay, dont la trempe d'esprit est moins déliée et plus pittoresque, n'y réussit pas toujours, trop habitué qu'il est aux assertions rapides des discours parlementaires et aux procédés sommaires des Revues.

Penn était l'homme d'une doctrine ; le premier dogme de cette communion particulière était qu'il faut attendre

l'inspiration divine, et que par elle, mais par elle seule, toute action est excusable et même sainte. En servant Jacques II et en trafiquant des places et des dignités de la cour, Penn voyait en perspective le royaume des quakers qu'il allait fonder, et il obéissait à la voix de Dieu.

Les hommes, les faits, les événements ne sont pas grand' chose dans ce monde ; ce qui est important, ce qui mène tout, ce sont les doctrines et les idées.

---

§ VIII.

Histoire anecdotique. — Les Lindsays, histoire d'une famille noble d'Écosse.

L'histoire anecdotique devait plaire à l'esprit de détail des Anglais. Jamais elle n'a été tracée avec plus de charme et de grâce que dans l'histoire des Lindsays, autobiographie sans égoïsme.

Ce sont des annales de famille intéressantes par la variété des détails et l'importance des documents ; extraites des archives particulières des Lindsays, Lindseys, Lindesays, ou Limesays (le nom a été écrit de ces diverses manières), elles ont été recueillies, mises en ordre ou rédigées par lord Lindsay aujourd'hui vivant. Malgré la désignation saxonne du fief de Lindesey ou Lyndesey auquel la famille doit son titre actuel, c'est une race, comme beaucoup de races aristocratiques de l'Angleterre, originairement française ou plutôt normande-écossaise. La branche anglo-normande,

issue de l'un des compagnons de Guillaume-le-Conquérant, alla s'établir en Écosse, s'allia aux rois de souche celtique (dont par parenthèse madame la duchesse d'Angoulême est aujourd'hui le dernier représentant), et se confondit avec les *Coucys* de France; cependant une autre branche cadette, alliée aux Crawfords et prenant le titre et les armes de cette famille, commençait le rôle important qu'elle n'a pas cessé de jouer dans l'histoire d'Écosse. Plus de cent branches collatérales, les Lindsays de Byre, de Balcarres, de Garnoc, de Spynie, etc., reconnaissaient pour chefs de la race les ducs ou *earls* de Crawford; le titre scandinave ou saxon de « earl » *ceorl*, *iarl*, n'a pas d'équivalent dans la hiérarchie féodale du Midi.

Quelques-unes de ces pairies ou de ces seigneuries étaient pauvres, d'autres riches; les unes se distinguaient par des faits d'armes à l'étranger, les autres par leur activité diplomatique, agricole et intellectuelle; on compte parmi les plus agréables poètes de la vieille Écosse sir David Lindsay, le héraut d'armes que Walter Scott étudiait et imitait; et le chroniqueur « Pitscottie le bonhomme, » (ce Froissart écossais qui raconte d'un style si paisible les coups d'épée du « duc Béardie » et les coups de poignard de Gaultier-le-Tigre) était un Lindsay. Les cadets s'en allaient courir les mers, se battre pour Louis XI, Louis XII et Henri IV; planter leur tente à la Jamaïque ou près de Bénarès, faire le commerce à Cadix ou à Calcutta, et servir pour ou contre Tippo-Saïb, lequel a tenu et gardé dans ses cachots un capitaine Lindsay pendant trois années entières. La plupart laissaient des traces écrites, lettres, documents, notes, Mémoires, dans lesquels leurs aventures sur mer et sur terre n'étaient pas oubliées; ces débris et ces reliques des naufrages particuliers et des chances subies par les

Lindsays revenaient au havre de la famille ; on les conservait avec ce respect religieux des Écossais et des gens du Nord pour la race et le clan, — dévotion scrupuleuse qui vient de faire reparaître, après deux cent cinquante années, les lettres particulières de Marie Stuart, ensevelies dans leur cassette d'ébène. Au moyen de ces nombreux souvenirs, lord Lindsay a composé son curieux livre, non pour le vulgaire, pour nous autres, mais « pour l'instruction » et l'exemple de sa « propre famille. »

On lit à la tête de cet ouvrage anecdotique un panégyrique enthousiaste et ingénieux de l'esprit de race et des vertus ou des qualités qui en découlent. Lord Lindsay n'admet pas plus que nous une aristocratie sans mérite ; il veut, en conservant la chevalerie, qu'elle ne dégénère pas, et il dit que, si elle est éteinte comme institution, elle se survit à elle-même, à titre d'héroïsme qui se chargera de défendre la patrie, le pauvre, le faible et l'opprimé. Ce sont des idées généreuses et justes en partie seulement ; il n'est permis à personne de confondre la défense des inférieurs avec la sympathie pour ses égaux ; le sentiment de l'égalité moderne est un sentiment tout nouveau, né d'une philosophie qui n'a pas donné ses fruits ; sentiment contraire à la hiérarchie féodale dont la fécondité est épuisée. Chez lord Lindsay, l'esprit aristocratique ou de famille allié aux travaux du présent, à ses espérances, à son activité, à ses conquêtes, se montre sous son meilleur jour et dans son intensité la plus énergique. Non-seulement l'orgueil de l'hérédité, mais le dernier effort de l'esprit de clan s'y manifeste tel qu'il s'est développé chez les nations celtiques et les peuples septentrionaux, surtout en Écosse. Nous dirons tout-à-l'heure ce que nous pensons de cet es-

prit de famille et de race qui a fait de grandes choses et qu'il faut remplacer, non maudire.

Ces grandes choses ont été fort mêlées, comme il arrive toujours, et selon la condition de l'humanité qui ne sera jamais parfaite ; la lecture des charmants Mémoires des Lindsays ne confirme pas absolument la thèse de l'auteur en faveur des vertus inévitables de l'aristocratie. Il y a d'excellentes gens, et c'est la majorité, parmi les Lindsays ; il y a aussi de fort mauvais sujets dans le nombre ; et ce sont les plus intéressants, parce qu'ils sont dramatiques ; par exemple le *Mauvais-Crawford*, contemporain de Marie Stuart, dont je vais dire quelques mots.

Vers le milieu du XVIe siècle, le fils aîné de David, duc (*earl*) de Crawford, huitième earl de ce nom, jugea que son père vivait trop longtemps, et que lui Alexandre de Crawford, doué de désirs vifs et d'une soif de plaisirs très-impatiente, devait hériter, avant le décès du père, des forteresses et de la fortune de ce dernier. Alexandre se mit donc à la tête d'une bande de montagnards et de paysans auxquels il promit le pillage, et assiégea son père dans un de ses châteaux-forts. Le vieux père fut fait prisonnier, et jeté dans le cachot de sa propre citadelle. *Crawford-le-Mauvais* offrit à son père, désigné dans l'histoire sous le nom de *Crawford-le-Captif*, la liberté sous une condition assez dure : celle de renoncer par écrit à sa suzeraineté et à tous ses droits. On mit le père au pain et à l'eau. Le vieillard fut obstiné dans son refus. Cependant les vassaux de la seigneurie et les paysans du voisinage, dont *Crawford-le-Mauvais* avait enlevé les filles et brûlé les granges, s'armèrent et vinrent assiéger la forteresse. Le fils tint bon quelque temps; enfin, contraint de se rendre, il devint prisonnier à son tour.

Jugé en 1537 par la haute Cour de justice d'Édimbourg, on le vit paraître devant le tribunal, armé de pied en cap, ayant à ses côtés un jeune homme de dix-huit ans, son fils unique, et en face de lui *David-le-Captif*, dont la barbe blanche et les quatre-vingts ans plaidaient éloquemment. Quelques-uns des bandits italiens, norwégiens, danois et des vassaux montagnards qu'il avait engagés dans sa cruelle entreprise se tenaient rangés debout derrière lui et derrière son fils. Celui-ci, tout jeune et qui n'avait pu que se soumettre aux ordres et à l'exemple paternels, était beau, d'un caractère doux et aimable ; on le plaignait beaucoup. La loi écossaise diffère de la loi anglaise et exagère les sévérités de la loi romaine ; le fils et le petit-fils, frappés à la fois, déchus de noblesse comme parricides, durent non-seulement restituer le château à *David-le-Captif*, mais renoncer aux biens et titres de la famille, qui passèrent après la mort de ce dernier au parent le plus proche, à lord Edzell. Le roi fit grâce de la vie aux deux condamnés ; *Crawford-le-Mauvais* tomba dans la misère et mendia par les campagnes ; son fils, qui n'avait point partagé le crime, partagea la peine. Cependant lord Edzell, reconnu duc légitime de Crawford et adopté par le clan, avait pris possession des domaines. Profiter du bénéfice de la loi, c'était priver de son héritage le jeune Crawford ; comment réparer cette iniquité ? Il adopta l'enfant de *Crawford-le-Mauvais*, adressa au Parlement sa requête pour que l'adoption fût légitimée, et réussit. Le jeune Crawford, réhabilité dans tous ses droits, reçut des mains de lord Edzell mourant les domaines de son grand-père et l'investiture féodale. Peu de scènes du moyen-âge offrent d'une manière aussi complète et aussi dramatique le mélange des bonnes et des mauvaises qualités, des générosités et des

violences dont les mœurs féodales favorisaient le développement; c'est de l'histoire digne du philosophe, du roman digne d'un poète.

Lord Lindsay, fils de lord Balcarres, auteur des *Vies des Lindsays*, descend en droite ligne de ce généreux lord Edzell; et la descendance directe de *Crawford-le-Mauvais* se trouvant éteinte, lord Balcarres aujourd'hui vivant réclame auprès de la Chambre des Pairs d'Angleterre la pairie de Crawford, la première *earldom* d'Écosse. Les autres *earldoms*, transformées en duchés et marquisats, ont perdu ce caractère de féodalité septentrionale attaché au titre d'*earl*. Le grand généalogiste de l'Écosse, M. Riddell, a publié un factum en faveur de lord Balcarres; et c'est une cause à laquelle on attache de l'importance dans un pays où l'esprit de clan n'est pas mort, comme nous l'avons dit. Au moment même où ce procès est pendant, lord Lindsay recueille, non les titres de généalogie, mais les titres de noblesse morale de la famille.

Ces Lindsays parlent eux-mêmes, qui en langue écossaise, qui en anglais du quinzième siècle et avec une rusticité assez mordante, ceux-ci en français ou en anglais du temps de Pope; l'un chasse le tigre près de Conjévéram, et raconte sa chasse avec le grand-mogol; l'autre, paré comme Lauzun, soupire sous le balcon d'une beauté de la cour de Charles Ier; il y a parmi eux des coquettes, des prudes, des conspirateurs, des voyageurs, des puritains, cela doit être; tous ont des romans particuliers, la plupart des mines fières et aventureuses qui font plaisir à voir. En les passant en revue, on ressent quelque chose de cette délicate jouissance d'une soirée d'automne passée à oublier les réalités, et à parler aux ancêtres au milieu des portraits de Versailles. Le roman est là, et la vérité aussi, ou du

moins ce que l'on croit vrai. On aime à savoir qu'il y a eu des hommes qui ont réellement vécu et agi ainsi ; on les entrevoit avec joie dans ce demi-jour du passé. Voilà des tragédies et des contes qui n'ont besoin d'aucune mise en œuvre ; comme ces agates dont les veines figurent, sans que l'artiste y ait aidé, de singuliers paysages, des vallées solitaires, des forêts sombres et des clairières baignées de soleil.

Les mieux doués, les plus héroïques, les plus sagaces de ces personnages sont aussi ceux qu'il est le plus agréable de lire ; il ne faut pas croire les pédants, qui n'estiment que l'ennuyeux. Tacite, Voltaire et Bacon sont fort amusants ; Alexandre et César le sont aussi. Les Lindsays le sont souvent.

Dans la race des Lindsays on trouve quelques personnages ordinaires et sans valeur, comme toujours ; il y en a beaucoup de curieux, d'importants, d'originaux, qui signalent l'époque où ils vivaient et la marquent d'une empreinte puissante : vrais personnages de Walter Scott.

Je citerai, par exemple, et au hasard, un certain lord Balcarres, aïeul de l'auteur de l'ouvrage. Jacobite de cœur, militaire au service de la maison de Hanovre, son serment militaire contrariait ses penchants personnels ; il faut lire les *Mémoires de sa petite-fille*, femme d'esprit et d'observation, qui fait de lui une peinture bien amusante ; c'était d'ailleurs une femme qui écrivait bien, nullement pédante, et du meilleur monde, quoiqu'elle vécût dans la solitude de son vieux château, et qu'elle n'eût jamais vu les grandes villes. L'Écosse lui doit cette chanson populaire digne de Béranger, *Auld Robin Gray*, chanson délicieuse qui redit d'une façon si touchante les joies honnêtes d'un

vieux mariage fidèle, et que tous les paysans d'Écosse répètent encore :

« Mon pauvre vieux grand-père, dit-elle en parlant de lord Balcarres, avait tous les ridicules, mais aussi tous les genres d'honnêteté. Il ne se doutait pas lui-même du singulier personnage qu'il faisait ; il était comique sans le savoir, comme tous ceux qui sont vraiment comiques. Il portait une grande perruque à la brigadière, à la mode du temps passé, avec une énorme queue, et quand il était en colère, il la défaisait ; or il était toujours en colère ; soit quand il parlait de Jacques II qu'il regrettait, ou de Guillaume III qu'il détestait, mais surtout de miss Dalrymple, qu'il adorait.

» Miss Dalrymple était *sa princesse*. C'était un peu hasardé à soixante ans, et il en paraissait quatre-vingts. Elle était belle, grasse, rose, d'un embonpoint oriental, qui charma mon cher grand-père, lequel ressemblait à une perche, marchait droit, parlait bref, était réduit à une sécheresse anatomique, et possédait toute la majesté de sa race. Comme il était un peu sourd, et qu'il écoutait sa belle avec les oreilles de son cœur, il la prenait pour fort spirituelle, et la croyait aussi douce, d'aussi bonne humeur et d'un tempérament aussi féminin, qu'elle était, dans la réalité, colère, amère et violente. Quand il arrivait auprès d'elle avec ses gros souliers trop longs de deux pouces et trop larges de trois pouces, où ses honnêtes orteils se prélassaient à l'aise, sans compter les déchiquetures élégantes dont il les ornait pour son plaisir et sa commodité, elle ne manquait pas de laisser échapper quelques mots de surprise très-grossière empruntés au dialecte des charretiers et qu'il prenait pour une grâce et une politesse de femme. Fidèle aux habitudes romanesques du siècle précédent, notre sourd

l'appelait toujours *ma princesse*, et la confondait avec Marie Stuart dans une vénération qui allait jusqu'à la superstition. Persuadé de la grâce angélique de *sa princesse*, et presque certain des progrès qu'il croyait avoir faits dans le cœur de miss Dalrymple, il ajouta deux ou trois boucles postiches à sa perruque, qui n'en avait pas pour cela meilleure grâce, se proposa et fut refusé. Mon pauvre grand-père se mit au lit. Bientôt il fut à la mort; et quoique la douce et grasse miss Dalrymple eût cruellement déçu ses vœux les plus chers, le brave homme fit son testament, et assura par acte authentique à *sa princesse* la moitié de ses domaines, qui étaient considérables. Elle apprit cela par le notaire. Ce cœur de femme, malgré certaines habitudes de rudesse, renfermait des sentiments nobles : elle alla le voir, le remercia, le plaignit, le consola. La santé du moribond reparut comme par enchantement; et dans une de ces émotions généreuses dont les femmes sont capables, elle l'épousa. Il dut vingt années de plus à cette circonstance, qui n'adoucit nullement le caractère de miss Dalrymple, mais qui le fit père de trois beaux enfants et le laissa mourir persuadé que son ange ne s'était pas mise une fois en colère. En effet, la surdité du brigadier était demeurée la même; et la figure de miss Dalrymple était tellement fraîche et gaie, que toutes les fois qu'elle se courrouçait, elle avait l'air de rire. Le brigadier s'y trompait. »

Ce portrait, dessiné avec la finesse vive d'une femme, n'est pas le seul de ce genre; les *Vies des Lindsays* en sont pleines. Rien n'est plus intéressant, par exemple, que la vie et le caractère de lady Sophie Lindsay, fille du malheureux Argyle, décapité sur l'échafaud, et qu'elle fit échapper de prison. Le fait s'est renouvelé souvent; il se présente ici avec une escorte de circonstances singulières

que nous allons raconter. Le père était enfermé dans le château d'Édimbourg ; trois jours après on devait le mettre en jugement. Lady Sophie, ayant obtenu la permission de lui rendre une visite d'une demi-heure, amena avec elle un page, espèce de niais de village, grand, mal bâti, et dont la tête, enveloppée d'un bandeau, semblait attester qu'il s'était battu récemment. A son entrée dans la prison, elle le fit changer d'habits avec son père ; après une demi-heure, elle sortit d'un pas très-calme et très-mesuré, ayant derrière elle ce prétendu page qui n'était autre que lord Argyle orné de son bandeau. Quand ils passèrent ensuite le pont-levis de la forteresse, le factionnaire de service, montagnard aux genoux nus, jeta sur les deux personnes un de ces regards perçants et sagaces qui n'appartiennent qu'à sa race, et lady Sophie vit bien qu'elle allait être découverte. La grande queue traînante de sa robe de velours bleu était portée assez gauchement par le page. Lui arrachant tout-à-coup les plis de l'étoffe qui balayait le terrain fangeux et les lui jetant au nez avec colère : « Drôle ! s'écria-t-elle, coquin ! on voit bien que tu n'as jamais servi de dames ! » La figure de lord Argyle se trouvait couverte d'un masque de fange assez épaisse qui, ajouté au bandeau dont on l'avait orné, le rendait parfaitement méconnaissable. Pour que la vraisemblance fût complète, elle le gratifia d'un soufflet et continua ses injures qui ne laissèrent aucun doute dans l'esprit du montagnard. Lord Argyle sauta lestement derrière la voiture, et après quelques tours de roue, un cheval qu'un de ses amis tenait prêt le mit pour cette fois à l'abri de la poursuite de ses ennemis et du danger. La correspondance de lady Sophie avec son père est digne de l'histoire :

« Chère Sophie (écrit-il une heure avant sa mort à cette même fille qui l'avait sauvé une fois), que vous dirai-je dans ce grand jour du Seigneur où, au milieu d'un nuage sombre, je trouve encore la lumière et la chaleur de l'âme ! Je ne désire rien de plus pour vous, sinon que vous rencontriez dans le monde où vous restez autant de joie et de paix que j'en ai au moment où je le quitte... Adieu !

» ARGYLE. »

Les mœurs brillantes et aventureuses de la cour de Charles II, la sévère économie de la vieille Écosse, traditions, légendes, réalités, débris de lettres d'amour — s'entremêlent, dans ces récits de famille, d'une manière fort divertissante ; c'est la vie elle-même et son rayon bizarre ou comique, traversant les faits les plus tragiques comme un rayon joyeux dans la nuit. L'anecdote du comte Colin de Lindsay et de sa fiancée peut servir d'échantillon. Il était très-pauvre et très-beau de sa personne ; Charles II lui donna un régiment dont le costume lui permit de briller à Londres, et qui en effet charma une jeune personne de la cour ; le sachant malade, elle envoyait chercher de ses nouvelles tous les matins. Il s'enquit aussitôt qu'il fut relevé, apprit que la personne qui s'intéressait à lui s'appelait mademoiselle d'Overkerke, et qu'elle était riche. Il demanda sa main et l'obtint. Guillaume, qui n'était encore que prince d'Orange, donna à la fiancée de magnifiques boucles d'oreilles, et la jeune fille, entourée de ses amies, marcha paisiblement vers l'autel. Pendant une heure environ le fiancé se fit attendre ; on voulut savoir où il se trouvait ; on alla chez lui, et on l'y trouva assis à table et déjeunant tranquillement. Il fut fort étonné d'apprendre qu'il allait

se marier. On lui fit quitter ses pantoufles et sa robe de chambre, passer son habit de noces, et il se hâta de se rendre à l'église. Là un de ses amis, s'apercevant qu'il avait oublié l'anneau de mariage dans son baguier, se hâta de passer au doigt du comte Colin sa propre bague, sans faire attention que c'était un anneau funèbre portant deux os de mort en sautoir avec un crâne noir sur fond blanc. Lorsque, dans l'église, mademoiselle d'Overkerke jeta les yeux sur la bague d'alliance, elle se trouva mal et s'écria : « Je mourrai dans l'année ! » Ce qui arriva.

Parmi ces petits faits, souvent minutieux et qui n'intéressent que la famille, il y en a qui ont de la valeur pour l'histoire : les sympathies ou les antipathies politiques de l'Écosse s'y trahissent naïvement ; on y voit, par exemple, que les Écossais aimaient Charles Ier comme Stuart, et qu'ils le détestaient comme à demi-catholique ; on y voit qu'ils exécraient Guillaume III comme homme, et qu'ils l'estimaient comme chef dévoué du protestantisme en Europe.

Le livre de lord Lindsay est surtout curieux à titre de symptôme ; il représente non-seulement l'aristocratie sur la défensive et l'invincible adhérence des Écossais à la famille et à la généalogie, mais la vénération du passé, la superstitieuse conservation des souvenirs, caractère spécial des races du Nord.

Le fait, dont les hommes du Midi s'occupent assez peu, est pour les hommes du Nord l'objet d'une étude attentive. Il n'y a pas d'histoire chez les Hindous, qui font de l'histoire naturelle un symbole, et tout le monde sait que leur géographie est chimérique comme leurs annales. Si vous traversez le diamètre entier du globe terrestre, vous rencontrez au point opposé, là où les glaces du pôle vont com-

mencer, le peuple le plus historique qui existe, celui qui vit exclusivement dans le passé, les Islandais qui touchent par les origines aux Allemands et aux Anglais. Il n'y a pas de souvenir dont cette petite nation n'ait gardé curieusement la trace et l'empreinte; les laboureurs et les pêcheurs de la côte répètent les sagas et se rappellent le nom, la généalogie et les actes de leurs plus anciens rois.

Le passé est tout puissant sur les races qui sont forcées par leur climat à la concentration de l'esprit et aux fatigues du corps; pour elles, la mort est toujours présente et redoutable. Les races du Midi, au contraire, qui vivent du présent et dans le présent, ont assez peu de soin de leurs morts et de leur passé; ou quand elles s'occupent du passé, elles le transforment. La minutieuse réalité des annales de l'Islande est prouvée par les dates et par l'enchaînement logique; tout y est vrai. Je ne crois pas grand'chose au contraire de la légende mythologique grecque; il est possible que depuis Ouranos jusqu'à Lycurgue, pas un mot ne soit vrai. Progné ne me semble pas plus historique que Ménélas; Agamemnon, que Saturne; c'est un adorable palais de nuées magiques et transparentes.

Il y a une étroite parenté entre l'esprit aristocratique et les souvenirs de l'histoire, entre l'esprit de famille et la religion du passé. La conservation des moindres détails historiques, perpétués par l'aristocratie du Nord dans le dessein avoué de glorifier une famille et de protéger le système des races nobles et de la hiérarchie chevaleresque, ne peut étonner personne; et le livre de lord Lindsay s'explique de lui-même, non par la seule vanité de gentilhomme, mais par un autre ordre d'idées infiniment plus estimable.

L'orgueil de race, aujourd'hui attaqué dans ses derniers asiles, apporte ses titres pour résister à l'esprit nou-

veau ; il sent la nécessité de se défendre historiquement contre l'égalité devenue maîtresse des destinées ; l'aristocratie la plus exclusive de l'Europe, forcée de se mettre sur la défensive, s'arme de son grand bouclier, et y montre inscrites en guise de blason des preuves de courage et de services rendus.

C'est un honorable exemple et une transformation importante que cette fusion des deux génies, l'un populaire et qui marche en avant, l'autre exclusif et qui regarde les temps écoulés ; l'un qui ne reconnaît de distinction que le mérite actif, l'autre qui se rejette sur le passé pour protéger l'avenir.

Mais le génie du passé est toujours le génie vaincu ; le livre de lord Lindsay, tout rempli de sentiments fiers et de souvenirs glorieux, est néanmoins un hommage au monde nouveau.

NAISSANCE, DÉVELOPPEMENT,

AVENIR

DE L'EMPIRE ANGLO-HINDOUSTANIQUE.

NAISSANCE, DÉVELOPPEMENT,

AVENIR

DE L'EMPIRE ANGLO-HINDOUSTANIQUE.

§ Ier.

Envahissement occidental. — L'Inde devenue anglaise.

Voici le moment où l'Orient primitif et l'antique Occident se confondent. Non que l'Orient se relève et qu'il renaisse; non qu'il remonte tout-à-coup et reparaisse au niveau des nations occidentales; non qu'il reprenne ce sceptre et cette initiative que les régions et les nations possèdent une fois et qu'elles perdent à jamais une fois échappés de leur main. Tout au contraire. La langueur excessive et séculaire de l'Orient a provoqué les désirs de l'Occident vainqueur et progressif, qui a répandu sur l'Inde, sur la Perse, sur toutes les contrées indo-chinoises, et bientôt sur la Chine elle-même, les flots de sa civilisation irrésistible et avide. On ne peut parler d'une régénération de l'Orient, la plaisanterie serait trop forte; il s'agit, au contraire, d'une usurpation de l'Occident. C'est ce dernier qui, maître du terrain, recouvre, cache et absorbe aujourd'hui toute la grande et mémorable zone à laquelle le monde doit les rayons de la lumière civilisatrice. Il ne faut pas dire que l'Orient s'éveille, mais que l'Orient disparaît.

Le plus magnifique symptôme de l'envahissement occidental et de l'affaissement définitif dans lequel le vieil Orient s'en va se perdre, c'est ce que l'on a nommé et ce que M. de Penhoën appelle la fondation d'un Empire anglais dans l'Inde. Qu'on lise le remarquable et curieux livre dont les éléments ont été recueillis par lui avec autant de patience et de jugement qu'ils sont disposés avec lucidité et avec ordre, on verra que les Anglais n'ont rien conquis. Ils se vantent trop quand ils parlent d'une conquête; ils ne s'apprécient pas assez nettement. Ils ne sont point conquérants dans le sens de ce mot; ils sont usurpateurs par la force des choses. La distinction peut paraître subtile; mais si l'on ne s'arrête pas à cette subtilité prétendue et apparente, on verra qu'elle renferme un sens et qu'elle résout un problème; on reconnaîtra que les Anglais n'ont pas tous les honneurs de la conquête, et qu'ils ont été forcés à l'usurpation.

C'est là une des singularités politiques de l'histoire moderne : c'est aussi un enseignement fort remarquable. Sous le règne de cette grande Élisabeth, cruelle et sensuelle comme son père, mais femme de talent, une petite société de marchands anglais ayant obtenu la permission de commercer avec les Indes et le monopole de ce commerce pour quinze ans seulement, alla placer le génie de l'Europe en face du vieux génie de l'Inde. Cette société n'avait pour but que le gain; elle ne voulait point acquérir de territoire; elle ne l'aurait point osé, elle n'aurait su que faire de ses acquisitions. Mais avec un grand désir de lucre et une persévérance, une énergie, un acharnement au succès, une discipline, une patience, une exactitude, une religieuse longanimité sous les désastres, enfin les qualités âcres, fortes et hardies qui caractérisent le sang saxon, et

qui étaient dans toute la verdeur de l'espérance, dans toute la force d'une adolescence comprimée par la tyrannie intérieure ; cette société marcha directement, audacieusement à son but, s'enrichir. Celui qu'elle atteignit était beaucoup plus élevé ; elle ne le désirait pas. Aujourd'hui cette splendeur la gêne ; ce grand pouvoir lui pèse. A peine eut-elle mis le pied dans l'Inde, pour y faire de l'argent, on vit juxta-posés deux caractères et deux génies, dont le plus fort dévora l'autre, ce qui arrive toujours. Il y avait d'un côté le caractère hindou, c'est-à-dire langueur, faiblesse, indécision, imprévoyance, mollesse, finesse, volupté, héroïsme sans but, la vie du jour et du lendemain, tout ce qui est débile et sans avenir ; point d'ensemble, aucun arrêt, aucune modération, prodigalité et vénalité ; ce génie et ce caractère répandus sur un vaste espace, dans une population énorme, et répartis dans les castes et les sectes, musulmane, brahmanique, bouddhique, avec des nuances, mais seulement des nuances de faiblesse. Puis on voyait, sur un point imperceptible du même territoire, l'autre génie et l'autre caractère, avec les défauts de ses qualités et les qualités de ses vices, dureté, opiniâtreté, avidité, ruse et fraude quand la force ne suffisait pas, le culte de l'intérêt, la prévoyance, l'ordre, la circonspection, la jalousie, la rivalité, le mépris des hommes, de leurs propriétés et de leur sang ; tout cela concentré dans un point comme je l'ai dit ; tout cela ferme, compact, silencieux, et ne prétendant que gagner de l'argent par tous les moyens. Le génie hindou, fidèle à son imprévoyance et à son affaiblissement, emprunte, s'engage, laisse les intérêts s'accroître, solde des troupes anglaises, se trouve débiteur, cède du territoire, puis cède l'administration, veut quelquefois se révolter, retombe sur sa faiblesse,

fait de nouvelles concessions, recule toujours, essaie encore quelques impuissantes secousses, les paie à gros intérêts, et sans cesse acculé, poursuivi, traqué dans son inconstance comme dans son héroïsme, dans son enfantillage comme dans ses velléités d'insurrection, par l'unité, l'énergie, la cupidité et la discipline de l'autre génie européen et saxon, il finit par s'accroupir au fond de son harem, éperdu et tout surpris.

Quant aux Anglais, marchant ainsi d'usurpation en usurpation, ils ont, sans le vouloir, accompli la plus merveilleuse conquête que la peur ait jamais faite. Ils avaient dès l'origine la conscience de leur faiblesse relative, et le désir ou plutôt la volonté ardente de ne pas succomber. Ces deux mobiles les ont soutenus; ils ont profité de tout, tout exploité, tout prévu, parce qu'ils avaient tout à craindre.

Voyons un peu ce que c'est que l'Inde anglaise à l'époque où nous sommes.

Aujourd'hui (1) il ne reste plus, en dehors de la protection britannique que les États de Lahore, du Nepaul, les domaines voisins des bouches de l'Indus, ceux de Scindiah, de Dholpoûr, Bari et Raijaikairah. Ce sont les territoires les plus inutiles du monde, les plus éloignés des côtes importantes. L'Angleterre protége, c'est-à-dire qu'elle tient sous son influence immédiate sept capitales et tous les pays qui en dépendent: elle étend ce bras protecteur jusqu'aux domaines voisins de la frontière des Birmans. C'est elle qui se porte arbitre dans les querelles qui surviennent entre les divers États; et s'il lui plaisait de recueillir l'héritage des princes qui meurent, rien ne lui serait plus aisé; mais elle se contente de déposer ceux qui lui déplaisent, de faire ou de défaire des monar-

(1) En 1845.

ques, de mettre la main à toutes les révolutions et de consolider son immense ascendant. Elle distribue, en pensions assignées aux anciens princes devenus ses jouets, mais dont elle affecte de conserver les trônes illusoires, la somme de 18 millions 400,000 roupies, ce qui, en portant la roupie d'or à 17 fr., donnerait un résultat tellement gigantesque (680 millions 800,000 francs), qu'on est obligé de croire qu'il s'agit seulement de la roupie d'argent, valant un peu plus de 2 francs ; et l'on obtient encore ainsi un total de près de 40 millions de francs, partagés entre les rajahs de Bénarès, les princes de la famille de Tipoû-Saheb, le Peschwah, le rajah de Tanjore, les nababs du Carnatique et du Bengale, et ce pauvre empereur de Delhi qui, moyennant 3 millions 200,000 fr. qu'on lui compte par année, se laisse enfermer tous les soirs par un colonel anglais. A ce prix l'ancien Empire du Mogol, tout ce que les Hollandais, les Portugais, les Français ont autrefois possédé, des bouches de l'Indus à celles du Gange, du cap Comorin aux frontières du Thibet, de Delhi à Calcutta, des confins de Siam au grand désert, se trouve exploité par le même peuple ou plutôt par la même boutique de Londres. C'est un espace de plus de neuf cents lieues de large sur plus de onze cents lieues de longueur, avec plus de quinze cents lieues de côtes.

Voici d'où cette usurpation est partie. Le 20 décembre 1757, le nabab du Bengale céda aux Anglais vingt-quatre pergunnahs de terrain, composant trois villages nommés Calcutta, Soutanouti et Govindpôr; cette première acquisition avait une lieue de long sur un tiers de lieue de large. Deux années après, le 14 mai 1759, Masulipatam fut conquis ; le 27 septembre 1750, le nabab du Bengale fut contraint de céder le Bengale, Bahar et Orissa,

les plus fertiles régions de ce fertile pays. Le 30 août 1765, le nabab d'Arcot permit à la Compagnie d'occuper un jaghire dans le voisinage de Madras; enfin le 12 novembre 1766, le Nizam perdit les *Sirkars* du Nord, et livra aux Anglais deux cents lieues de côtes. C'est là l'ouvrage de moins de neuf années. Sous la direction et par le génie de Robert Clive, les Anglais, à peine soufferts par Aureng-Zeb dans ses domaines, se trouvent établis sur quatre points admirables de la côte, à Masulipatam, à Madras, à Calcutta et à Chittangong, points qui, séparés par des intervalles inégaux, la dominent presque tout entière. L'homme qui a donné à l'Angleterre cette magnifique base d'opérations, est donc le véritable fondateur de l'Inde anglaise ; c'est Robert Clive.

---

§ II.

Robert Clive. — Warren-Hastings. — Cornwallis, Hastings et Wellesley.

Depuis le moment où Clive mit le pied sur le territoire hindoustanique, à titre de simple écrivain au service de la Compagnie des Indes, sans fortune, détesté de ses supérieurs, et d'un assez mauvais caractère, les Anglais qui n'avaient encore été regardés par les peuplades de l'Hindoustan que comme des trafiquants avides et lâches, échangent cette mauvaise renommée contre un nouveau crédit. Tout change. En vain le génie guerrier de la France, soutenu

par les ressources, l'activité et les grandes vues de Dupleix, mais trop mal secondé par le gouvernement de Versailles, lutte contre la persévérance énergique et avide de cette société de marchands représentée par un héros. Les indigènes, habitués à vénérer le drapeau français et à se jouer des comptoirs de l'Angleterre, tournent leurs regards étonnés vers ces conquêtes inattendues et ce nouvel ascendant dont Clive donne l'initiative. Trahi et délaissé par le cabinet de Versailles, Dupleix, dont les rêves avaient été magnifiques, le courage héroïque et la persistance infatigable, se voit contraint de céder la suprématie à ses rivaux. La défense d'Arcot est pour l'Angleterre le prélude d'une série de triomphes qui viennent de s'arrêter, lorsque la ville de Ghazni tomba au pouvoir des Anglais.

Robert Clive était né général, comme Napoléon Bonaparte. Tant qu'il n'eut pas d'armées à diriger, et de positions à prendre ou à défendre, il resta endormi dans une morosité sombre, d'où s'échappaient seulement quelques saillies de fâcheuse humeur. Lorsqu'il fallut remettre l'épée dans le fourreau et se résigner à vivre en Angleterre l'un des premiers du royaume, millionnaire et respecté, sa mélancolie le reprit, et il se suicida.

Il avait visité l'Hindoustan à trois reprises différentes, et ces trois séjours avaient été marqués par des résultats aussi variés qu'éclatants : le premier, par la victoire militaire et la conquête de l'influence britannique ; le second, par l'organisation de l'influence politique la plus vaste, la plus difficile à établir, la plus compliquée et souvent aussi la plus perfidement tissue. Son troisième séjour, qui date de 1765, est signalé par un travail plus pénible encore, la régularisation des ressorts administratifs dans l'Inde et l'épuration du gouvernement anglais dans la Péninsule. Il lui

fallut combattre les abus les plus enracinés et les plus flagrants, chasser la corruption, détruire la vénalité, et faire rentrer dans les coffres de la Compagnie des Indes les trésors dont la spoliation enrichissait les agents de cette dernière. Ce fut la plus pure gloire de sa vie ; il se montra inexorable et même cruel envers les Anglais concussionnaires, comme il s'était montré inébranlable jusqu'à la dureté, habile jusqu'à la perfidie dans ses rapports avec les populations indigènes.

Le second sur la liste de ces hommes remarquables qui accomplirent, par tous les moyens honnêtes ou malhonnêtes, une tâche plus grande que celle d'Alexandre, ce fut Warren-Hastings. Nous laisserons de côté les déclamations de Burke et les nuages dont la rhétorique du temps à ensanglanté sa renommée ; nous n'entamerons pas de sermons ridicules à propos d'un conquérant ; ce serait faire une élégie sur Attila, Tamerlan ou Gengis. Il avait à remplir une tâche un peu différente de celle de Clive. Les jalousies et les craintes des princes indigènes étaient éveillées ; en même temps qu'ils sentaient leur faiblesse relative, ils s'irritaient contre la domination de ces marchands venus du Nord. Warren-Hastings les effraya et les trompa. Agissant tantôt comme un procureur qui veut gagner son procès, par arguties et par finesses, tantôt frappant de grands coups pour empêcher les ennemis de bouger, il marcha de transactions en transactions, toujours à l'avantage des Anglais.

Le 21 mai 1775, il acquit du visir d'Aoude la Zémindarie de Bénarès ; le 22 mai 1776, l'île de Salsette, des Mahrattes ; le 17 juin 1778, Nagor, du rajah de Tanjore ; et le 18 septembre 1778, du Nizam, le Sickar de Guntoûr. Ce n'étaient encore là que des points isolés sur le sol de ce

vaste territoire ; mais la force de caractère et la puissance de ruse que Warren-Hastings avait déployées, se trouvaient si bien d'accord avec les données du caractère oriental, que dès lors on put regarder l'œuvre comme accomplie. En vain, des sommets des montagnes et des solitudes des Ghauts, descendaient par troupes armées de vrais héros décidés à mourir pour leur pays ; la plaine entière de l'Hindoustan était soumise, sinon par le fait, au moins par la terreur morale à ces marchands naguère si méprisés. Les successeurs de Clive et de Hastings n'eurent plus qu'à suivre la même voie, et à réunir entre eux les tronçons du nouvel Empire.

Chose étrange, il fallut que les deux créateurs du pouvoir britannique dans l'Inde, Clive et Warren-Hastings, vinssent se défendre devant la Chambre des Communes et devant la Chambre des Pairs, du crime d'avoir donné un royaume gigantesque à ce petit royaume qu'on appelle la Grande-Bretagne. Il est vrai qu'ils avaient fait plus d'une faute morale, ou si l'on veut, plus d'un crime. Mais rien ne prouve mieux l'absurdité humaine que cette accusation à laquelle Burke et Shéridan prêtèrent leur éloquence. L'Angleterre s'accusait elle-même de s'être enrichie et d'avoir employé à son bénéfice tous les moyens des conquérants !

L'exemple de Hastings, mis en cause pour avoir osé faire ce que l'Angleterre désirait et enrichi démesurément son pays, effraya un peu son successeur immédiat, le marquis de Cornwallis, qui n'augmenta, de 1786 à 1792, les conquêtes anglaises dans l'Inde, que du territoire de Poulo-Pinang, cédé par le roi de Queda, et de ceux de Malabar, Dindigul, Salem et Baramahl, enlevés au sultan de Mysore, à ce fameux Tipoû-Saheb, l'Achille ou plutôt l'Ajax de ces

contrées et de ces temps. Mais ensuite, de 1799 à 1805, sous le marquis de Wellesley, et de 1815 à 1822, sous le marquis de Hastings, on voit tous les fragments de territoire restés en dehors de l'envahissement anglais, tomber pour ainsi dire les uns après les autres de l'arbre hindoustanique et venir se réunir à la grande usurpation. Coïmbatore, Canara, Wynaad, en 1799; Tanjore, la même année; tout le Karnatik, en 1801; Goruckpour, Mas-Doab-Baroîly, la même année; plusieurs districts du Boundelekound, en 1802; Kuttack, Balasore, une partie du territoire de Delhi, en 1803; plusieurs districts de Guzurat, en 1805, grossissent cette masse immense; si bien que, sous le marquis de Hastings, entre 1815 et 1822, il ne reste plus à protéger ou à prendre que les sauvages districts qui s'étendent aux pieds des montagnes, et qu'arrosent les ondes inconnues de la Nerbudda. Le roi d'Ava est forcé en 1826 de céder à lord Amherst une partie de ses côtes; et la Compagnie des Indes Orientales, que nous avons vue débuter avec tant de faiblesse et d'incertitude, se trouve donner la main d'une part à l'empereur de Chine, d'une autre à celui de Russie, et enfin toucher au roi de Perse.

Voilà l'histoire singulière et jusqu'ici mal approfondie de la conquête Anglo-Hindoustanique. Cherchons comment s'est opérée cette prétendue conquête, si extraordinaire, née de la force des choses bien plus que de l'ambition des conquérants et du besoin de ne pas perdre, plutôt que de l'avidité d'acquérir.

Nous avons vu, vers le milieu du dix-septième siècle, une poignée de marchands européens fonder un comptoir au Bengale et se mêler aux intérêts des princes du pays. Ils trouvent la péninsule hindoustanique livrée aux traditions, mais dénuée de gouvernement; dirigée par la cou-

tume et la religion, mais sans force morale; en proie aux exactions et à la mollesse tyrannique des rajahs; d'ailleurs assez heureuse, si l'on peut nommer bonheur le sommeil de toutes les forces humaines. Les Hindous, et surtout ceux du centre, n'existaient en nation que par habitude; leur dernier et suprême bonheur, le culte du passé, suffisait à leur existence et contentait leurs désirs. A peine l'active persévérance européenne se trouva-t-elle jetée au milieu de cette inactivité séculaire et de cette léthargie voluptueuse, elle s'y remua comme un élément de puissance et d'envahissement au milieu d'une stagnation et d'une immobilité sans résistance. Elle fit le commerce, elle s'enrichit, elle prévit, elle calcula, combina, cultiva, amassa; elle prit bientôt pied sur le terrain d'autrui. Ce terrain était mal défendu. Les hommes sans prévoyance qui habitaient le Bengale, conquérants et vaincus, cédèrent, pour un peu d'or, quelques domaines qui servirent de point d'appui aux nouveau-venus. Ces derniers, étant de nations diverses et toutes européennes, ne tardèrent pas à reconnaître l'importance d'une telle situation. Ils se la disputèrent. Français, Hollandais, Portugais, également avides, les uns plus braves, les autres plus civilisés, essayèrent d'entamer pour leur propre compte ce riche butin de la Péninsule, proie qui leur était abandonnée et que ses possesseurs défendaient mal. Les Hindous paraissaient étrangers à toutes ces querelles. Encore aujourd'hui, pourvu qu'ils protégent l'intégrité de leurs coutumes et la tradition de leurs rites, tout leur paraît sauvé. Ils opèrent, sur une grande échelle, cette conservation destructive à laquelle l'Espagne a succombé, et pendant que les Européens se battent pour obtenir la domination de l'Hindoustan, les propriétaires du sol se vouent à

Jaggernaut, brûlent leurs veuves, et s'endorment satisfaits.

Les Européens continuèrent leurs combats, et la diversité de leurs succès répondit au degré de force vitale et de puissance d'avenir que renfermaient encore leurs races respectives. Les Hollandais se cantonnèrent dans les îles de Java et de Sumatra, qu'ils exploitèrent avec leur opiniâtre habileté accoutumée et avec ce bon sens qui les fait échapper aux séductions d'une ambition plus dangereuse. La décadence portugaise recula devant des adversaires trop énergiques. L'aventureuse et brillante épée de la France rêva un moment la conquête de l'Hindoustan, et, secondée par un homme de génie mal récompensé, elle fut sur le point d'atteindre son but, lorsque les institutions de Louis XIV et de Richelieu, venant à s'affaisser, trompèrent les espérances de Dupleix et laissèrent l'Angleterre maîtresse du terrain.

C'est à la faiblesse de la monarchie de Louis XV, qu'il faut attribuer l'abominable ingratitude qui a payé les services, le courage, l'habileté et la force d'âme de cet homme remarquable. Les gens qui gouvernaient alors sentaient que les fibres sociales se relâchaient, que tout se détériorait et s'en allait, et à peine avaient-ils assez de forces pour soutenir et contenir le faisceau disjoint de la société qu'ils étaient chargés de gouverner. La conquête de l'Inde était chose trop vaste et trop périlleuse pour une telle situation ; leur tort consista dans l'imprévoyance et la barbarie avec laquelle ils laissèrent Dupleix et quelques autres s'engager et s'épuiser avec une magnanime étourderie.

L'Angleterre resta seule en face des populations indigènes et originelles, toutes faibles et toutes assoupies, des populations autrefois conquérantes, bien déchues et amol-

lies à leur tour, et des diverses races, persanes ou indo-chinoises, semées sur cette immense étendue de terrain. L'Angleterre, depuis 1688, n'était pas en décroissance, mais en progrès. Elle vivait d'une vie forte, commerciale, politique et usurpatrice. Seule dans l'Inde, et victorieuse des Français, elle trouve son héros militaire, Clive, esprit hardi, qui comprend la position, écrase les Mogols et les Hindous, gagne des batailles et s'empare du Bengale, de Behar et d'Orissa. On aurait tort de croire à l'ambition personnelle de Clive; ses victoires furent des victoires de nécessité.

L'ascendant des Anglais avait éveillé enfin la jalousie des possesseurs du territoire convoité et déjà entamé. Ces derniers s'organisèrent, résistèrent, attaquèrent, et favorisés par un reste de sentiment national, ils ne tendirent à rien moins qu'à l'expulsion de ces étrangers dangereux, déjà maîtres sur tous les points où il leur plaisait de s'asseoir. Les Anglais menacés dans leur existence marchent au combat et triomphent; mais ils aiment mieux les profits de la victoire que son arrogance et son apparence; cette réserve, digne d'une race de négociants qui ne veut s'exposer que selon la proportion rigoureusement exigée par l'intérêt, encourage les résistances orientales. En Asie, tout chef est maître; tout conquérant est Dieu; toute victorieuse épée ressemble à la foudre. Si dès l'origine, les Anglais avaient prétendu hautement et résolument à l'héritage de Timour, ils auraient eu moins de combats à livrer. Les populations se seraient résignées; les genoux auraient ployé; la volonté de Dieu eût été acceptée avec terreur. Mais la conquête réelle s'opérant selon les formes européennes semblait aux descendants de Baber et de Timour une conquête timide; et tout vaincus qu'ils fussent, ils méprisaient leurs vain-

queurs. Plus les Anglais se parquaient modestement dans leur victoire accomplie, plus cette modestie intéressée les exposait à un dédain qui faisait naître des agresseurs nouveaux. En dehors de la ligne du territoire envahi, les résistances reparaissaient ; il fallait avancer encore ; vaincre, toujours vaincre, encore vaincre. De braves hommes de guerre, des héros asiatiques, Hyder, Tipoû-Scindiah, Holkar étaient battus ; de proche en proche, toujours conquérants malgré eux, usurpateurs pour se conserver, ne s'arrêtant qu'au pied de l'Hymalaya, près du Thibet, près du royaume de Siam, il fallut que ces marchands écrasassent, protégeassent, continssent et gouvernassent la Péninsule entière.

Aujourd'hui cette charge leur pèse, et, pour ajouter à leurs embarras, ils attaquent la Chine par la mer ; c'est-à-dire que tout l'Empire du Grand-Mogol est à eux, ou soumis à leur influence, et que bientôt il leur faudra lutter contre le Thibet, la Chine, Siam et Ava.

Tels sont les grands traits de cette usurpation, qui ressemble tantôt à un escamotage, tantôt à une absorption involontaire et dont les détails sont bizarres : batailles gigantesques, où cent cinquante Européens décident à eux seuls le sort de la journée dans une mêlée de quarante mille hommes ; femmes reines épousant des aventuriers allemands et combattant les Anglais ; guerriers en mousseline blanche, montés sur des éléphants surmontés d'un parasol, et braves comme des lions sous ce costume de bayadère et d'opéra ; quelques habits noirs disséminés sur un territoire immense, et faisant marcher par troupeaux dociles des millions de braves Hindous, comme trois chiens de berger chassent devant eux cent moutons ; c'est le plus étrange spectacle du monde, et dont l'étrangeté n'est pas poussée à bout. La guerre

contre la Chine, dernier corollaire de l'usurpation hindoustanique, réserve encore bien des singularités à l'avenir.

Déjà les Anglais s'étaient fort rapprochés de la limite chinoise, lorsque vers 1840, ils contraignirent le roi d'Ava, assiégé dans sa capitale, à leur céder une partie de son territoire.

On sait que le royaume d'Ava, longtemps inconnu, se trouve situé entre le royaume de Siam, le Thibet, la Chine et le Bengale ; plus on pénètre dans ces régions de l'Asie centrale, plus la ruse et la faiblesse humaine semblent s'y aiguiser et s'y accroître ; les ressources et les faux-fuyants de la diplomatie septentrionale pâlissent devant l'habileté de ces ministres d'Ava qui portent des noms si barbares. Leurs propositions de paix destinées à couvrir une préparation de guerre nouvelle, la persistance de leurs délais, la politesse exquise de leurs manières, l'attention permanente à leurs intérêts, soit qu'ils flattent, soit qu'ils menacent, feraient honte et leçon aux plus expérimentés de notre Europe. Les négociateurs et les généraux anglais n'ont pas assez remarqué l'emploi que ces Asiatiques font de la parole. Personne mieux qu'eux ne sait ce qu'elle vaut et ce qu'elle peut. Le mensonge du bulletin, l'arrogance de la proclamation, la violence effrayante de l'injonction ne leur manquent jamais, alors même qu'on les a battus et domptés. Leurs défaites ne peuvent leur arracher la reconnaissance de leur infériorité. Ils acceptent la réalité de l'humiliation, mais ils en repoussent l'apparence ; c'est bien connaître le monde et ce qui s'y passe. Ce sont des pays où toute force est adorée, où le droit n'est qu'un mot, où le serment ne signifie rien, où l'on ne croit pas à la puissance qui se contraint ou se contient.

Il y a folie à s'inquiéter du ton superbe de ces nations

essentiellement rusées, alors même qu'elles sont braves; outrecuidance des mots, qui n'est pas plus à craindre que les dragons rouges et les tigres à gueule béante dont elles couvrent des toiles peintes, et qu'elles font flotter comme épouvantails sur leurs murailles. Reculer devant ces simulacres de paroles et d'effigies, serait trop niais en vérité; et croire aux traités, aux arrangements, aux armistices, aux propositions de peuples qui ne connaissent pas notre point d'honneur, serait une stupidité excessive. En engageant la lutte avec de telles races, souples, polies, perfides et courageuses, capables de tout pour se délivrer des envahisseurs, et sans parole, il faut marcher droit à son but, ne se fier à rien, frapper de terreur les populations; — enfin tout écraser jusqu'au moment où la conviction de la supériorité européenne les dompte et les abat.

C'est à ce résultat violent que les Anglais ont été forcés en définitive, quand les mandarins du Céleste Empire leur ont eu fait beaucoup de révérences, ont déchargé beaucoup de canons de bois sur leurs ennemis, et promené les négociations britanniques dans un interminable dédale de mystifications.

---

§ III.

Administration et mœurs de l'Inde anglaise.

L'ouvrage de M. Bjærnstierna, et un traité récent et anonyme publié à Londres en anglais sur le revenu de la Pé-

ninsule et la distribution de ce revenu, fournissent, quant à la partie financière, d'excellents documents. L'*Oriental Herald*, les journaux de Bombay et de Calcutta, l'*Asiatic journal*, et quelques romans publiés par de jeunes Anglaises qui avaient été chercher des maris dans l'Hindoustan, et qui n'en ont rapporté que des esquisses de mœurs pour les libraires, sont remplis de détails caractéristiques, et plus sérieux encore que plaisants, sur les habitudes hétéroclites qui commencent à se former là-bas.

La race saxonne, qui gouverne l'Hindoustan sans se fondre avec lui, subit aujourd'hui les modifications indispensables que devaient amener le pays conquis, ses antécédents, et son climat. De là des phénomènes curieux et une société imprévue. Une Inde nouvelle se prépare sourdement, lentement, aveuglément. La vie anglo-indienne, telle que la représentent les voyageurs, ne semble avoir d'analogie avec rien de ce qui se passe en Europe ou dans les autres contrées d'Orient.

Des bataillons de domestiques nus voltigent dans les palais à jour, habités par ces miss et leurs mères, dont le sévère puritanisme s'effarouche ordinairement d'une cuisse de poulet, toujours transformée en jambe de poulet par la chasteté de leur langage. De jeunes commis négociants, arrachés aux douceurs de la vie de Londres, poursuivent le tigre et l'éléphant à travers les bois épais et primitifs. Au milieu des *jungles* couverts de broussailles inexplorées et entrecoupées de marécages profonds, vous voyez briller mille feux, disposés avec une symétrie qui vous surprend, et formant une avenue de quelques lieues : c'est un bal donné par les officiers anglais aux beautés

du pays. Là se rendent Musulmans et Hindous en grand costume, cabriolets et voitures d'Angleterre, palanquins et équipages demi-chinois, le tout composant le plus extraordinaire des mélanges. Mais ce qui est important, et ce que nous ne devons point taire, c'est le procédé lent et progressif qui va placer, entre la fourmilière des Hindous impuissants et une poignée d'Anglais dominateurs, une nation toute nouvelle, née des unions légitimes ou passagères formées entre les deux races. Ces créoles nouveau-nés ne sont repoussés ni par les Anglais ni par les indigènes; ils ne partagent pas les préjugés brahmaniques, et n'ont rien de la hauteur anglaise. On les emploie, on se fie à eux, et l'éducation de cette masse inconnue s'opère sans que personne s'en doute; on ne s'aperçoit pas plus des créations de ce genre au moment où elles ont lieu, que des formations géologiques lorsqu'elles s'opèrent.

Quant à l'organisation politique et financière de l'Inde anglaise, elle est très-peu connue, même des Anglais. « Beaucoup d'officiers, dit M. Shore, après avoir rempli » longtemps d'importants emplois dans le Bengale, se trou- » vent embarrassés par la solution de plusieurs problèmes » relatifs au revenu public, à sa distribution et à son mode » de perception. »

On aurait tort d'imputer exclusivement aux nouveaux maîtres de la Péninsule les irrégularités ou les injustices que le passé leur léguait et qu'ils ont tantôt conservées, tantôt affaiblies, sans jamais oublier leur propre intérêt. Le pouvoir dont les Anglais ont hérité était confus ou despotique. Tour-à-tour Musulmans, Persans et Rajahs indigènes avaient mis la main à ce gouvernement incohérent et misérable, que la Compagnie des Indes Orientales vient de

confisquer définitivement à son profit. Il fonctionne assez bien dans l'intérêt du souverain, très-mal dans celui des administrés. C'est le résultat et l'instrument de toutes les tyrannies, un des plus singuliers amalgames que l'historien puisse soumettre à la patience de son coup d'œil. Cherchons comment est gérée cette énorme administration; comment la richesse est répartie sur le continent indien, et quels sont les éléments de cet Empire commercial, équivoque dans son origine, fécond par ses produits, gênant par sa grandeur, objet de jalousie pour les puissances, et d'embarras pour celle qui l'exploite et le possède.

Dans l'Hindoustan, comme dans toute l'Asie, la terre appartient au monarque; il la concède au cultivateur, moyennant une rétribution qui tient lieu d'impôt. C'est cet impôt qui alimente les caisses du gouvernement hindo-britannique, substitué aux maîtres anciens par la force des choses plutôt que par sa propre volonté. Si le sol de l'Inde était partagé en grands domaines, et que des feudataires puissants commandassent à des vassaux inférieurs, il résulterait de cette situation une hiérarchie analogue à celle de la suzeraineté germanique ; le pays s'accommoderait assez bien des coutumes féodales que les Anglais essaient d'importer dans leurs possessions. Mais cela n'est pas. Une infinité de petits lots subdivisent le territoire ; il arrive souvent que le propriétaire ou (pour nous exprimer avec exactitude) le locataire principal du gouvernement aime mieux sous-louer que cultiver le terrain; la culture, exercée dans des proportions mesquines, rapporte peu et coûte un labeur démesuré.

A côté de ces premiers locataires qui gagnent quelque chose, et des sous-locataires qui meurent de faim, vous

voyez d'autres classes tout-à-fait privilégiées ; d'abord les brahmines, dont l'occupation est de se reposer ; ensuite les fermiers de certaines terres exemptes de toutes redevances ; ceux-ci s'appellent *lakhiradjahs*, nous dirons tout-à-l'heure d'où vient ce mot ; enfin les marchands des villes, les grandes familles musulmanes que les Anglais traitent avec considération, et les débris des races nobles indigènes. A toutes ces variétés de la condition humaine, dont chacune forme une anomalie isolée et sans lien commun, se joignent les produits de la fusion des races anglaise et hindoue ; nation créole, encore plus profondément distincte de toutes les précédentes catégories que celles-ci le sont les unes des autres. La population britannique reste en dehors des éléments que nous avons passés en revue ; elle les domine, les contient, les effraie et les soumet à ses taxes, sans pouvoir conquérir leur sympathie, sans avoir entamé jusqu'ici les habitudes de leurs vieilles mœurs. La race hindoue et musulmane a l'indolence et l'indifférence pour remparts ; elle se défend par sa mollesse, mur de coton sur lequel tous les efforts viennent mourir. Les arts et l'éducation britanniques n'ont fait aucun progrès dans la Péninsule. La plupart des parents refusent d'envoyer leurs enfants aux écoles européennes, et le plus chétif Pundit a plus de crédit scientifique parmi les indigènes que tous les savants de la Société Asiatique réunis.

D'après les rapports officiels sur l'état de l'éducation publique dans les provinces du Bengale et de Béhar, la ville de *Mourchidabad* compte, sur 97,818 habitants, 90,468 individus dénués de toute instruction ; et sur 15,092 enfants de cinq à quatorze ans, 13,883 qui ne recoivent d'enseignements d'aucune espèce. La proportion en faveur de l'ignorance, très-forte dans les villes, l'est

bien davantage dans les campagnes. En général, un neuvième ou un dixième de la population seulement a quelque teinture des premières règles de la numération et de la lecture. Les classes élevées et le petit nombre des érudits ne sont pas plus éclairés, mais ils sont plus savants. Leur esprit contient une masse indigeste d'inutiles folies, de billevésées sacrées et de traditions ridicules. Ils savent mille choses inutiles ou absurdes ; ils savent le compte des *shlokas* ou versets qui composent les livres saints, les subtilités de la grammaire, les minutieuses recherches de la prosodie, les hiéroglyphes inexpliqués du Panthéon hindoustanique. Quant à la science applicable, elle n'existe pas dans l'Inde, pays arrivé au dernier terme de la dissolution intellectuelle. Tout ce qui était civilisation autrefois est devenu poussière et pourriture. Les mots ont envahi la pensée ; les métaphores ont tué les faits ; la critique est inconnue ; de l'histoire, pas de nouvelles. Toute cette science des Pundits est une forêt dont les chênes sont morts, et où la végétation parasite, grimpant sur les cadavres des vieux arbres, s'est emparée de l'espace.

Il est certain que de telles populations ne peuvent ni menacer la domination anglaise, ni tirer profit de la civilisation qu'elle cherche à répandre. Si l'on quitte l'Inde anglaise et que l'on cherche dans ces régions, que Victor Jacquemont et le général Allard nous ont fait connaître, chez les Sikhs du roi de Lahore et chez les Afghans, les germes d'une civilisation plus vivace, on n'y trouvera rien de très-menaçant pour la puissance anglaise, rien qui promette à la vieille société hindo-persane une régénération par l'épée. Les Mahrattes seuls auraient pu jouer auprès des Anglo-Hindous le rôle des Tartares auprès des Chinois, s'ils eussent été moins divisés et si les Anglais les eussent laissés faire ;

mais ces hordes indépendantes n'avaient point d'Attila ni de Tamerlan qui les dirigeât; la Compagnie britannique, avertie du péril, a passé un demi-siècle à les détruire. Que feront les Sikhs? Que doit devenir la discipline européenne dans l'Asie? L'Angleterre peut-elle s'en effrayer? J'en doute. Je n'attacherai une foi implicite aux récits des voyageurs, je ne croirai à la transformation totale des Orientaux en soldats de la ligne que lorsque je les aurai vus à l'œuvre. Les meilleurs officiers français et les plus admirables instructeurs ne modifient guère les influences du climat et les habitudes des races. Dans ces pays, où le thermomètre, au mois de juin, s'élève à cent et cent douze degrés *Farhenheit*, je conçois plutôt une guerre de violence sauvage, l'élan du tigre, la fuite rapide, l'escarmouche inattendue, le carnage furieux et subit, que l'immobilité, l'obstination, la tactique, la solidité, l'évolution géométrique de ce soldat septentrional, chiffre vivant d'une colonne, résigné à être éliminé si cela est nécessaire, et à tomber avec sa colonne même, si elle doit être abattue pour la solution du problème. Il faudrait voir marcher vingt mille Orientaux contre deux bataillons d'infanterie légère et deux escadrons de notre cavalerie pour savoir ce que deviendrait alors cette tactique prétendue. On sait que les Cipayes indiens valent bien peu de chose; sous Dupleix, cent cinquante Français battaient deux mille indigènes armés à l'européenne.

Le roi Runjit-Sing a récemment appris qu'il ne faut pas se fier aux belles apparences militaires des troupes orientales. Dans un de ses combats livrés contre Dost-Mohammed, il voulut faire avancer sa réserve, composée de l'un des corps disciplinés avec le plus de soin et les mieux rompus aux évolutions européennes. Les hommes ne refusèrent pas de se battre, mais on ne put les forcer de garder leurs

rangs; les évolutions, disaient-ils, étaient excellentes pour la parade, dangereuses et impossibles sur le champ de bataille. Ils s'élancèrent donc confusément, selon leur coutume, et furent taillés en pièces. Le corps d'amazones à cheval, entretenu aux frais de Sa Majesté et commandé par mademoiselle Lotos, une des plus jolies capitaines de Runjit-Sing, peut amuser beaucoup les voyageurs; il me semble qu'un piquet de notre cavalerie en viendrait facilement à bout. Les Sikhs sont renommés pour leur amour du carnage; et c'est une curiosité remarquable dans l'histoire des peuples que leur fanatisme religieux et meurtrier, assez semblable à la fureur enthousiaste que le Berserker scandinave étanchait dans le sang humain. Devant quelques pièces de canon bien servies, que ferait-on de ces troupes? Tipoû-Saheb, Scindia-le-Mahratte, et tous les chefs indigènes qui se sont fiés dans la discipline européenne de leurs soldats ont eu le même sort; leur confiance les a perdus. Pour que le pouvoir britannique soit ébranlé sur la Péninsule, il faudra que des troupes vraiment européennes lui livrent combat dans cette arène, que la Russie vienne lui disputer le terrain, et que les races orientales, appuyées par un allié venu d'Europe, se soulèvent contre leurs maîtres.

Rien de pareil ne s'annonce, et l'on peut considérer la Compagnie anglaise comme souveraine bien affermie du monde qu'elle a subtilement conquis. Elle le régit à des conditions peu onéreuses; elle n'a que des droits et point de devoirs; propriétaire et non gérante, elle s'est substituée à des maîtres qui étaient à la fois conquérants, rois et dieux. On doit convenir qu'elle n'a pas abusé de cette omnipotence d'une façon trop odieuse; mais il faut avouer aussi qu'elle n'a rien fait pour améliorer le sort des popu-

lations devenues ses esclaves. En vraie fille du négoce, elle a recueilli le plus d'argent possible, sans se mettre en frais de générosité ni de cruauté. Elle s'est même montrée équitable, dans les proportions étroites de l'équité ordonnée par la jurisprudence, selon ses habitudes commerciales, qui n'empiètent jamais ni sur la charité chrétienne d'une part, ni sur la mauvaise foi et l'escroquerie d'une autre, et qui consistent à faire des engagements les meilleurs possibles et à les remplir avec scrupule. Il en est résulté qu'elle n'a rien à se reprocher selon le code du commerce, et que des millions d'hommes mourants de faim pour l'alimenter, n'ont pas le droit de se plaindre. Elle peut avancer pour sa défense qu'il lui était difficile de changer les choses existantes et qu'on ne doit pas la blâmer si elle a profité habilement d'une situation que les Mogols et les Persans n'avaient pu ni améliorer ni exploiter. Elle a tiré parti du mal, elle ne l'a pas créé ; le détruire était impossible.

Nous avons dit comment la société hindoustanique se trouve composée ; il serait plus exact d'affirmer qu'elle n'existe pas, et cela depuis longtemps. Elle n'a pas de lien, les classes se touchent, mais n'adhèrent pas. La vie commune manque à tous ces hommes ; une agglomération de plusieurs millions d'individus vivent ensemble, maîtres du terrain sans former un corps social. S'ils cèdent lâchement à un petit groupe discipliné, attentif, prévoyant et vigoureux, ce n'est pas que le talent naturel leur manque ; c'est que le lien social est depuis longtemps réduit en cendres. Il n'y a que des unités fractionnées, et point d'unité générale ; il n'y a que des velléités partielles, et point de volonté centrale. Le cours des âges a broyé ce peuple qui, sous la meule des conquérants de toutes les races, s'est pulvérisé depuis cinq siècles ; la pierre est devenue sable, le

tissu est devenu charpie. Leçon bonne pour toutes les époques.

Les hommes riches et les héritiers des grandes familles, indifférents à tout, insouciants sur l'avenir, se livrent à des voluptés éperdues qui abrègent leur vie après avoir fait de leur adolescence une vieillesse prématurée. Les mineurs qu'ils laissent après eux n'usent de leur fortune qu'au moment de leur majorité; cette fortune, administrée avec beaucoup de soin par le gouvernement anglais, est souvent considérable; mais comme les possesseurs n'ont ni éducation, ni but, ni idée, ni activité, ni pouvoir, ils se hâtent d'en faire le même usage que leurs pères, et meurent jeunes à leur tour. Souvent il arrive que les terres de ces hommes complétement inutiles sont exemptes de redevance; si leurs ancêtres ont rendu quelque service à l'un des tyrans du pays, ou qu'ils aient obtenu l'exemption par adresse ou par force, on les compte au nombre des *lakhiradjahs*, « possesseurs de terres sans redevances » (*la*, sans; *khiradj*, tribut). Quelquefois les *zemindars* ou fermiers-généraux ont accordé ce droit exorbitant à certaines familles; d'autres ne peuvent apporter comme titre de leur privilége que la seule prescription.

Il n'est pas facile de déposséder cette noblesse usurpatrice, au-dessous de laquelle se meut sans colère et sans espoir une population affamée. L'Angleterre le tentera peut-être: les hommes politiques les plus éclairés le désirent, les économistes demandent la suppression du *lakhiradj*; cet essai, que ne soutiendrait pas le corps de la nation conquise, ne serait pas sans danger pour les conquérants. D'autres consommateurs improductifs sont (comme nous l'avons dit plus haut) les brahmines; ceux-là vivent du tribut des peuples, c'est-à-dire de leur substance. L'oisiveté dispen-

dieuse et la considération héréditaire de cette classe en font l'ennemie mortelle des améliorations. Ils entretiennent l'ignorance du peuple et son aversion pour les écoles européennes; ils servent ainsi leur égoïsme et leur intérêt, en ayant l'air de défendre les souvenirs nationaux et ce débris de religion qui tient lieu de patrie aux nations éteintes. Ce serait un chef-d'œuvre de politique et un coup de maître, d'intéresser les brahmines à une réorganisation sociale de l'Hindoustan. Les Anglais pourraient, sans aucun doute, les amener à cette résolution par des avantages personnels ; il faudrait flatter à la fois leur amour-propre et leur amour du pouvoir. Jusqu'à ce jour l'essai n'a point été tenté; on n'a rien confié aux brahmines, mais seulement aux missionnaires européens ; ces derniers ont complétement échoué. Le brahmine c'est, aux yeux de l'Hindou, une dernière ombre du passé, du savoir, de la législation, de l'ordre et de la nationalité disparue. La civilisation anglaise n'a pas de meilleur levier à faire agir que celui-là.

Les classes précédentes ne travaillent point pour la communauté, qu'elles se contentent de mettre à profit. Une troisième classe achève de peser sur la misérable population de cette contrée. Parmi ceux qui paient une redevance pour avoir le droit de cultiver leur terre, beaucoup livrent cette terre à un petit fermier, qui lui-même la sous-afferme quelquefois. Le gouvernement impose le premier ; le premier pressure le second; le second rançonne le troisième ; et il résulte de cette hiérarchie d'extorsions successives, que le pauvre *raïot* ou laboureur, placé sous cette pyramide d'oppresseurs, ne tire pas de son travail et de son temps un bénéfice suffisant pour avoir du riz et un toit de bambou. Ce pays, qui est l'opulence même et dont le sol verse à torrents sous le soleil et la pluie la nourriture de l'homme, est

devenu, grâce à la sottise humaine, le pays natal de la famine. Tout le monde a faim comme en Irlande; et tout le monde veut un coin de terre à cultiver comme en Irlande. La terre étant subdivisée à l'infini, et la demande des fermages établissant une concurrence énorme, les prix haussent toujours; le laboureur, forcé de payer cher son morceau de terre, garde à peine de quoi vivre, et les cabanes se remplissent de squelettes humains qui se traînent quelque temps et meurent jeunes, faute de nourriture, sous le ciel le plus magnifique du globe.

Ce terrible effet de la subdivision des terres mérite d'attirer l'attention de ceux qui, parmi les économistes, ne raisonnent pas seulement sur des chiffres, et font entrer en ligne de compte d'autres éléments que des opérations d'arithmétique souvent arbitraires ou inapplicables. Personne ne doute que la France ne soit douée d'une fertilité naturelle, supérieure à celle de l'Angleterre. Pourquoi la richesse agricole des trois royaumes l'emporte-t-elle sur la nôtre? Le paysan de la Beauce, de l'Auvergne ou du Quercy n'est certes pas moins adroit et moins robuste que l'homme du comté d'Essex ou du Lancashire? Non pas assurément. Mais, pour récolter la moisson de trois lieues carrées de terrain, douze petits propriétaires dépensent une somme de travail infiniment plus considérable qu'un seul propriétaire qui voudrait exploiter ces trois lieues carrées. Tous ces labeurs isolés perdent une somme énorme de force, tandis que la moitié seulement des mêmes forces réunies atteindrait à moins de frais un résultat plus sûr, plus prompt et plus riche. Dans l'Hindoustan, selon M. Crawfurd, les quatre cinquièmes du travail et du temps consommés par l'agriculture sont inutiles, et la misère la plus cruelle récompense ces efforts des agriculteurs. On a tort de considérer

la subdivision des terres comme un bienfait de la démocratie. Un journalier bien payé, bien vêtu, bien nourri, est plus heureux et plus riche qu'un propriétaire déguenillé, affamé et misérable, ou qu'un fermier forcé de livrer à son maître tout le produit de son labeur.

Les *raïots* ou paysans de l'Hindoustan, tous pauvres, endettés envers le zemindar et le marchand, ressemblent fort aux paysans d'Irlande. Déjà leur désespoir a plusieurs fois éclaté en révoltes et en brigandages. C'est de là, ce me semble, que doit surgir quelque jour l'embarras le plus grave pour l'administration britannique. Quand la pluie manque la famine arrive ; et le gouvernement est forcé de nourrir à son tour des milliers de malheureux qui n'ont plus un grain de riz dans leur sac, ni une pièce de monnaie dans leur bourse. « On a vu, dit un de ces rapports officiels cités plus haut, les rues couvertes, en 1806, de cadavres de paysans, qui n'avaient pas eu la force de se rendre au lieu de la distribution publique. » Si la Compagnie anglaise assignait aux *raïots* la propriété du terrain, et qu'elle leur demandât un impôt, selon le mode européen, il y a cent à parier contre un que l'impôt ne serait jamais perçu, tant est grande l'insouciance des indigènes. Aussitôt croulerait l'édifice du pouvoir britannique.

On voit quelle tâche immense se sont imposée les maîtres de ce magnifique pays. Plus on étudie les faits politiques, sous diverses zônes et dans les conditions les plus dissemblables, plus on demeure convaincu d'un résultat important : c'est que, pour régénérer et conserver le bonheur matériel des peuples, il faut agir avant tout sur leur moral, sur la volonté humaine. Quand les âmes s'affaissent et que les esprits s'allanguissent, toutes les ressources physiques demeurent inutiles. Nous venons d'esquisser rapidement les traits princi-

paux d'une société morte ; brahmines égoïstes ; nobles voluptueux ; rajahs énervés ; propriétaires intéressés ; paysans affamés.

Pour changer la face de l'Inde, il suffirait d'agir sur la volonté de ces classes. Mais le ressort moral qui releverait l'Hindoustan, ébranlerait le pouvoir des maîtres. Dans ce cercle vicieux, les populations s'agitent et meurent, tandis que la Compagnie vigilante s'enrichit et s'affermit. Nous avons parlé d'une troisième classe , celle des créoles ; elle tient aux deux races ; et si jamais elle s'entend avec les *raïots* misérables et désespérés, il naîtra certainement de cette alliance une force nouvelle, menaçante pour les maîtres.

---

§ IV.

Formation et développement de l'Empire Anglo-Hindoustanique.

Ainsi l'Hindoustan cède à l'énergie saxonne, et paraît garder sa nationalité brahmanique. La passivité de son repos et l'éternité de son indifférence bravent les efforts des missionnaires chrétiens. L'Angleterre exploite le territoire ; la vie nationale lui résiste. L'Angleterre domine la matière; l'âme lui échappe.

Telles sont du moins les surfaces et les apparences ; comme à l'ordinaire, elles sont trompeuses. Si l'observateur va plus loin que l'enveloppe, s'il se donne la peine de consulter les voyageurs sans croire à eux, les statisticiens

sans les diviniser, et les philosophes sans fermer les yeux, il reconnaîtra que la prétendue immobilité de l'Hindoustan actuel, sous la domination anglaise, est un voile et un mensonge. Rien n'est immobile. Non-seulement les mœurs des indigènes changent, mais celles des conquérants changent aussi. A cette double altération parallèle se rapportent les résultats nécessaires qui amèneront un jour, et qui annoncent déjà quelque chose d'inconnu et de mystérieux qui ne sera ni l'Angleterre ni l'Inde.

C'est la création qui doit nécessairement couronner cet accident étrange de l'histoire moderne, la récente collision du teutonisme venant heurter l'hindoustanisme. Les Anglais, c'est-à-dire la Germanie saxonne imprégnée de la hardiesse normande, s'abreuve aujourd'hui d'un nouveau lait dans le berceau même et dans les langes de l'ancienne Asie panthéiste. Les premiers phénomènes nés de ce mélange singulier éclosent à peine ; et il faut rendre justice aux Anglais, s'ils exploitent la situation, ils ne l'analysent guère. Déjà cependant les races se croisent ; les femmes donnent des enfants métis aux Saxons transplantés ; les victimes de Jaggernaut sont moins fréquentes ; les vieilles idoles, qui dégouttaient jadis de sang humain et de beurre fondu, se promènent encore avec pompe, mais sans écraser les hommes ; les brahmanes commencent à désespérer de leur foi antique ; ils rédigent et impriment des journaux ; les *begums* (1) épousent des aventuriers européens. Nos généraux, ennuyés de la fièvre lente qui dévore l'Europe affaissée sans repos, mécontente sans sujet, se laissent marier aux filles des rajahs ; on voit de jeunes acteurs hindous bégayer et parodier les tragédies de Shakspeare, en face des Anglais qui sourient. La vie saxonne a grand'peine à se gref-

(1) Princesses.

fer sur cette magnifique mort de l'Hindoustan séculaire ; comme toujours cependant, la vie renaît par la mort, et la mort par la vie.

Forcés à subir et à propager l'éternelle loi du renouvellement, les Anglais lui opposent en vain la dureté de leurs habitudes et la persistance de leurs esprits ; ils souffrent en dépit d'eux-mêmes les altérations que le climat, la situation, la chaleur, l'éloignement, la nécessité, imposent à ces natures de bois ou d'acier. On cite des exemples étranges de l'influence exercée par les mœurs de l'Hindoustan sur les Anglais. Les uns se font brahmanes, les autres brahmano-chrétiens. Il y en a qui mêlent les ablutions bouddhiques aux rites protestants, et qui récitent, baignés dans les eaux du Gange, l'oraison dominicale. Quelques-uns mariés à des femmes du pays, ou séduits par des filles *nautchs* (1), ont adopté complétement le bouddhisme, le brahmanisme, ou le mahométisme. En dehors de ces exceptions extrêmes, la masse des Anglais domiciliés dans l'Hindoustan subit un changement grave. Une société nouvelle se prépare ; de là une forme politique nouvelle, une puissance, une civilisation nouvelles.

N'est-ce pas une œuvre curieuse d'observer et de prévoir ces transformations du monde ; — joie austère pour l'intelligence qui gravit ces hauteurs et y respire ? Ici des peuples en chrysalide, là, des régions qui se dissolvent, plus loin des masses d'hommes qui ne sont pas même encore des larves de nations ; ailleurs des formations de sociétés vagues et qui s'ébauchent. A l'heure où j'écris (2), heure de curiosité et d'attente, on tracerait une précieuse carte géo-

(1) Danseuses.
(2) 1842.

graphique du monde moral, si l'on indiquait les degrés de maturité, de vieillesse, d'enfance, de conception ou de mort qui caractérisent les races et les sociétés diverses. Sans doute, bien des races qui semblent vivre sont mortes; mais dans les tombes mêmes de ces peuples qui ne vivent plus, ou peut distinguer différents degrés de dissolution. Le philosophe est tenté de répéter à ce propos les burlesques paroles du fossoyeur d'Hamlet : « Voyez-vous, dit le clown ? Les corps de cimetières sont tous morts, mais pas tous au même dégré ! Votre tanneur, par exemple, est bien plus dur à se consommer que les autres ; il résiste et persiste effroyablement, tout mort qu'il soit ; il lui faut dix années pour disparaître ; il ne nous faut, à nous autres, que deux ans (1) ».

Depuis bien longtemps la société hindoustanique est morte et consommée. La singulière mission de la race anglaise qui va s'enrichir, jaunir et mourir à Calcutta ou dans les *jungles*, est de déposer dans ce terreau antique, composé de couches nombreuses d'hommes et de mœurs entassés par les siècles, les germes de la nouvelle fécondité. Elle est barbare aux yeux des Hindous ; elle joue pour eux le rôle que jouaient pour nos pères les Hérules et les Alains ; elle n'accomplit pas sa mission rénovatrice par le glaive, le pillage et la violence, mais par l'énergie prévoyante de la politique occidentale et la rapacité légale du négoce. Si les lois générales de l'histoire sont identiques, les procédés spéciaux des époques diffèrent et contrastent.

Ici une civilisation épuisée, mais très-vieille, se régénère par l'infusion d'une civilisation plus jeune et plus forte, d'ailleurs déprédatrice, avide et sans scrupule. Encore un

(1) *Hamlet*, acte IV, s. I.

cadavre qui reçoit l'étincelle de vie, après avoir subi la dissolution de ses éléments.

Ce mouvement nouveau de l'Inde anglaise apparaît dans les *Scènes Orientales* du major Moor, dans le *Journal de l'évêque Héber*, et dans les *Scènes Hindoustaniques* de miss Emma Roberts. Ce militaire, cet ecclésiastique et cette jeune fille ont vu et observé l'Hindoustan d'une façon très-diverse. Tous trois sont de bonne foi : Réginald Héber est un écrivain distingué ; le major Moor, narrateur inhabile et impétueux, sait intéresser ; miss Roberts, analyste assez piquante, détaille bien ce qu'elle décrit. Ajoutons-y la gravité et l'importance des documents que renferme l'ouvrage du comte Bjærnstierna et l'essai de l'éloquent et spirituel Macaulay sur le revenu de l'Inde anglaise, ainsi que les diverses histoires de l'Inde qui ont paru à Londres et à Paris, les *biographies* de Clive et de Warren-Hastings, enfin les ouvrages périodiques consacrés aux matières orientales, et qui paraissent à Londres ou à Calcutta. Tous ces documents fournissent à la philosophie politique, à celle qui s'embarrasse peu du jour, beaucoup du lendemain, peu des querelles byzantines et des logomachies, beaucoup de la civilisation humaine, les données les plus intéressantes sur la destinée réservée à ce grand pays.

Miss Emma Roberts, femme d'esprit assurément, reproche aux Hindous de manquer de poésie, de sensibilité pour les arts et de goût pour la beauté. Elle se trompe. La poésie, c'est leur vie même ; ils la rédigent peu, mais ils la goûtent. Ils ne l'écrivent guère ; ils en vivent. L'Occident ou le Nord trouvent des paroles qui imitent la poésie et simulent l'enthousiasme. Nous avons le reflet ; ils ont le corps. Chez eux, la poésie a pénétré dans la der-

nière intimité et les plus profondes racines de l'existence. Ils la respirent, la boivent, la savourent; ils s'en nourrissent et ils en meurent. Leur superstition n'est qu'une poésie réalisée. Leur prédestination n'est que la transformation du monde en un poème épique immense. Dès qu'on se plonge sérieusement dans ces mœurs infinies, on est comme perdu et accablé de ces fidélités sans borne, de ces grandeurs sans terme, de cette puissance, de cette fécondité, qui signalent à la fois la vie physique et la vie morale; vertus sans limites, crimes sans fond, le luxe partout, l'ordre nulle part; la poésie roulant dans les veines même du peuple.

---

§ V.

Religion Panthéiste. — Développement gigantesque et adoration des forces de la nature.

Environnés de toutes les forces de la nature et témoins de l'expansion de ces forces, expansion qui tient du prodige, les indigènes de la Péninsule leur ont voué un culte. Cette admiration de la vie, cette idolâtrie de ce qui est, cette adoration ineffable n'ont rien qui doive étonner dans un pays où le spectacle de la vie est à lui seul une merveille qui confond. Nos proportions d'Europe font pitié, si vous les comparez à cette exubé-

rance, à cette perpétuité de la reproduction, à ce luxe éternel de l'existence.

L'indigène de l'Hindoustan ne croit pas aux esprits invisibles; il converse avec eux, les voit, les entend et les cherche; souvent les sentinelles cipayes, postées sur les remparts d'une forteresse mahratte, portent les armes au fantôme d'un officier mort qu'ils ont aimé et qui revient toutes les nuits; ce salut militaire leur fait plaisir et ne leur cause aucune terreur. Un des écrivains que j'ai nommés rapporte qu'un petit enfant de quatre ans, fils de parents chrétiens, étant mort dans la maison paternelle, avait été enseveli au pied de la colline dont cette habitation anglaise occupait la sommité. Les domestiques hindous, qui s'étaient fort attachés à ce petit enfant, imaginèrent que toutes les nuits l'âme du défunt venait leur demander un frugal repas, du pain et du beurre. Aussi, à minuit, régulièrement, et pendant des mois entiers, toute la maison désertait, cinquante domestiques s'en allaient en masse pour visiter le tombeau de l'enfant, et laissaient le maître de la maison exposé aux attaques noctunes des hyènes, des ours et des chakals, habitants des forêts voisines. Dans les ruines des temples, dans les fûts des colonnes, dans les caveaux des sépulcres, des milliers de prêtres, de fakirs, de mendiants et de gens heureux, se tiennent éternellement silencieux et tapis, persuadés que leur vie est la plus admirable du monde, et qu'il sont les compagnons des morts. La grandeur des aspects correspond à la singularité des conceptions; le gigantesque est partout, et l'extraordinaire disparaît. « Dans les rues de Lucknow, dit le capitaine Tod, vous voyez fréquemment quinze éléphants s'avancer de front, lutter de grâce, de majesté, de vitesse, soutenir avec énergie les droits de leur maître, et ne jamais souffrir que leur cama-

rade les dépasse. Qu'on imagine le spectacle offert par ce bataillon de quinze colosses marchant de front, en ligne serrée, couverts de leurs caparaçons pourpres bordés d'une frange d'or de trois pieds, et portant sur leurs vastes épaules des *trônes* d'argent (*haôdhas*). Le sentier vient-il à se rétrécir, personne ne veut reculer; les *mahouts* (conducteurs des éléphants) encouragent leurs bêtes de la voix et du geste; les quinze géants s'élancent à la fois, se pressent, et culbutent toitures, vérandas et devantures de boutiques. » La patrie originelle des *Mille et une Nuits* s'ouvre donc à vous; les détails de ces splendides légendes, les mœurs qu'elles décrivent, les meubles et les ustensiles dont se servent leurs acteurs, vous assaillent de toutes parts. « Vous reconnaissez dans les cours des maisons, dit le major Moor, ces cruches assez grandes pour contenir un homme, et qui jouent un rôle si important dans les fictions de l'Asie. » Tout correspond à cette échelle immense. On trouve dans les *Recherches Asiatiques* de 1671 une description curieuses des chasses dont le *nawaub* ou *nabab* du Bengale, Kossim-Ali-Khan, se donnait le plaisir. Vingt-mille hommes et un escadron de cavalerie légère le suivaient alors. On choisissait un espace de terrain comprenant plusieurs lieues, et situé entre le Gange et les collines qui servent de limites à la province. Les chasseurs, les uns à pied, les autres en palanquin ou montés sur des chevaux, des éléphants et des chameaux, armés d'épées, de lances, de sabres, de mousquetons, et accompagnés de chiens, de faucons et de *tchittahs*, formaient un cercle énorme, qui se rétrécissant par degrés forçait dans leurs domaines antiques tigres, hyènes, léopards, sangliers, daims et alligators. Les faucons prenaient l'essor, les lévriers s'élançaient; les daims tombaient sous la dent des chiens, les

sangliers sous l'épieu des piétons, les tigres, poursuivis par les éléphants, sous la balle de l'audacieux qui les affrontait. « Parmi les plus hardis, on reconnaissait, dit la relation, le nawaub lui-même, tantôt dans un palanquin découvert, porté par huit hommes, et entouré d'un arsenal tout entier, bouclier, épée, sabre, pistolets, fusils, arc et flèches, tantôt à cheval, ou, si les buissons l'empêchaient d'avancer, reprenant sa place et son trône sur l'éléphant favori. Le carnage était incroyable, et lorsque le cercle, à force de se rétrécir, ramenait les combattants au point central, ils se trouvaient arrêtés par la pyramide de cadavres tombés sous leurs coups, montagne de cinquante ou soixante pieds, toute formée d'animaux tués et sanglants.

L'utile frappe médiocrement ces esprits; c'est la grandeur qui les dompte et leur impose. Les Anglais, en se contentant des profits de la conquête sans en affecter la toute-puissance, se sont condamnés à combattre perpétuellement pour défendre et consolider leurs acquisitions. Dans un pays et sous un climat où tout est expansion et déploiement de force, ce qui n'est pas extérieur compte pour rien ; le son, le bruit, l'éclat, le rayon, la lumière, la flamme, sont les symboles et les symboles uniques auxquels se reconnaisse la puissance. Cette race ne peut ni estimer ce qui est humble, ni aimer ce qui se modère ; elle préfère un énorme canon qui tue ses artilleurs à un bon fusil qui tue l'ennemi. On conserve à Bedjapore une pièce d'artillerie de dimension extraordinaire, qui ne manque jamais, lorsqu'on l'emploie dans les occasions solennelles, de détruire une partie de la ville par le seul effet de la vibration; « cependant, dit sir John Malcom, on lui rend des honneurs divins ; son nom d'idole est *elboulk-i-etbeidan*, le monarque de la plaine.

Les guirlandes suspendues autour de sa gueule béante sont souvent renouvelées; on brûle de l'encens devant ce canon; les indigènes ne s'en approchent que les mains jointes et en faisant le salam; les parfums et l'huile lui sont prodigués. Enfin il est dieu, et toutes les castes, toutes les sectes vénèrent le pouvoir de destruction logé dans ses entrailles de bronze. C'est, il est vrai, un formidable personnage, qui pèse vingt tonneaux, et dont le métal, frappé seulement d'un bâton, rend un son à la fois clair et puissant, semblable à celui de la plus grosse cloche, et que l'oreille ne peut supporter qu'à une certaine distance. On prétend que le cuivre qui domine dans la composition de ce canon contient un faible alliage d'or, une portion d'argent plus considérable, et de l'étain en plus grande quantité. La poésie colossale des indigènes lui a inventé une sœur, *mademoiselle Kourk-o-Bourdglie* (foudre et éclair), autre pièce d'artillerie que personne n'a jamais vue. »

La lenteur de la conquête morale et du progrès civilisateur opéré par les Anglais, était dans la nature même des choses. Ils apportaient au sein de cette race lumineuse les idées les plus strictes, la religion la moins poétique, les coutumes les plus étriquées, les habitudes les moins grandioses. Dans les fêtes, les travaux, les institutions hindoues, le sentiment de la grandeur et de la splendeur règne au point de faire de la réalité un miracle et de la vie un prodige. Les branches des arbres qui ombragent les tombeaux sont chargées de *gourrouhs*, vases que les Hindous remplissent d'eau sacrée, afin que les esprits des morts puissent venir se désaltérer à leur aise. La vie et la mort se touchent ou plutôt se confondent dans ce pays singulier où un homme se laisse mourir de faim parce que son voisin a déclamé devant sa porte une

malédiction en vers, et où la plus grande difficulté des législateurs anglais consiste à empêcher tantôt les veuves de se brûler avec leurs maris, tantôt les pèlerins de se noyer dans les eaux confluentes du Gange et de la Djemna. Il semble qu'on ne puisse pas craindre la destruction là où l'existence est si féconde, si éclatante et si indomptable.

La tempête y est quelque chose de plus effrayant que nos tempêtes, le soleil n'y est pas ce globe d'un feu pâle et d'une flamme indulgente que nous pouvons braver ; le désert et la forêt ne ressemblent pas à nos forêts et à nos déserts. La terre et sa végétation n'ont de commun que leurs éléments constitutifs avec notre végétation et notre terre. La puissance vitale se fait jour de toutes parts, bruissant dans la nuit, rampant, volant, murmurant, s'agitant autour de vous, sortant des pores et des profondeurs du sol. Le nombre des animaux, leurs proportions, leur vitalité, leur omniprésence, vous poursuivent et vous accablent ; la nuit même est plus agitée que notre jour. « Si vous voyagez par bateau (boudjeroë) sur le Gange, dit miss Emma Roberts, et que la nuit vous surprenne, vous assistez à un formidable concert ; chakals qui s'approchent en grandes troupes du bord de l'eau et qui percent l'air de leurs hurlements aigus ; oiseaux de proie et oiseaux aquatiques poussant sans interruption de grands cris abruptes, qui retentissent avec l'éclat rauque d'un instrument de cuivre ; bruits continus, causés par la procession incessante des myriades de rats qui dévorent le navire ; bourdonnement des insectes qui se jouent sur votre tête. » Plus on s'approche des jungles ou déserts, plus cette communauté intime et de toutes les heures avec les forces vivantes et renaissantes de la nature animée apporte de fatigue au voyageur qui pénètre avec effroi dans l'atelier même de la vie, dans son réservoir qui déborde.

« Aux environs de Staouâ, dit un voyageur, vous essayerez vainement de vous débarrasser, fût-ce pour une seconde, de cette société incommode. Le loup et la hyène se promènent paisiblement sur votre balcon; au pied du mur, la panthère se dresse et le porc-épic se tapit; sur le toit, que les habitants nomment *tchopper*, toute une population d'écureuils, de rats et de serpents, fait sa demeure habituelle, et les poutres qui soutiennent ce tchopper servent à la fois de sanctuaire et de champ de bataille aux chats sauvages, aux grands lézards nommés *gho-saoumpe*, et aux *vis-copras*, qui se poursuivent et s'exterminent dans ces solitudes avec un vacarme épouvantable. Par une précaution fort délicate les bipèdes indigènes qui partagent ces retraites avec les quadrupèdes et les reptiles, ont soin d'étendre au-dessous des poutres et d'attacher aux quatre coins de la corniche un drap qu'ils tendent de leur mieux et qui sert de plancher à l'autre compagnie, reléguée au premier étage.

» On distingue aisément d'en bas la marche, la course, la lutte, les évolutions de tous ces animaux, les empreintes de leurs pas, jusqu'à leurs formes; et lorsque le drap s'use un peu, quelque énorme patte égarée, la queue verte d'un lézard qui se fait jour à travers l'ouverture, ou même le corps tout entier d'un *vis-copra*, vous apparaissent et tombent sur votre tête. Plus la nuit avance, plus le tumulte s'accroît, plus vos oreilles sont blessées, plus le repos est impossible. Les moineaux qui dormaient sous la protection extérieure du toit s'éveillent, battent des ailes et prennent leur vol avec des cris bruyants. L'armée des insectes, plus nombreuse et plus puissante que partout ailleurs, poursuit son concert nocturne avec une vigueur sans pareille. D'innombrables crapauds se chargent des basses; le second dessus est abandonné aux grillons, qui crient comme des

hautbois; à peine reconnaît-on le cornet à bouquins des moustiques, et le frémissement vague des rats à musc qui semblent jouer des arpèges de clarinette. Chacun de ces êtres prend plaisir au bruit qu'il cause et rivalise avec ses confrères. Les Hindous eux-mêmes ne prononcent pas une seule parole qu'ils ne la crient, et comme ils choisissent spirituellement le jour pour dormir, ils deviennent pendant la nuit aussi exagérés dans leurs clameurs que les bêtes du pays. Les routes sont alors couvertes de bandes qui chantent et causent aussi haut que possible, et pendant les époques de solennités religieuses les vociférations populaires sont soutenues par mille espèces d'instruments sauvages qui beuglent dans tous les tons, gongs d'airain, clochettes, sonnettes, tambours et trompettes de six pieds de long.

» Cette surabondance de vie, de bruit, de force, de puissance, de lumière, produit le jour des effets moins déplaisants. Dès le matin, vous voyez s'approcher de vous et voltiger sur votre moustiquaire des essaims de pigeons bruns à la poitrine violette et puce, et le pigeon vert, le geai bleu foncé, le pic à la crête noire, tout un luxe de fleurs vivantes, pourpres, jaunes et perlées, qui tourbillonnent au-dessus de vous. Ce perpétuel gémissement, si doux et si triste, est celui des colombes, que l'on ne cesse pas d'entendre pendant la durée entière du jour. D'immenses sauterelles ailées s'élancent, le corps chargé d'émeraudes dont aucun joaillier ne possède les rivales; des bourdons étincelants font rouler dans les airs leurs améthystes et leurs topazes; quelques autres semblent promener un charbon rouge et allumé, d'autres un fragment de velours nacarat. Des armées de faisans, des bataillons de perroquets fuient et se dispersent au loin, en poussant des

cris de terreur. L'antélope bondit et passe devant votre porte entr'ouverte, comme la balle que fait jaillir la détente d'un ressort; vous voyez le *nylghau* fendre l'air comme s'il avait des ailes, le héron gigantesque s'avancer à grands pas vers les rives du fleuve, le canard brahmanique suivre la même route en caquetant, et d'innombrables renards bleus, des civettes à la queue superbe et des troupes d'écureuils agiles occuper tous les replis du sol, des arbres, des édifices, des cavernes et des rivages. Les forêts vierges de l'Amérique n'offrent rien de semblable à cette puissance et à cette fécondité vitales. »

L'influence de ces causes physiques sur le caractère, les mœurs, les idées, sur la naissance et la systématisation des religions et des arts ne peut être douteuse. « Il y a des situations et des époques, dit miss Emma Roberts, où les *paunkahs*, vastes éventails toujours en mouvement, les *pourdhas* ou rideaux épais attachés devant les portes, les *tatties* ou tissus de jonc mouillé suspendus aux fenêtres, ne rendent pas l'atmosphère supportable. L'intérieur d'un gazomètre est moins ardent; dès que vous sortez, vous vous sentez épuisé, vos membres défaillent, et la morsure de ce vent terrible écorche votre peau qui s'enlève. Chaque meuble brûle la main. Le bois le plus dur craque et éclate avec la détonation d'un pistolet, et le linge que l'on tire d'une armoire paraît avoir été placé devant un grand brasier. Toutes les chambres ressemblent à des fours que l'on aurait trop chauffés. Vous voyez les oiseaux se traîner l'aile basse, le bec entr'ouvert, les chats persans embrasser de leur souple corps les cruches d'eau déposées dans les chambres de bains, ou s'étendant sur le gazon humide au pied des *tatties*, recevoir avec délices une part des libations nombreuses qui tombent sur ces nattes, et quelquefois, quand

il leur a pris envie de s'aventurer dehors, revenir l'œil hagard et tout effarouchés de l'accueil ardent qu'ils ont reçu. Le déluge qui succède ordinairement à cette effroyable ardeur, n'est ni moins redoutable, ni moins gigantesque dans ses formes et dans son approche. Il s'annonce d'abord par l'arrivée lente, progressive et solennelle d'une muraille noire qui se dresse à l'extrémité de l'horizon, et qui, toujours grandissant et s'élevant, finit par placer un rempart invincible entre le soleil et l'homme ; c'est le sable accumulé par le vent, et qui s'élève à une hauteur prodigieuse. A travers ce rempart on ne distingue pas l'éclair, mais on entend les rugissements prolongés du tonnerre, jusqu'au moment où les écluses du ciel étant lâchées inondent le pays. Bientôt on n'aperçoit plus qu'une nappe d'eau, et l'observateur, du toit de sa masure, peut voir, avant même que ces lacs subitement versés sur le sol aient pénétré les profondes crevasses de la terre béante et altérée, des taches vertes et des oasis brillantes apparaître tout-à-coup, tant est rapide cette végétation qui se développe à l'œil nu. Je me souviens que l'une de ces tempêtes, incroyables pour qui ne les a pas vues, emporta devant moi le toit d'un édifice; heureusement ce n'était que le toit de la cuisine. Chef et marmitons s'élancèrent, saisirent avec autant de sang-froid et de vigueur que d'adresse les quatre bambous qui volaient avec le toit, suivirent, emportant ainsi leur toit dérobé, la course impétueuse que lui imprimait l'ouragan, et finirent, quand la crise fut passée, par replacer tranquillement les piliers à leurs vieilles places, aux quatre coins des murailles que ces appuis avaient abandonnés. »

Le règne végétal ne fait pas éclater une moindre magnificence, et les plantes parasites elles-mêmes, gigantesques accessoires enlaçant tous les arbres comme autant de

boas constrictors, suspendent aux vieux troncs des festons si énormes que vous diriez des paniers de fleurs balancés au gré du vent. Sous ces ombrages épais voltigent les vautours, s'endorment les tigres et rôdent les chakals par bandes nombreuses. Ces agents de destruction ne permettent pas aux débris de s'accumuler; ils hâtent le renouvellement universel en absorbant et en dévorant tous les êtres que la mort a frappés. A peine le daim, le taureau ou le buffle sont-ils tombés sous la dent du tigre, plus de cinq cents vautours et autant de chakals et de loups s'attroupent autour de la proie, et attendent que le conquérant ait fait son repas.

On ne peut s'étonner que des races placées ainsi dans le désordre même de la fécondité exubérante aient essayé de diviniser le sentiment de l'ordre et de se donner une politique durable en établissant la sévérité des castes. Quant aux arts, chez un tel peuple, ils ne pouvaient être que l'imitation des grandeurs et des forces démesurées qui l'environnent et le bercent. La philosophie ne pouvait se montrer que comme le reflet de ces forces adorées. Dans une succession si rapide de causes et d'effets, de naissances qui creusent le tombeau et de tombes qui renferment la vie, cette vie comme cette mort devait paraître illusion; de là le système de la *Maya*, de l'illusion universelle, le plus grand scepticisme, le plus grand mysticisme et le plus effrayant panthéisme que l'homme ait jamais rêvé.

« Il n'existe rien de réel (dit le *Bhagavat*, traduit par William Jones), que la première cause, Dieu. Le reste ne fait que paraître et disparaître dans l'esprit, et n'est qu'illusion ! »—« Moi seul, s'écrie dans le même poème le Dieu suprême (Krichna), je suis la création et la dissolution.

Toutes choses sont en moi et je suis en toutes choses. Je suis humidité dans l'eau, lumière dans les astres, prière dans les Védas, son dans l'atmosphère, humanité dans l'homme, odeur dans les fleurs, gloire dans la source de la lumière. En toutes choses je suis la vie, éternel germe de la nature toujours renaissante. » — La métaphysique modeste, timide et analytique du protestantisme anglican avait peu de prise sur des imaginations nourries de théories semblables. Les brahmanes répondaient aux missionnaires qui les accusaient d'idolâtrie, que leurs idoles n'étaient que des symboles, et que ces têtes monstrueuses, ces anomalies d'une sculpture contre nature n'indiquaient point un culte infernal, mais une allégorie métaphysique. Ce que nous connaissons de la poésie hindoustanique correspond avec cette puissance que rien ne règle et cette grandeur que rien ne limite.

Les fêtes de ce peuple, ses jeux et ses cérémonies portent le même caractère. « Il faut, dit le missionnaire Dubois, voir à Bénarès, dans cette Rome du brahmanisme, l'*illumination* ou *dourwallie* en l'honneur de Latchmi, déesse de la fortune : on saura comment les Hindous comprennent la splendeur des fêtes publiques. Sur tous les toits des édifices, maisons, palais, cabanes, de petites lampes de terre (*chirangs*) sont placées aussi près l'une de l'autre que possible ; tours et tourelles, frontons et toitures, mosquées et pagodes, tout semble construit avec des étoiles ; c'est une cité du dieu de la flamme, cité dont les contours lumineux reflètent dans les eaux du fleuve une splendeur de fées qui ne peut être décrite. » Toutes les vergues des vaisseaux et des bateaux portent de ces lampes ; et les longs sillons de feu qui suivent le cours des rues, qui marquent le mouvement des édifices, qui reproduisent les caprices

et les variétés pittoresques de l'architecture, ces coruscations blanchâtres tremblant sur l'azur noir du ciel, ces ondulations argentées qui peignent de nouveau dans l'onde la cité lumineuse, cette grandeur chaste, cette poésie en action qui fait étinceler toute une vieille ville sainte, font honte aux illuminations mesquines des fêtes européennes. »

---

§ VI.

Situation respective des Anglo-Hindous et des indigènes. — Journaux hindous.

Voilà quel pays et quelle race la compagnie des Indes est venue régir. Musulmans, Persans et Grecs, tour-à-tour possesseurs de l'Hindoustan avaient flatté et encouragé ses idées de magnificence. Les Anglais, maîtres nouveaux de ce vieux monde, ne ressemblaient en rien à leurs sujets et à leurs prédécesseurs; cupidité, habileté, économie, persévérance, énergie, activité calculée, sagacité européenne recueillaient l'héritage asiatique. C'était un spectacle curieux de voir ces combinaisons mercantiles venir à bout d'un Empire séculaire, vaincre et fouler aux pieds des qualités poétiques et éclatantes. Ces négociants qui exploitaient l'Inde ne constituaient pas l'élite de la nation britannique. Ce n'étaient ni des passions généreuses, ni de nobles résistances qui fuyaient la patrie et cherchaient la liberté; point de puritains comme en Amérique, point d'ardeur aventureuse comme celle de Walter Raleigh;

l'argent, voilà tout ce que demandaient les Anglo-Hindous. Il sont restés à peu près les mêmes. Encore aujourd'hui, ils ne font aucun effort pour attirer à eux les esprits des indigènes et créer une civilisation. L'amalgame qui commence à jeter un peu de brahmanisme dans leur vie européenne et teutonne n'est pas leur ouvrage, bien qu'ils en subissent la loi. Grossiers, indolents, apathiques, indifférents à tout, comme leurs pères, étrangers au perfectionnement social et à la crainte de l'opinion publique, ils ont cependant leurs Bentinck, leurs Elphinstone, leur major Tod, comme ils avaient naguère et autrefois leur Mackintosh, leur William Jones et leur Clive. Un petit nombre d'intelligences rachette tout un peuple ; les masses ont bien moins d'importance qu'on ne le croit. Elles ne mènent jamais, elles sont menées ; et quelles que soient la mauvaise conduite et la brutalité des colons, l'Empire anglo-hindou, soutenu par la sagacité de quelques hommes, subsiste et sera fécond.

On ne peut pas dire que la haine des indigènes pour les Anglais se soit éteinte. Un des caractères singuliers de la race anglaise, c'est qu'elle a souvent le désir d'être désagréable hors de chez elle, comme si elle assurait ainsi son indépendance et sa dignité. Ses enfants sont passés maîtres dans l'art de déplaire, et personne n'inspire plus de répugnance aux peuples mêmes qu'ils ont subjugués. Au lieu de vaincre par la courtoisie le dégoût qu'inspirent aux Hindous, race polie, douce, gracieuse, à la fois épique et élégiaque, les coutumes anglaises, proscrites par leur religion comme abominables et abjectes, ils ont pris à tâche de se rendre personnellement odieux à ce peuple raffiné. La politesse exquise des Asiatiques de ces contrées peut seule empêcher un Hindou de faire éclater son mépris,

quand il voit les Européens négliger certains soins de propreté, toucher aux viandes défendues, abandonner à leurs amis le bras de leurs femmes ou de leurs filles pendant de longues promenades, danser au milieu de la canicule, chanter ou crier à table, et commettre mille abominations qu'un indigène ne se permettrait pas.

Il faut lire les publications manuscrites rédigées en langue persanne et qui se répandent dans les classes supérieures de la société hindoustanique, pour savoir ce qu'elles pensent de leurs maîtres. Dans ces journaux scandaleux (*Oukhbars*), on écrit en toutes lettres les noms anglais de ceux auxquels on attribue des vices, des ridicules et des anecdotes souvent très-comiques. Un de ces oukhbars, qui a paru à Delhi en 1838, parlait ainsi de la nomination d'un nouveau gouverneur : « Le sultan d'Angleterre et ses visirs, ayant été informés que le gouverneur-général est un imbécille qui dort toujours et ne fait pas les affaires de l'État, ont nommé à sa place un autre seigneur qui ne tardera pas à venir et qui sauvera le Bengale. » On trouve, dans un autre oukhbar, le tableau assez piquant d'une audience donnée aux indigènes par quelque magistrat anglais mal élevé : « Le gouverneur-général a montré peu de sagesse en choisissant M*** pour magistrat suprême dans le canton de ***; cet homme est gras, mais il est bête et d'un caractère très-irascible ; il ne sait rien faire par lui-même, et il ne veut laisser personne agir à sa place. Hier, comme plusieurs nobles Hindous lui faisaient demander audience, il s'est montré à demi-nu et leur a dit : — « Eh bien ! que voulez-vous ? — Nous désirons seulement vous présenter nos hommages. » — Alors ce brutal s'est contenté de grogner le mot anglais *djoh* (*go* !) (allez-vous-en !) »

Voici comment le rédacteur d'un oukhbar décrit un dîner anglais : « Les gentilshommes *de dignité* donnaient hier au soir une grande fête à laquelle étaient invités tous les officiers civils et militaires. Il y avait un petit cochon sur la table, dans lequel M*** osa plonger son couteau ; il en dépeça les membres qu'il envoya aux convivives ; même les femmes ne se firent pas faute d'en manger. Après s'être remplis de cette viande malpropre et de beaucoup d'autres, ils se sont mis à faire un grand bruit et à parler tous ensemble, sans doute parce qu'ils étaient ivres. Tous se tenaient debout en répétant à la fois : *Hip ! hip ! hip* (1) ! Ensuite ils se remettaient à avaler une quantité considérable de vin, jusqu'à ce que, se trouvant gonflés comme des éponges, ils se précipitassent hors de la salle, tirant et poussant les femmes des autres, qu'ils finirent par faire sauter indécemment dans une chambre voisine, selon leur coutume. On a remarqué que l'imbécille capitaine *** restait à table, occupé à absorber du vin rouge avec deux ou trois vieillards, pendant que sa femme donnait le bras au jeune capitaine ***. Les palanquins et les porteurs suivaient par derrière ces deux personnes impudentes. »

Tels sont les jugements que les journalistes hindous portent sur les Anglais, et les conquérants ne font rien pour combler l'abîme creusé par cette différence des coutumes. Les femmes anglaises affectent une répugnance ridicule pour le costume des femmes du pays, costume si convenable, si élégant et si majestueux. Elles préfèrent les falbalas fanés de 1815 et les petits chapeaux de 1812, — revendus par les

(1) Coutume anglaise très-répandue dans les clubs et dans les colléges.

marchands de passage qui traversent les solitudes des jungles, — aux plis flottants, aux bijoux d'orfévrerie merveilleusement travaillés, aux nattes élégantes, à la mousseline moëlleuse dont les draperies enveloppent les femmes des Musulmans et des Hindous. Ce sont surtout les filles des mariages mixtes qui recherchent cette ridicule parodie de nos modes : on voit des Portugaises mariées à des Hindous se promener en pantoufles de satin rouge brodé, avec des robes de crêpe violet, avec une écharpe jaune venue de Paris, coiffées en cheveux, et un voile blanc sur la tête. Tandis que les produits de l'Orient, si ardemment désirés par nos femmes, ont en Europe une valeur exagérée, les Anglaises de l'Inde acceptent avec empressement les débris et le rebut des manufactures européennes. De peur d'être confondues avec les femmes hindoues, elles vont au bal vêtues de costumes fanés qui les distinguent des objets de leur dédain. « Elles se procureraient sans peine à Bénarès et à Calcutta de la mousseline brodée d'or et d'argent, de la dentelle d'or et d'argent, des gazes superbes, des garnitures du plus beau modèle, des ceintures, des boucles d'oreilles de l'or le plus pur et travaillées avec une finesse exquise; elles aiment mieux les joyaux éphémères et déjà passés de mode que l'ouvrier européen fabrique ou plutôt simule au moyen de la feuille de métal la plus mince. Elles négligent même ces colliers si finement sculptés que l'on dirait autant de pierres précieuses; ce sont des gouttes d'or suspendues à une chaîne d'or excessivement fine. Je n'ai rien vu de plus délicat et de plus beau (1). »

Ce dédain anglais aliène les indigènes , doués d'une nature délicate et sensible, capables de gratitude, et dont un peu d'affabilité accomplirait la conquête morale. Leur re-

(1) Miss E. Roberts.

connaissance égale leur susceptibilité. On les a vus se rendre en foule chez un magistrat disgracié, dont ils n'avaient plus rien à attendre. Aujourd'hui encore ils récitent et chantent des hymnes en l'honneur de ce Hastings qui leur a fait du bien il y a soixante ans, et que les journaux européens, trompés par les déclamations de Burke, représentent comme un monstre.

L'impuissance d'oublier se trouve au fond du caractère hindoustanique. Le nom d'Alexandre-le-Grand (le grand Secunder) est encore vivant dans ce pays singulier. Vingt villages portent son nom, et toutes les castes le prononcent avec respect. Vous rencontrez près d'Agra une tombe sur laquelle brûle toujours une lampe que les Hindous ne cessent pas d'alimenter. C'est celle d'un officier anglais, dont la vie fut consacrée à des actes de bienfaisance. Quand les cipayes passent devant le tombeau, ils ne manquent pas de lui porter les armes. « Dans le voisinage de Dajhmal, dit miss Emma Roberts, s'élève un cénotaphe consacré à la mémoire d'Auguste Cleveland, ancien juge du district de Boglipore. Deux fakirs sont employés à alimenter une lampe qui brûle perpétuellement en mémoire de ses vertus et de sa bienfaisance. Tous les ans, au jour anniversaire de sa mort, le peuple des environs se réunit auprès du tombeau, et une fête solennelle témoigne de la vivacité d'une reconnaissance qui touche à l'idolâtrie. Cet excellent homme est mort très-jeune, à vingt-neuf ans. Il est impossible de faire plus de bien dans une carrière plus restreinte. Depuis l'époque de sa nomination à Boglipore, il protégea contre les exactions britanniques et contre l'iniquité des autres castes les pauvres habitants des montagnes voisines. La civilisation et le bien-être de toutes ces peuplades furent dus à ses efforts. Il gagna leur confiance,

construisit pour eux des bazars où ils apportèrent leurs marchandises, protégea leur commerce, et leur imposa des règlements qu'ils suivirent avec exactitude, et dont le résultat fut de les enrichir en les civilisant. On ne prononce dans cette contrée le nom de Cleveland que comme celui d'un saint. »

---

§ VII.

Vertus particulières des Hindous. — Le Dhournâ.

Assurément les Anglais auraient pu tirer parti de cette fidélité au souvenir, de cette mémoire du cœur, alliée à une religion du serment, à une fidélité dans les engagements, qui d'ailleurs n'empêchent aucun Hindou de mentir s'il y va de son intérêt, et qu'il n'ait point engagé sa promesse antérieurement. Un boucher que l'empereur Hyder-Ali soupçonnait de favoriser les communications de deux de ses prisonniers anglais avec l'armée ennemie, se laissa attacher à la gueule d'un canon, et vit la mèche embrasée s'approcher de la lumière sans sourciller et sans faire aucun aveu qui compromît ses amis. Tous les jours, il leur jetait par le soupirail du caveau dans lequel ils étaient renfermés, une tête d'agneau fraîchement coupée, et dont les dents serrées contenaient un nouveau billet. Remis en liberté, il continua ce mode singulier de communication, qui ne fut connu, dit le colonel Tod, qu'après sa mort et par l'aveu des Anglais eux-mêmes. Cette obstination des attachements et aussi des vices, se révèle dans d'au-

tres faits que le missionnaire Dubois, Morier et Malcolm ont rapportés. Un *soubhadhar*, ou officier de cavalerie indigène, mis injustement à la réforme, porta sa plainte au gouvernement local, qui ne voulut pas y faire droit. Sans se décourager, il s'embarqua pour l'Angleterre à bord d'un vaisseau qui allait mettre à la voile, se présenta devant la cour des directeurs à Londres, et plaida lui-même sa cause, aidé par un interprète. On trouva qu'il avait raison, et, après l'avoir écouté patiemment, on lui donna une lettre expresse pour ses chefs, auxquels on le recommanda spécialement. Le conseil de Calcutta, blessé de cette intervention de la cour des directeurs, refusa d'exécuter leurs ordres, et le soubhadhar, se rembarquant aussitôt, alla communiquer aux directeurs ce nouveau déni de justice. Irrités, ils ordonnèrent à leurs délégués de Calcutta de prendre vigoureusement en main la cause du pauvre soubhadhar, et ce dernier retourna dans son pays. Le gouvernement local, qui d'une part sentait la nécessité de pactiser, et qui de l'autre ne voulait pas avoir l'air de céder aux directeurs, offrit au soubhadhar, comme moyen d'arrangement, une pension annuelle. La délicatesse de l'officier hindou rejeta cet accommodement, qui ne lui semblait pas laver d'une manière assez complète la tache faite à son honneur. Il donna sa démission et passa au service du roi d'Aoûde. Pendant ses deux voyages en Angleterre, il avait fait à pied le trajet de Londres à Durham, et de Londres à l'extrémité du duché de Cornouailles, pour rendre visite à Durham, à un vieil officier anglais, son ancien ami, et, dans le Cornouailles, aux enfants d'un de ses camarades. Ce pauvre Hindou avait fort peu d'argent, ne savait pas l'anglais, et ne connaissait personne en Angleterre, si ce n'est le capitaine dont j'ai parlé. « Le roi d'Aoûde, qu'il sert au-

jourd'hui, dit miss Roberts, le traite avec une grande distinction. »

Ardents comme des poètes et sensibles comme des enfants à la justice et à l'injustice, les Hindous poursuivraient jusqu'au fond de la terre le redressement d'une iniquité. Le rang, le crédit, la fortune de leurs oppresseurs ne les effraient jamais. On a vu des domestiques maltraités par leurs maîtres qui habitaient des jungles situées à une distance énorme de Calcutta, se rendre à pied dans cette ville pour obtenir justice. Trois cents lieues ne les épouvantent pas, et aucune difficulté ne leur fait obstacle. Succombent-ils dans leurs efforts, ils en appellent à Dieu, maudissent celui qui leur a fait tort ou injure, et se laissent mourir de faim, pour attirer la vengeance sur la tête de l'offenseur. Ce suicide de malédiction, sur lequel Robert Southey a fondé la fable de son plus singulier poème, s'opère selon des règles fixes, dans une certaine attitude et accompagné de certaines prières. C'est ce qu'on appelle faire le *dhournâ*. Un Hindou contre lequel on a fait le dhournâ, et qui le sait, n'a plus de repos; maudit, il ferme ses portes, n'ose pas voir le soleil, ne mange et ne dort pas.

« Les diamants que l'on pêche dans les eaux du Gange, près du confluent de ce fleuve et de la Djemna, sont mêlés au sable que l'on extrait du lit de la rivière, et que l'on vanne pour en séparer les pierres précieuses qui s'y trouvent confondues. Ceux qui exploitent cette industrie ont quelquefois de très-belles chances. Un officier anglais, n'ayant passé que huit ou neuf jours dans cette localité, et ayant loué la pêche des diamants pour cet espace de temps, en rapportait dans ses quartiers, qu'il allait regagner, une quarantaine de pierres magnifiques, lorsque, traversant une

forêt, il aperçut sous un arbre un Hindou, la tête couverte de cendres, accroupi et presque nu. C'était un homme qui faisait le *dhournâ*. L'officier, en s'approchant, reconnut un de ses anciens domestiques, homme intelligent et honnête, et lui demanda ce qu'il faisait là. — « Je fais le *dhournâ*, répondit-il. Malédiction sur la tête de celui qui m'y force. J'étais employé par le rajah de mon district à recueillir des diamants, et la loi m'accordait une somme assez considérable pour avoir découvert un diamant d'une valeur et d'un poids très-importants. C'eût été ma fortune ; le rajah me l'a refusée. — Venez avec moi, j'essaierai de vous faire rendre justice, mais je ne puis vous promettre que j'y réussirai. »

« Le pauvre garçon, ranimé par l'espérance, et plaçant d'ailleurs une confiance implicite dans les sollicitations du *bellaty-sahib*, accompagna l'officier anglais, qui finit par obtenir à grand'peine de l'avarice du rajah la somme de cinq mille roupies (1), somme inférieure à celle que la loi concédait au *tchouprassie*, mais qui était pour lui un trésor inappréciable et inespéré. Le pauvre homme (dit la narratrice) se montra reconnaissant comme la plupart des gens de sa nation. Le lendemain matin, avant le point du jour, il se tenait debout devant la tente de l'officier, vêtu de sa plus belle robe de mousseline, contre laquelle il avait échangé ses haillons. Quand l'officier parut, il se prosterna plusieurs fois et l'arrêta pour lui faire un long discours oriental dans lequel il lui disait qu'il était son père et sa mère, le délégué du Tout-Puissant, et qu'il lui demandait la permission de le servir jusqu'à sa mort (2). »

Persuadés que tout est écrit là-haut, et qu'il est inutile

(1) La roupie d'argent vaut un peu plus d'un schelling.

(2) Miss E. Roberts.

de lutter contre le destin, les Hindous opposent au malheur une impassibilité complète ; du sein de cette torpeur apparente, vous voyez jaillir les éclairs et les foudres d'un enthousiasme extraordinaire. Le même récit, la même anecdote, contiennent quelquefois l'excès du crime et celui de la générosité. Le major Moor en donne un exemple singulier :

« On sait, dit-il, que les *thugs* hindous forment une espèce d'honorable congrégation, dont l'unique métier est d'étrangler les voyageurs sur les grandes routes, suivant certaines lois et avec certaines cérémonies dont ils ne se départent jamais. Ils forment des bandes ou plutôt des armées contre lesquelles la loi a été obligée de sévir. Un fakir ou moine musulman que je connaissais, dit le major, se dirigeait du côté de Lucknow, en compagnie d'un soldat *rohilla*. Un mendiant à peine couvert des haillons les plus ignobles, demanda l'aumône au fakir, et, s'approchant d'un pas chancelant et avec une physionomie languissante, il sollicita d'une voix que l'on avait peine à entendre, la permission de faire route avec les voyageurs. Malgré le rohilla, que cette proposition indignait, le fakir, fidèle à sa profession de piété, de charité et d'indulgence, donna du riz cuit à cet homme, qui disait mourir de faim, et lui accorda ce qu'il demandait. Le soir même, comme on approchait d'un village, le fakir dit adieu à ses compagnons de route, et leur annonça qu'il choisirait, pour passer la nuit sous son ombre, un arbre qu'il désigna. — « Vous pouvez, ajouta-t-il, continuer votre chemin. Seulement, dit-il au mendiant, allez me chercher dans ce village un charbon ardent pour que j'allume ma pipe. » — Puis étendant son petit tapis au pied de l'arbre, il y déposa le *narjal*, ou les ustensiles du fumeur, et attendit le mendiant. Ce dernier

était resté en arrière et n'accompagnait pas le rohilla, qui atteignait les dernières maisons du village, lorsqu'il entendit un grand cri partant du côté où il avait laissé le fakir. Il se retourna et courut à l'arbre ; il vit le fakir par terre, luttant avec le mendiant, sur le cou duquel il avait appuyé son genou. Sur le sol, à côté d'eux, se trouvaient un couteau et un nœud coulant. Le mendiant, au lieu de se rendre au village pour exécuter la commission de son bienfaiteur, s'était caché derrière l'arbre, et saisissant le moment où ce dernier paraissait absorbé par ses apprêts de fumeur, il lui avait jeté sur la tête, pour l'étrangler, un lacet armé d'un nœud coulant. C'était un thug. Heureusement, dans ce moment même, le fakir portait machinalement ses mains à son cou, et ses doigts saisirent le lacet qui allait l'étrangler; plus heureusement encore, il avait un couteau à sa ceinture , et il s'en servit pour couper le lacet. Ensuite, se jetant sur l'assassin, il ne tarda pas à le terrasser. Le soldat rohilla , auquel il racontait l'affaire, en tenant le thug d'une main ferme, voulait le tuer sur place, ou tout au moins le conduire chez le juge du village voisin. Ce fut le fakir qui intercéda en faveur de son assassin, disant qu'il était en prières au moment où on avait voulu l'étrangler, que la main de Dieu était évidente, et qu'il ne fallait tuer personne. — «Mais, ajouta-t-il, je veux au moins reconnaître mon homme, et aiguisant son couteau sur une pierre du chemin, il abattit le bout du nez du mendiant; puis, ramassant soigneusement ses effets, il en fit un paquet, et poursuivit sa route avec beaucoup de tranquillité et de sang-froid. »

---

§ VIII.

Mœurs des Jung-Wallahs. — Fusion des races. — Avenir de l'Inde. — Les Eurésiennes.

Je viens d'étudier, dans son développement complet et naïf, l'élément hindoustanique sur lequel l'élément anglais, si bizarrement disparate est venu exercer son action. J'ai dit que la conduite des résidents britanniques n'avait pas été de nature à provoquer chez leurs nouveaux sujets l'expansion des qualités grandioses. La rudesse orgueilleuse, le défaut d'urbanité, une âpre vénalité, caractérisent souvent les conquérants; les mérites que les Hindous admirent chez les femmes anglaises sont précisément ceux que les mœurs de l'Hindoustan et de la Grèce attribuent aux courtisanes; c'est la danse, le chant, la poésie. Les maris et les pères de ces femmes sont à leurs yeux des pirates heureux et rapaces, non des hommes civilisés. Il faut suivre en effet ces fils des Saxons dans leur vie domestique, surtout quand ils occupent un poste éloigné des grandes villes, pour se faire une idée de l'indépendance sauvage de leurs manières et du laisser-aller de leurs habitudes. « Les pieds toujours sur la table et non sous la table, dit le major Moor, en chemise depuis le matin jusqu'au soir, buvant et mangeant à perpétuité, ils n'interrompent que par la consommation d'une quantité épouvantable de cigares et par le bonheur de dormir cette vie de gourmandise ignoble. A peine se réunissent-ils une fois par hasard, tant les lois qu'on s'impose lorsqu'on se trouve ensemble leur paraissent de lourdes entraves. » — « On voit dans la promenade publique de Calcutta, dit

l'*Oriental Herald*, la plupart des vieux *nawaubs* ou Anglais enrichis faire passer leurs jambes par la portière de leurs voitures, sans compter pour rien la décence publique, adressant ainsi une maladroite bravade aux préjugés des castes indigènes, amoureuses de la dignité extérieure et de la gravité réservée. » D'ailleurs rien n'émeut ces Anglo-Hindous, qui ont fait du lucre la passion de leurs journées et de leurs nuits. Ils ne veulent plus entendre parler de la patrie, et plongent toutes leurs facultés assoupies dans une indifférence que la gastronomie et le sommeil interrompent à peine.

L'Anglais qui habite l'Inde depuis longtemps, et dont la peau s'est durcie en vieillissant sous le soleil qui l'a brûlée, est devenu insensible à tout; ce n'est plus un homme, c'est une pierre brute enchâssée dans l'or. Le jeune Anglais qui arrive de Londres, d'Oxford ou d'Édimbourg, et qui ne comprend rien aux usages de ce monde nouveau pour lui, s'amuse à déranger l'étiquette et à blesser toutes les susceptibilités hindoues; s'il se met en route, porté en palanquin par ses koulis, il les fatigue de ses exigences et se met à les battre, pour démontrer la supériorité saxonne. Ils se vengent en le déposant par terre au milieu de quelque forêt, et il reste là, exposé dans sa boîte à la terrible ardeur du soleil. C'est surtout dans les stations reculées, dans ce que l'on appelle les *jungles*, que l'Anglais perd toute civilisation et tourne au sauvage. « Si l'on pénètre jusqu'aux asiles de ces *jung-wallahs* (hommes des jungles), on les trouve vêtus des accoutrements les plus étranges, dit le major Moor, les uns suivant les modes de 1773, les autres se composant un costume musulman, français et hindou, quelques-uns la tête rase comme des Chinois, d'autres montés sur des chameaux et allant à la

chasse dans le plus bizarre équipage. Ces exilés, qui passent leur vie aux pieds de l'Hymalaya et du côté de Nossirabad, viennent-ils rendre visite à leurs anciens amis de Calcutta et de Madras, c'est chose divertissante de voir chez le gouverneur, se trémousser dans la même contredanse, les robes de 1802, dont le corsage remontait jusque sous les épaules, les paniers de 1780, légués à quelque Anglaise par sa grand' mère, et les robes à taille de guêpe de 1816. Les hommes, coiffés et vêtus de paille de riz, de mousseline, de soie, de velours, le tout taillé, coupé, brodé, déchiqueté avec une recherche capricieuse par des artisans chinois, musulmans ou hindous, contribuent pour leur part à ce carnaval singulier. Les plus barbares de ces barbares ne sortent jamais de leurs tanières; ils cultivent l'indigo dans les solitudes inexplorées des jungles et des forêts, réalisent une fortune dont ils ne savent que faire, se livrent à toutes les jouissances physiques dont ils peuvent s'aviser, et meurent inconnus dans leur solitude et leurs trésors. » — « Il faut que le hasard, dit Réginald Héber, la maladie de quelque Européen qui traverse le village le plus voisin, ou le passage d'un corps d'armée les découvre au sein de cette retraite inaccessible. J'en ai connu un, fort respectable d'ailleurs, qui menait cette vie d'ermite entouré d'une bibliothèque de six mille volumes, et tellement perdu dans les jungles, que personne ne savait qu'il existât. » — Plusieurs indigotiers se distinguent par des qualités morales; d'autres se livrent à leurs passions avec une férocité que la solitude aggrave et que l'impunité encourage. Il y a des vengeances atroces, des enlèvements scandaleux et des assassinats d'une audace effrénée, dont ces régions lointaines sont le théâtre, dont les Anglais sont les acteurs et que la loi ne peut atteindre. Les plus dépravés de ces

hommes bleus, *lialwallahs*, comme on les nomme dans le pays, entourés de serviteurs intimes et dévoués, échappent aux contraintes et aux menaces de la société et de la loi; presque toujours ivres de liqueurs fortes, se regardant comme maîtres du désert qui les entoure et des bêtes de somme à figure humaine qui exécutent leurs ordres, ils jouent le même rôle que les plus féroces despotes asiatiques. L'homme par une pente naturelle, revient aisément de la civilisation à la barbarie et les législateurs n'ont pas d'autre devoir que de maintenir dans sa plus austère vigueur le lien social, garantie du progrès et de la moralité.

Ce retour à la barbarie, dont l'excès et la violence sont décrits par miss Roberts, le major Tod et Jacquemont, s'étend jusqu'à la société marchande qui fait son séjour dans les grandes villes, et qui donne le ton aux mœurs anglo-hindoustaniques. Il suffit de lire le chapitre de miss Emma Roberts intitulé *les Griffons*, pour se faire une idée de cette sauvagerie bourgeoise, à la fois grossière et prétentieuse, exigeant le respect et ne se soumettant pas à la décence, affectant l'étiquette et incapable de se plier à la politesse, ne pouvant atteindre ni la décence extérieure des formes, ni moins encore cette élégante et facile bienveillance qui est la politesse suprême et la marque distinctive d'une complète civilisation. Tout nouvel arrivant est soumis, pendant une année au moins, à la mystification douloureuse que les ouvriers de certains états et les élèves de certains colléges font subir à leurs apprentis et à leurs nouveaux condisciples; on les entretient dans l'ignorance des usages les plus insolites, et le malaise que cette ignorance fait éprouver aux nouveaux venus est un sujet de railleries interminables. On se plaît à multiplier les erreurs,

souvent dangereuses pour la santé, dans lesquelles tombent les arrivants, et qui amusent cette société de gens mal élevés. L'évêque Héber, les femmes les plus délicates ou les mieux nées, n'ont pas été exempts de cette initiation pénible, qui, dans le pays, se nomme le *griffonnage* ; c'est peut-être une altération du mot *greffe*, *greffer*, et une application de ce terme d'horticulture à la greffe des mœurs asiatiques sur les habitudes septentrionales.

Les Anglais n'ont donc moralement rien conquis; ils se sont déformés, et voilà tout. Les Hindous ne peuvent imaginer que des hommes si mal vêtus, si peu polis, si étrangers à la décence et au bon goût, ne soient pas des barbares, et rien n'égalait l'étonnement des deux indigènes qui visitèrent Londres en 1838, et qui avouèrent à leur corps défendant que la Grande-Bretagne ne manquait ni de richesse ni d'industrie.

Ainsi, pendant que les missionnaires chrétiens de toutes les communions traduisent la Bible en hindoustani et répandent leurs pamphlets religieux, le caractère du peuple envahisseur, se révélant aux indigènes sous ses couleurs les plus dures, s'oppose à toute confiance, à toute estime, à toute assimilation réelle. Nos Français, quelque latitude qu'ils aillent habiter, font aimer la facile et simple aménité de leur commerce; et faute de persévérance et de stabilité, ils ne réussissent à conserver aucune puissance et à consolider aucune force politique. Les Anglais, dont les coutumes individuelles et l'égoïsme étroit inspirent la haine ou le mépris aux populations, trouvent dans les habitudes vigoureuses d'une politique infatigable, dans les traditions d'une aristocratie qui sait gouverner, les conditions et les éléments d'une domination que rien ne peut encore dé-

truire ou affaiblir. Ils se fient à la permanence; ils croient à la durée, et le temps, ce grand maître, accomplit son œuvre. Les femmes, lien universel et premier symbole de civilisasion, réalisent ce que n'ont pu achever missionnaires, guerriers, administrateurs, statisticiens, stratégistes, législateurs.

Les hommes graves ne devineraient pas quel est le lieu où se révèle et se trouve contenu l'avenir réel de l'Hindoustan. C'est tout bonnement, dit miss Roberts avec raison, le théâtre des marionnettes (*kat poutlie nautch*), théâtre des danseurs de bois. Là, enfants indigènes et anglais sont confondus de la manière la plus pittoresque et la plus significative. En face de ces petits personnages sculptés qui obéissent aux impulsions d'une main adroite, les petits Hindous, le front noir, l'œil noir, les bras ornés de cercles et d'anneaux de cuivre, crient : *wah! wah!* bravo! bravo! et tout à côté les petits Anglais à la peau blanche, au teint rosé, reposent entre les bras de leurs nourrices aux longs voiles et aux flottantes draperies. Ces fils d'Anglo-Hindous, auxquels on n'apprend les premiers mots d'anglais qu'à cinq ou six ans, et qui expriment en hindoustani leurs premiers sentiments, leurs premiers désirs, leurs premières pensées, ne seront jamais des Anglais véritables, mais des Hindous d'une caste nouvelle. La mère anglaise qui joue avec son enfant apprend de lui la langue du pays; l'enfant devient le précepteur. En grandissant il s'habitue à parler anglais, c'est pour lui l'idiôme savant, comme le latin pour nos fils; une prononciation brève, gutturale, saccadée et désagréable, le distingue toujours des véritables Bretons. S'il appartient à une famille honorable, on lui donne des maîtres de latin et de grec, et souvent il connaît mieux les écrivains classiques de

la Grande-Bretagne, de Rome et d'Athènes, que le meilleur élève d'Oxford.

Cette race nouvelle pullule ; la plus grande partie reste dans l'Inde, où elle épouse des filles du pays, faute de ressources suffisantes pour aller en Europe, ou de crédit pour s'y établir. Les filles apprennent la musique et le dessin, talents fort estimés dans une contrée de luxe et d'indolence ; les hommes, déjà rapprochés des indigènes par la connaissance approfondie du langage, mariés à des Musulmanes ou à des Hindoues, consolident ainsi le lien des races. Les descendantes des anciens Portugais, remarquables par la singularité et le luxe exagéré du costume plutôt que par la beauté et la grâce, épousent volontiers des officiers anglais, qui recherchent ces unions. Les Arméniennes, d'une beauté éclatante, forment une classe distincte, qui joint aux arts de l'Europe la connaissance des mœurs de l'Asie ; vêtues comme à Paris, elles chantent des airs hindous et s'accompagnent sur le piano.

Le célèbre colonel Gardiner a contracté un de ces mariages, ou plutôt une de ces unions romanesques ; car il est difficile de déterminer au juste quelle espèce de cérémonie religieuse ou civile peut consacrer les liens formés entre un gentilhomme anglais de bonne famille et une beauté musulmane. Toutefois cette union passe pour légitime et engage sérieusement les deux parties. Le colonel servait dans les troupes du mahratte Holkar, lorsque la guerre éclata entre ce chef et l'Angleterre. Holkar essaya de retenir à sa solde, par l'intimidation et par les promesses, cet officier qu'il estimait. Il le fit attacher à la gueule d'un canon, comme le pratiquent souvent les barbares dans leurs jours de colère, et ne put réussir à faire marcher le colonel contre ses concitoyens. Toujours es-

corté par des soldats mahrattes, un jour que Gardiner se trouvait avec eux sur les escarpements d'un roc, il mesura de l'œil, dit le colonel Tod, l'abîme qui était à sa droite, et s'écriant : *Bismillah !* s'élança d'une hauteur de près de cinquante pieds. Il se releva, courut vers le Gange, s'y jeta, et, voyant que son escorte venait de choisir une route plus commode et s'apprêtait à descendre vers la rivière et à le poursuivre, il resta dans l'eau, caché sous des joncs et ne laissant passer que sa tête, de manière à ne pas être aperçu. Les Mahrattes, en effet, traversèrent le fleuve sans le voir ; reprenant sa course vers la rive opposée, Gardiner ne tarda pas à se réfugier dans le camp anglais. Après une carrière militaire honorable et brillante, il devint épris de la sœur d'un rajah mahométan, pénétra dans le sanctuaire du zenanah, et enleva celle qu'il aimait. Il vit encore, entouré de considération ; ses filles, élevées dans la religion mahométane par leur mère, qui jouit du rang et des honneurs princiers, comptent parmi les meilleurs partis de la Péninsule. Quelque jour, la gazette de Calcutta ou de Bombay nous apprendra que les jeunes *begums*, filles du colonel Gardiner, ont épousé en légitime mariage le fils d'un prêtre écossais ou d'un rajah musulman, d'un visir persan ou d'un directeur de la Compagnie des Indes.

Ainsi vont s'affaiblissant et se nuançant les vieilles mœurs orientales. Les cérémonies publiques autrefois les plus suivies par les Hindous, et qui excitaient le plus d'intérêt, commencent, dit l'*Oriental Herald*, à être un peu dédaignées. Beaucoup de brahmanes, naguère attachés aux temples, ont pris du service chez les Européens. Ce peuple fataliste, voyant les villes sacrées rester décidément au pouvoir des infidèles, perd confiance dans ses idoles. Le

christianisme n'y gagne guère ; le brahmanisme et le boudhisme y perdent. Les Hindous essaient même d'emprunter à l'Europe quelques-unes de ses habitudes, souvent, il est vrai, comme les Otahitiens nos habits et nos chapeaux, pour en faire un usage aussi incomplet que baroque. On sert en général, chez les princes de l'Hindoustan qui veulent traiter leurs hôtes à l'européenne, le thé et le café parfaitement *froids*. Miss Roberts raconte qu'un Anglais qui se trouvait placé à table à côté d'elle chez le roi d'Aoûde, avait eu soin d'apporter un réchaud à esprit de vin et un vase. Son *khitmoudgar* avait caché la théière sous le fauteuil destiné à l'Anglais, et ce convive, plus barbare que le roi barbare, non-seulement faisait bouillir son eau et infuser son thé sur la table même du roi, mais distribuait à ses voisins l'eau qui devait réchauffer leur breuvage. Le *nawaub* nominal du Bengale, qui vient de mourir, croyait se conformer à la politesse de l'Europe en saluant toutes les dames qu'il rencontrait dans les chemins, connues ou inconnues. Déjà l'appartement des femmes n'est plus fermé aux artistes. Sommerset-House possédait, il y a deux ans, le portrait d'une femme favorite ou sultane du roi d'Aoûde, œuvre de M. George Beechy, peintre ordinaire de ce monarque, et qui a succédé à M. Home dans ces attributions assez nouvelles pour une cour asiatique. Le même roi d'Aoûde, un de ces petits princes qui ont soustrait leur principauté à la domination immédiate des Anglais, mais qui n'en obéissent pas moins, se plaît à recevoir les femmes anglaises à sa cour. Il les invite à déjeuner, et lorsqu'il est question de procéder à la cérémonie du *haârh*, ou de la guirlande, que le roi fait tomber sur le col des convives, c'est un grand embarras pour ce monarque, les chapeaux et les voiles s'op-

posant à ce qu'il s'acquitte de son œuvre avec la décence convenable. Dans les audiences qu'il donne aux dames anglaises, il fait déposer devant elles par des esclaves des corbeilles remplies de fleurs magnifiques, des tissus de cachemire à faire envie à la plus élégante, des étoffes brodées, des colliers, des anneaux et des boucles d'oreilles splendides. Les rêves féminins semblent réalisés; les compliments orientaux, répétés à voix haute par les ministres du roi d'Aoûde, assurent aux belles Anglaises que le royaume entier du monarque est à leur disposition, qu'elles sont le soleil et la lune, et que leur éclat efface celui des pierres précieuses qu'on les supplie d'accepter. Hélas! cette illusion dure peu. A peine les hymnes sont-ils achevés, qu'un officier du gouvernement anglais, un *tchouprassie*, enlève les séduisantes merveilles qui parlaient au cœur de l'Européenne, et les reporte dans les appartements intérieurs de sa majesté. Une loi prohibe toute espèce de présent, ou *nouzzour*, fait par les autorités hindoustaniques aux habitants anglais; et chaque jour la demeure du résident est assiégée par les sollicitations de jeunes dames qui réclament vainement en leur faveur personnelle une exception qui, disent-elles, ne tirera pas à conséquence.

Le caractère anglais et le caractère hindou, associés et hostiles l'un à l'autre, incompatibles dans leur intégrité, se confondent en se détruisant. Donner à ses enfants l'éducation anglaise quand on habite l'Hindoustan, est impossible ; les envoyer à Londres est fort coûteux et peu favorable aux liens de parenté et à l'attachement mutuel. La plupart des familles enrichies qui désirent revoir l'Angleterre se hâtent de marier leurs filles au premier venu, indigène ou chrétien, et ces dernières, fatiguées d'une vie aride qui ne leur offre ni les consolations ni les plaisirs du foyer domes-

tique, s'empressent d'accepter un établissement quelconque. On se marie avec une précipitation comique. « A peine, dit miss Roberts, l'arrivée d'une jeune personne est-elle annoncée, qu'elle reçoit, même sur la route, des messagers qui arrêtent son palanquin et qui lui offrent la main de messieurs tels et tels. On a vu des épouseurs forcenés franchir une centaine de lieues, dans l'espoir de ramener une femme, et ne pas réussir dans leur projet. Le club des *jowaubs*, « célibataires malgré eux, » plaisanterie du crû, est encore aujourd'hui fort considérable. Les seules filles à marier dont la beauté soit rehaussée de quelques avantages de fortune appartiennent à la race demi-noire, mêlée de sang arménien ou portugais, petites-filles ou arrière-petites-filles des anciens commerçants qui fondèrent le pouvoir de la Compagnie. Belles, sans éducation, prononçant mal l'anglais, elles sont négligées, et malgré les avantages de leur situation, cèdent le pas à de véritables Anglaises de race qui arrivent de Londres, sachant barbouiller les aquarelles d'un album et clapoter sur un piano. Les orphelines légitimes ou illégitimes d'officiers et employés morts au service de la Compagnie, classe extrêmement nombreuse, remplissent toute une maison à Kidderpore, véritable réservoir de filles à marier, très-embarrassées d'elles-mêmes, malgré la rareté de cette espèce de denrée ; les seules fiancées désirables aux yeux des Anglais sont celles qui viennent d'un pensionnat britannique. »

Ce célibat même des Anglais et des Anglaises, célibat qui a ses graves inconvénients quant à la morale, aboutit à une fécondité illégitime qui augmente démesurément la classe des *half-casts*, des métis ou *eurésiens*, comme les Anglo-Hindous qualifient les produits mêlés des deux races. Vrais enfants du pays, ils ne ressemblent ni

par le teint, ni par les mœurs, à leurs pères ou à leurs mères. Ils n'ont point les préjugés de caste et ne partagent pas le stupide mépris des Anglais contre les Hindous. Pendant que le fanatisme religieux s'éteint, pendant que les idées anglaises perdent leur crudité, cette nation nouvelle prend la peine de naître et s'empare de l'avenir. Le mépris dont on l'a longtemps accablée cède enfin à l'ascendant d'une beauté très-remarquable qui distingue les *eurésiennes*. Ces *dark-eyed beauties* sont admises même dans les bals du gouvernement et y font grande sensation. La plupart se marient à des Anglais, et la grande œuvre de conciliation s'opère. En définitive, les mariages mixtes sont assez nombreux, et l'on peut citer ceux de la célèbre begum *Soumrou* (altération du nom allemand *Summers*), du colonel Charnock avec une veuve hindoue et beaucoup d'autres. La cour de cette princesse Soumrou est toute composée d'Européens, la plupart, il est vrai, aventuriers assez équivoques, mais qui enfin transmettent à la lointaine Asie les mœurs de notre occident. Un voyageur, étonné d'entendre un grand seigneur hindou, attaché à cette princesse, parler anglais avec un accent plutôt irlandais qu'oriental, apprit de lui qu'il était fils d'un exilé irlandais, compromis dans les nombreuses conspirations des *White-Boys*.

La fusion s'annonce donc de toutes parts. Les enfants ne prononcent et ne parlent plus l'anglais véritable; les liens de patrie et de famille sont déjà brisés. Il y a quelque chose de plus extraordinaire encore dans cette situation que dans celle de l'Amérique septentrionale. Quel que soit le nombre des Anglais qui abandonnent leur pays pour l'Hindoustan, rien n'arrêtera cette transformation, puisque la force et la nécessité transformatrice résident dans le

nouveau pays qui reçoit les émigrants. En voyant une foule de figures calmes et pâles, le front entouré de turbans et le sein enveloppé dans leur mousseline blanche, écouter les plaintes de Hamlet et les fureurs d'Othello, on ne peut nier qu'un lien ne se forme entre les descendants de ces deux races qui s'annulent mutuellement.

De toutes les transformations dont le monde où nous sommes est le théâtre éternel, il n'en est point de plus intéressante que celle qui se prépare de ce côté ; changement d'autant plus curieux qu'il est naïf, qu'il échappe aux prévisions de toutes les théories, qu'il n'est réglé par aucune constitution faite à l'avance, et que je ne sache pas un publiciste qui, dans ses vues civilisatrices et dans ses règlements à l'usage du genre humain, se soit avisé d'y songer.

DU MOUVEMENT

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

DEPUIS WALTER SCOTT.

DU MOUVEMENT

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

DEPUIS WALTER SCOTT.

§ Ier.

Les époques littéraires. — Les générations des esprits. — Génération de Walter Scott et de Byron.

Un aide-de-camp de Tibère (*adjutor*), qui avait bien autant d'esprit que son maître, disait que les talents et les génies traversent les âges par bataillons, portant le même uniforme, soit de médiocrité, soit de grandeur. C'est une observation un peu militaire, mais juste; on serait tenté de croire que l'Allemand Hegel, créateur du système des époques, l'a empruntée à Velleius-Paterculus, tel était le nom de l'officier romain. En effet on voit dans tous les temps les intelligences s'avancer par masses et par détachements, qui portent les mêmes couleurs et se soumettent au même étendard. L'essor magnifique et solennel de toutes ces intelligences, pour ainsi dire ailées, qui d'Eschyle à Euripide, ont traversé le ciel orageux et splendide de la Grèce, les présente à l'imagination comme une seule cohorte, variée seulement par les nuances, analogue par le caractère général. A Rome, la période du génie cicéronien et virgilien compose une ère bien marquée. En

France, vous avez le XVIe siècle d'une part, avec Montaigne et Rabelais; d'une autre, la phase de Louis XIV, glorieuse de voir Bossuet, Molière et Pascal, marcher ensemble en procession majestueuse. Sous la reine Élisabeth, en Angleterre, une analogie d'indépendance, de création et d'observation rattache Bacon à Shakspeare, Shakspeare à Spencer, Spencer à Raleigh. Vous diriez des frères qui s'avancent au combat comme les vieux Celtes, unis entre eux par des anneaux de bronze et tous semblables.

Ce Velleius, l'un des esprits de l'antiquité qui se rapproche le plus des procédés de généralisation philosophique que les modernes regardent comme leur propriété exclusive, a donc raison de prétendre que les générations de talents marchent ensemble, par groupes distincts, à travers les âges : *eminentissima cujusque professionis ingenia, cujusque clari operis capacia, in similitudinem et temporum et profectuum semetipsa ab aliis separaverunt.* Phrase tout-à-fait analogue, pour le sens et la forme, à certains passages de Haller et de Schelling ; elle renferme la vraie théorie de l'histoire littéraire, étroitement liée à l'histoire des peuples et au progrès des civilisations. Cette marche mesurée dont parle l'officier romain n'est en effet que la reproduction des phases diverses que subit la vie sociale des races.

L'Angleterre, et c'est d'elle seulement que nous nous occupons ici, a compté deux manifestations souveraines de son énergie sociale et de sa pensée : l'une, de Shakspeare à Milton, sous Élisabeth et Jacques Ier ; l'autre, qui commence avec Crabbe en 1799 et expire avec Walter Scott. Les deux périodes intermédiaires sont médiocres pour le génie, bien qu'elles s'honorent des noms brillants de Dryden et de Pope. L'une, sous Charles II et Jacques II,

Tacite est bien loin de partager cet avis !

entre 1650 et 1700, se renferme dans une frivole copie de Benserade et de Voiture. La seconde, qui comprend tout le XVIIIe siècle, s'élève jusqu'à l'imitation plus savante et plus artiste de Boileau et d'Horace. En 1830, après avoir traversé ces diverses phases, la littérature britannique semble entrer dans une période pâlissante qui s'efface et se ternit par degrés, non qu'elle soit définitivement privée de toute valeur. L'Angleterre, nous le croyons, n'est pas encore à bout de voie ; la lie du génie anglo-saxon, le résidu de sa civilisation intellectuelle n'apparaît pas encore. Toute la partie septentrionale de l'Europe conserve, grace à la sève teutonique, une puissance de vitalité, enlevée depuis longtemps aux régions méridionales de la même zone. Mais la lumière intellectuelle a pâli ; le foyer a perdu l'intensité de sa chaleur ; les ressources factices ont remplacé la flamme réelle et puissante ; l'habitude et l'imitation ont envahi les sillons du champ littéraire. Il faut se résigner : tel est le sort des plus grands peuples. Les plus fertiles entre toutes les races se reposent, sommeillent ou meurent.

Si le *Dogberry* de Shakspeare, l'une des bonnes créations de ce poète, devenait critique et qu'il eût à parler de la littérature anglaise de 1830 à 1845, il dirait, employant sa phrase ordinaire, qu'elle est *most excellent and not to be endured.* Parmi les nombreux personnages comiques dont ce Molière-Eschyle a peuplé son monde, j'admire ce magistrat subalterne, bon petit juge de paix, excellent homme, qui se nomme Dogberry. Il a deviné les antagonismes de Kant. Les choses les meilleures sont à ses yeux un peu mauvaises. Il établit dans sa pensée confuse un équilibre perpétuel du bien et du mal qui constitue la critique la plus ingénieuse et le plus stupide symbole du

scepticisme incertain. Il affirme qu'une physionomie est très-belle et cependant assez laide, qu'une action est criminelle et assez vertueuse néanmoins. Le pour et le contre, qui se combattent dans son esprit obscur, y introduisent l'éternel crépuscule de toutes les lumières et de toutes les ombres. Les sentences rendues par cet éclectique exagéré caractériseraient fort bien la littérature anglaise de nos jours, qui est en effet d'une opulence très-pauvre, d'une très-riche indigence, d'une très-admirable nullité, d'une abondance très-misérable, d'une fécondité fort médiocre et néanmoins excellente.

Expliquons-nous. Les capacités d'intelligence et de style ne manquent pas à l'Angleterre depuis Walter Scott. Carlyle, Macaulay et Bulwer se détachent vivement de la masse uniforme et terne des écrivains actuels. Une civilisation active et extrême, l'habitude des recherches érudites, la situation centrale de l'Angleterre, ses rapports de commerce avec le monde, l'heureuse et forte organisation de sa vieille société, soutiennent, par la vigueur même de l'impulsion antérieure, une littérature qui déchoit. Mais la sève ne s'élance plus, avec sa jeune et ardente véhémence, des racines mêmes de l'arbre dans ses rameaux les plus élevés; mais elle continue doucement, paisiblement, sa circulation insensible; la fraîcheur du feuillage commence à disparaître; rien ne meurt encore, et, si la décrépitude se révèle à la pensée, l'œil est impuissant à l'apercevoir. Dans l'absence presque totale des génies éclatants et originaux, vous avez encore des polygraphes habiles, des critiques de bon sens, des érudits qui se condamnent aux carrières des antiquités et de l'histoire, des femmes poètes que l'on écoute, des commentateurs patients et exacts, des traducteurs qui savent faire passer dans la langue anglaise

les monuments des idiomes orientaux. Si l'on est rarement frappé de cette vive et électrique étincelle dont Byron, Scott et Wordsworth ont possédé le secret, on peut recueillir dans les œuvres de leurs successeurs beaucoup de documents utiles et de résultats curieux.

Ainsi l'essor commun des intelligences anglaises depuis 1830, ne nous paraît ni très-haut ni très-vigoureux, mais honnêtement sage, supérieur à la médiocrité, étranger à l'extravagance, assez exempt de charlatanisme et d'emphase, secondaire d'ailleurs, comparativement à *Childe-Harold* et à *Old-Mortality*.

---

§ II.

Robert Wilson, polygraghe. — De l'originalité et du lieu-commun.

Un charmant et singulier écrivain, qui appartient à la grande génération des Byron et des Scott et qui lui survit, c'est le docteur Robert Wilson, auteur de la *Ville de la Peste* (*the City of the Plague*). La collection des articles insérés par lui dans le *Magasin de Blackwood* offre une lecture amusante; il a eu raison de ne pas livrer au souffle des vents ces feuilles sibyllines. Wilson n'est assurément ni le plus pur, ni le plus concis, c'est du moins l'un des plus brillants écrivains de la dernière époque. Diderot et Jean-Paul, Sterne et Charles Nodier semblent avoir contribué à former son style bizarre, heurté, étincelant de verve.

Comme Addison et Steele, il attribue ses élucubrations à un personnage de fantaisie qu'il fait parler et agir, et

dont l'invention est excellente; ce symbole se nomme Christophe du Nord, ou, si vous voulez, *Christopher North*, et publie ses *Récréations* en trois volumes (1). C'est un vieillard très-blanc et très-vert, né au cœur de la vieille Écosse, goutteux, quinteux, et quand la goutte le laisse tranquille, aimable et jovial, causant bien, dissertant savamment, amoureux de la pêche, de la chasse, du whiskey écossais (eau-de-vie de grain qui sent la paille et la fumée), de la bonne poésie, de la gaieté, de la table, et de toutes les joies de ce monde. Il a le front haut, la chevelure rude et chenue, le teint rouge et hâlé, l'œil bleu et vif, le sourire sur les lèvres, le poing encore vigoureux, les muscles souples et forts, l'estomac sain et capace, la voix haute et ferme, le cœur généreux et l'esprit très-net. Grâce à ces qualités diverses, réunies sur la tête de Christophe, l'auteur parle à son aise de chasse, de grammaire, de littérature, de drame, de peinture, de poésie, de politique; il se met en colère, il disserte gastronomie, raconte des histoires, esquisse la caricature et la facétie, revient à la gravité, à la solennité, à l'élégie, et se permet des excursions sur tous les domaines. Cette manière dithyrambique et vagabonde d'exercer la critique a ses dangers; l'ingénieuse sécheresse des aperçus n'a-t-elle pas aussi les siens? Après tout, Diderot survit à Fréron; Hazlitt et Coleridge effacent les écrivains didactiques de leur époque. Je préfère à la stérile et fade gravité de La Harpe le livre fou de Cazotte, ou une ligne de ce docteur Mathanasius, qui n'a pas le sens commun. Les peuples qui encouragent l'originalité dans les œuvres de l'esprit me semblent avoir raison; la régularité ne vaut pas l'originalité. Quoi de plus irrégulier que Michel Montaigne? Est-il

(1) *Recreations of Christopher North*, Edinburgh.

Gascon? est-il Romain? est-il philosophe? est-il poète? croit-il ou doute-t-il? Pourquoi, dans son chapitre des *coches*, parle-t-il seulement de Jules César et de sa femme? Ce fabricant de pages bizarres et d'essais sans suite et sans fin n'en est pas moins le plus grand écrivain du XVIe siècle en France, le père-nourricier de Jean-Jacques, de Pascal et de Montesquieu. Si vous espérez remplacer par la méthode seule le génie ou l'observation, vous n'arriverez qu'à des résultats misérables; voulez-vous posséder une littérature vraiement féconde? servez, encouragez, aimez le développement naïf des esprits et de leurs facultés diverses. Un livre mal fait vivra, si l'on y rencontre vingt pages heureuses et fertiles. Un ouvrage dont tout le mérite consiste dans l'économique arrangement et la sobre disposition des matières, ne vivra jamais.

Ces deux vertus, sobriété et économie, sont étrangères à Wilson. Il divague, babille, pérore, s'égare, et quelquefois il abuse de cette charte de l'excentricité littéraire. Mais les idées neuves et les charmants tableaux abondent dans ses volumes; ses essais sur *Thomson*, *Cowper* et *Wordsworth*, son *Excursion à Grassmere*, *Christophe dans sa Volière*, et *les Bruyères d'Écosse* sont de délicieux fragments. *Les prisonniers français à Dartmoor* offrent le mérite plus touchant encore d'une sympathie vive et d'une sensibilité noble pour des ennemis malheureux. « C'était triste, la prison de Dartmoor pendant la dernière guerre; un édifice énorme et lugubre, rempli de prisonniers français, et à côté d'eux une troupe de bandits ramassés sur tous les coins du globe, pirates, contrebandiers, assassins, escrocs, la lie et l'écume de ce monde. C'était triste de voir, au milieu de cette population ignoble, de braves et honnêtes soldats de la France enfermés dans le donjon qui dominait

les bruyères lugubres et désertes, et condamnés à y périr captifs. Là pleurèrent, se consumèrent et moururent des milliers de ces étrangers, et quand leurs poitrines fatiguées n'eurent plus un soupir pour la patrie absente, ils s'éteignirent. J'y ai vu des jeunes gens, des héros de vingt ans, pris sur le champ de bataille, forcés de ronger le frein de la captivité, en proie aux passions du premier âge et à cette soif d'action qui ne pouvait s'étancher et qui les dévorait en les vieillissant. Ils étaient plus que centenaires déjà, bien qu'ils mourussent à la fleur de l'âge. A côté d'eux, descendaient dans les fosses obscures, et sans larmes, de vrais vieillards, des vétérans d'armée, couverts de blessures anciennes qu'ils ne voulaient pas guérir, ou se débarrassant eux-mêmes d'une vie qui n'était plus une vie. Quelquefois l'extrême désespoir s'y transfigurait pour ainsi dire et prenait la forme de je ne sais quelle gaieté sauvage, bonheur troublé et effroyable à voir; de pauvres jeunes gens, plus pâles et plus délicats que des filles, attendaient avec anxiété, recevaient avec larmes la lettre d'un père ou d'une mère; puis, cette lettre reçue, ils partageaient l'orgie et la bacchanale des bandits de la prison. Là, quelques êtres privilégiés s'isolaient dans les cours et se tenaient écartés de la foule; devenus peintres, sculpteurs ou graveurs, au moyen d'un morceau de charbon ou d'un couteau ils atteignaient ou dépassaient les chefs-d'œuvre et les prodiges de l'art. Triste spectacle et qui m'a fait pleurer quand j'étais jeune! »

Wilson, on le voit, est la meilleure espèce des hommes de talent; il a du cœur et ne manque pas de génie, quoiqu'on puisse lui reprocher la diffusion, l'exagération et quelquefois l'incohérence. Espèce de Diderot du Nord, il rappelle souvent la verve heurtée et l'humeur fantasque de

notre improvisateur du XVIIIe siècle ; il écrit beaucoup, et sur tous les sujets. Personne n'a su porter dans la critique anglaise un génie plus conciliant, plus sympathique, plus tolérant. L'héritage de Hazlitt lui appartient à titre légitime ; mais la fantaisie de Wilson, poète, érudit et philosophe, a plus d'ardeur, de vivacité et d'étendue.

---

§ III.

Miss Burney (madame d'Arblay).

A la même époque et un peu antérieure à Wilson, appartient la célèbre miss Burney devenue, comme on sait, mistriss d'Arblay par son mariage avec un émigré français de ce nom. Longtemps reine du roman, fondatrice de l'école à laquelle appartiennent miss Edgeworth et miss Austen, elle n'est plus aujourd'hui considérée que comme une ingénieuse imitatrice des défauts et des qualités de Richardson. Son *journal* (1), dont on a beaucoup trop parlé, offre deux espèces d'intérêt et deux faces bien distinctes ; — l'une relative à la France, et qui est surtout amusante et curieuse par le grand nombre de personnages et d'événements français qui s'y trouvent réunis ; l'autre, tout anglaise, et qui se rapporte à la jeunesse de l'auteur de *Cecilia*.

Comme romancière anglaise, miss Burney est charmante ; comme française elle est ridicule. Sa prétention est d'écrire *à la de Staël*, elle le dit elle-même, et ce travestissement

(1) *Diary of mistriss d'Arblay.*

lui porte malheur. Rien de plus net que le style de miss Burney dans *Cecilia* ; rien de plus embarrassé et de plus redondant que le style de madame d'Arblay. Quand la charmante causeuse, née pour l'observation fine et la précision du détail, souvent comparable à notre spirituelle mademoiselle Delaunay qui écrivait d'un style exquis ses mésaventures de dame de compagnie et ses mécomptes amoureux, prétend chausser le cothurne, elle tombe misérablement.

L'exemple de la France a égaré miss Burney. En 1805, nous étions montés sur le ton épique. La gloire légitime et victorieuse de M. de Châteaubriand brillait à côté des étincelants reflets de madame de Staël. M. de Marchangy embouchait sa trompette, et M. de Chénédollé la sienne ; les plus petites muses grossissaient leur voix en suivant la marche triomphale du conquérant Napoléon. Entre la gaudriole du caveau et les grandes phrases des bulletins, il n'y avait pas de milieu, et l'on écrivait un almanach du ton dont Marmontel avait écrit *Bélisaire*. Le moindre sujet se gonflait de toutes les grâces de la circonlocution et de toutes les broderies de la rhétorique. La *poule au pot* de Henri IV se transformait en six vers alexandrins. De même que Du Belloy avait trouvé, dans un simple petit pain, une amplification de huit vers, M. de Marchangy vantait le potage, sous cette indication : *le bouillon aux yeux d'or sourit dans le vermeil. Corinne* même et *Delphine* ne sont pas exemptes de ce pitoyable travers, et c'est une justice à rendre aux Hoffmann, aux Feletz, aux Geoffroy, aux gens d'esprit de l'époque, qu'ils n'ont jamais épargné cette école de falbalas et de longues queues métaphoriques. Miss Burney, dont la phrase naturelle était si lestement vêtue, se laissa gâter. Rien de

curieux à titre de monument littéraire comme la vie de son père, le docteur Burney, écrite par elle dans un patois doublement emphatique, qui rappelle à la fois le mauvais style des deux pays. Veut-elle dire que son père monta en voiture, elle raconte que *cet instrument locomotif, autrefois luxe royal, aujourd'hui l'une des nécessités de la bourgeoisie conquérante, le transporta d'un lieu à un autre*; il s'agit d'un fiacre. — Sa description du rhumatisme paternel et des suites de ce rhumatisme ne peut être oubliée ; l'*ithos* et le *pathos* en font un morceau merveilleux. «Mon père, dit-elle, fut assailli, pendant son voyage si rapide, par les fureurs les plus redoutables auxquelles la terrible lutte des éléments abandonne la nature pendant la saison hivernale. De mauvais arrangements domestiques et d'innombrables accidents qui s'y joignirent le livrèrent en proie aux impitoyables angoisses de ce spasme aigu que cause le rhumatisme, souffrance horrible qui lui permit à peine d'atteindre son foyer domestique; bientôt il s'y trouva, prisonnier torturé, confiné douloureusement dans un lit de supplice. Tel fut l'obstacle imprévu qui ploya sans la dompter la naissante volupté de son esprit, ce désir d'entrer dans une nouvelle sphère de vie, dans le domaine de la célébrité littéraire Ce fut en effet sur le lit du malade, échangeant le léger nectar d'Italie, de France et d'Allemagne contre les noires potions des apothicaires, tenaillé par des douleurs lancinantes, et voué à l'incendie de la fièvre, qu'il comprit la plénitude de cet équilibre sublunaire qui semble devoir éternellement rester suspendu au-dessus de l'accomplissement d'une félicité exquise et désirée longtemps, mais qui fuit au moment même où elle mûrissait, prête à éclore pour le plaisir. »

Cela méritait d'être cité. La première partie du journal

de miss Burney, tout-à-fait privée de cette magnificence, renferme de curieux détails sur Johnson, mistriss Thrale, Walpole, et la vie intime de George III et de la reine sa femme. Bien que publiée fort tard, cette œuvre appartient à une époque littéraire éloignée de nous, à l'ère johnsonnienne, qui a précédé l'avénement de Walter Scott et de Byron.

---

§ IV.

Les spécialités s'emparent de la la littérature anglaise. — Protestantisme analytique. — Robert Southey.

Miss Burney, dans ses meilleures œuvres, est minutieuse et fractionnaire; elle porte un caractère de détail *hollandais*, de moralité domestique, et d'indépendance individuelle, particulier au protestantisme.

Elle est de son temps et de son pays. Depuis 1688 la littérature anglaise a renfermé dans son sein vingt littératures, comme la religion britannique donne place à vingt sectes religieuses. — Pope représente la cour et le grand monde; chez lui et chez Addison, une moralité de convenance et de bon ton corrige la licence de l'ancienne cour; ils gardent l'élégance en chassant la corruption. — Richardson va bien plus loin, il est puritain, populaire, calviniste, inexorable; il s'embarrasse peu de vous amuser; il professe un culte strict pour la vérité du détail et pour la régularité scrupuleuse. Tout un système de philosophie et de religion vit dans ses romans. — Fielding, au contraire,

ce juge de paix qui écrivait de délicieuses choses entre les bouteilles de vin de Madère et les pâtés de venaison, l'auteur de *Tom Jones*, ennuyé d'entendre toujours cette psalmodie puritaine, et fidèle aux vieilles mœurs bourgeoises de la patrie, mœurs joyeuses et indulgentes, poursuit à outrance l'hypocrisie et le *cant*. — D'autres groupes représentent la philosophie sceptique, le quakerisme, l'église anglicane, la nationalité irlandaise, la nationalité écossaise. Plus le temps s'écoule, plus l'œuvre du fractionnement continue dans toutes les directions. Jacobitisme, torysme, whiggisme, trouvent leurs échos. Une foule de *Revues* et de *Magazines* s'adressent à chacune des fractions sociales, et elles se subdivisent encore par la diversité des professions ou des goûts. L'*Horticulteur*, le *Boxeur*, l'*Éleveur de chevaux*, le *Chasseur*, ont leurs organes fidèles. Il n'y a pas de petite société de joueurs de billard qui n'aspire à constater son existence au moyen de la presse.

Ce déluge de spécialités ne pouvait convenir qu'aux hommes médiocres. Les grands esprits sont toujours héroïques et combattent leur siècle; c'est leur destin. Les idées générales et la synthèse leur devinrent chères, à mesure que l'on se précipitait vers la subdivision infinitésimale et vers les spécialités restreintes. Tel est le caractère de Burke, de Walter Scott, de Burns, de Byron, de Godwin, de Southey, de Wordsworth qui se sont adressés à l'humanité tout entière; Walter Scott surtout, moins remarquable par l'élévation et le coloris que par l'immensité charmante de sa sympathie. Crabbe et Cowper, intelligences rares, habiles poètes, sont des génies beaucoup plus étroits. On doit à Bulwer cet hommage, qu'il a cherché aussi la généralité des vues.

Cependant une multitude de talents secondaires, applaudis pendant une année ou deux, se sont engagés et égarés dans les sentiers les plus resserrés et les plus imperceptibles : tel n'a peint qu'un vaisseau, tel n'a parlé que des prisons, telle femme n'a voulu chanter que son enfant, telle autre s'est consacrée à la Bible. Des succès passagers ont couronné des travaux incomplets; des gloires écourtées ont passé d'une tête à l'autre; l'Angleterre assiste aujourd'hui aux résultats extrêmes de cette analyse sans fin. Un mouvement intellectuel ne s'arrête que lorsqu'il est épuisé. L'analyse exagérée, en multipliant les spécialités et en appliquant la division du travail aux œuvres de l'esprit, a détruit les vastes travaux philosophiques.

L'Angleterre, au lieu d'une grande littérature, a donc possédé depuis Walter Scott une centaine de genres littéraires. La littérature des gravures et la littérature comique ont joui quelque temps de la faveur universelle. On a vu paraître quelques débris de la littérature maritime, par exemple le *Spitfire*, assez bon roman du capitaine Chamier ; les calembours de Hood, les facéties de Cruishank et de ses acolytes ont obtenu bien plus de succès. Une *Revue* entière (*the Humorist*) a exploité la farce au bénéfice d'un libraire ; on a eu le *Comic Almanack*, le *Comic Annual*, le *Comic Review*, et même, qui le croirait? une *grammaire latine comique*! qui tournait le gérondif en calembour et prêtait un masque de carnaval au participe absolu. La décadence littéraire qui succédait à l'époque féconde des Walter Scott et des lord Byron n'a pas de signe plus certain. Cependant la satire de Swift était morte; personne ne relevait ce sceptre de la raillerie puissante et de l'imagination hardie ou délicate, que Sterne avait trans-

mis à Charles Lamb : les épigrammes ingénieuses de Thomas Moore avaient clos la liste des observateurs caustiques.

Le vieux Southey, recueillant, comme Jean-Paul-Frédéric Richter, les débris de ses lectures et les recoupes de son érudition, s'avisa d'en composer avant sa mort cinq volumes de mélanges, tout-à-fait précieux pour les amis des curiosités littéraires.

C'est une intelligence rare que celle de Robert Southey ; naturellement féconde, ardente et profonde, enrichie par une culture incessante, elle ne s'est point desséchée au souffle de la vieillesse. Elle a perdu son luxe, son audace, son exubérance, son désir d'usurpation épique, son utopie universelle ; elle est restée active, tendre, rêveuse, méditative et savante. Entre Robert Southey et Charles Nodier, les personnes rares qui connaissent à fond les deux peuples et leurs produits littéraires trouveront plus d'un rapport. L'Angleterre a su favoriser le développement de son historien et de son philologue, et l'apprécier dignement : pour nous, Français, qui prétendons aimer l'intelligence, nous jouissons d'elle en l'écrasant, en la décourageant, en la faisant martyre et en calomniant sa force. A peine l'Académie française, armée de sa récompense annuelle de douze cents francs de pension, est-elle venue, aux dernières années de Charles Nodier, couronner cette science multiple, ces connaissances philologiques, cet art profond du style, cette inspiration mélancolique, cette exquise et vaste organisation de poète et d'érudit. Nodier n'avait pas assez fait, disions-nous, c'est-à-dire qu'il n'avait pas créé d'assez gros volumes. Cependant l'auteur de vingt *volumes* compilés, sans critique et sans style, s'endormait insolemment sur des tonnes d'or, et les créateurs exclusifs de quelques énormes dictionnaires mahrattes ou tcherkesses, allaient

dormir aussi à l'Institut, en qualité de génies. Nous voulons des *volumes ;* nous en voulons. La France n'a pas de plus triste symptôme de sa légèreté cruelle que cet amour des volumes et ce respect pour le poids. Elle ne juge plus, elle pèse. Il ne lui faut pas un grain d'or, mais un monceau de plomb. Les cent tomes de M. Delille de Sales, de l'Académie française, ont donné à ce personnage beaucoup de consistance. Quant à ces autres esprits amoureux de la vérité, semant au hasard les rayons lumineux qu'ils ont concentrés; quant à ces âmes sérieuses, à ces intelligences fortes qui préfèrent la valeur intrinsèque d'une phrase et le prix d'une idée à l'ordre extérieur des chapitres et à la multitude des pages, nous ne les apprécions en France que fort tard. « Pascal » et ses fragments, « Vauvenargues » et ses fragments, « La Rochefoucauld » et ses fragments, ont quelque peine à se faire jour. Le mode de l'intelligence anglaise a cet avantage sérieux sur le nôtre, de juger et de classer un homme d'après la valeur, non la quantité de l'œuvre. Coleridge et Lamb sont pour elle de grands penseurs, honorés et chéris, quoiqu'ils n'aient pas versé des torrents d'encre dans des compartiments réguliers.

Les mélanges de Southey, publiés sous ce titre : *The Doctor*, ressemblent un peu aux *Petits Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par Charles Nodier. Il y a cependant chez l'écrivain anglais moins d'ordre, plus de bizarrerie, des coudées plus franches, un ton plus étrange, une indépendance plus réelle. Malgré nos airs de liberté et de caprice, nous sommes toujours parfaitement soumis aux lisières monarchiques; la convenance nous reste, faute de vertu; une béquille, faute de force. Pour le savoir et l'esprit fin, brillant, la malice secrète, les jouissances d'érudit, le carnaval des vieux livres, la joie causée par une citation

inattendue, le bon style, la bonne grâce, le bon sens satirique et doux, les deux écrivains se valent. Southey a osé, dans son livre de mélanges, tout ce que Charles Nodier avait tenté dans le *Roi de Bohême*, roman qui a passé pour fou et qui ne l'est pas. On trouve dans le *Docteur* toutes sortes de choses : la friperie des citations, la biographie, le conte pour rire, l'anecdote, la dissertation, le portrait, la poésie, la nouvelle, le sermon s'y coudoient. Quelques chapitres ont deux lignes ; d'autres ont cent pages. Le vieillard qui s'amusait n'a oublié ni la *postface* qui est à la tête, ni la *préface* qui est à la queue, ni l'*interface* qui occupe le centre. Vous rencontrez aussi des *préludes*, des *interludes*, *sous-chapitres*, *intercalations*, et autres folies que je ne donne point pour des modèles, mais qui ont peu d'importance et qui ne sont après tout que l'enveloppe de l'ouvrage. Soulevez cette enveloppe, vous trouverez un trésor de citations ravissantes, extraites de poètes oubliés, de prosateurs inconnus, d'écrivains fantastiques, une guirlande de ces fleurs que le temps ne fane pas, la quintessence de trente mille volumes, tout le portefeuille du vieux savant, et d'un savant à l'âme poétique, vidé pour vos menus-plaisirs. Quel écrivain si misérable et si chétif n'a pas produit un jour quelques lignes heureuses ou brillantes? L'océan de l'oubli les recouvre ; les flots des âges passent sur ces perles ensevelies ; le patient et juste Southey a plongé dans les profondeurs pour les en tirer. Il a joint à ces débris des souvenirs personnels, des fantaisies baroques, une certaine dose de jeux de mots, une espèce d'histoire qui ne commence pas et ne finit jamais, trois ou quatre personnages qui tombent des nues ; et le singulier mélange restera, pous se placer dans les bibliothèques, entre Burton et notre vieux Pasquier.

§ V.

Successeurs de Walter Scott. — Femmes-poètes. — Miss Landon. — Mistriss Gore.

Depuis 1830 chaque jour éclaircissait les rangs des vieilles illustrations intellectuelles ou blanchissait leurs cheveux grisonnants. Brougham, Southey, Wordsworth, Campbell, Thomas Moore, se tenaient debout sur les ruines de cette magnifique génération qui avait ouvert les portes du XIXe siècle avec un si grand éclat de génie. Wordsworth, caché sous l'ombrage de sa forêt, jouissait d'une gloire qui mûrissait avec les années. Southey révisait et corrigeait ses œuvres complètes; Thomas Moore compilait des livres obscurs; miss Edgeworth produisait en deux années un roman assez pâle, intitulé *Hélène;* lady Morgan s'éteignait; Rogers se taisait; Leigh Hunt, homme remarquable et incomplet, écrivain excessif et coloriste brillant, qui aurait eu en France un grand succès, et qui a créé là-bas une école longtemps ridiculisée, perdait son exagération; Wilson continuait sa mission de critique dans le *Blackwood;* Lockhart, Campbell et Croly s'en tenaient aux mêmes fonctions. On publiait, on annotait, on illustrait, on commentait; Byron, Scott, Cowper et Crabbe, reparaissaient sous toutes les formes. Bulwer, qui semblait regarder sa carrière littéraire comme achevée, faisait paraître une édition complète de ses romans.

Ce fut l'époque des annotations, des notices, des commentaires, des lettres posthumes, des biographies. La correspondance et les journaux de Shelley furent publiés par sa femme. On donna de l'importance à cette poésie métaphysi-

que, longtemps peu appréciée par les Anglais; poésie transparente et flottante, qui ne transforme pas les réalités en idéal, mais qui essaie de condenser et de réduire en une forme solide les nuages du panthéisme mystique. Tout en admirant Shelley, on ne l'imita pas.

Ce fut moins alors une littérature que la queue d'une littérature; le crépuscule après le jour. Point de nouveauté, peu de grandeur. Où étaient les maîtres? Crabbe le tragique, Lamb le charmant comique, Coleridge le penseur; Godwin, l'homme de génie qui n'a fait qu'un chef-d'œuvre; Galt l'Écossais; Keats, le jeune poète inspiré; Shelley, le plus lyrique des modernes; mistriss Hemans, dont l'inspiration était plus morale encore que poétique, et cette infortunée miss Landon, qui dort à jamais au bord d'une mer lointaine? Où étaient l'économiste Sadler, le démocrate Cobbett, le misanthrope Egerton Brydges, qui a écrit des sonnets délicieux et recueilli des livres rares? Le berger d'Ettrick, cette contre-épreuve un peu pâle de Robert Burns, mourut aussi; tous les flambeaux s'éteignaient l'un après l'autre.

Ainsi se tut la muse anglaise sous Jacques Ier et Charles Ier. Après le grand et magnifique concert de ses plus beaux génies, trente années s'écoulèrent; Milton, Butler et Dryden, sous Charles II, lui rendirent son pouvoir. Il se fit encore un repos et un silence, jusqu'au règne à demi-français de Pope, d'Addison et de Samuel Johnson; ce règne fut à son tour suivi de la grande lacune remplie par les nullités triomphantes de Mason et de Hayley. Le commencement du XIXe siècle rompit le charme fatal; trente années de splendeur et de fécondité succédèrent.

Les romans de Bulwer, derniers épis de cette moisson prodigieuse, semblent eux-mêmes épuisés. N'espérons plus

voir renaître les temps où chaque année donnait un volume de Byron, un recueil d'odes de Wordsworth, une œuvre historique de Southey, un essai de Lamb, un hymne de Campbell, une mélodie de Thomas Moore. Le grand foyer fume encore; mais ceux qui l'ont allumé disparaissent ou s'assoupissent. Quand on annonça l'autre jour au vieux Wordsworth la mort de Hogg, berger d'Ettrick, toute cette décadence, ces poètes tombant l'un après l'autre comme les feuilles d'automne sur le chemin, lui apparurent douloureusement. Il trouva dans son émotion une ode naïve et chanta ainsi la mémoire de son ancien ami, homme bon et aimable, commensal de Walter Scott et de Wilson, rustique partisan de la prérogative, agréable narrateur, buveur vigoureux, versificateur facile.

« — C'était lui (dit Wordsworth), le berger d'Ettrick, qui me conduisait par la main le premier jour où, descendant de mes collines, je visitai la vallée découverte et stérile, arrosée par la rivière d'Yarrow;

» — Lui, qui me conduisait encore, le dernier jour où je foulai sur la même rive les bosquets aux feuilles dorées qui couvraient déjà les sentiers d'automne.

» — Ce vigoureux poète ne respire plus. Il est couché à jamais au sein des ruines qui s'en vont en cendres. La mort a fermé les paupières du berger-poète, endormi sur les bords buissonneux de l'Yarrow.

» — Deux années n'ont pas accompli leur tour depuis que la merveilleuse intelligence de Coleridge s'est glacée avec toutes les facultés de ce puissant esprit.

» — Il dort dans la terre, l'homme à l'œil lumineux, au front divin, à l'âme inspirée. Il sommeille aussi, Lamb; il a disparu du foyer solitaire, le doux et facétieux ami.

» — Comme ils se sont suivis tous, le frère après le

frère, quittant la terre du soleil pour cette autre terre sans soleil ! rapides comme les nuages qui balaient le sommet des monts, comme les flots que nulle main ne saurait dompter !

» — Et moi je reste, moi qui m'éveillai avant eux dans mon berceau d'enfant. Je reste pour entendre cette voix qui murmure et me demande : « Le premier qui va tomber et disparaître, quel sera-t-il ? »

» — Notre vie se couronne de ténèbres, comme Londres se couronne de ses vapeurs noires ; dôme sombre que je contemplai de loin avec vous, ô Crabbe ! quand nous nous arrêtâmes ensemble sur la bruyère de Hampstead, sous la brise fraîche qui soufflait alors !

» — C'était hier seulement, ô mon ami ! et vous êtes parti déjà ; vous m'avez précédé. Fragiles survivants, est-ce à nous de pleurer sur les épis mûrs que le moissonneur recueille ?

» — On peut pleurer, mais sur cette femme-poète (mistriss Hemans), qui s'en est allée avant le temps, esprit sacré, âme pure, limpide comme l'éther du printemps, profonde comme la mer ; pour celle qui, avant l'automne, est tombée (1) ! »

(1) When first descending from the Moorlands,
I saw the stream of Yarrow glide
Along a bare and open valley,
The Ettrick Shepherd was my guide.

When last along its banks I wandered
Through groves that had begun to shed
Their golden leaves upon the pathways,
My steps the border Minstrel led.
Etc., etc., etc.

Étrange spectacle, assister ainsi à la chute du jour intellectuel, à cette demi-obscurité qui couvre tous les objets, à cet affaiblissement de toutes les couleurs, à ce grand déploiement du voile qui vient recouvrir, comme dit Dante, *le belle cose*, «les belles choses de l'univers et du soleil» ? Nous qui avons vu, et de près, l'épanouissement de toutes ces nobles fleurs ; nous qui étions à Londres quand Childe-Harold tombait, d'Italie et de la Grèce, sur la société anglaise, comme le rejaillissement d'un volcan lointain ; nous qui étions à Édimbourg quand *Waverley* faisait rêver les jeunes cœurs les plus austères ou les plus tendres ; nous ne pouvons, à cet aspect d'une décadence inévitable et croissante, nous défendre d'une tristesse qui rend plus pénétrantes et plus mélancoliques pour nous les belles strophes de Wordsworth.

Le dernier des noms que l'aimable poète a placés dans sa liste incomplète, mistriss Hemans, est, sans aucun doute, la plus distinguée des femmes-poètes que l'Angleterre ait fait naître en ces derniers temps. Ce n'est point une Corinne ou une Sapho : son inspiration manque de force. Elle a moins d'imagination que de tendresse, et cette tendresse est plus douce que passionnée. Mais un grand charme de moralité, une pureté exquise, et les traces fécondes d'une culture intellectuelle très-distinguée placent son talent hors de ligne. Il lui arrive quelquefois de remplacer la pensée ou le sentiment par cette mélodie rêveuse, aussi funeste à la muse du Nord que la mélodie insignifiante des paroles est fatale à la muse du Midi. Les deux poésies, septentrionale et méridionale, ont deux moyens équivalents pour ne rien dire ; l'une file des sons, l'autre enchaîne des soupirs ; l'une chante des sonnets, l'autre laisse couler ses larmes. La poésie française a bien aussi son lieu

commun ; c'est le pédantisme didactique. Tout poète français qui sommeille raisonne sur l'amour et l'amitié ; un poète italien, quand sa verve est tarie, fait vibrer douze rimes sonores ; la poétesse anglaise, quand elle sent son génie faiblir, s'endort sur une tombe et s'enveloppe de vapeurs.

Immédiatement au-dessous de mistriss Hemans nous placerons miss Letitia Landon, morte très-jeune, et qui, mariée en 1838, s'est éteinte loin de son pays (1), au mois d'octobre de la même année. Femme spirituelle et aimable, dont la destinée a été douloureuse ; imagination peu vigoureuse et peu féconde ; douée d'une sensibilité moins vive et moins touchante que mistriss Hemans, mais habile dans son art, sachant varier et colorer ingénieusement ses tableaux, reproduisant avec talent les effets pittoresques ; amoureuse surtout de la pompe, des descriptions brillantes et de la partie théâtrale de la poésie, elle aurait pu produire des œuvres plus complètes et plus durables, si la société anglaise, dans un de ses accès de pruderie violente, ne l'eût frappée au cœur. Elle semblait se juger elle-même et jeter sur sa vie et son talent inachevés un coup d'œil plein de mélancolie et de justesse, lorsqu'elle écrivit ces vers charmants dont notre traduction reproduira faiblement la grâce profondément touchante :

« La vie est faite d'heures misérables. Tout ce dont nous avons désiré la possession rapide, tout ce qui nous a coûté vœux, espérances, efforts ; toutes ces bénédictions souhaitées, tout cela n'arrive que marqué d'un sceau funeste, avec une réserve douloureuse : *Hélas ! nous aurions pu être !...*

» Jamais l'avenir ne rend au passé les jeunes croyances

(1) Au Cap de Bonne-Espérance.

qui lui étaient confiées. Sur le marbre pâle qui protégera notre cendre, écrivez ces mots, première et dernière vérité de la vie : *Nous aurions pu être* (1) ! »

Miss Landon a publié, quelque temps avant sa mort, un roman remarquable, *Ethel Churchill.* Sa prose est moins élégante que celle de lady Blessington, et moins spirituelle que celle de madame Gore, les deux reines du roman *fashionable* ou *comme il faut.* La *Governess* de lady Blessington est une de ces délicates et minutieuses peintures qui détaillent curieusement un seul repli des mœurs nationales. La *Governess* occupe une position exceptionnelle; c'est mieux que notre institutrice, beaucoup moins que notre femme du monde ; un peu de pédantisme et une nuance *bleue* s'attachent communément à ce personnage, dont lady Blessington a plutôt caressé les aspects intéressants que saisi les côtés comiques. On trouve quelque talent aussi dans le *Diary of a Nun*, espèce de voyage en Italie, déguisé sous forme romanesque; dans le *Favori* de miss Jane Roberts, et même dans les *Amis de Fontainebleau*, dernier reste du genre historique, aujourd'hui si négligé. Il faut bien le dire, toutes ces créations de femmes, délassements d'un loisir que la vie anglaise leur rend

(1) Life is made of miserable hours;
And all of which we craved a brief possessing,
For which we wasted wishes, hopes and powers,
Comes with some fatal drawback on the blessing.
— We might have been !...

The future never renders to the past
The young beliefs entrusted to its keeping.
Inscribe one sentence, life's first truth and last
On the pale marble where our dust is sleeping :
— We might have been, etc.

pénible, manquaient d'originale puissance. Il n'y a pas de George Sand en Angleterre. Une seule corolle éclatante effacerait toutes ces pâles roses que la brise balance avec mollesse et qui lui abandonnent un faible encens.

C'est madame Gore qui, pour l'esprit et la finesse de l'observation, l'emporte, selon nous, sur ses rivales. Son *Cabinet Minister* est rempli de détails comiques et hardis; son *Courtisan de Charles II* offre une bonne peinture de l'époque. Elle excelle, en général, à dessiner un caractère, à le nuancer, et à faire saillir ses ridicules sans les outrer. Les souvenirs de la cour de George III et de l'ère brillante qui vit paraître et lutter sur le même théâtre Shéridan, Burke, Fox et Pitt, ont fourni à madame Gore des romans d'autant plus remarquables qu'ils sont moins romanesques.

La forêt littéraire a donc porté chez nos voisins, comme je l'ai dit, une multitude de feuilles parasites et de fruits sans saveur, résultats inévitables de ces groupes ennemis dont la variété et le nombre ne reconnaissent aucun dogme central. Il y a une littérature spéciale pour les baptistes, une pour les méthodistes, une pour les swedenborgiens, une pour les catholiques romains; une autre, extrêmement féconde, réservée aux prosélytes de l'église établie. Dans ce broiement des opinions réduites en fragments, la poussière stérile surabonde.

James Howitt et Marie Howitt, quakers, méritent une honorable exception. Ce sont des âmes poétiques, éprises du beau idéal, et attachées par l'habitude positive de l'existence anglaise à l'amour de l'ordre, aux faits, aux dates, à l'exactitude, aux localités, à l'érudition précise. Un caractère acquis, se composant de sévérité douce et de devoir rigide, devient admirable, lorsqu'il a l'enthousiasme vrai pour ressort et la passion pour base naturelle; c'est

chose délicieuse que l'or de l'imagination semé sur un canevas austère. Aussi les livres de James Howitt, et les pages moins fortes et moins élégantes de Marie, s'emparent-ils du lecteur avec une séduction vive. Au lieu de la froideur dans le désordre, triste résumé de beaucoup de livres français, vous trouvez chez James Howitt la passion dans la grâce. Il aime, rêve, et pense, et il s'attendrit; dans tout ce qu'il écrit, une émotion continue et contenue se fait sentir, et cette énergie ne reste jamais à l'état d'ébauche : la flamme est ardente, quoique limpide; l'exécution est délicate, non brutale; la pureté de la forme, qualité secondaire quand la pensée est faible, devient ici merveilleuse et fait ressortir les qualités intérieures et profondes de l'homme et de l'écrivain. Malheureusement, ou heureusement, Howitt, se conformant aux traditions de sa secte, n'aborde point les grandes questions historiques et philosophiques, et ne publie que des livres d'éducation.

---

§ VI.

Essai de restauration dramatique. — École sentimentale. — École métaphysique. — École archaïque. — Shéridan Knowles. — Robert Browning. — Henri Horne. — Leigh Hunt. — Édouard Lytton Bulwer.

Vers 1845, le théâtre anglais essaya de secouer son linceul et de retrouver sa vie perdue. L'excellent acteur Macready, homme d'esprit et de goût, se plaça, avec Lytton

Bulwer, à la tête de cette réforme. Les impuretés des foyers et des coulisses se corrigèrent sous leur influence combinée, et plusieurs drames diversement remarquables parurent sur la scène ou chez les libraires.

Déjà depuis le commencement du siècle quelques efforts tentés vers le même but avaient éveillé l'attention : retour au drame naïf du XVIe siècle ; essai d'observation et d'analyse métaphysique ; imitation du drame grec et de sa simplicité passionnée. Byron et Talfourd ont produit de beaux ouvrages dans ce dernier genre. Le calque de la vieille école anglaise n'a inspiré qu'une ou deux ébauches assez puissantes à Milman et à Lamb. Coleridge et l'Écossaise Joanna Baillie ont tout-à-fait échoué dans leur prétention de substituer l'analyse des idées au mouvement des caractères.

Drame, c'est action. Une longue recherche étymologique ou une profonde investigation ne sont point nécessaires pour prouver que l'origine du mot *drame* commande et domine encore toute la théorie de l'art qu'il résume. Il s'agit pour le drame, non des hommes qui pensent et qui rêvent, mais des hommes qui « agissent. » L'ode chante son enthousiasme, et la philosophie médite. Le Drame agit ; toute action est *drame*. Trois peuples d'action, les Grecs, les Espagnols et les Français, l'ont compris. Mêlée de l'élément lyrique, revêtue de ces paroles de feu qui sont la poésie, imprégnée de passion, corroborée par l'étude des caractères, l'action dramatique s'élève à des créations miraculeuses. Réduite à sa forme la plus sèche et la plus élémentaire, elle trouve moyen de se suffire : elle se passe d'éloquence, de style, de vérité. La plus misérable œuvre de nos boulevards est encore un squelette dramatique ; telle tragédie allemande et anglaise,

élégie ou dithyrambe, échappe à toutes les conditions du drame. Je ne prétends pas qu'il soit bon de le transformer en œuvre de curiosité pure, ainsi que la France s'y est habituée récemment : énigme pour l'esprit et illusion pour les yeux, c'est une décadence ; mais ce genre n'a point répudié l'essence même et le fond de sa nature, *l'action.* Pauvre sans doute et artificiel, il laissera peu de traces dans l'histoire de l'esprit humain; des qualités plus hautes lui sont nécessaires. Du moins pourra t-on le juger comme « drame » et le compter pour tel, en le méprisant.

De toutes les formes littéraires de la pensée, il n'y en a pas de plus frappante et de plus populaire: quoi de plus intéressant pour nous, hommes, que *l'action humaine?* Tout peuple parvenu à un certain degré de naïveté curieuse et de développement moral, est nécessairement créateur de son drame. Il le travaille alors selon la vue propre de son instinct. Il choisit ce qui lui convient dans le jeu de ce monde, composé de destinée et de liberté, d'événements et de volonté, de variété dans les caractères et de similitude dans les passions. On lutte contre le destin et on le subit, on cède au penchant et on le combat; on est grand, ignoble, lâche, vénal, incertain, timide, vain, superbe. Dans cette trame infinie, chaque nation ne prend point au hasard la matière de son Drame.

La passion et le sort constituent le « drame grec; » l'aventure et l'enthousiasme font le « drame castillan ; » le «drame français »accepte l'une et l'autre forme, dont il opère le mélange avec plus d'adresse que de hardiesse. Une philosophie expérimentale, s'exerçant sur les variétés du caractère humain, détermine le « drame anglais, » résumé dans dans un seul homme, qui est Shakspeare. Une fois la pre-

mière et grande curiosité du peuple satisfaite, on languit, on imite, on cherche des effets; le drame meurt lentement. La Grèce dramatique après Euripide, l'Angleterre après Shakspeare, l'Espagne après Calderon, s'éteignent au milieu d'efforts stériles et de tentatives multipliées et inutiles. Le théâtre reste; le drame n'est plus.

Il faut soigneusement distinguer le drame du théâtre. Tant que les hommes seront amoureux de spectacles, ils iront se placer sur les gradins d'un amphithéâtre ou dans les obscurités d'une loge, avides d'entendre et de voir les fantômes passagers d'une toile colorée, les cris d'une lutte mortelle, le sang d'un taureau qu'on égorge, les évolutions d'une armée ou d'un navire. C'est la partie enfantine de l'art; elle survit à l'art lui-même. Elle l'étouffe en le remplaçant. Des gens vraiment émus des plaintes d'Oreste et des fureurs d'Othello, des hymnes du prince Constant et des gémissements de Phèdre, s'inquiètent assez peu de savoir si les décorations sont bien peintes, et si l'on a dépensé beaucoup d'argent en machines et en costumes. Tous les chefs-d'œuvre ont été créés pour les théâtres imparfaits, et les théâtres perfectionnés n'ont point créé de chefs-d'œuvre. Dans la belle époque de l'art dramatique, c'est l'homme qu'on veut voir sur la scène; quand vient la décadence (et elle vient vite), on veut des plumes, des épées, des lances, des coupes, des paysages et des vêtements. La curiosité s'est déplacée. Elle a passé de l'intérêt inspiré par l'homme à l'intérêt que la matière peut inspirer. Toute littérature subit cette transformation, sans laquelle le drame mourrait entièrement. On s'ingénie à représenter Clytemnestre telle qu'elle était, et à imiter le *peplum* et la *toge*. Achille et Agamemnon portent le vrai costume des sculptures helléniques; on croit alors, par ces diverses amélio-

rations, toucher le but véritable de l'art; on s'en est éloigné. On a sacrifié le fonds à l'accessoire, le but au moyen.

Tout le monde sait que les sublimes tragédies de Corneille, livrées à des acteurs mal costumés, étaient représentées entre une double haie de gentilshommes insolents qui s'asseyaient sur la scène et riaient des acteurs. La représentation des œuvres de Calderon ou de Shakspeare était plus misérable encore. Deux grosses bougies de cire, placées aux deux coins du théâtre, éclairaient la scène espagnole dans les grandes circonstances. Ordinairement on choisissait une cour, on y dressait un échafaudage, les fenêtres armées de barreaux servaient de loges grillées, les balcons jouaient le rôle de nos avant-scènes, et l'on donnait la pièce entre midi et quatre heures. Les gamins montaient sur les toits. En Angleterre, la partie matérielle du théâtre, sous Shakspeare, ne valait guère mieux : on voyait les gens comme il faut s'étendre sur le tapis de la scène, et se battre avec le parterre à coups de pommes et de noisettes ; les décorations employées dans *Macbeth* et dans *Henri VIII* se composaient d'une galerie avec un balcon et un rideau, laquelle, pratiquée au fond du théâtre, servait, selon l'occasion et la nécessité, de montagne, de clocher, de tour ou de fenêtre; puis d'une machine à trois pans, formant triangle équilatéral, montée sur un axe mobile, et présentant au spectateur, selon les évolutions de l'axe, un arbre peint, une porte de maison et un lambris d'appartement : le public se tenait pour averti. Ce berceau pauvreteux protégea tous les œuvres de Shakspeare, toutes celles de Calderon et de Corneille; et ce que j'ai dit de l'influence pernicieuse des accessoires sur l'art dramatique est si profondément vrai, tellement incontestable, qu'à la même époque ou à peu près, la *Mirame* du cardinal de Riche-

lieu, et les *Orbecchi*, absurde tragédie italienne, étaient représentées avec un luxe extraordinaire. A mesure que la pompe théâtrale envahit la scène, l'art dramatique recule. Les tragédies de Campistron se parent de mille ornements dont *le Cid* n'a pas eu le privilége. Les pièces de Dryden ont besoin d'un matériel magnifique que Shakspeare n'avait pas connu. Cette transition de l'art dramatique réel à l'art théâtral se trahit ingénument sous Charles II, en Angleterre, et sous la régence du duc d'Orléans, en France.

Les amateurs du théâtre imaginent avoir beaucoup fait, lorsqu'ils ont corrigé un anachronisme et conquis une vraisemblance de costume. Samuel Pepys, cet excellent journaliste des mœurs anglaises, ne tarit pas en expressions de mépris pour la barbarie ancienne du théâtre shakspearien, comparée à la beauté, à l'élégance, à la vérité, à l'illusion de la scène contemporaine. « — Nous avons maintenant des musiciens, dit-il, nous avons des danseuses, nous avons des toiles de fond, nous avons de beaux costumes! »

« — Hélas! oui, peut-on lui répondre; et vous n'avez plus de drame! »

Le drame est dans le public bien plus que sur la scène. Il s'éteint lorsqu'un peuple perd cette curiosité ingénue que satisfait le jeu puissant des caractères et des passions. Le drame tourne alors soit au sentimental, c'est-à-dire à l'élégie, comme chez Rowe et Otway; soit à la simple curiosité d'un événement qui se débrouille et d'une énigme qui se résout.

Nous trouvons ces différents caractères parfaitement marqués dans l'histoire littéraire de la Grèce. Eschyle s'empare du mythe, qu'il transforme en action; Sophocle crée ensuite le drame épique; Euripide penche vers l'élé-

gie et affaiblit toutes les nuances. C'est là ce que blâmait Aristophane, lorsque ce grand critique montrait Euripide traînant des haillons, poussant des soupirs, et récitant des maximes. Après Euripide, un théâtre matériel, artificiel et factice paraît un moment pour s'évanouir. En Angleterre, où l'organisation d'une société demi-puritaine contrarie sans cesse la marche naturelle du drame, le même phénomène et le même développement ont lieu à travers les révolutions et les guerres civiles. Sous Jacques Ier, la sévérité religieuse commence à frapper le théâtre. Il meurt sous Cromwell, pour renaître sous Charles II, et s'y charger de licence, de prétentions et de puérilités; à travers le XVIIIe siècle, il s'étiole et se corrompt, tour-à-tour bourgeois et larmoyant, burlesque et libertin, augmentant ses ressources scéniques et perdant sa force intime, jusqu'au moment où les pâles esquisses de Richard Cumberland et les comédies sans vigueur d'Arthur Murphy envahissent les trois théâtres de Hay-Market, de Covent-Garden et de Drury-Lane. Deux hommes remarquables, Goldsmith et Shéridan, combattent à force de gaieté et d'observation l'influence fausse et sentimentale qui s'est emparée de l'art tout entier. Leur exemple n'est pas suivi; et lorsque le XIXe siècle s'annonce par les chefs-d'œuvre de Godwin, de Byron et de Walter Scott, le théâtre anglais continue à déchoir.

Alors a lieu la triple tentative dont nous avons parlé plus haut; on veut renouveler la scène, soit par *l'archaïsme*, ou l'imitation de Massinger et de Webster; soit par l'analyse philosophique des mobiles humains; soit enfin par l'imitation de Sophocle et d'Eschyle. Lord Byron, poète passionné et méditatif, se révolte contre le drame accidenté de Shakspeare et sa libre observation des caractères. Il produit des tragé-

dies admirables, qui ne seront jamais des drames complets; l'égoïsme éloquent du poète y occupe tout l'espace. Sardanapale, c'est Byron monarque d'Orient; Foscari, c'est Byron encore; et le doge, et Manfred, toujours Byron. Malgré la monotone énergie du ton et de la couleur, ces œuvres dramatiques l'emportent sur les nombreux pastiches du drame ancien, auxquels l'admiration pour Dekker, Marlowe et Marston a donné naissance depuis 1800. Elles s'élèvent au-dessus des nombreux drames métaphysiques produits par l'école de Wordsworth et de Coleridge; œuvres bizarres, parmi lesquelles nous distinguerons spécialement le *Paracelse* de Robert Browning.

Paracelse (*Paracelsus*, *a drama*) est d'autant plus digne de remarque, que son mérite a passé à peu près inaperçu en Angleterre. Rarement un poète a perdu plus de pensée, d'éclat, de pathétique et de profondeur dans une création sans avenir, mais non sans puissance. Comme essai dramatique, c'est le néant même. A peine éclos, vite oublié, noyé dans les dissertations d'une esthétique nuageuse et dans les périphrases d'un style prolixe, ce livre doit être signalé cependant comme une curieuse analyse psychologique et morale.

L'auteur a voulu mettre en scène un révolutionnaire de la science et intéresser le lecteur aux vicissitudes de sa pensée. Le personnage de Paracelse était bien choisi; il représente tout un mouvement de civilisation. Nous autres, fils du XIXe siècle, nous sommes étonnés de celui qui s'opère sous nos yeux; au commencement du XVIe, il s'en fit un bien plus étrange dont le nôtre n'est que le développement, et dont nous suivons encore l'impulsion. Alors paraissent en même temps Cardan, rédacteur de magnifiques formules géométriques; Copernic, qui dit au soleil comme Josué : *Arrête-*

toi; Corneille Agrippa, qui soutenait en 1510 la même thèse que Jean-Jacques en 1750 ; Luther, Calvin et Melanchton. Par eux toute la vieille autorité est ébranlée. Les évolutions du monde nouveau vont s'opérer sur un nouvel axe. Je ne pardonne pas à Voltaire de s'être moqué de Cardan et d'avoir abaissé Luther. Qu'était-il, Voltaire, qui cultivait le doute ; qu'était-il, auprès de ceux qui en avaient hardiment jeté le premier germe dans le sol de l'Europe?

Le plus original de ces personnages étranges fut sans aucun doute Paracelse, qui renouvela la médecine et créa la chimie moderne, nécromant, sorcier, alchimiste, charlatan ; Paracelse, qui se vanta d'avoir trouvé la pierre philosophale et la quadrature du cercle, et qui enfermait le démon dans le pommeau de son épée. L'ardeur de la science, la fièvre de connaître, le besoin de la gloire précipitèrent à travers toutes les folies, tous les voyages, tous les ridicules, cette intelligence enflammée. C'est Faust réduit à la réalité, n'écoutant d'autre Méphistophélès que ses passions et son amour-propre, entouré d'ennemis, d'envieux et d'admirateurs, plein de mépris pour l'espèce humaine si facile à tromper, furieux de notre impuissance à pénétrer les secrets de la vie ; aux yeux des uns, ange de lumière ; aux yeux des autres, fils de l'enfer ; à ses propres yeux, être incomplet et impuissant ; pour l'histoire et l'avenir, une énigme.

La beauté et la difficulté de cette analyse ont séduit l'imagination de Robert Browning. Le drame intérieur qui se joue chez tous les hommes célèbres et grands, et qui prend un caractère de beauté frénétique chez un personnage tel que Paracelse, moitié sublime et moitié fou, a exercé sur le jeune poète, dont l'intelligence est évidem-

ment subtile et profonde, une fascination irrésistible ; il a tenté d'en faire l'œuvre précisément la plus opposée à la nature même de ses pensées et de son sujet, une pièce de théâtre. Descendant en ligne directe de Wordsworth pour la dissection métaphysique des idées, de Goëthe pour la poésie plastique et extérieure, et de Byron pour le scepticisme, l'auteur a rêvé que tous ces éléments, précieux d'ailleurs, feraient un drame. En effet ce sont des scènes, et il n'y manque, pour que l'œuvre soit dramatique, qu'une seule chose, le drame. Au premier acte, Paracelse déclare à ses amis qu'il veut chercher, au péril de son bonheur, la science et la gloire. Au second acte, ayant beaucoup voyagé, il découvre que la science n'est pas tout, qu'elle tue l'amour, et que sans l'union des deux facultés, amour et intelligence, l'âme humaine languit et meurt. Au troisième acte, il revient en Europe, professe la médecine à Bâle, atteint la gloire , accroît son crédit en mystifiant les hommes, et retombant sur lui-même avec plus de douleur que jamais, reconnaît la misère de ces trois ruines dont il est possesseur, science incomplète , amour impuissant et gloire menteuse. Au quatrième acte, il redescend de ses sublimes inspirations, demande à la volupté terrestre l'oubli de son ennui et de ses peines, retrouve quelque paix et quelque espérance dans la foi vulgaire et dans l'abnégation de l'orgueil, et finit par mourir à l'hôpital de Salzburg.

Tout cela se passe entre quatre personnes, ou plutôt ce n'est qu'un monologue en deux mille vers, interrompu par quelques questions incidentes. Festus, l'homme simple et l'ami dévoué ; Michal, sa femme ; Aprile, jeune homme beau comme Apollon, symbole de la poésie et des arts, ne prennent la parole de temps à autre que pour donner à Paracelse l'occasion d'interroger sa propre pensée, l'im-

mensité de ses désirs, le désespoir de ses efforts et le dédain que lui inspirent son propre succès et l'admiration du genre humain ; — voilà tout. Nul mouvement, nulle péripétie, nulle catastrophe ; — une élégie éloquente, suivant dans son cours tortueux la vie de Paracelse, comme le soleil et les nuages tachent d'ombre et de lumière le Rhin tombant en nappes bouillonnantes, disparaissant sous les rochers, ou se développant comme un large miroir qui étincelle. Par un renversement singulier de l'art dramatique, vous n'apercevez plus dans cette œuvre aucune action visible. Le phénomène extérieur des passions et des caractères humains s'évanouit, pour faire place au phénomène intérieur d'une pensée qui s'étudie et d'une âme qui se creuse elle-même.

Nous signalons ce résultat bizarre comme le dernier terme de l'abus métaphysique, naturel à la muse du Nord. Le drame d'escamotage habile que les Français ont adopté récemment, — le drame d'incidents et de passion que les Espagnols ont porté si haut vers le commencement du XVIIe siècle, — occupent le point opposé. Shakspeare penche sans excès vers l'observation métaphysique du Nord ; Calderon, sacrifiant au contraire la pensée à l'action et à la couleur, gravite d'un autre côté vers le point central et vers la perfection de l'art.

Quant à M. Browning, philosophe et poète remarquable, il n'existe pas comme dramaturge.

Prenons-le donc pour ce qu'il est, non pour ce qu'il croit être. Comme œuvre d'analyse philosophique, son prétendu drame est rempli de talent ; la poésie des images s'y répand avec profusion sur la subtilité des pensées. *Manfred* et *Faust* ne renferment pas de plus beaux passages que certains fragments de ce *Paracelse*, obscurci par mille

divagations inutiles et dont le plan est insoutenable. Nous donnerons pour exemple la rencontre et le dialogue de Paracelse et d'Aprile, symboles, l'un de la Science, l'autre de l'Amour, du besoin de connaître qui veut pénétrer tous les secrets du monde visible et invisible, de l'amour s'assimilant à tous les genres de beauté, et produisant la poésie, la musique et les arts.

— Qui es-tu (demande Aprile à Paracelse), homme profond et inconnu?

PARACELSE. — Je suis le mortel qui aspire à *connaître*. — Et toi ?

APRILE. — Je voudrais *aimer* infiniment et être *aimé*.

PARACELSE. — Tu es donc mon esclave! et je suis ton roi.

APRILE. — Ah! Dieu t'a bien partagé. L'idéal que je poursuis me fuit sans cesse. Mon désir est immense, et le feu qui me brûle me consume sans me satisfaire. Toi, génie attentif et patient, tu acquiers toujours, tu amasses éternellement. Ah! malheureux! malheureux que je suis!

PARACELSE. — Calme-toi, âme féminine et inassouvie! je te l'ordonne au nom de la puissance que j'ai sur toi. Je veux savoir ce que tu désires.

APRILE. — Ne te l'ai-je pas dit? Je n'ai qu'un but, qu'un désir : aimer! Toutes les belles formes du monde, je voudrais les reproduire dans le marbre, la pierre ou le bronze. Ah! si je pouvais! si je pouvais! rien n'échapperait à ma sympathie ; la nymphe, âme secrète des chênes séculaires, le majestueux vieillard à longue barbe, le jeune homme dans sa première beauté, l'athlète aux muscles nerveux, la femme plus souple, plus moelleuse et plus blanche que le cygne; toutes les passions, les désirs, les idées; la laideur même et sa beauté,

qui est l'énergie, voilà ce que je voudrais saisir et créer d'un seul mot. O Dieu ! permets-moi de les reproduire, ces beautés que poursuit mon inutile amour, forêts, vallées, miroir de l'Océan, lacs étincelants sous le soleil et vous, labyrinthes de bronze, pyramides de pierre, villes peuplées d'hommes, et vous, agitations, passions, cruautés, ambitions dont le cœur se nourrit et dont il meurt ! Qui me donnera des couleurs pour tout exprimer, des paroles pour tout reproduire, des notes musicales pour imiter les mouvements mystérieux de l'âme et les inconnus balancements des planètes ! qui me permettra d'épuiser tout ce que le monde et la vie offrent à l'admiration et à l'amour, jusqu'à ce que Dieu me reprenne à lui, lui l'éternel amour ! (Paracelse soupire.)

APRILE. — Tu soupires ? tu n'es donc pas mon roi ! Tu n'as point passé par mes épreuves et tu n'as pas souffert de mes souffrances.

PARACELSE. — Continue.

APRILE. — Tu n'as pas, comme moi, arrêté ton regard sur le soleil idéal jusqu'à devenir aveugle. Tu as cherché la cause de tout, non la sympathie et l'amour des choses divines. On prétend qu'il y a partout des squelettes, dans les fleurs, dans les arbres, dans les étoiles même qui resplendissent là-haut. Ces squelettes, tu les a cherchés. En es-tu plus heureux ?

PARACELSE. — Non.

APRILE. — Tu t'occupes à démeubler la nature et moi je la meuble. Cette société des hommes avec leurs lois et leurs coutumes est pour moi une île déserte où je bâtis mon palais comme je puis. La vérité vulgaire, je la transforme. Les coquillages amassés au bord de la mer sont mes diamants, les branches des arbres sont les arcades de mon pa-

lais, le jonc tressé remplace le tapis de pourpre, l'imagination est ma servante, opulente fée qui obéit à toutes mes volontés. Amour universel, sympathie sans bornes! Dans le cœur du paysan et du berger, je découvre une pensée qui est l'essence de la poésie; et ce qu'il y a de plus vulgaire au monde, la branche desséchée qui tombe dans les cavernes de la poésie, en sort parée de cristaux qui brillent au soleil. O maître orgueilleux, as-tu ce pouvoir? N'as-tu jamais ressenti cette ivresse? N'as-tu pas compris l'impuissance des sons à reproduire les accents de l'âme, celle des couleurs et des formes, celle des rhythmes et des mots? N'as-tu pas vu que plus la pensée grandit et s'élève, plus la parole devient faible et débile? Dites-moi cela, monseigneur?

PARACELSE. — Le désir de *connaître* a aussi son impuissance; l'homme n'est que faible poussière!

APRILE. — Tu pleures! toi, des larmes! toi, le maître! toi, le roi!

PARACELSE. — Nous sommes misérables tous deux. Apprends à *connaître*, et que Dieu m'apprenne à *aimer*. Qu'il nous pardonne à tous deux, êtres ambitieux et impuissants! Nous avons rêvé, Aprile, et nous nous éveillons. Nous sommes deux voyageurs transportés dans deux mondes de féerie et qui se retrouvent tout-à-coup auprès de leur foyer. Nous portons les cicatrices du voyage, mais nous avons aussi les bracelets d'or et les colliers de perles dont nos bras ont été parés. J'ai cherché la *science*, comme tu as cherché l'*amour*; aveugle comme toi! L'amour n'est rien sans la science, et la science n'est rien sans l'amour. Cependant nos conquêtes nous restent; j'ai la puissance; tu as la beauté. Hélas! nous nous éveillons et l'expiation nous attend l'un et l'autre.

APRILE. — Dieu seul, Amour et Science, est la poésie complète.

PARACELSE. — Dieu est la science parfaite, l'amour immense. Les deux moitiés de l'idéal se réunissent en lui seul. Faibles et fous que nous sommes ! mortels débiles ! nous avons voulu les atteindre en les isolant. Nous sommes punis ! »

Ce qu'il y a d'élévation et de profondeur dans ces pages n'a pas besoin de commentaire. Paracelse, représentant l'ardeur de connaître au commencement du XVIe siècle, c'est-à-dire à une époque de renouvellement total où la pensée humaine changeait de peau comme le serpent, offre un spectacle d'un intérêt extrême. C'est, je l'ai dit, un révolutionnaire de la pensée ; il ne voit que l'avenir et n'a foi qu'aux nouvelles espérances qui animent le genre humain.

Paracelse veut savoir, non le passé qu'il rejette, mais ce qui est et ce qui sera. Il veut *connaître*, non les livres, non l'érudition proprement dite, mais le présent, mais l'avenir, mais l'essence des êtres. Il rompt à jamais avec les connaissances acquises par les autres nations et les autres temps, avec les maximes et les conquêtes des sages d'autrefois.

« La vérité n'est-elle pas en nous-mêmes ? (dit-il dans le poème). Il y a en nous tous un point central où l'intime vérité réside dans sa plénitude. Autour d'elle s'élèvent des remparts qui l'environnent et qui l'obstruent ; la chair et les sens dérobent à nos propres yeux la flamme de la vérité. *Connaître*, c'est délivrer la vérité captive ; c'est ouvrir une issue au rayon secret et caché qui est en nous. »

Paracelse n'admettra donc rien de ce qui est convenu ; plein de courage et de foi en lui-même, chevalier d'aventure, rejetant tous les anciens naturalistes et tous les vieux philosophes, il se met à courir le monde pour dégager, au moyen de l'expérience active, cette vérité cachée. Plus il avance, plus cette soif de savoir s'augmente et s'irrite ; à mesure qu'elle s'abreuve, elle devient plus ardente. Paracelse rit des hommes qui l'admirent, et les voyant redoubler d'enthousiasme quand il les trompe, il prend en pitié sa gloire et son école :

« Vous avez vu ce matin, dit-il à Festus, son ami, la foule qui se pressait autour de ma chaire ! Parbleu ! ce n'est pas merveille d'exciter leurs bravos et de faire battre leurs cœurs. Mes principes sont simples ; je détruis et je nie. Toutes les fois qu'on nie ce que la foule et les âges ont accepté, la foule est là béante, sans haleine, l'œil hagard, les cheveux hérissés, attendant le tonnerre qui va frapper ses idoles. Comptez un peu mes admirateurs : voyez ! D'abord ceux qu'attirent la curiosité, l'étonnement, la nouveauté, rien de plus ; puis la race nombreuse des sots qui veulent des miracles ; je leur en donne. Ensuite vient le nombreux bataillon de ceux qui haïssent les institutions établies et les écoles adoptées, toujours prêts à seconder l'homme qui attaque, jusqu'à ce que, victorieux à son tour, ayant planté le drapeau de sa doctrine, il les voie se retourner contre lui. Jetez sur cette cohue une infusion considérable d'indifférents qui profitent de la circonstance ; esprits madrés, trop habiles pour s'opposer au courant des opinions, flatteurs adroits qui caresseront et protégeront mon système, charmés de lui donner un développement absurde qui le tuera !

» Pourquoi grossir la liste ? Tous ces gens ont leur inté-

rêt à servir, et la vérité leur importe peu. Restent peut-être douze ou quinze pauvres hères qui aiment sincèrement la science, qui ont foi à la vérité ; ceux-là méritent ma sympathie et mes efforts : ce n'est pas la peine d'en parler ! »

C'est ainsi que le réformateur apprécie ceux qui l'admirent ; ainsi se juge lui-même, au milieu de sa gloire, ce révolutionnaire et ce novateur. Il n'a pas touché le but qu'il voulait atteindre ; il n'a pas découvert le grand mystère de la vie et du monde. La couronne qu'il a obtenue, c'est la réputation, et il la méprise. L'ombre de sa gloire lui fait peur et pitié :

« Je le sais bien, dit-il, je suis en avant de mon siècle. Je suis un de ces flots précurseurs qui viennent battre le rivage, longtemps avant que la multitude des vagues touche et recouvre la côte. Je sais bien quelle sera ma destinée. On usera de ma pensée en la niant, on montera sur mon cadavre en le déshonorant. Orgueil ou vanité, je n'ai rien voulu devoir à mes ancêtres ; on ne voudra rien me devoir. J'ai détruit, on me détruira ; c'est juste. J'ai élevé un échafaud sur lequel on montera pour découvrir de nouvelles régions de la science. Que m'importe après tout ? J'aurai accompli mon destin, Dieu fera le reste ! »

Convaincu de la vanité de la science et de celle de la gloire, Paracelse cherche enfin le plaisir ; il se plonge dans les délices sensuelles et trouve en échange de sa dernière tentative le mépris des hommes qui se vengent ainsi de ses dédains. Lorsque, malade et mourant sur son grabat de l'hôpital, à Salzburg, Paracelse retrouve auprès de lui Festus, le cordial et simple ami qui ne l'a jamais abandonné, l'auteur atteint l'effet dramatique le plus vrai.

PARACELSE, sur son lit de mort. — Parle-moi! Que j'entende ta voix! Chante quelque vieille ballade. Je ne veux point rêver!... parle-moi.

FESTUS, chantant. — « Le Mein est un fleuve charmant dont les flots coulent doucement, à travers les vallons, à travers les prairies; et ses petits flots qui bruissent font la musique la plus douce. Il coule, il coule paresseux sous le soleil qui brille, au milieu des joncs et des charmantes primevères; et de temps à autre l'abeille rase ses vagues en bourdonnant, et le martin-pêcheur qui plane, avec son plumage de feu, y baigne le bout de son aile quand midi sonne au clocher des hameaux... »

PARACELSE. — Mon cœur s'éveille et se desserre lorsque j'entends cette chanson de la jeunesse; les ténèbres passent, le serpent noir qui me pressait l'âme se déroule enfin et me quitte. Ah! Festus, je respire! c'est toi, c'est toi! »

Festus console son ami, dont l'agonie s'éclaire d'un rayon d'espoir :

« Esprit souverain (lui dit Festus), maître, créateur, inventeur, ceux qui raillent les convulsions de ta vie se moqueront de l'Etna dont les profondeurs bouillonnent. Je t'ai connu, moi! je te comprends, je te suis fidèle. Je t'ai vu surgir et lutter. Je te vois mourir. O Dieu puissant, que je sois traité comme il le sera. Si tu m'avais créé fort comme lui, j'aurais failli comme lui. Advienne que pourra, je suis avec lui!... Mon Dieu! nous nous présentons ensemble devant toi : punis-nous, ou récompense-nous ensemble! »

L'élément dramatique s'est montré d'une manière un peu plus prononcée dans deux ouvrages de Robert-Henri Horne, intitulés : *La mort de Christophe Mar-*

lowe, et *Côme de Médicis*. La réflexion y domine encore l'action, et le défaut capital de la poésie du Nord se fait sentir assez vivement dans ces deux ouvrages pour y étouffer la réalité de l'intérêt dramatique. Ici la vie effrénée d'un poète demandant aux voluptés les plus vulgaires la compensation de ses douleurs et de son humiliation sociale; là, un père et un prince cherchant l'équité la plus sévère, et ne rencontrant que l'injustice : telles sont les deux bases de ces ouvrages, dont l'un est élégiaque et l'autre épique. L'effet de scène manque à l'un et à l'autre. Il se trouve encore moins dans la pièce intitulé : *Nina Sforza*, par Richard Zouch Troughton.

Le sentiment dramatique n'est pas étranger aux œuvres de Shéridan Knowles. Il dramatise et dialogue habilement des contes qui ne manquent pas d'intérêt. Mais que faire de de ces caractères effacés? quelle valeur attribuer à ces romans invraisemblables? comment excuser la teinte uniformément sentimentale, qui, répandue sur tous les personnages comme un glacis sur certains tableaux, ne reproduit ni la vérité de la nature, ni celle des passions et des pensées? Malgré ces défauts, Shéridan Knowles, auteur et acteur, est le plus brillant représentant de cette école pathétique qui a longtemps régné sur la scène anglaise auprès de la comédie licencieuse. Shéridan Knowles conçoit le drame dans des proportions bourgeoises, comme ce pauvre Otway, homme curieux à étudier, ivrogne dans sa vie, pathétique dans ses créations, qui n'avait qu'un genre de talent, et n'a produit qu'une seule œuvre remarquable; il est vrai que la supériorité de cette œuvre (*Venise preserved*) est incontestable.

A prendre la vie humaine dans sa vérité et sa largeur, elle comporte autre chose que des larmes. L'écri-

vain ment à l'œuvre divine, quand, pour la reproduire, il la dépouille de ses joies, de son calme, de ses énergiques mouvements, de tout ce qui n'est pas gémissement et langueur. Il peut chercher dans ce monde le bon sens des actes ou leur folie, le relief des caractères comiques et la pratique de la société : ainsi fit Molière. La sympathie secrète des âmes et des idées, la sublimité et la finesse des sentiments tendres lui offrent une vaste carrière : c'est celle de Racine. Tous les autres maîtres ont choisi leur domaine spécial. La sphère des tristesses est restée le partage d'Otway, de Kotzebue et de La Chaussée; les hommes d'un génie supérieur l'avaient dédaignée. Quoi de plus énervant et de moins viril? Ne sont-ce pas de misérables héros, que ceux qui ne savent que gémir sous le destin ! Corneille, en créant ses hommes de bronze ou de granit, dont les paroles frappent au cœur comme des lames d'acier poli, honorait du moins la nature humaine. *Le Cid* et *Polyeucte* exaltent la race qu'ils idéalisent; on se sent fier d'être de leur famille. On est honteux d'avoir pour frères un Meinau qui se lamente incessamment, un Jaffier qui pleure en tuant, et tous ces autres mortels infortunés et coupables, profondément ennuyeux et chétifs, dont le poète se sert comme d'urnes lacrymatoires. Vous ne trouvez rien de cette faiblesse et de cette misère chez les plus grands dramatistes, Sophocle, Shakspeare, Aristophane, Molière, Racine. Elles commencent à se laisser entrevoir chez les écrivains placés sur le bord de la décadence, chez Euripide, chez Voltaire, chez Fletcher et Beaumont; elles débordent aussitôt que l'art dramatique commence à déchoir; enfin un fleuve de larmes coule avec les vers de notre La Chaussée, de Shéridan Knowles, de Fenouillot, de Falbaire, avec la prose de Kotzebue et même celle de Diderot. Je

reproche moins à Voltaire les maximes philosophiques semées dans ses tragédies, que la teinte fausse et sentimentale d'*Alzire*, d'*Adélaïde Duguesclin*, et même de *Tancrède*. C'était là précisément ce que l'on admirait le plus du vivant de Voltaire ; la *Mélanie* de M. de La Harpe n'a pour mérite que ce défaut.

En Angleterre le progrès de cet énervement dramatique est facile à suivre de Shakspeare à Shéridan Knowles. Les vigoureux dramaturges contemporains de Shakspeare ne sont point atteints de la contagion sentimentale ; Shakspeare joue sur les mots, Lilly est pédant, Ben Johnson minutieux, Webster effréné, Marlowe brutal, Marston cynique, Dekker diffus, Massinger paradoxal. Avant Fletcher et Beaumont, les héros dramatiques pleurent, mais modérément. Fletcher et Beaumont les premiers ouvrent cette veine. Ils prennent dans une situation, non plus tout ce qu'elle a de fort et de profond, mais ce qu'elle renferme de mélancolique et de pénible. Au lieu d'affermir et de tremper puissamment l'âme humaine, ils l'affaiblissent et l'amollissent. Voluptueux et pathétiques, ils ont plus d'éloquence et font couler plus de larmes que Shakspeare ; en revanche, ils sont moins variés, moins philosophes et moins vrais. Le coup d'œil sévère que Shakspeare jette sur les choses de la vie leur manque absolument. Ils ont de la fécondité, de l'invention, de la grâce, de la souplesse, une vive et fluide faconde et un coloris de style admirable. C'est par la pensée et le fond qu'ils pèchent ; ils ressemblent à la nation qui les admire.

Lorsque Charles II remonta sur son trône, un peuple fatigué de guerres civiles, l'âme affadie et abattue en même temps que corrompue et enfiévrée, préféra les drames de ces auteurs aux œuvres de Shakspeare. *Roi et non-roi*,

la Fille Reine (1), étaient joués tous les jours au milieu des applaudissements universels, tandis que *Macbeth* et *Othello*, remaniés par des auteurs de troisième ordre, se laissaient à peine supporter. Écoutez là-dessus le même Pepys : « Je connais peu de pièces plus médiocres que *Macbeth*, dit-il ; il n'y a pas dans cette pièce trois vers qui valent ceux de *la Fille Reine*, par Fletcher. » — Situations invraisemblables, ressortant de crimes odieux, et donnant naissance à des douleurs sans limites, en dehors de toutes les conditions ordinaires de l'humanité, telle est la trame générale des œuvres de Fletcher et de son ami. Dryden y ajouta l'excès de l'emphase et le style précieux emprunté à Scudéry et La Calprenède.

Immédiatement après Dryden, la scène politique venant à changer sous Guillaume III, les vertus bourgeoises reprennent honneur dans le monde anglais ; il se fait alors une évolution singulière du drame, qui, gardant ses défauts comme la société, se contente de leur donner, à l'instar de cette dernière, une teinte modeste et morale. Le puritanisme bourgeois fait irruption sur le théâtre et s'allie au pathétique forcé, à l'inspiration lacrymatoire de Fletcher et de Beaumont.

Une tragédie naît alors de ce mariage ; genre singulier, qui n'a pas d'autre mérite que de faire pleurer à torrents, non plus sur des pavés de marbre et dans des coupes d'or, comme celle de Fletcher, mais sur la terre nue et sur le grabat des mansardes. Lillo, Southerne, Otway, Rowe et Congrève exploitent ce genre malheureux, qui a produit un chef-d'œuvre, *Venise sauvée*. La description d'une vente

(1) *King and No-King, the Maiden-Queen,* drames de Beaumont et Fletcher.

publique de meubles, très-habilement jetée dans le dialogue, est un des passages les plus pathétiques de ce dernier drame, dont nous blâmons l'inspiration et non l'exécution, la tendance générale et non les détails.

Le pathétique, élément nécessaire de la scène tragique, ne doit pas l'envahir dans tous ses replis, comme si l'homme n'avait ni caractère, ni passion, ni vigueur, ni ressources, ni action, ni enthousiasme, ni rêverie ardente, mais seulement des larmes et de la langueur. Ces héros qui prient, qui pleurent, qui s'agenouillent, qui se battent la poitrine, qui hurlent la douleur d'un bout de la pièce à l'autre, ont le désavantage immense d'user le ressort dramatique longtemps avant la fin du quatrième acte. Leur influence morale est d'ailleurs mauvaise. Les sources de la douleur étant assez restreintes dans leur nombre, on invente pour cultiver ce genre et varier les motifs des pièces, des forfaits extraordinaires et des situations inouïes qui achèvent de flétrir l'art et de le perdre. Tel est le sujet d'une absurde et effrayante tragédie d'Otway, qui repose sur un double inceste et qui se termine par cinq meurtres.

Shéridan Knowles a recueilli récemment l'héritage de cette école. Homme de talent, égaré par un premier succès, par des exemples séduisants et des éloges prématurés, il a trop réussi à son début. Ce triomphe l'a engagé aveuglément dans le sillon qui lui avait valu les applaudissements de l'Europe. On avait admiré dans les remarquables tragédies de *Virginius* et d'*Appius* les scènes d'intérieur, le pathétique naturel, la peinture heureuse de la vie bourgeoise chez ces Romains qu'Addison avait présentés comme des héros imperturbables et des colosses stoïques; faire d'eux des hommes tout simplement, c'était chose téméraire, presque une épigramme. Les souvenirs classiques s'éveillèrent;

Virginius produisit de l'effet en Angleterre, et plus encore en France. Shéridan Knowles encouragé créa d'autres œuvres d'après la même inspiration ; privé de ces personnages romains qui l'avaient servi par le contraste, il n'obtint plus les mêmes résultats. On s'aperçut que l'étude de la vie, l'analyse des caractères, la variété des observations, la vraisemblance des plans manquaient à son génie. L'éloquence élégiaque lui restait seule ; on commençait à se lasser de cette poésie maladive, affaiblissement pour l'esprit et danger pour l'âme. Ce sont encore là les caractères, le mérite et le défaut de ses derniers ouvrages, — *l'Amour*, — *la Fille* — et *l'Épouse*.

La Fille (*the Daughter*) relève essentiellement de l'école d'Otway, embellie de quelques fleurs empruntées aux ossuaires de Maturin. C'est l'horreur dans le vulgaire et le sentimental dans l'atroce. *L'épouse* (*the Wife* (1)) a le mérite de l'harmonie dans la conception. Si le plan est romanesque, les détails le sont aussi ; on peut le trouver faux dans son ensemble, mais la couleur est d'accord avec le dessin.

Tout est improbable dans ce drame ; l'auteur commence par une avalanche suisse, et continue par une révolution qui s'opère le plus doucement du monde ; il expose ensuite à des attaques calomnieuses et impossibles la vertu et la vie d'une princesse, qu'il tire du danger au moyen d'une catastrophe non moins chimérique. Suivez-le, lancez-vous en pleine féerie : son conte marche bien ; ses situations

(1) Ce mot *wife* (femme mariée) comporte un sens beaucoup plus simple que le mot *épouse* (*spouse*), et plus saint, plus digne, plus sacré que celui de *femme*, terme générique en français. C'est une de ces nuances de mots et de mœurs qui tiennent à des différences profondes et qui passent inobservées.

ont de l'intérêt ; son style est poétique ; et d'invraisemblance en invraisemblance, vous traversez avec un plaisir d'enfant les événements incroyables qu'il entasse. Faites taire votre raison : les plaintes de Mariana, les perfidies du traître Ferrardo, la confiance aveugle du mari ne pourront manquer de vous toucher, comme un curieux récit du Lasca ou de Boccace. Je préfère *the Wife* aux autres pièces de Shéridan Knowles, à cause de cette harmonie d'invraisemblance dont l'ensemble est net, et à laquelle tous les détails concourent merveilleusement. Si l'enchaînement et l'invention des faits ne supportent pas la critique, le style fleuri, moelleux, cadencé, sentimental du dialogue manque également de réalité. Une fois la chose convenue, on perd toute idée de vie réelle. C'est un tableau de Boucher, auquel vous ne reprochez pas ses arbres d'azur qui s'accordent avec des chaumières violettes. Le peintre possède des qualités spéciales dont vous lui tenez compte, et vous avez raison.

Il s'agit d'une époque indéterminée où de certains princes inconnus régnaient à Mantoue, et s'en allaient chercher sur le bord des lacs suisses des épouses et des amantes. L'un d'eux, se promenant rêveur dans je ne sais quelle vallée, est écrasé par une avalanche. On n'en revient pas communément ; mais notre prince, recueilli et soigné par Mariana, doit la vie à cette jeune fille. Éprise d'amour pour celui qu'elle a sauvé, elle lui cache sa passion et se contente de suivre silencieuse l'homme qui lui a inspiré un sentiment profond. Le duc trouve son trône envahi par un frère, reprend sans coup férir sa petite couronne, reconnaît Mariana et l'épouse au moment même où le frère perfide a conçu pour elle une passion qui va bientôt se changer en fureur. Devenue duchesse, Mariana est exposée à toutes

les embûches et à toutes les intrigues de Ferrardo : ainsi se nomme le mauvais frère. Pendant une absence du prince, Ferrardo déchaîne contre Mariana un de ses courtisans qui se charge, non de la séduire, mais de la compromettre. Ce dernier, humilié par l'homme dont il est l'instrument et contre lequel il nourrit un grand désir de vengeance, saisit l'occasion de se satisfaire, dénonce Ferrardo et sauve la duchesse. Toute cette invention absurde se déroule avec une sorte de mélancolie agréable qui ne manque pas de charme ; c'est une fiction brodée sur la soie et assez heureusement nuancée. Les traîtres parlent comme des romans ; le duc est une ode, et la paysanne suisse une élégie. Quand Shéridan Knowles peut faire valoir la nature spéciale de son talent, qui tient de l'idylle et du conte sentimental, il n'y manque pas, et le lecteur y gagne de très-jolis vers, à défaut de drame.

Au milieu de la décadence de l'art dramatique en Angleterre, décadence qui date de loin, et dont nous venons de signaler le progrès et de citer des exemples, Édouard Lytton Bulwer a voulu, comme nous l'avons dit, relever la scène par une tentative hardie que le succès a couronnée. D'accord avec l'acteur Macready, il a commencé son œuvre par l'épuration matérielle des théâtres, livrés depuis longtemps à une corruption scandaleuse, devenus des lieux de rendez-vous pour le vice ignoble, et nécessairement délaissés par la bonne compagnie et la bourgeoisie honnête. C'était le premier pas à faire vers la résurrection scénique. Pour engager ensuite les talents sous son drapeau, et pour obtenir leur concours actif, il a provoqué des changements graves dans la législation relative à la propriété dramatique. D'après les coutumes reçues en Angleterre, on achetait une pièce à l'auteur, ce qui se

nommait le *copy-right* ; quels que fussent ensuite les bénéfices rapportés par la représentation, ils revenaient tous au directeur et au théâtre. De là manque d'émulation, rien qui stimulât l'écrivain ; des ouvrages misérables ou traduits du français, et qui ne coûtaient rien ; la ruine définitive de l'art. Bulwer, membre du parlement et homme de lettres, prit hautement dans les Communes la défense des intérêts littéraires ; grâce à lui, la propriété de l'auteur dramatique est aujourd'hui assurée en Angleterre ; il partage, comme chez nous, les bénéfices du théâtre, et trouve un intérêt actif à le faire prospérer.

Bulwer, après avoir préparé ainsi les voies, a mis la main à l'œuvre. Il a espéré intéresser le public à des drames littéraires dont la composition ne serait plus un travail mécanique, mais une œuvre d'art, et il a tenté de soustraire en même temps le théâtre à l'influence du mysticisme métaphysique, de la déclamation d'école et de la pantomime mêlée de décorations, si aimée du peuple. L'histoire et le roman ont été tour-à-tour consultés par lui ; ils lui ont fourni *Richelieu*, *Mademoiselle de la Vallière*, et *the Sea Captain* (le Capitaine de vaisseau). Les hommes de talent qui se sentaient doués du génie dramatique ont profité de la révolution opérée par Bulwer. Parmi eux se distingue Leigh Hunt, esprit singulier ; une certaine exagération passionnée, qui lui sert d'inspiration, et que ne corrige pas la force du jugement, s'accorde peu avec le génie national de l'Angleterre. Sa meilleure œuvre, selon nous, est sa dernière tragédie, intitulée : *La Légende florentine*. Conçue d'après les données de l'école sentimentale dont nous avons parlé plus haut, elle manque assurément de force, de variété, de péripéties. C'est toujours le style pathétique d'Euripide, moins efféminé et plus naturel que celui de Shéridan Knowles ;

une histoire domestique agréablement mise en scène. La vraiété de la nature humaine et le grand spectacle du monde manquent à cette œuvre, dont la simplicité et la passion méritent une honorable distinction.

Telles sont les diverses tentatives qui, dans ces dernières années, ont commencé la réhabilitation du drame britannique. Je n'ai point parlé d'une tragédie classique, œuvre de l'avocat Talfourd, et qui a fait grand bruit parmi les littérateurs et les gens du monde. Elle est intitulée *Ion*, et offre une imitation très-exacte des formes grecques, une versification élégante, un coloris pur, une certaine grâce calme heureusement empruntée à la muse de Sophocle. Le succès théâtral ne peut couronner ce genre de supériorité toute littéraire. Les pièces de Bulwer, surtout *le Capitaine de Vaisseau*, réunissent dans des proportions plus heureuses l'intérêt populaire et la poésie.

Réussira-t-on à régénérer la scène anglaise? On peut en douter. L'Europe entière, emportée par des mouvements inconnus, s'éloigne tous les jours de ce temps de l'adolescence ingénue où le drame est pour les nations une puissance, un besoin et une gloire.

---

§ VII.

Carlyle. — Symptômes de réaction catholique. — Alfred Tennyson. — Robert Milnes.

Cette stérilité fractionnée de la littérature anglaise moderne n'a vu s'élever dans ces derniers temps qu'un esprit

vraiment original, bizarre écrivain d'ailleurs, c'est *Carlyle*. Auteur d'une traduction du *Wilhelm Meister* de Goëthe, de plusieurs autres traductions de l'allemand, et d'un pamphlet extrêmement remarquable intitulé *le Chartisme*, il n'appartient à aucune école anglaise. Intelligence métaphysique, nourri depuis sa jeunesse de l'étude de Schelling, Hegel et Novalis, il écrit ses ouvrages dans une langue bizarre, qui n'est ni l'anglais pur ni l'allemand véritable, mais qui, toute saxonne par le fonds, emprunte au dictionnaire anglais ses formes grammaticales, à la syntaxe allemande ses procédés de composition, de formation, d'analogie, enfin à l'habitude germanique ce mysticisme novateur dans les mots et dans les choses. L'originalité résultant de cet archaïsme composite n'est pas toujours de bon aloi. Carlyle a des adjectifs de cinquante toises et des composés qui ne finissent jamais. Comme Richter qu'il prend pour modèle, comme Novalis qu'il admire, il se permet les métaphores les plus effrayantes et les images les plus hétéroclites. Un sens profond se cache sous ces déguisements d'un style affecté; nous lui reprocherons surtout les ambages de sa pensée, les digressions interminables dans lesquelles il se perd, le lointain et obscur labyrinthe d'investigations historiques dans lequel il se plonge. Ainsi le *Chartisme*, cette révélation moderne des souffrances que l'industrie impose aux classes ouvrières, conduit Carlyle jusqu'au berceau de la race saxonne, et de là jusqu'aux langes du genre humain ; s'il pouvait remonter un peu plus haut, il ne s'en ferait pas faute. C'est, après tout, un magnifique phénomène que ce mélange accompli dans l'intelligence de Carlyle : l'observation positive et la pratique anglaise s'alliant à l'érudition mystique de l'Allemagne moderne. Seul de tous les hommes politiques de son pays, il paraît compren-

dre la fusion de l'Europe, l'époque souffrante et palingénésique où nous vivons, sa transformation par les angoisses, son renouvellement par la douleur, et l'épreuve de feu et de larmes que traversent les sociétés humaines aspirant à se reconstruire.

Carlyle, grand esprit, sent le courant de nouveaux besoins et de tendances nouvelles qui emporte lentement les esprits vers un monde inconnu; ce courant, on ne l'aperçoit guère dans les livres à la mode, le véritable mouvement intellectuel ne se manifeste pas à la surface. Il faut creuser plus avant et consulter certaines publications à demi-obscures, certains pamphlets de controverse et de polémique sacrée pour reconnaître de mystérieuses et bizarres agitations qui s'annoncent dans les intelligences anglaises. L'Angleterre, mère du rationalisme pur, s'ennuie un peu de cette doctrine et de sa stérilité. Le pays de Locke produit à son tour quelques germes catholiques, et c'est au sein de la vieille université, à Oxford, qu'on les voit poindre (1). Comment se réglera cette tendance nouvelle? Comment se débrouillera et s'éclaircira ce nuage mystique? Il y a un docteur Arnold, mort récemment, esprit indépendant et distingué qui, dans ses essais et dans sa chaire, n'a pas cessé de prêcher et d'écrire contre l'esprit de parti qui est la vie politique de l'Angleterre. Il y a un docteur Pusey, dont les *tracts* ou traités font un assez grand nombre de prosélytes, et qui demande tout simplement que l'église anglicane se substitue à l'église romaine catholique. Il y a un docteur Sewell, qui va plus loin et qui se déclare symboliste, mystique, ennemi du jugement individuel, partisan de l'inquisition, défenseur de la foi aveugle; Sewell proteste contre le protestantisme

(1) Écrit en 1843.

et déclare qu'il ne reconnaît de christianisme légitime qu'avant la réforme! Voilà ce qu'on imprime en Angleterre, et qui pis est, à Oxford. Cette singulière impulsion du catholicisme protestant s'y propage avec une vivacité qui épouvante les vieux adversaires du papisme, et qui menace de détruire l'orthodoxie. MM. d'Oxford réclament pour leur église tous les droits de l'église catholique, infaillibilité, autorité, influence directe sur les intérêts temporels. Les puseyites n'attaquent plus le catholicisme dans ses théories, qu'ils acceptent au contraire; ils veulent tout bonnement le remplacer. Qu'auraient dit Locke et de Foë, s'ils avaient prévu ce résultat? Bossuet rirait bien. Le protestantisme, fruit du jugement qui *proteste*, né de l'arbitrage personnel exercé par l'homme, renonce à sa protestation, se soumet à l'autorité et détruit la faculté du jugement libre!

Nous avons nommé M. Sewell, professeur de philosophie de cette université d'Oxford, et l'un des principaux athlètes du combat; il a scandalisé les consciences par la publication de sa *Morale chrétienne* (1), où il essaie de relever le principe catholique de l'autorité et de détruire le principe du jugement individuel. Bossuet n'est pas plus impérieux, Tauler n'est pas plus mystique.

C'est entre 1830 et 1845 que s'est annoncé dans les intelligences anglaises cet effort sourd et secret, encore très-peu sensible, mais d'autant plus digne d'être remarqué, qu'il s'étend doucement à la littérature, aux mœurs, aux arts, à la science, à la théologie et à la politique, Les romans même de Dickens, et c'est ce qui fait en partie leur succès, sont remplis de protestations vives contre le *cant* et l'affectation de la sévérité puritaine. L'Angleterre commence à se dégoû-

(1) *Christian Morals,* by the rev. W. Sewell, M. A., etc.

ter de l'hypocrisie convenue, elle ne croit plus guère à ses journaux, elle répudierait volontiers le charlatanisme des annonces. La presse quotidienne perd tous les jours de son pouvoir dont elle a fait litière. Les sentiments et les préjugés contraires à la France s'anéantissent dans les esprits cultivés; récemment, un des meilleurs recueils périodiques anglais ne craignait pas de faire honte à ses compatriotes et de louer à leurs dépens le libéralisme de nos lois et la sympathie facile de nos mœurs. Le retour à la généralisation des idées, un certain besoin de centre et d'autorité, une lassitude secrète de l'analyse, de la dissidence et peut-être de la liberté, se manifestent d'une manière assez vive.

Ainsi dans le pays protestant par excellence on proteste contre le principe de la critique. Dans le pays de la libre pensée, on prête l'oreille aux panégyristes de l'inquisition. Le pays rationaliste goûte le mysticisme et le symbole. La bannière catholique est prête à se relever au milieu des anti-papistes.

Cette réaction plutôt sentie qu'avouée des idées catholiques et de l'autorité contre les idées protestantes et l'examen, cette tendance est d'une nouveauté bien imprévue. Mais un tel résultat ne nous étonne pas. La critique ayant poussé son travail et sur les autres et sur elle-même, jusqu'aux dernières limites de l'analyse, que lui restait-il à faire, si ce n'est de s'abdiquer ou de mourir ? — « Je vais vous dire ce qui me tue, écrivait le poète Shelley à sa femme ; il me semble que je puis détailler la moindre pointe d'herbe et le plus petit brin de gazon avec une finesse microscopique. » C'est la maladie de l'analyse, l'infini de la subdivision, la recherche des molécules dernières. Les chartistes ont réclamé la communauté de biens, au nom de l'analyse et de la subdivision exacte. Les ennemis de l'épis-

copat ont demandé au même titre la destruction de la hiérarchie. Alors l'anglicanisme, prenant l'alarme, et voyant d'avance la chute de son institution et de ses droits, a sonné le tocsin contre les résultats définitifs du protestantisme.

Le docteur Pusey a créé, dans Oxford, un centre de semi-catholicisme, dont tous les arguments et toutes les tendances sont identiques aux idées et aux formules romaines. M. Gladstone, membre du parlement (*The State in relation with the Church*), a soutenu la nécessité d'augmenter les garanties de la religion nationale, et de l'armer d'un pouvoir à peu près semblable au pouvoir de la papauté. Le *Quarterly Review* a parlé de renouveler les formules de l'excommunication papale contre les chartistes. La *Revue d'Édimbourg*, adversaire du *Quarterly*, a franchement avoué que le protestantisme s'affaiblissait, que le catholicisme acquérait du pouvoir, et que cette marche, ascendante d'une part, descendante de l'autre, n'avait pas cessé depuis un siècle. Déjà les institutions universitaires d'Oxford cessent d'inspirer une vénération superstitieuse. On porte la main sur ce système colossal qui date du moyen-âge, qui en porte l'empreinte, et qui ressemble par ses anomalies et la complication de ses ressorts au code de lois qui régit l'Angleterre. On discute ouvertement la question d'une réforme à introduire dans les rapports des professeurs et des élèves. Les tories eux-mêmes prennent part à la discussion; au lieu d'opposer une résistance aveugle, ils essaient d'éviter par l'adresse et la bonne grâce, les atteintes qui pourraient être les plus fatales à l'établissement, base ancienne de leur existence et point de ralliement de leur parti. Ce sont des indices dont il faut tenir compte, et ce ne sont pas les seuls.

L'analyse perd du terrain, non-seulement dans la sphère religieuse et politique, mais dans la poésie. Milton, Shakspeare et Byron avaient déjà lutté avec succès contre ce penchant des muses septentrionales, la rêverie sans forme, l'analyse sans puissance, la subtilité sans fécondité, maladies de la pensée, se dévorant elle-même dans ses cavernes. Milton, Shakspeare et Byron avaient su réaliser la forme et la consacrer sur l'autel du beau, en lui donnant le rhythme et l'image. Le Satan et l'Adam de Milton sont des formes vraies, ainsi que tous les personnages de Shakspeare. Wordsworth lui-même et William Cowper avaient détaillé finement la simplicité des mœurs, l'humilité des conditions, les tristesses et les tendresses de la vie rustique ; si cette réalité chez eux n'a point de prétention à la grandeur, elle possède toute la grâce du vrai.

Mais Spencer au XVIe siècle, Cowley au XVIIe, Shelley au XIXe, et de nos jours Alfred Tennyson, ont essayé la poésie métaphysique, la poésie sans forme : le nuage qui passe dans le ciel et se disperse sous le vent qui souffle, la mélodie sans mesure et sans terme qui parcourt les feuillages de la forêt, l'encens qui fuit et caresse le lointain espace. Si l'on est entraîné par un certain charme vers cette jouissance qui semble réunir les priviléges de la pureté et de l'élévation, l'absence de l'art, pouvoir solide qui concentre et qui règle, se fait bientôt regretter. Les œuvres de ces poètes auxquels appartenait le don de la poésie et non sa couronne, ne se gravent pas, elles flottent ; la mollesse des contours, la diffusion des couleurs, l'incertitude des images, la finesse des analyses, la ténuité des rapports, fatiguent l'œil et l'oreille de l'intelligence. Bien des routes conduisent à ce résultat ; les écrivains que j'ai nommés, et auxquels j'aurais dû joindre Akenside, représentant de la même école au

XVIIIe siècle, y sont parvenus, chacun selon le goût de son temps. Spencer procède par l'allégorie; Cowley adopte le *concetto* italien; Akenside suit les pas de Berkeley; Shelley rédige en vers le néo-panthéisme, et Tennyson essaie de versifier les systèmes de Hegel. Personne n'a mieux décrit cette inspiration mystique que Shelley, qui l'a toujours éprouvée. « Ce souffle divin, dit-il quelque part, m'emporta au-dessus des vagues lumineuses, et je fus soutenu par cette moelleuse nacelle, dont le duvet éthéré ne s'abîme sous aucune tempête. Et je planais comme plane un ange, dans les régions où s'écoule éternellement, sous la sérénité sublime, un esprit d'émotion profonde (1). » On ne peut rien ajouter à la mélodie de ces vers dans l'original, à la richesse de leur expression, même à la profondeur de leur sens; l'âme s'abandonne un moment à ce prestige, émue et comme enchantée, bientôt elle cherche un point solide, une forme précise, un contour arrêté; elle a peur de ce nuage qui l'environne, comme elle aurait peur de l'ivresse.

M. Milnes, tout en procédant de Tennyson et de Skelley, cherche des effets plus simples; il est parmi les jeunes poètes anglais celui dont l'inspiration est la plus décidée et la plus énergique. L'originalité de ses impressions le détache de presque tous les versificateurs qui ont tenté la fortune poétique dans ces derniers temps. Son dernier volume, *Poésie du Peuple* (*Poetry for the People*), l'emporte de beaucoup en simplicité et en concision sur l'œuvre de son début (*Poems of many years*). On y reconnaît un effort habile et souvent heureux pour ra-

(1) It bore me, like an Angel, o'er the waves
Of sunlight, whose swift pinnace of dewy air, etc.

mener à une forme plus simple et plus populaire l'étude de l'émotion humaine, telle que Wordsworth l'a tentée et accomplie avec une profondeur philosophique. Il y a de la grâce dans la pièce suivante :

« A moi, disais-je, un toit domestique (1), abri certain et favorable pour les pas les plus fatigués. A moi les travaux de la journée, que l'espérance soutiendra, et qui amèneront des soirées de délices. Puis une vigne aux larges pampres environnera mon toit, et un ruisseau des montagnes murmurera le langage que je sais, le langage que j'aime.

» Tout cela, c'était un rêve.

» A moi cette retraite qui eût donné joie au plus sombre cœur, un temple pour l'amour pur, un lieu que les années respecteront, quelque chose de doux et de charmant comme la demi-lueur de la nuit, lorsque tous les contours s'arrondissent, lorsque tout est grâce et harmonie dans le monde enchanté.

» C'était un rêve. »

Le sonnet suivant est bien plus remarquable par la grandeur de la pensée et l'excellence de l'exécution :

LA MADELEINE A PARIS.

» Les années n'ont pas ménagé ce temple d'Athènes que Jupiter Olympien remplissait de sa majesté. Il s'écroule au milieu de ce paysage doux et calme de l'Hymette qui éteignait mollement tant de splendeur. Cependant, aujourd'hui, sur des rives alors barbares, aux bords de la Seine, le même type reparaît dans la perfection de sa beauté. Il est consacré, — à quel Dieu, je vous prie ?...—à un pauvre

(1) *I had a* HOME...

être, un enfant de Syrie, créature misérable et fragile, qui traîna ses jours méprisés dans l'infamie et la douleur; humble créature qui n'a eu pour histoire que ces mots: « Elle aima le Christ, et pleura près de sa tombe. Elle aima; tout lui fut pardonné. »

La traduction ne reproduit jamais, on le sait, l'harmonie, la concision, le mètre, l'idiotisme, ce qui est le pouvoir actif et le magnétisme de la poésie. Cette tapisserie retournée fait grand tort aux poètes. Voici un autre sonnet qui, dans l'original, est parfait de rapidité, d'expression, de brièveté et de mouvement :

« Sans crainte et sans honte ils avouèrent qu'ils s'aimaient, et ce mariage de l'âme, ils le jugeaient plus saint que le devoir du foyer domestique, et les hommes disaient entre eux que le châtiment viendrait les frapper.

» Cela fut vrai. La vie pour eux fut mauvaise. Lui savait bien qu'il avait brisé sa vie de jeune fille, et semé le trouble, le regret, la douleur et l'angoisse là où croissaient auparavant les tendresses et les plaisirs.

» Il souffrait, et la souffrance de la personne aimée lui rendait le supplice qu'il avait créé pour elle. La Douleur les suivait l'un et l'autre; dans cette fête de l'Amour, la Douleur versait l'amer nectar et remplissait jusqu'aux bords les deux coupes (1).

» Ils demandèrent à leurs semblables un peu d'espoir. Non. La mort vint, qui leur donna l'espoir avec l'éternité.

(1) Thus, at love's feast did Misery minister
And fill their cups together to the brim.

They askt their kind for hope, but there was none,
Till death came by and gave them that and more:
Then men lamented — But the earth rolls on; —
And lovers love and perish as before.

Puis on les pleura ; — le monde suivit sa route ; — et aujourd'hui comme jadis, ceux qui aiment aiment, et ceux-là se perdent. »

C'est assurément une des intelligences les plus avancées et les plus actives de la jeune Angleterre ; il se livre hardiment et résolument à la nouvelle impulsion. Les illuminations du Vatican, la bénédiction papale, les mystères et les légendes, compris dans le sens le plus entièrement catholique, lui ont inspiré des vers que l'énergie de l'expression, souvent la profondeur de l'idée, isolent et distinguent.

Depuis l'an 1450 jusqu'au milieu du XVIe siècle, nul voyageur n'avait visité Rome sans en rapporter le mécontentement, la colère, la tristesse, souvent la haine. La réforme commençait alors. Cette cataracte qui a couvert le Nord de ses eaux, bondissait de son premier élan. Rome, en 1500, faisait des protestants. En 1840, elle fait des catholiques. La phase est terminée, la période est accomplie.

Il ne s'agit pas ici du mérite des doctrines protestante ou catholique, de leur lutte ou de leur supériorité. Il ne s'agit point de maudire ou de bénir. Au lieu de considérer le protestantisme comme frappé d'anathème ou marqué du sceau divin, — abandonnons la stérilité et la petitesse de ce point de vue, gravissons cette hauteur de l'histoire qui ennoblit l'impartialité sans l'amollir par indifférence. On reconnaîtra la double place et la double mission des deux systèmes. L'un a créé l'Europe par la foi, l'autre a détruit et balayé par le doute les souillures mêlées à ce que l'autre avait fondé. L'énergie du catholicisme s'est ravivée dans sa lutte avec la réforme. Aujourd'hui la réforme, en possession de son triomphe, est vaincue par sa victoire. Ce qui se passe en Angleterre et en Allemagne le prouve.

L'institution catholique a nourri de son lait énergique l'Europe moderne. Le palais, le temple et le trône de la puissance chrétienne ont surgi sous la main des papes. Mais le catholicisme avait pour instruments des hommes, c'est-à-dire des vices; et quand le pouvoir fut assuré, lorsque les colonnes et les degrés du temple étincelèrent aux yeux du monde ébloui, les maîtres s'endormirent dans leur autorité. Ce fut alors que la force antagoniste et secondaire, le doute, souffla comme l'orage et réveilla ce sommeil sous la pourpre, cette langueur sous la couronne. L'œuvre touche à sa fin, car tout est détruit. Le protestantisme effrayé recule sur lui-même, comme s'il craignait sa puissance, comme s'il prévoyait sa propre destruction, comme si l'élément qui fait sa force commençait à exercer cette force pour le suicide.

On peut donc, sans blasphème et sans contradiction, réserver une part d'estime diverse à ces deux philosophies, à ces deux religions, à ces deux zones. Il n'est pas étonnant de voir reparaître même en Angleterre, et d'une manière que les publicistes n'avaient point prévue, le catholicisme, la loi qui embrasse et contient le protestantisme. Le principe qui affirme et le principe qui doute, l'autorité et l'examen, l'amour et l'ironie, la croyance et le soupçon, s'enchaînant dans le tissu et dans le mystère de l'existence et du monde, comme la vie est enchaînée à la mort, ne cesseront leur alliance et leur antagonisme qu'au moment où tout finira. Quand même la grande ère nouvelle, dont les ruines actuelles sont la lointaine prédiction, ne devrait commencer à se développer que dans des siècles avec une régularité

féconde, la civilisation ne pourrait avancer que par la lutte des deux forces, tour-à-tour victorieuses et vaincues.

Ces assertions paraîtront téméraires. Quoi ! ne pourrait-on, dans la même piété d'âme et avec la même hauteur d'esprit, admirer les résultats providentiels des deux principes ? ces sublimes évêques qui civilisèrent la Gaule, et ces vaillants puritains qui fondèrent les États-Unis ; ces chrétiens de deux âges, les chrétiens de la foi pure, fils de la première époque de création ; et les chrétiens de l'examen, chargés de la cruelle mission du doute, n'ont-ils pas tenu leur place séparée dans l'histoire ?

Rien ne pourra empêcher les destinées de s'accomplir ; et aujourd'hui même, à côté du puritanisme vainqueur et triomphant qui a créé New-York et Philadelphie, la croix catholique s'empare (1), pour la civiliser, de toute la riche vallée du Mississipi.

(1) V. notre volume d'*Études sur les Mœurs et la Littérature* des États-Unis au XIXe siècle.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.

PAGES.

Accroissement de la société et des races septentrionales au XVIIIe siècle. — Influence de l'Allemagne sur l'Angleterre. — Walter Scott. — Sa vie..... 85
Addison..... 12-47
Aguesseau (D')..... 15
Agriculture dans l'Hindoustan (De l')..... 348
Ampère (M. J. J.)..... 27
Anglaise (Du génie de la langue) et de ses origines..... 1
— (Variations de la langue)..... 6
— Son génie..... 8
— Ses deux claviers teutonique et latin..... 9
— (Mouvement de la littérature) depuis Walter Scott..... 391
Angleterre en 1688..... 282
— (Situation anormale de l') en 1820..... 177
Anglo-Hindous (Leurs mœurs)..... 367
Anglo - Hindoustaniques (Coutumes)..... 338
Anjou (Duc d')..... 37
Antagonisme de Byron et de Scott. — Les deux écoles.— Leur caractère. — Leur influence..... 97
Atterbury..... 53
Auld Robin Gray..... 311
Ava (Le royaume d')..... 335
Avocat (Le vieil)..... 95

B.

Badauds (L'école des).... 180
Balcarres (Lord) Lindsay. 309
Ballantyne, éditeur..... 90
Barante (De)..... 3
Barbara l'Italienne..... 34
Bayle..... 51
Benjamin Constant..... 3
Beppo..... 171
Bible (La) anglaise..... 12
Boileau..... 28
Bolingbroke a Paris..... 42
— Ami de Voltaire..... 51
Bonaparte, Rossini et Byron..... 154
Bossuet..... 28
Boswell..... 61
Brougham (Lord)..... 23
Brown (Thomas)..... 20
Browning (Robert)..... 410
Brydges (Sir Edgerton)... 18

Bulwer (Sir E. L.)..... 408
Burney (Miss)..... 399
Burke..... 37
Byron, cité..... 6
— Apprécié..... 27
— Comparé à W. Scott.. 89
— Ses origines..... 97
— Sa moralité..... 98
— Son esprit belligérant.. 104
— Sa vie et son influence sur son époque..... 137
— Sa naissance. — Développement de son génie. 139
— Sa famille..... 139
— Sa mère..... 140
— A l'Université de Cambridge..... 141
— Pair d'Angleterre..... 141
— Les critiques d'Écosse et les poètes d'Angleterre. 141
— Anti-féodal..... 143
— Sa vie littéraire..... 145
— En Grèce..... 146
— Ses Mémoires. — Détails personnels. — Influence de lord Byron sur son époque..... 147
— Délaissé..... 149
— Père..... 149
— Ses amours..... 157
— Anti-romantique..... 164
— En Grèce..... 167
— Sa place définitive..... 178
Byron (Lady)..... 152
Byroniens (Les)..... 98

C.

Cagliostro..... 78
Caïn, par lord Byron..... 165
Calderon..... 10
Calvin..... 28
Campistron..... 37
Carlyle, son style..... 8
— Son talent..... 23
— Sa place..... 412
Cassiodore..... 7
Catholique (Réaction) en Angleterre..... 415
Chandler (Mistriss)..... 56
Chant (Le) du dernier ménestrel..... 88
Charles Ier..... 273
Charles II..... 39-40
Charles X..... 79
Chateaubriand..... 3
— En Amérique..... 104
Chaucer..... 20
— Son style..... 25
Chesterfield (Lord)..... 49
Childe-Harold..... 142
— Son but..... 165
Chubb..... 51
Chudleigh (Miss)..... 56
Churchill..... 151
Cicéron..... 8
Cimetière (Le) protestant à Rome. — Keats et Shelley. —Vie de Keats.—Sa jeunesse. — Société de Hazlitt et de Leigh Hunt. — Premiers poèmes.... 175
Clive (Conquêtes de).... 316
— Son génie..... 37
Club des franciscains.... 54
Cobham (Lord)..... 55
Comines..... 15
Corsaire (Le)..... 164
Cornwallis (Lord)..... 329
Cour (La) de Madrid..... 76
Cowley..... 12
Crawford (Alexandre de) Lindsay..... 307
Critiques d'Écosse..... 151
— Bardes d'Angleterre... *Ibid.*

D.

Dame (La) du Lac..... 88
Dashwood (Lord)..... 53
Destouches..... 45
Détails biographiques sur le développement du génie de Walter Scott. — Ses Mémoires personnels. — Extraits..... 108

Dhourna (Ce que c'est).. 374
Dictionnaire (Pourquoi un) parfait est impossible..... 15
Dictionnaires (Des) anglais..... 14
Diderot..... 52
— Et Grimm..... 51
Disraeli père..... 18
Drame (Renaissance du).. 408
Dubois..... 45
Duchesne (Le père)..... 29
Duclos..... 15
Du Deffand (Madame)... 33
— Et H. Walpole..... 39
— Et Bolingbroke..... 46
Dryden..... 41

E.

Empire anglo-hindoustanique. — Envahissement occidental. — L'Inde devenue anglaise..... 321
— Sa formation..... 350
Énéide (L')..... 164
Époques littéraires.... 394
Eschyle..... 6
Esprit germanique et de tradition..... 276
Estienne (Henri)..... 28
Études sur Walter Scott et lord Byron..... 83
Europe (L') en 1780. — Les cours de l'Europe. — Affaissement de vieilles races..... 74
Eurésiennes (Les)..... 387

F.

Fane (Miss Charlotte).... 56
Femmes (Les)..... 156
— Anglo-Hindoues (Leurs costumes)..... 370
Fielding..... 37
Foe (Daniel de)..... 22
Foote..... 37
Formes (Des) politiques.. 290
Foscari (Les deux)..... 144
Fox..... 34
France (La) et l'Angleterre. — Pratique et théorie.—Établissements de 1688 et de 1830.... 279
France (La) de 1825 à 1840. 283
Franklin..... 37
Froissart..... 29
Fry (Mistriss)..... 177
Fusion imcomplète de la France et de l'Angleterre. — Rôle d'Addison.—Rôle de lady Hervey. — Les bannis de la société anglaise..... 47

G.

Galiani..... 77
Galles (Princesse de).... 57
Gardiner (Mariage du colonel)..... 385
Garrick..... 46
Gauthier d'Aquitaine... 23
Genin (Ses travaux sur la langue française)..... 27
Génération contemporaine de Walter Scott.... 393
Geoffrin (Madame)..... 39
Gibbon..... 46
Goethe..... 3
— Sa place..... 6
— Son style..... 8
— Poète..... 10
— Sa vie..... 101
Goldsmith..... 37
— Son style..... 64
Gore (Mistriss)..... 404
Gray, cité..... 37
Grimm (M.)..... 27
Guillaume III d'Orange et de Nassau..... 269
Guizot..... 3
Giaour (Le)..... 164
Godwin..... 179
Guiccioli (signora)..... 160

Gwynn (Nelly)..... 40

H.

Hales ou Dhèle..... 58
Hamilton..... 41
Hastings (Le marquis de). 330
Hayley, Darwin et Merry..... 106
Hazlitt..... 166
— Cité..... 179
— Critique..... 23
Hegel..... 25
Heber (L'évêque R.)..... 353
Helena l'Italienne..... 34
Hemans (Mistriss)..... 407
Henriette de France. ... 39
Henry (Histoire de la Langue française de)..... 27
Herder..... 10
Hervey (Marie)..... 46
— Son séjour en France.. 48
Hindous (Vertus des)..... 372
Hindoustan (Usurpation de l') par les Anglais..... 325
Histoire anecdotique. — Les Lindsays, histoire d'une famille noble d'Écosse..... 304
Histoire (De l') d'Angleterre et de quelques historiens anglais..... 231
Hogg (J.), berger d'Ettrick. 405
Holbach (Baron d')..... 39
Horne (Henri)..... 411
Howe (Miss)..... 48
Howitt (J.) et sa sœur... 408
Hume (Vie de)..... 46
— Et Franklin. — Engouement parisien. — Causes de cet engouement. ... 233
— Et Mme d'Épinay..... 236
— Comment il a composé son histoire. — Il réhabilite la monarchie de Charles Ier. — Burnet, de Foë, Guillaume III. . 240
— Son jacobitisme..... 242
— Sa vie et son esprit. . . 244
— Nationalité écossaise.— Jeunesse de Hume. — Développement de son caractère. — Son séjour en Touraine et en Anjou.—Son histoire d'Angleterre..... 245
— Sa jeunesse..... 247
Hume séjourne en Touraine et en Anjou..... 251
— Ses Essais..... 252
— Secrétaire du général Saint-Clair..... 253
— Son histoire d'Angleterre..... 254
—Son histoire d'Angleterre écrite contre les Anglais..... 260
— Secrétaire d'ambassade. 261
— Il se trompe dans son jugement sur la société française qu'il fréquente. 263
— Jugement sur Hume... 266

I.

Impartialité (De l') historique..... 270
Impôts dans l'Hindoustan. 340
Inde anglaise (Administration et mœurs de l')..... 336
— 322
Island (The)..... 144

J.

Jacques II..... 271
— Son but idéal..... 274
Jérusalem délivrée (La).. 164
Johnson (Samuel)..... 46
— A Paris..... 61
— Son Style..... 107
— Ses travaux..... 18
Journaux hindous..... 368
Joinville..... 29
Juan (Don)..... 143
— Caractère de ce poète.. 171

— Dernière œuvre de Byron. 162
— Épopée. — Satire. 165
Jugements sur Walter Scott. — Un pêcheur d'écrevisses sur le Lock Lomond. — Vie privée de Walter Scott. — Son influence. — Son école. 93
Jung-Wallahs (Leurs mœurs). 378

K.

Kaltschmidt. 27
Keats (John) et Percy B. Shelly. 173
Keats (Mort de). 214

L.

Lakhiradjas indiens. 345
Lamb (Miss Caroline). 153
Landon (Miss). 407
— Son talent. 402
Landor (Walter Savage). 179
Lamb (Charles). 180
Langues (Procédé de composition des) Néo-Gothiques. 16
Langues septentrionales (Influence des) sur la civilisation moderne. . . . 3
— Difficultés que ces langues offrent aux peuples Néo-Latins. 5
Law, le financier. 45
Layamon. 26
Leigh Hunt. 412
Lindsays (Les). 304
Lindsay (Lady Sophie). . . 313
Lindsay (Comte Colin de). 314
Lespinasse (Mlle de). 39
Letourneur. 10
Locke. 12
— Son style. 51
Louis-Philippe. 79
Louis XIV. 37
Louis XIV et Jacques II. . 278
Louis XV. 75
Louvet, le romancier. . . . 52
Luther. 8

M.

M. Macaulay, historien whig. — Whigs et tories. 268
— Influence des Revues et de la discussion parlementaire sur son style. . 294
— Son style parlementaire. 294
— Son style des Revues. . . 298
Mackintosh. 10
Manfred. 144
March (Lord). 34
Margarita Cogni. 159
— Ses fureurs. 169
Mariana. 158
Marmion. 88
Matignon (Mlle de). 78
Maya (Système de la). . . . 364
Mazeppa. 144
Mémoires. 170
Mesmer. 78
Mezeray. 15
Middleton. 51
Milbank (Miss). 145
Milnes (Robert), ses poèmes. 417
Milton. 9
— Son style. 12
Montagu (Marie Wortley). 47
Montaigne. 15
— Cité. 28
Montesquieu. 15
— Cité. 29
Moor (Le major). 353
Moore (Thomas). 147
— Éditeur des Mémoires de Byron. 166
Mysticisme allemand. . . . 81

N.

Naissance, développement,

AVENIR DE L'EMPIRE ANGLO-HINDOUSTANIQUE... 319
NAPOLÉON..... 161
— Sa vie, par Walter Scott. — Ouvrages de second ordre. — Les hommes de génie en hostilité contre leur temps. — Style de Walter Scott..... 101
NOUVELLE-ZÉLANDE..... 15

O.

OSSIAN..... 6

P.

PANTAGRUEL..... 20
PANTHÉISME HINDOUSTANIQUE..... 354
PARACELSE (Drame)..... 416
PARISINA..... 144
PASCAL..... 28
PÊCHEUR (Le) d'écrevisses. 94
PERCY (L'évêque)..... 87
PITT (Mistriss)..... 56
POPE..... 49
— Cité..... 12
PRATIQUE (La) GOUVERNEMENTALE ET LA THÉORIE. 287
PRIOR (Mathieu)..... 41

Q.

QUEROUAILLES (Mlle de).. 40

R.

RABELAIS..... 28
RACES (Fusion des)..... 382
RACINE..... 28
RAÏOTS DANS L'INDE (Leur situation)..... 349
RAPPORTS SOCIAUX (Premiers) de l'Angleterre avec la France..... 36
— Bolingbroke à Paris... 36
RAVENSCROFT..... 41
RÉFORME SOCIALE EN FRANCE. 81
RENA L'ITALIENNE..... 34
RICHARDSON..... 37
— Cité..... 58
— Apprécié..... 61
RICHELIEU (Le cardinal).. 15
ROSS (Lord)..... 29
ROKEBY..... 88-89
ROBERTS (Miss E.)..... 353
ROUSSEAU (J.-J.)..... 103

S.

SAINT-AMAND..... 39
SAINT-EVREMONT..... 40
SAINT-GERMAIN..... 78
SARDANAPALE..... 171
— 144
SAVAGE..... 151
SCHELLING..... 25
SCHILLER..... 8
SCHLEGEL..... 10
— Cité..... 20
SCHLOSSER (Le Dr)..... 38
SCOTT (Walter) son style. 3
— Sa vie privée et son influence..... 85
— Sa vie..... 86
— Sa mort..... 91
— Frondeur..... 105
— Il manque de style.... 107
— Moriturus vos salutat.. 134
— A Naples..... 134
— Sa mort..... 135
— Son influence..... 179
SCOTTISTES (Les)..... 100
SEIGNEUR (Le) ÉCOSSAIS... 96
SELWYN (Georges) A PARIS. — Sa physionomie. — Ses goûts..... 33
— 37
— 60
— Son caratère..... 59
SHAKSPEARE..... 9
— 10
— 12
— 26
SHELLEY (Percy Bisshe)

poète anglais..... 179
— Amours et rêves de sa jeunesse. — Son mariage et son exil. — Sa mort.. 215
— Son portrait..... 217
— Le *fagging*..... 218
— *Queen Mab*. — *Nécessité de l'athéisme*..... 220
— Son mariage avec miss Westbrock..... 220
— Mary Godwin le protége..... 222
— Ode à Naples pendant la Révolution..... 223
— Une soirée à Naples... 226
— L'amour mystérieux de l'inconnue..... 227
— Ses funérailles..... 302
Severn (Journal de) ami de Keats..... 207
Sewell (R.) et Burey (Leur rôle)..... 416
Shéridan..... 27
— 37
Shéridan Knowles..... 410
Sidoine Apollinaire.... 7
Sinner Saved..... 37
Sismonde-Sismondi. En quoi Hume lui ressemble. — Hume écrit son histoire en haine de l'Angleterre. — Sa mort..... 255
— Son histoire des Français..... 257
Snorro Sturleson..... 21
Snow (miss)..... 77
Souliotes (Les)..... 169
Southey (Robert)..... 179
— 400
Spécialités littéraires.. 401
Spencer, cité..... 12
Spinosa, philosophe panthéiste..... 216
Stael (Madame de)..... 3
— Haïe..... 71
— Frondeuse..... 103
— Enthousiaste..... 153-156
Sterne..... 37
— Cité..... 46
— Artiste..... 54
Stormond..... 48
Stuarts (Maison des).... 78
— (Caractère des)..... 272
Swift..... 22
— Cité..... 107
Swinburne (Georges) a Paris..... 67
— Sa vie..... 74

T.

Taaffe..... 55
Tallien (Madame)..... 71
Temple (William)..... 22
Tencin (Madame de)..... 42
Théatre anglais (Phases qu'il a traversées)..... 408
Thomson..... 12
Toland..... 51
Tombeaux (Les deux).... 175
Tondino (La)..... 34
Tooke (Horne)..... 18
Turcaret..... 38
Turner (Sharon)..... 11

V.

Voltaire..... 15
— Cité..... 29
— Chez Chaulieu..... 43
Voyageurs (Les) anglais dans les salons de Paris au xviiie siècle..... 33
Villehardouin..... 15
— Son style..... 26
Virgile..... 9

W.

Walpole (Horace)..... 33
— Cité..... 37
— Sa vie..... 51
— Et Selwyn..... 56
— Ses goûts..... 60
Walter Savage Landor.. 18
Warren Hastings..... 328

WAVERLEY..... 90
WELLESLEY (Lord)..... 330
WERNER..... 144
WILBERFORCE..... 177
WHIGGISME. (Le)..... 268
WHARTON..... 37
WHITEHALL..... 40
WILKES..... 37
— Cité..... 46
— En France..... 53
WILKES ET ATTERBURY. — Groupe échevelé. — Les orgies. — Sterne et Crébillon fils. — La duchesse de Kingston en France..... 53
WILSON (Robert)..... 397
— Cité..... 179
WITTENAGEMOT..... 3
WORDSWORTH..... 404
— Cité..... 179
WRIGHT..... 19

Y.

YOUNG..... 6
— Sa vie..... 21
— Son style..... 37

Z.

ZAMPERINI L'ITALIENNE... 34

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

Chasles
AUTHOR
Etudes sur la litterature
TITLE
PR
99
.C5
DATE
ISSUED TO

Chasles
Etudes sur la litterature
PR
99
.C5